LES

VICTIMES DE LA MAMERTINE

SCÈNES DE LA PRIMITIVE ÉGLISE



LES

VICTIMES DE LA MAMERTINE

SCÈNES DE LA PRIMITIVE ÉGLISE

PAR LE

RÉV. A. J. O'REILLY, D. D.

Missionnaire Apostolique

TRADUIT PAR

T. P. BEDARD.

MONTRÉAL:
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE I.

INTRODUCTION.

I

En parlant des saints de la Mamertine, nous éprouvons un sentiment semblable à celui de quelqu'un qui serait conduit dans un cimetière depuis longtemps abandonné, et à qui l'on dirait de raconter l'histoire de ceux qui reposent dans cette enceinte sacrée.

"Vous me demandez, Valérien, digne pontife du Christ, écrivait Prudence, quelles sont les inscriptions gravées sur les innombrables tombeaux des saints que j'ai vus dans la cité de Romulus,et quels sont les noms de ces bienheureux martyrs. Beaucoup de tombeaux portent, il est vrai, écrits en petites lettres, soit les noms des martyrs, soit quelques épitaphes, mais les autres donnent seulement le nombre des morts qu'ils contiennent." (1.)

En considérant le nombre des martyrs qui ont souffert à Rome pendant les dix grandes persécutions de l'Eglise, il semble que c'est un travail herculéen de donner l'histoire des victimes de la Mamertine. Il y a dans les révélations de sainte Brigitte un passage frappant. "Prenez, dit-elle, cent pieds carrés de terre, semez-y du blé, chaque grain à la distance de la largeur d'un doigt, que chacun de ces grains se reproduise au centuple ; eh bien, le nombre des martyrs depuis le temps où saint Pierre vint à Rome jusqu'à celui où saint Célestin abdiqua est encore plus grand."

Les Catacombes nous parlent de centaines de mille. Cependant, de ce nombre immense d'âmes bienheureuses la Mamertine n'eut l'honneur d'en recevoir que quelques-unes, mais ces martyrs portent les plus beaux noms des annales de l'Eglise. Dans les Actes on voit qu'un grand nombre d'entre eux furent jetés dans de sales et obscures prisons, mais comme la

(1) Prudence. De Coronis II.

Tullienne ou la Mamertine n'est pas mentionnée, nous ne pouvons en parler comme des victimes de cette prison. Elle était destinée aux détenus politiques, aux ambitieux que la fortune avait trahis, et qu'elle avait, comme les démons de Simon le magicien, enlevés dans les airs pour les laisser retomber ensuite avec plus d'ignominie.

Nous trouvons donc, dans les pages de son histoire chrétienne, des personnes de renom et occupant de hautes positions. Cette réflexion donne au lecteur une idée consolante. Comme c'étaient des hommes remarquables, renommés pour leur fortune et leur influence, leurs vies étaient mieux connues et par conséquent leurs actes sont plus authentiques. Aussi les registres des martyrs de cette prison, à peu d'exceptions près, sont-ils les plus authentiques; ils ne sont pas moins remarquables par les choses étonnantes et les prodiges qu'ils contiennent.

Nous n'avons pas besoin de bâtir des châteaux de fantaisie, d'imaginer des prodiges dans le firmament, bien plus entraînants sont les simples et touchants récits que nous empruntons à la sublime histoire de l'Eglise, aux annales de l'action de la providence de Dieu sur le berceau du christianisme.

Cet ouvrage est le fruit d'une seconde visite à la ville éternelle, et d'un examen plus attentif des notes qui ont donné naissance aux " Martyrs du Colisée." Laissant les travaux de la vie de missionnaire entre des mains plus habiles, ça été pour nous un travail d'affection de descendre encore de leurs rayons poussiéreux les in-folios moisis par le temps, et d'apporter à la lumière les belles et intéressantes archives conservées avec un soin jaloux dans les bibliothèques romaines des Bénédictins du Monte-Cassino, aussi bien que dans celles des Augustins et des Dominicains. Le lecteur trouvera presque dans chaque chapitre, entre le passé et les temps présents, un enchaînement continu soit par la dévotion qui existe encore envers ces premiers héros du christianisme, dans les notices sur les églises où leurs reliques sont vénérées, soit dans la similitude des événements qui prouvent l'action de la même Providence conduisant l'Eglise.

Dans le cours de cet ouvrage, nous serons nécessairement obligé de mentionner quelques noms déjà connus, mais nous espérons, en entrant dans les détails, donner quelque chose de nouveau, et traiter les sujets d'une manière originale et intéressante.

Ce n'est nullement notre intention d'entrer dans aucune analyse critique de dates, ou de réfuter les conjectures diverses et étranges avancées par des écrivains incrédules ou malicieux, qui étayent leurs opinions sur des dates fausses, et nient des faits acceptés par l'histoire et la tradition. Telle est, par exemple, la prétention de ceux qui disent que saint Pierre n'a jamais été à Rome.

Quand des hommes passant pour instruits et judicieux nient un tel fait, qu'y-a-t-il d'étonnant qu'ils jettent du doute sur son emprisonnement, le lieu de son martyre et de sa sépulture ?

Nous nous inclinons avec respect devant tout ce qu'il y a d'intéressant et de merveilleux dans l'histoire du passé, et notre ouvrage n'est ni de polémique ni de controverse. Nous cherchons à instruire par les faits, à édifier par les sublimes leçons enseignées à l'école de notre foi, en cueillant des fleurs sur les bords du chemin de l'histoire, pour présenter au lecteur un bouquet d'un parfum exquis et durable, au moyen des sentiments de piété et de vertu qu'elles peuvent suggérer.

Comme l'abeille recueille son miel de chaque fleur qui pare la plaine, ainsi nous avons puisé des faits dans les trésors de la littérature ancienne, tant sacrée que profane. Les traductions, les citations et les traditions sont liées ensemble pour faire une chaîne continue. Nous avons parfois donné les paroles mêmes des auteurs, avec l'indication de la source où nous avons puisé, dans les notes au bas des pages, et nous nous sommes ainsi fréquemment exposé à l'accusation de plagiat que l'on porte si souvent contre les autres. Néanmoins les auteurs auxquels nous avons eu recours ne sont pas généralement connus, c'est pourquoi nous nous flattons d'avoir écrit quelques chapitres offrant spécialement à la jeunesse une lecture utile et instructive.

Comme celui qui enlève les toiles d'araignées sur les peintures qui décorent les salles de nos ancêtres, et qui fait paraître d'une manière plus favorable les grandes ombres historiques du passé, nous présentons cet ouvrage, comme les *Martyrs du Colisée*, à la critique indulgente des pieux chrétiens ; ils trouveront sous son apparence peu soignée, un encouragement et une consolation dans les peines et les troubles des vicissitudes humaines. Il est regrettable que beaucoup d'historiens modernes, cédant à un préjugé populaire, mettent en évidence les héros du paganisme qui, la plupart, étaient des tyrans et des meurtriers, dont la réputation n'offre à la postérité que le triomphe de l'injustice, tandis que les champions de la religion et de la justice, ceux-là qui seuls sont grands devant Dieu, et dont les louanges sont écrites sur les monuments de la Jérusalem céleste, sont méprisés et rejetés dans l'oubli. C'est pour venger les saints du christianisme, pour exhumer de l'oubli ceux que la science moderne dédaigne, les noms et les gloires des héros qui combattirent les combats du grand Jehovah, et qui marquèrent de leur sang le chemin que nous avons à parcourir, que nous donnons au lecteur le récit émouvant des souffrances, des vertus et des triomphes des VICTIMES DE LA MAMERTINE.

II

Pendant les jours nuageux, les montagnes qui s'élèvent à un horizon lointain sont à peine aperçues, à travers les brouillards qui couronnent leurs sommets, mais plus nous en approchons plus leurs pics élevés se dessinent au milieu des nuages. Ainsi quand nous regardons en arrière les pages de l'histoire, les ombres de la légende se trouvent aisément mêlées à la réalité, mais après un examen plus attentif les grands monuments du passé se dessinent avec leur majesté historique, réjouissant les esprits par leur vénérable antiquité et les souvenirs sacrés qu'ils rappellent.

La Mamertine nous reporte bien loin dans le passé. En remontant le cours des ans, nous passons dix siècles du pouvoir temporel des papes, l'âge d'or du césarisme, et les temps guerriers dans l'ancienne Rome sous les tribuns.

Si nous nous reportons à trois mille ans en arrière, nous nous trouverons à une époque importante de l'histoire.

Cette époque est contemporaine des jours où Jérémie faisait entendre ses lamentations dans les solitudes de la Judée, quand Ninive et Babylone étaient des cités florissantes, qui blasphémaient le nom du vrai Dieu ; quand Solon donnait des lois à Athènes et que Thalès, observant le cours des astres, étonnait le monde alors connu par la prophétie d'une éclipse. Les nations dont l'influence politique est maintenant à l'apogée, dont les drapeaux ont bravé depuis mille ans les batailles et les tempêtes, n'étaient pas encore marquées sur la carte du monde. Les Français et les Allemands n'étaient connus que comme des tribus barbares habitant les confins des pays civilisés, et les troupeaux paissaient dans les plaines luxuriantes que couvrent maintenant Londres, Paris et Berlin.

Commencée par un roi berger, six cent quarante ans avant l'ère chrétienne, la prison Mamertine est encore intacte après les tempêtes et les ruines de près de trois mille ans. La canalisation de Rome remonte à vingt-quatre siècles, les aqueducs gigantesques qui passent dans la campagne romaine avec leur impérissable majesté, remontent à une antiquité respectable, mais la Mamertine servait de prison aux esclaves récalcitrants employés à leur construction. Antérieure de sept cents ans au Panthéon, au Colisée, au palais des Césars, la Mamertine est la plus ancienne et la plus intéressante relique de l'ancienne Rome.

Nous avons éprouvé un sentiment de douloureuse sympathie en visitant les donjons de l'inquisition politique à Venise, la prison du Tasse dans les sombres cachots du château de Ferrare, la cellule du beau et malheureux Censi dans le mausolée d'Adrien ; nous avons lu avec indignation plus

d'une scène d'horribles cruautés qui se sont passées dans les castels féodaux du moyen âge, dans les prisons des usurpateurs et des tyrans, dans la Bastille et dans la Tour de Londres, mais tout cela pâlit et s'efface devant les scènes que la Mamertine nous rappelle.

Bien que plus d'un grand criminel y ait trouvé une fin méritée à une carrière de crime, cependant ses murs grossiers ont reçu le dernier regard des plus nobles et des plus braves d'entre les enfants des hommes. Des héros qui combattirent avec une bravoure indomptable pour leur liberté et leur pays furent jetés, chargés de chaînes, dans cet affreux repaire d'infamie, pour y mourir de faim, ou pour y être étranglés par la main de l'exécuteur public. Là ont été enfermées de tendres vierges d'une naissance illustre, innocentes de toute intrigue politique ; leur amour pour la foi et pour la chasteté les rendit victimes de la tyrannie et de la lubricité. Là furent précipités les vénérables pontifes, dont tout le crime consistait dans leurs miracles, des martyrs coupables d'avoir confessé hardiment la foi chrétienne.

Quelque révoltante, quelque dégoûtante qu'elle soit, il n'y a point sur la terre de prison qui ait été témoin d'autant de souffrances résignées, d'autant de joie intérieure. Des esprits célestes ont passé des jours et des nuits auprès des soldats du Christ, éclairant les ténèbres d'une lumière miraculeuse, répandant des odeurs délicieuses dans son atmosphère empestée, et charmant les ennuis des heures par les accords joyeux d'une harmonie céleste.

Combien vous devez vous trouver heureux d'être dans les donjons de Costodiorum, dit Tertullien, en s'adressant aux martyrs plongés dans ces prisons.

Elles sont obscures, mais vous portez la lumière en vous-mêmes, elles ont des chaînes, mais vous êtes libres en Dieu, elles vous présentent toutes les horreurs d'une mort affreuse, mais vous goûtez les joies d'une vie céleste. (1)

C'est pourquoi, outre son antiquité, la Mamertine doit attirer le pèlerin de la ville éternelle par d'autres souvenirs plus sacrés. Les lieux où les martyrs souffrirent pour la foi sont des reliquaires pour le chrétien pieux. Une âme fervente se trouve saisie d'une sympathique admiration, en visitant ces lieux qui furent les témoins de la cruauté et du triomphe; on frémit à la vue de la main ensanglantée et de la hache du bourreau, mais on baise avec respect la couronne que les anges posent sur la tête du martyr.

(1) Orat. ad Mart. ch. II.

III

Si le pèlerin dans la ville éternelle s'arrête sur les marches de l'église Sainte-Martine, située sur la place du Forum, c'est en vain qu'il cherche parmi les ruines quelques traces de cette antique et célèbre prison. Et cependant, là même où se trouvaient ce que dans le langage moderne on appelle salles d'attente de la prison, là aussi on pouvait entendre les cris perçants des condamnés, qui partaient des cachots souterrains. La place est si changée et la tradition si obscure qu'il est difficile de reconstruire l'édifice par la pensée. Nous devons enlever en imagination les belles églises que la piété chrétienne avait construites sur ces anciens sanctuaires, les pauvres maisons qui occupent maintenant le site de l'ancienne citadelle, et les dix à douze pieds de terre qui se sont accumulés par les décombres de la cité tombée. Nous trouvons encore la muraille massive qui s'étend à soixante pieds vers la *Salita di Marforio*. Sur ce mur, avec le rocher du Capitole par derrière, nous élevons à une hauteur de quarante ou cinquante pieds un double édifice carré, le plus petit en dedans du parallélogramme formé par le plus grand, tous deux d'une architecture massive et sans ornements, s'élevant au milieu de temples et de palais d'une grande richesse : dans sa triste simplicité cette construction annonce bien les fins odieuses auxquelles elle était destinée. Ces édifices sont disparus quoiqu'ils existassent encore dans l'âge d'or des Césars, ils ont été balayés pendant la dévastation des constructions majestueuses qui ornaient le Forum et les versants du Capitole.

Les cachots souterrains sont restés intacts, et supportent sur leurs murs construits en moellons les masses tombées de la partie supérieure de l'édifice. La piété de nos contemporains a fait enlever toutes ces ruines, et a bâti une belle église sur ces cachots sanctifiés par la présence et les miracles d'un grand nombre de martyrs.

La construction de ces prisons prouve leur antiquité, car elle porte le caractère massif de l'ère étrusque. Il y a deux chambres creusées dans le roc solide. Quand elles étaient en usage, on y entrait par des ouvertures pratiquées dans le centre ; aujourd'hui un escalier commode, construit pendant le dernier siècle, conduit à ces chambres.

L'appartement supérieur, qui est considéré comme le plus ancien, et qui fut bâti par Ancus Martius, l'an 640 avant l'ère chrétienne, a seize pieds de haut, trente-deux de large et trente de long. La chambre au-dessous et que l'on suppose avoir été une extension de la *Tullienne*, est un des plus horribles cachots qui se puissent imaginer. Par une ouverture pratiquée dans le plancher de la salle supérieure, la vic-

time était précipitée dans une cellule basse, noire et grossière creusée dans le roc vif.

Le toit a dû exiger une habileté architecturale peu ordinaire. En effet il est composé de larges pierres volcaniques convergeant toutes vers un seul point central, mais elles ne sont point disposées de manière à former une arche, elles sont placées horizontalement. (1)

Le manque d'air et de lumière, et les miasmes produits par les ordures accumulées rendaient ce cachot horrible.

Au-dessus de la corniche qui surmonte l'entrée de la chambre supérieure on lit l'inscription suivante : C. Vibius. C. F. Rufinus. M. Cocceivs. Nerva. Cos. Ex. S. C.

Cette inscription prouve qu'elle a été réparée et probablement agrandie dans la vingt-deuxième année du règne de Tibère, mais nous avons dans toute son intégrité l'horrible cachot dont il est si souvent parlé dans les écrits de Tite-Live, de Varron, de Salluste et de Flaccus.

La description de la partie supérieure de la prison est perdue pour l'histoire. Il est certain cependant qu'il y avait d'autres salles au-dessus de ces cachots.

Dans les actes de sainte Martine, que l'on suppose avoir été enfermée dans la Mamertine, nous lisons qu'il y avait plusieurs chambres dans sa prison. Dans les actes du pape Etienne (actes de la plus certaine authenticité), nous voyons que le juge qui condamna Tertullinus avait son tribunal dans la Mamertine. Or il serait absurde de supposer que le préfet rendait la justice dans un des cachots qui se sont conservés jusqu'à nous. On trouve le même fait rapporté dans les actes de saint Alexandre.

Le devant de la prison ne se trouvait pas directement sur le forum, mais il était un peu tourné vers la voie appelée autrefois *Vico Mamertino*, et maintenant *Salita di Marforio*. La position de l'escalier des Gémonies, qui était sur un côté, prouve suffisamment que l'entrée de la prison n'était pas sur la voie, mais qu'on y entrait en arrière par le moyen d'un pont. (2) Les fortifications du Capitole étaient en arrière, et il va sans dire que la prison en était un peu séparée. Que l'escalier des Gémonies conduisit à la prison, c'est l'opinion

(1) On ne s'est pas servi de mortier, mais des bandes de fer sont disposées d'une manière ingénieuse et lient les pierres entre elles ; ces bandes ne sont plus visibles. Il y a des toits semblables dans les tombeaux des Tarquins et du Caere.

(2) Nous savons que quelques auteurs ont placé l'escalier des Gémonies sur le mont Aventin, et prétendent qu'il conduisait au Tibre, mais comment concilier cette opinion avec ce que nous lisons dans Valerius Maximus sur Crepione. *Corpus ejus funesti cornificis manibus laceratum in scalis gemoniis jacens, magno cum horrore fori romani conspectum est.* Nous pourrions citer d'autres auteurs, mais c'en est assez pour notre sujet. (Voir Cancellieri, p. 33.)

reçue par tous les antiquaires modernes. C'est sur ses degrés qu'on jetait les corps nus de ceux qui avaient été tués, et c'est là qu'on les laissait exposés pendant quelque temps pour frapper le peuple de terreur; on les précipitait ensuite dans le Tibre. Pline, dans son huitième livre, chapitre 40, raconte qu'un chien fidèle resta jour et nuit près du corps de son maître, refusant toute nourriture et hurlant d'une manière lamentable, jusqu'à ce que la mort vint le délivrer des chagrins de la vie, auxquels un chien même est sensible, au dire du savant.

Il existe une grande incertitude relativement à l'usage d'une petite porte qu'il y a dans la prison la plus basse, et qui conduit à une longue galerie souterraine semblable aux passages des catacombes. Quelques-uns pensent que cette galerie est aussi ancienne que la prison même, et qu'elle servait de passage secret conduisant à la prison Claudienne ;(1) à l'instar de la prison Latomia à Syracuse, qui a aussi des catacombes qui lui sont annexées. Cette opinion est d'autant plus probable que nous savons que la Mamertine n'est qu'une reproduction de cette célèbre prison. D'autres soutiennent que cette porte fut percée en même temps que les changements faits par ordre de Tibère sous les consuls Vibius et Rufinus, et qu'elle était destinée à conduire au cloaque les immondices, l'eau, etc., qui s'étaient nécessairement amassées dans la prison. Un passage des actes de Chrysanthe et de Daria semble favorable à cette dernière conjecture : " *Quia cloacarum cuniculis digesta domorum stercora illic jugiter decurrebant et in hoc decursorio, ut diximus erat ima et lutea et ita tenebrosa custodia ut penitus lucifluus aer, nec signum illi diei nec vestigium aliquod lucisostenderet.*" Cependant les anciens écrivains ne font aucune allusion à cet aqueduc, et les archéologues modernes évitent soigneusement d'en parler.

Quand on l'examine soigneusement, on constate que ce passage souterrain conduit sur une centaine de verges dans la direction du forum. Il y a plusieurs avenues qui sont des embranchements de ce passage, mais elles sont toutes renfermées entre des murs de construction ancienne. Le passage est long, noir et raboteux.

Du temps de Panciroli, la prison ou chambre inférieure était remplie d'immondices et d'eau. Cet écrivain s'exprime ainsi : " *Se piu vi sia questa e quella Dio lo sa, perche i ritorni ed uscite delle fontane tirate in Campidoglio hanno di modo riempito questa parte, che piu non vi si puo calare.*" Ceci doit avoir eu lieu par l'accumulation des ordures et de l'eau. Nous sommes porté à croire que le passage était un aqueduc à l'usage de la prison.

(1) Saint-Nicholas in Carcere.

Les autres passages ou embranchements ont dû être ouverts pour en retirer du sable, qui était si nécessaire dans les anciennes constructions.

Jusqu'à l'époque des décemvirs il n'y avait qu'une seule prison à Rome. Juvénal félicite la cité de ses ancêtres sur ce signe heureux de prospérité et de bon ordre.

> Felices proavorum atavos felicia dicas
> Sæcula qui quondam sub regibus atque tribunis
> Viderunt una contentam carcere Romam.

C'était la prison Tullienne. Environ 300 ans après la fondation de Rome, l'accroissement de la population, et aussi les fréquentes violations des lois nécessitèrent la construction d'une autre prison.

Pour retenir l'audace toujours croissante des perturbateurs de l'ordre, Appius Claudius, qui fut plus tard une des victimes de la Tullienne, construisit les célèbres prisons que l'on voit de nos jours sous l'église de Saint-Nicholas *in carcere*. Elles étaient célèbres parce que, comme la Tullienne, elles inspiraient une profonde horreur. Là les victimes destinées au cirque passaient les pénibles veilles de leur immolation qui faisait les délices des fêtes romaines ; là plus d'un noble cœur, victime de l'oppression patricienne, franchit son seuil lugubre, en disant adieu pour longtemps à sa famille, à la lumière du jour, et trop souvent aussi à la vie même.

On trouve dans l'histoire de ces prisons une scène tout à fait romantique.

Un père de famille, courbé sous le poids des ans est condamné à mourir de faim. Les autorités permettent à sa fille qui était une jeune mère de le visiter chaque jour. Les jours se passent, et le vieillard continue de vivre ; il est plein de vigueur et de santé. Les gardiens fouillent soigneusement sa fille quand elle va faire sa visite quotidienne à son vieux père, mais ils ne découvrent sur elle aucune nourriture. L'existence et même la bonne santé de leur victime augmentent leur étonnement. Enfin ils les surveillent tous deux, et, ô surprise ! ils voient la jeune mère nourrissant son père de son propre lait. Ce fait étrange fut ébruité dans la ville, la sympathie populaire demanda à grands cris la liberté du vieillard, et sur la prison même on construisit un temple consacré à la déesse de la piété filiale. Ces sombres et horribles cachots furent fermés aux autres victimes, la prison devint chère au peuple romain, qui, malgré sa dégradation morale, ne pouvait s'empêcher d'admirer la beauté de la vertu.

Les vers magnifiques que Byron a consacrés à ce touchant exemple de l'amour filial élèvent nos pensées au-dessus des scènes d'horreur qui se sont passées dans cette prison, et nous invitent à contempler la sublimité de la vertu de la piété

filiale dans le cœur de la femme. Le poète s'exprime ainsi :

There is a dungeon, in whose dim drear light
What do I gaze on? Nothing. Look again!
Two forms are slowly shadowed on my sight—
Two insulated phantoms of the brain:
It is not so; I see them full and plain—
An old man, and a female young and fair,
Fresh as a nursing mother, in whose vein
The blood is nectar—but what does she there,
With her unmantled neck, and bosom white and bare?

But here youth offers to old age the food,
The milk of his own gift—it is her sire
To whom she renders back the debt of blood
Born with her birth. No; he shall not expire
While in those warm and lovely veins the fire
Of health and holy feeling can provide.
Great Nature's Nile, whose deep stream rises higher
Than Egypt's river—from that gentle side
Drink, drink and live, old man! Heaven's realm holds no such tide.

The starry fable of the Milky Way
Has not thy story's purity; it is
A constellation of a sweeter ray,
And sacred Nature triumphs more in this
Reverse of her decree than in the abyss
Where sparkle distant worlds: O holiest nurse!
No drop of that clear stream its way shall miss
To thy sire's heart, replenishing its source
With life, as our freed souls rejoin the universe.

Baronius suppose que la prison où cette scène s'est passée était la Tullienne elle-même. Quoiqu'il en soit, le poids de l'autorité se trouve être défavorable au savant cardinal. Les descriptions de la Mamertine que nous ont laissées Tite-Live, Varron et Salluste ne laissent aucun doute sur sa position qui était au pied même du Capitole; elle était à vingt pieds sous le sol, et d'un aspect horrible. (1)

Il n'y a pas de doute que son nom de Mamertine qu'elle a porté bien avant l'ère chrétienne a contribué à faire douter si cette prison était la même que l'antique Tullienne. (2) Il

(1) " Imminens foro." Tite-Live. " Media urbe. " Id. " Circiter viginti pedes humi depressus." Salluste. " Quæ sub terra Tullianum." Varron.

(2) Parmi les autres noms donnés à cette prison par les anciens écrivains on trouve celui de Robur, sans doute à cause de sa grande force, ainsi que parce qu'on avait coutume de mettre les prisonniers dans des cellules en bois " in arcis roburteis " comme s'exprime Vestus. *Latomiæ* est aussi un nom qu'on donnait à la Mamertine, à cause de sa ressemblance avec les *Latomiae* de Syracuse, cachots creusés dans le roc solide par Denis le tyran. La place où se trouve cette prison était probablement une carrière de pierre, travaillée par Ancus Martius, et où Tullien pratiqua un autre cachot, de là son nom de Tullienne. Varron dit, " *In hoc pars quae sub terra Tullianum ideo quod additum a Tullio rege.* Les critiques ne s'expliquent pas pourquoi elle est aussi appelée souvent *Custodia publica et custodia privata.* C'est ainsi qu'elle est fréquemment désignée dans les actes des Martyrs.

est impossible de dire au juste quand on commença à lui donner le nom de Mamertine. Ce nom est familier dans les anciens écrits. Il y eut plusieurs préfets de la ville qui le portèrent. Il y a un lac, une école, une rue et un saint de ce nom ; en conséquence l'opinion la plus commune est que cette prison reçut son nom d'un des Mamertinus qui l'agrandit et la répara du temps de la république. Martinelli, dont l'opinion est adoptée par quelques écrivains, donne aussi une interprétation ingénieuse et vraisemblable à ce nom et à son origine.

Près de la prison se trouve le forum de Mars. D'après Festus ce lieu est aussi appelé Mamers. "*Mamercus prænomen est Oscum a Marte dictum, ab eo quod Osci Martem Mamertem vocitent qui a romanis detractione unius syllabæ Mars appellatur.*" Varron est encore plus explicite. "*Mamers idem quod Mars significat et Mamertinus idem quod Martius.*" Si donc le mot de Mamertine a la même signification que celui de Mars, ne peut-on pas conclure avec raison que la prison a pris son nom de son fondateur Ancus Martius, surtout quand on sait que l'origine de ce nom se perd dans la nuit des temps?

Quel que soit le doute qui existe relativement à l'identité de la Mamertine avec la Tullienne, personne n'hésite à dire que la prison qu'on voit de nos jours est la Mamertine, si souvent mentionnée dans les actes des martyrs ; que là furent emprisonnés les apôtres Pierre et Paul et un grand nombre d'autres confesseurs de la foi.

Comme nous l'avons dit déjà, les lieux où les martyrs ont souffert sont des reliquaires pour les chrétiens pieux. Les âmes ferventes aiment à s'agenouiller sur la place sanctifiée par le sang et les souffrances de nos pères dans la foi. L'esprit flotte en imagination sur ces scènes d'horreur, il voit les exécuteurs, le sang qui coule, le sourire du triomphe et la couronne céleste. Il n'est point nécessaire d'expliquer aux enfants de l'Eglise pourquoi elle porte tant de vénération aux places sanctifiées par les douleurs et les triomphes des martyrs. Ces places sont en grand nombre à Rome et dans ses environs, mais aucune ne rappelle plus d'horreurs que la Mamertine.

Là plus d'un courageux martyr passa la nuit qui précéda sa mort. La perspective des tortures est quelquefois plus douloureuse que les tortures mêmes, ainsi les victimes jetées dans cette infâme prison éprouvaient par la pensée les douleurs d'une cruelle agonie. Ils étaient, il est vrai, aidés de la grâce divine, mais la sensibilité humaine n'était pas supprimée, et sauf quelques exceptions miraculeuses, les martyrs souffrirent en apparence aussi bien qu'en réalité. Devant le tribunal du juge, au milieu des vociférations du Colisée, les confesseurs de la foi devaient éprouver un sentiment d'enthousiasme qui leur donnait de la force et du courage, mais pendant ces longues heures d'attente et d'angoisse passées dans cette

noire prison, leur imagination devait être remplie de scènes horribles d'effusion de sang, de tortures et d'agonie, qui à chaque instant devaient leur déchirer le cœur. Là ils avaient le temps de penser aux liens de la famille et de l'amitié brisés et sacrifiés à Dieu, mais qui n'en persistaient pas moins dans un cœur affectionné.

La crainte de faiblir pendant l'épreuve, peut-être aussi le remords des fautes passées et l'anxiété sur le sort de ceux qui leur étaient chers, et qui allaient se trouver abandonnés à la cruauté des persécuteurs, ces pensées diverses devaient apporter leur contingent aux angoisses des victimes dans leur prison.

Les privations et les horreurs du cachot ne contribuaient pas peu aux souffrances des confesseurs. Une obscurité continuelle, un air fétide, un plancher plein d'aspérités, taillé qu'il était dans le roc, la nudité, de lourdes chaînes aux mains et aux pieds, la faim, la soif, toutes ces souffrances se mêlent naturellement au souvenir des âmes heureuses maintenant faisant partie de la glorieuse phalange des martyrs qui sur cette terre passèrent par la Mamertine.

Nous pouvons avoir une idée de ce qui en était dans ces jours de terreur, d'après les écrits des anciens. Salluste, dans son histoire de la conspiration de Catilina, dont les conjurés furent étranglés dans ce cachot, s'exprime ainsi : " Il y a dans cette prison une place appelée Tullienne où vous descendez un pas à gauche à environ vingt pieds au-dessous de la surface de la terre. D'épaisses murailles la fortifient de chaque côté, et elle est recouverte d'un toit de pierre ayant la forme d'une voûte, mais avec sa profonde obscurité et l'air fétide qu'on y respire, l'aspect de ce lieu est terrible. (1)

Calpurnius Flaccus, dans ses œuvres, magnifiques par les idées mais très-mal écrites, parle ainsi de la Tullienne : " J'ai vu la prison publique construite avec d'immenses blocs de pierre, elle n'a qu'une ouverture étroite, oblongue et il n'y pénètre pas le plus petit rayon de lumière. Là les condamnés peuvent contempler la force de la Tullienne, et quand ils entendent le grincement de la trappe en fer, ils s'évanouissent presque de peur, et, obligés d'être témoins de la fin malheureuse des autres, ils pensent au sort qui les attend. On entend d'en bas les coups de verge et les victimes sont forcément poussées avec rudesse par les mains souillées du bourreau. Le geôlier se tient là, impassible, ses yeux restent secs quand ceux d'une mère versent des larmes ; là les ordures

(1) Est locus in carcere quod tullianum appellatur, ubi paulum descenderis ad lævam circiter viginti pedes humi depressus. Eum muniunt undique parietes atque insuper camera lapideis fornicibus juncta, sed inculta tenebris et odore fœda atque terribilis ejus facies est. "

irritent les plaies du corps, et les chaînes pressent de tendres mains." (1)

Nous lisons dans Tite-Live la sentence portée par Scipion l'Asiatique contre le plus jeune des Gracques quand il était à la tête du peuple réfugié sur le mont Aventin ; Scipion déclara que s'il était pris, il serait jeté comme un larron et un criminel vulgaire, dans un cachot pour y mourir dans les ténèbres, et qu'ensuite il serait jeté, nu devant la prison. (2)

Les noms que les anciens historiens donnent à cette prison font frémir d'horreur.

Quel abrégé de toutes les souffrances humaines on trouve dans des expressions comme celles-ci " Cellule de gémissements, " " Séjour de douleur, " " Hôpital de Pluton parmi les vivants ", " Lieu de la nuit perpétuelle, " " Un horrible et noir donjon de châtiment fatal, " et beaucoup d'autres qu'il nous serait impossible de rendre dans la langue anglaise. (3) Dans les actes de Chrysanthe et de Daria, tels que donnés dans Surius le 25 octobre, on lit : " il fut donc (Chrysanthe) jeté dans la Tullienne, prison très forte, effrayante et sordide, car il y a là une prison plus basse d'où s'élèvent des effluves d'une odeur insupportable parce que les ordures de tout l'édifice passent par là pour aller tomber dans l'égout commun... elle est si noire qu'aucun rayon de lumière n'y pénètre jamais pour donner le moindre signe du jour. "

(1) Flaccus fait allusion à l'usage qu'on avait adopté d'écorcher les victimes avant de les mettre à mort.

(2) Tenebris expiret et deinde nudus ante carcerem projiciatur. Tite-Live, lib. 38.

(3) " Cella gemitum ; Tristitiæ domus ; apud superos *Plutonis* hospitium ; Locus perpetua nocte cæcatus ; carcer ater, horribilis et funestæ pœnalis loci ; Antrum carcereum ; Specus densæ caliginis ; Domus feralis, etc., etc."—*Cancellieri*, " Notizie del carcere Tulliana." page 6.

CHAPITRE II.

I

DE QUELQUES PAÏENS PRISONNIERS DANS LA MAMERTINE.

La justice de Dieu, qui atteint l'impiété des incrédules de même que les chrétiens coupables, s'est servie des cachots de la Mamertine pour venger les outrages commis contre les lois de la morale gravées dans le cœur humain. Un tel séjour était bien propre à recevoir les derniers blasphèmes de bandits tels qu'Appius, Jugurtha, Séjanus. Ces pages de l'histoire romaine nous offrent de grandes et terribles leçons. Les passions indomptées sont plus destructives qu'un feu dévorant, elles sont comme un torrent impétueux qui entraîne l'homme, malgré lui, dans un océan de ruines. Beaucoup de victimes d'une aveugle ambition ont trouvé la fin de leurs rêves brillants de fortune et de jouissance dans l'horrible séjour de la Mamertine. Des rois vaincus, des favoris tombés en disgrâce, des conspirateurs traversés dans leurs projets y ont lu la terrible leçon de l'instabilité des choses de la vie. Nous allons nous arrêter sur quelques-uns des noms les plus remarquables mentionnés dans l'histoire romaine, et nous allons raconter en peu de mots les événements qui causèrent leur condamnation.

Nous croyons que le premier sur la liste est Appius Claudius, le même qui construisit les prisons que l'on voit maintenant sous l'église de Saint-Nicolas. Bien que quelques écrivains supposent qu'il périt dans sa propre prison, nous allons adopter l'opinion de Baronius qui place la scène de son suicide dans la Mamertine. Les prisons qu'il avait bâties étaient destinées aux plébéiens. Dans l'incertitude et la confusion des dates on peut cependant prouver que ces prisons n'étaient que commencées à l'époque de sa mort ; et enfin, comme aucun ancien écrivain n'a établi distinctement qu'il mourut dans sa propre prison, on peut en toute sûreté mettre cette tragédie de l'histoire ancienne au nombre des réminiscences de la Mamertine.

Appius était un des dix tyrans qui vers l'an 300 avant l'ère chrétienne étalèrent leurs vices au milieu de la population romaine aux mœurs simples, mais aux instincts guerriers. Après le meurtre de Dentatus, un des soldats les plus distingués de l'armée, il se rendit coupable d'un crime qui aurait pu jeter le déshonneur au sein d'une famille. Cet attentat flétrit son

nom, et inspire le dégoût à chaque enfant qui lit l'histoire de cette époque.

Un jour que, siégeant au tribunal, il rendait la justice, il vit une jeune fille d'environ quinze ans, d'une grande beauté ; elle passait pour se rendre à une des écoles publiques, et elle était accompagnée d'une suivante. Ses charmes, rehaussés par l'innocence d'une modestie virginale, attirèrent son attention et enflammèrent son cœur. Le lendemain elle passa encore ; il la trouva encore plus belle et son cœur s'enflamma davantage. Accoutumé à ces passions honteuses qui avilissent un être raisonnable, il résolut de posséder cette innocente enfant dont l'honneur et la vertu devaient être sacrifiés à sa lubricité.

La passion s'occupe peu de la justice, de la liberté ou de l'honneur. La pensée de l'innocence outragée et des droits sacrés d'un père sont de faibles barrières à opposer à la concupiscence. Le tyran essaya, mais sans succès, de corrompre la suivante, alors il eut recours à un stratagème et à une imposture encore plus malhonnêtes. Il choisit parmi ses compagnons de débauche un homme nommé Marcus Claudius qu'il engagea, au moyen de l'or, à déclarer que cette belle jeune fille était son esclave, et à porter sa cause devant son tribunal. Claudius agit exactement suivant ces instructions. Il entra dans l'école où Virginie était à jouer avec ses compagnes, et mit la main sur elle comme sur sa propriété ; il allait l'amener de force, mais il en fut empêché par la foule que les cris de la jeune fille avaient rassemblée. Quand le premier mouvement d'opposition fut passé, il expliqua aux gens comme quoi cette jeune fille était une de ses esclaves, et partant sa propriété, mais que toutefois il était consentant à aller plaider sa cause devant le tribunal d'Appius qui rendait la justice (excusez le mot) au forum, près de là. Les gens acquiescent à cette proposition, et la jeune fille toute en pleurs est conduite au tribunal d'Appius qui la vit venir de loin et qui se réjouissait du succès de son infernal complot. Pendant ce temps là la foule s'était augmentée et il s'élevait de partout des murmures de pitié ; l'indignation gagnait quelques braves jeunes gens qui avaient résolu de voir la fin de cette odieuse infraction des droits des citoyens. Ils savaient que cette jeune fille était l'enfant du brave centurion Virginius, qui dans le temps était au champ d'honneur, défendant sa patrie, et qu'elle était fiancée à un jeune patricien nommé Icilius auquel ils dépêchèrent en toute hâte un messager de confiance.

Arrivé devant Appius, Claudius plaida sa cause. Il prétendit que Virginie était née de son esclave, vendue à la femme de Virginius, qui était stérile, et qu'elle avait été élevée comme son enfant ; qu'il avait plusieurs témoins à faire entendre, mais que jusqu'à ce qu'il pût les réunir, il n'était

que juste qu'elle fût remise à sa garde puisqu'il était son maître. Le juge prévaricateur déclara qu'il était frappé de la justice de sa demande. Il fit remarquer que si le prétendu père était présent, il serait disposé à retarder pendant quelque temps la remise de la jeune fille entre les mains de celui qui la revendiquait, mais que vu son absence, il ne pouvait en priver son propre maître. C'est pourquoi il la remettait à Claudius, comme son esclave, jusqu'à ce que Virginius prouvât sa paternité. Mais le ciel ne permit pas le triomphe de cette injustice, le cri de l'innocence outragée a toujours été entendu au trône de Dieu et trouvé un vengeur.

A peine le tyran avait-il prononcé sa sentence qu'il se fait un grand bruit à la porte ; la foule s'écarte, une voix bien connue frappe les oreilles de Virginie, un instant encore, et elle est dans les bras d'Icillius. On ordonne aux licteurs de séparer le beau jeune couple, et de s'emparer d'Icillius ; ils s'approchent, mais tirant son épée, car lui aussi était centurion, d'une voix qui frappe de terreur les subordonnés du tyran, il leur ordonne de rester à leur place. Appius, crie-t-il, les yeux brillants de fureur et portant le défi sur son front, il vous faudra d'abord passer sur mon corps pour vous emparer de Virginie, elle est ma fiancée et je l'aurai avec toute son innocence. Tant que je vivrai elle ne quittera pas la maison de son père. Si vous avez réussi à usurper les pouvoirs des tribuns et à attenter aux libertés du peuple, votre lubricité ne pénétrera pas dans l'enceinte sacrée de nos familles pour y insulter à nos femmes et à nos filles. Nous en appellerons à la vengeance du peuple et de l'armée. Il vous faudra franchir un ruisseau de sang pour exécuter la sentence inique que vous venez de prononcer.

Appius était tout tremblant sur son trône, il entendait les applaudissements de la foule, et voyait une énergique résolution peinte sur chaque figure. Alors dissimulant sa déconvenue sous une apparence calme, il dit : " Il est évident qu'Icillius veut encore souffler la sédition parmi les tribuns, et que sous prétexte de défendre cette esclave, il veut exciter les passions du peuple. Pour ne pas donner de cause à ses projets séditieux, je vais surseoir à l'exécution de la sentence provisoire, mais il faudra donner caution pour la comparution de l'esclave devant moi, demain matin.

La caution fut donnée, et la foule s'écoula en murmurant et en félicitant les deux jeunes gens ; elle respirait la vengeance contre le décemvirat, dont les jours de tyrannie étaient comptés, et qui ce jour là subissait un terrible échec. Cependant on avait envoyé au camp des courriers montés sur des chevaux qui dévoraient l'espace, avec ordre de ramener Virginius à Rome. Le tyran Appius avait aussi envoyé des dépêches ordonnant de retenir Virginius, mais ses lettres furent interceptées, le brave centurion courait déjà à toute vitesse

sur le chemin de Rome, et bientôt après il recevait les embrassements de sa fille éplorée.

Le lendemain fut un des jours les plus remarquables de l'histoire de Rome. Virginius, au grand étonnement d'Appius, apparut devant le tribunal, conduisant sa fille par la main ; tous deux portaient de longs vêtements de deuil. Le demandeur Claudius était déjà rendu, et il commença à formuler sa plainte. Virginius parla à son tour ; il affirma que sa femme avait eu plusieurs enfants, qu'elle les avait tous nourris, comme beaucoup de témoins pouvaient l'attester ; de plus, il ajouta que s'il avait eu l'intention d'adopter un enfant, ç'aurait naturellement été un garçon plutôt qu'une fille. Il était surprenant qu'on élevât une telle prétention après quinze ans. Les assistants donnaient de temps en temps des signes non équivoques de leur sympathie. La prompte défense de ce père affligé avait l'éloquence de la vérité, et Appius voyant l'impression qu'il produisait aller toujours en augmentant, interrompit brusquement Virginius, et par un des actes les plus audacieux de criante injustice, adjugea de nouveau la fille à Claudius.

Un cri déchirant, qui aurait attendri le cœur du plus grand libertin, s'échappa de la bouche de la pauvre fille ; elle se jeta au cou de son père. Icillius était là, la main appuyée sur son épée ; il se rappela son serment de la veille, et le peuple qui savait que le forum était plein de soldats, tremblait dans l'attente des événements. Enfin Appius ordonna aux licteurs d'écarter la foule et de rendre l'esclave à son maître :

Avant qu'Icillius pût manifester la colère qui bouillonnait dans son cœur comme le feu d'un volcan, Virginius, d'une voix à peine intelligible, dit qu'il allait se conformer au jugement, mais auparavant il demanda la permission de dire adieu à celle qu'il avait si longtemps considérée comme son enfant et qu'il aimait tendrement. Appius accorda cette demande à condition que l'entrevue aurait lieu de suite et en sa présence. On lisait sur la figure du hardi vétéran l'angoisse poignante qui étreignait son cœur ; il prit sa fille presqu'expirante dans ses bras, appuya sa tête sur sa poitrine, et essuya les larmes qui coulaient sur sa figure angélique. Sans s'occuper des gens qui pleuraient autour de lui, il se dirigea lentement vers un des magasins qui entouraient le forum. Tout à coup il saisit un grand couteau qui se trouvait sur un bloc de l'étal d'un boucher et s'écria : " Virginie, c'est avec ce couteau seulement que je puis sauver ton honneur et ta liberté," et il plongea le fer dans le cœur de la jeune fille, puis retirant le couteau dégoûtant de sang et se tournant vers Appius il lui jeta ces paroles : " Tyran, par ce sang de l'innocence, je voue ta tête aux furies infernales."

Le couteau à la main, écumant de rage, il court par la ville, et demande à grands cris au peuple de se soulever pour reconquérir sa liberté ; de là il se rend au camp où, pleurant et montrant le couteau teint du sang innocent de sa fille assassinée, il enflamme les soldats de fureur et du désir de la vengeance. Les soldats laissent le camp, abandonnent leurs généraux et courent à Rome pour se venger des tyrans. En même temps le peuple de Rome, sous la conduite d'Icillius, préparait une rude attaque contre le petit nombre de scélérats qui gardaient encore le tyran Appius. Pendant plusieurs jours il se tint caché. Enfin les soldats ayant obtenu du sénat un changement de gouvernement, bannirent les décemvirs excepté Appius et Opius qu'ils jetèrent dans les cachots de la Mamertine en attendant qu'ils vinssent à déterminer le genre de mort qu'ils allaient leur faire subir. Mais ils s'étranglèrent eux-mêmes dans leur prison avant qu'ils pussent être mis en pièces par la populace furieuse.

Cicéron doit avoir eu ce fait présent à l'esprit quand il écrivait : " La passion incontrôlée est un feu brûlant, elle ne détruit pas seulement les personnes, mais encore des familles entières, et elle ruine la république. Des désirs coupables naissent la haine, la dissension, la discorde, la sédition et des guerres sanglantes."

II

Les Samnites étaient autrefois les plus braves comme les plus redoutables ennemis de la république de Rome. Plusieurs fois ils défirent les armées romaines, mais ils traitèrent toujours les vaincus avec humanité. Dans une circonstance leur brave général Pontius cerna l'armée entière dans un défilé des montagnes près de Capoue. Il ne versa pas une goutte de sang, mais obligea les guerriers de passer sous le joug, puis il les renvoya à Rome. Deux fois l'armée romaine fut à sa merci, mais le courage indomptable des Romains ne fut pas abattu. Avec le temps ils regagnèrent leur première puissance et firent prisonnier ce même général Pontius. Fabius, qui était le triomphateur dans cette journée, le fit mettre à mort dans la Mamertine. " Tandis qu'il était traîné seul dans son char, suivant la coutume, dit Arnold, (1) son vieux père chevauchait derrière lui comme un de ses lieutenants, se réjouissant des honneurs rendus à son fils. Mais quand le consul et son père furent rendus au bout de la voie sacrée, ils tournèrent à gauche pour monter la colline du Capitole. C. Pontius et d'autres prisonniers remarquables, qui suivaient aussi le char triomphal, furent conduits à droite, jusqu'à une prison qui se trouve en bas du

(1) Rome, vol. II, page 33.

mont Capitolin; là ils furent enfermés dans les cachots souterrains de la prison et décapités. Un an s'était écoulé depuis sa dernière bataille, et il s'était passé près de trente ans depuis qu'il avait épargné la vie de deux armées romaines et les avait rendues à la liberté, ainsi que les généraux qui lui avaient été livrés en expiation de leur prétendue trahison envers leur patrie. Un tel meurtre commis ou sanctionné par un homme tel que Fabius devient un crime national, et il prouve clairement que, dans leurs rapports avec les étrangers, les Romains ne montraient ni justice ni grandeur d'âme.

III.

Le dernier des rois de Macédoine qui avait dans ses veines le sang de Philippe, mais qui n'en avait pas le grand cœur, jeta son dernier soupir dans la prison Mamertine, en accomplissement de la prophétie de Daniel. Persée, prince faible et efféminé, fut le dernier de la domination grecque qui osa résister aux légions invincibles de *l'empire de fer*. Il fut battu par le consul Emile dans une bataille rangée, près d'Enipus. Il tenta de fuir en Crète, mais, abandonné de tous, il se rendit au vainqueur qui l'amena à Rome pour orner son magnifique cortège triomphal. Quand la longue procession arriva au pied du Capitole,au milieu des cris assourdissants d'un peuple en délire, félicitant le général victorieux et insultant au roi tombé, ce dernier fut conduit suivant l'usage à la Tullienne. Après cet événement, la belliqueuse Macédoine, dont Alexandre, son roi, se plaignait de ce qu'il n'y avait plus de peuple à conquérir, ne se trouva jamais sur les champs de bataille, car la Grèce devint le grenier et l'école de l'empire romain.

IV.

On peut dire de Jugurtha qu'il fut une des plus remarquables victimes de cette horrible prison. Sa fin misérable est une nouvelle preuve que même dans ce monde il y a une providence qui poursuit le prévaricateur. Dans les annales du crime il y a peu d'exemples où les meurtriers n'aient pas reçu leur châtiment de ce côté-ci du tombeau.

Jugurtha était le neveu de Micipsa, roi de Numidie, qui à sa mort lui confia ses deux fils Adherbal et Jempsal. Désireux d'avoir à lui seul la puissance souveraine, il fit assassiner de sang-froid l'aîné des deux, Adherbal, et essaya d'en faire autant sur le plus jeune; mais il échappa pendant quelque temps aux embûches de Jugurtha et implora la protection des Romains. Jugurtha sachant combien les sénateurs étaient devenus cupides et partant injustes, envoya

à Rome des ambassadeurs avec de riches présents. Ceux-ci réussirent aisément au moyen de la corruption à faire accorder à Jugurtha par le sénat, la moitié du royaume qu'il avait acquise par le meurtre et l'usurpation. Les commissaires envoyés pour diviser le royaume entre lui et Adherbal étaient au nombre de dix. Parmi eux se trouvait Opimius, le meurtrier de Caïus Gracchus, homme vénal s'il en fût. Lui et les autres acceptèrent les présents que Jugurtha leur fit pour les engager à lui donner la partie du royaume la plus riche et la plus peuplée, ce qui après tout, pour Jugurtha, n'était qu'une disposition provisoire, car il était bien déterminé à s'emparer du royaume tout entier. Ce fut lui qui dans cette circonstance disait que Rome était si vénale qu'elle se vendrait elle-même à quelqu'un qui serait assez riche pour l'acheter. On a dit la même chose plus tard, sous le règne des successeurs dégénérés des Césars. Qu'il est étrange de voir au dix-neuvième siècle le même fait odieux se répéter; de voir les enfants ingrats et cupides de cette même ville *la vendre elle et son roi* à un étranger, à un usurpateur!

Jugurtha jeta bientôt le masque avec lequel il cachait son ambition; il assiégea Adherbal dans Cirta, sa capitale. Les Romains, chez qui il restait encore quelques sentiments de justice et de générosité, se plaignirent de sa fourberie et engagèrent le sénat à le sommer de comparaître devant lui. L'usurpateur ne fit aucune difficulté de se confier à la clémence du sénat qu'il espérait corrompre encore une fois, mais il fut trompé dans ses espérances et comme il ne pouvait excuser sa conduite déloyale, on lui ordonna de quitter la ville. Le consul Albanus fut envoyé avec une armée pour le suivre, mais il confia le commandement à son frère Aulus, général peu qualifié pour une pareille tâche. Les Romains furent battus dans plusieurs combats, et dans une circonstance particulière, pour éviter d'être taillés en pièces, ils durent se rendre et passer sous le joug: c'était la plus grande honte connue dans le code militaire de ce temps-là.

Dans ces conditions, Métellus qui avait succédé au consul Albanus eut fort à faire à son arrivée en Numidie; il trouva des officiers ne possédant pas la confiance des soldats, une armée sans discipline, et un ennemi toujours intriguant et en éveil.

Néanmoins, par son habileté, par son intégrité inébranlable, et par le soin qu'il eut de réformer l'armée, il regagna bientôt ce que Rome avait perdu. Dans l'espace de deux ans Jugurtha fut défait dans plusieurs batailles, chassé de ses états et contraint de demander la paix. Tout ceci promettait une victoire complète et facile à Métellus, mais il en fut frustré par les intrigues de Marius, son lieutenant, qui arriva pour recueillir la moisson de gloire qu'un autre avait semée.

Il s'était fait élire consul, et il alla en Afrique poursuivre la guerre avec une grande vigueur et aussi, il faut le dire, avec plus d'habileté que Métellus. Cependant Jugurtha avait trouvé un allié puissant dans Bocchus, roi de Mauritanie, mais Marius prouva finalement la supériorité des armées romaines en exterminant 90,000 Africains dans un seul engagement. Bocchus ne voulut pas hasarder sa propre couronne pour son allié et il demanda la paix au sénat. On lui donna à entendre qu'en livrant Jugurtha aux Romains il se concilierait leurs bonnes grâces et obtiendrait son pardon.

En conséquence Jugurtha fut attiré dans une embuscade dressée par le traître Bocchus. Il fut fait prisonnier, chargé de chaînes, et conduit à Rome pour orner le triomphe de Marius. Quand la procession triomphale arriva au pied du Capitole, Jugurtha et d'autres prisonniers furent conduits à la Mamertine. Plutarque nous décrit une scène révoltante qui eut lieu au moment où le général déchu entrait dans la prison. Ses habits furent mis en lambeaux, des spectateurs qui se disputaient ses boucles d'oreilles, coupèrent une de ses oreilles, puis le mirent complètement nu et le jetèrent dans l'horrible cachot. Par Hercules ! s'écria le malheureux Jugurtha, comme votre bain est froid. Ils le laissèrent pendant six jours sans nourriture; il espérait jusqu'au dernier moment avoir un répit, mais il finit ses jours par la rétribution bien méritée de ses cruautés. (1)

V.

Là aussi finirent leurs jours Lentulus, Céthégus et Cæsius, principaux chefs de la conspiration de Catilina.

Catilina était d'origine patricienne, mais plein d'ambition, et désireux d'agrandir sa fortune sur la ruine des autres, dans son aveugle orgueil, il n'aspirait à rien moins qu'à la puissance suprême. Il assembla environ trente conjurés et leur exposa ses vues, ses espérances, et ses projets. On devait mettre le feu à Rome dans plusieurs quartiers à la fois et Catilina à la tête d'une armée levée en Etrurie, devait, dans la confusion générale, prendre possession de la ville et massacrer les sénateurs. Lentulus un de ses complices les plus sûrs, qui avait été préteur ou juge dans la ville, devait présider à leurs conseils généraux. Céthégus, un autre patricien qui avait sacrifié une grande position dans l'espérance d'assouvir sa haine contre Cicéron, devait diriger le massacre

(1) " Cui post triumphum in carcerem dejecto, quidam vestimentum violenter laceraverunt, alii vero dum inaures ei auferre decertarunt. Detrusus autem nudus in Barat..um perturbatione plenus, obtrectans, "Heracleus, inquit, quam frigidum vestrum est balneum !" Sed hunc sex dies colluctantem cum fame et usque ad ultimam horam desiderio vitæ suspensum condigna pœna suis crudelitatibus confecit."—*Plutarque.*

par la ville, et Cæsius conduirait les incendiaires. La vigilance de Cicéron était un grand obstacle à leurs projets, aussi Catilina désirait-il le voir disparaître avant de partir pour l'Etrurie. Ce fut alors que deux chevaliers s'offrirent de l'assassiner le lendemain matin dans son lit dans une visite matinale qu'ils iraient lui faire sous prétexte d'affaires. A peine l'assemblée était-elle finie que Cicéron était informé de tout ce qui s'y était passé, car par les intrigues d'une femme nommée Fulvie, il avait gagné son amant Curius, qui s'était engagé à lui envoyer un compte rendu fidèle des délibérations. Ses visiteurs matineux furent ponctuels, mais ils trouvèrent Cicéron sur ses gardes. Ayant pris les précautions nécessaires pour protéger la ville, il assembla le sénat pour délibérer sur les autres mesures à prendre. Catilina se présenta hardiment devant le sénat pour protester de son innocence, mais confondu par l'éloquence de Cicéron, il se retira en toute hâte, déclarant hautement qu'il allait raviver les flammes qu'il avait allumées pour la ruine générale. Après une courte entrevue avec Lentulus et Céthégus, il laissa Rome pendant la nuit avec une petite escorte pour gagner l'Etrurie, où Marius, l'un des conspirateurs, levait une armée pour l'aider.

En même temps Cicéron faisait arrêter ceux qui étaient restés dans Rome. Lentulus, Céthégus et les autres conjurés furent jetés dans la Mamertine, où quelques jours après il furent étranglés par la main du bourreau. On montre encore dans la prison des crochets en fer, enfoncés dans la pierre, auxquels les cordes qui servirent à les étrangler étaient attachées. Catilina ne fut pas tué dans la Mamertine, il tomba sur le champ de bataille après un combat désespéré. Sa petite armée de douze cents soldats combattit jusqu'au dernier homme, et tomba, comme le fait remarquer Salluste, la face tournée vers l'ennemi, et sur le lieu même où elle avait commencé à combattre. Catilina lui-même fut trouvé *longe à suis* (loin des siens) respirant encore, au milieu d'un monceau de cadavres qu'il avait abattus dans son combat suprême et désespéré. Quel magnifique trépas, ajoute Florus, s'il fût mort pour la défense de sa patrie.

Les noms de ceux qui succombèrent avec Lentulus nous ont été conservés par Salluste, dans le passage suivant : Après que Lentulus eût été jeté dans la prison Tullienne, les juges qui connaissaient des crimes emportant la peine capitale lui firent casser le cou avec une corde (*laqueo gulam fregerunt.*)

Patricius, de l'illustre famille des Cornelius, qui avait été revêtu de la dignité consulaire, et qui était un homme de bonnes mœurs, finit ses jours de la même manière. Céthégus, Statilius, Gabinius, Cæparius subirent aussi le même sort. (1)

(1) Salluste, Catilina, Chap. LVI.

Pléminius, autre boute-feu politique, fut aussi emprisonné dans la Mamertine. Tite-Live (IVme décad. livre 4) nous raconte que pendant qu'il était en prison dans une des chambres supérieures de la Mamertine, il élabora un plan d'évasion habile mais cruel. Ses partisans devaient mettre le feu à la ville en différents quartiers à la fois, et à la faveur de la confusion générale, ils devaient enfoncer les portes de la prison et le délivrer. La conspiration ayant été découverte avant sa mise à exécution, Pléminius fut jeté dans un cachot souterrain et étranglé par ordre du sénat.

VII.

Les oiseaux des tropiques tuent les serpents, les enlèvent dans leur serres puis les laissent retomber sur le sol ; plus le serpent est long, plus ils l'enlèvent à une grande hauteur. Comme il y a de la ressemblance avec la manière dont la déesse capricieuse et cruelle que les païens appellent la Fortune traite ses favoris ! Parfois elle les élève au faîte de la puissance, puis ensuite elle les précipite en bas, et se rit de leur chute. Un jour se trouva entre les mains de la déesse un scélérat de la cour de Tibère qui paya son tribut à la Mamertine et y finit ses jours ; on l'appelait Séjanus. L'imbécile et dissolu Tibère s'était retiré dans une solitude voluptueuse, pour satisfaire plus aisément ses passions abominables, et il avait laissé ce monstre, l'homme le plus débauché et le plus sanguinaire de la capitale, pour gouverner et jouer avec la vie et les biens de ses sujets, pendant son absence. L'historien Tacite semble manquer d'expressions pour nous dire les horreurs de l'administration de ce tyran. " Ce règne de terreur, écrit-il au 70ème chapitre de ses Annales, était si affreux, que toutes les relations sociales, les festins, les conversations et même l'échange de politesses ordinaires entre amis les plus intimes et les plus proches avaient cessé; la consternation et la défiance s'étaient emparées de tous les citoyens, au point que les plus hardis parlaient à peine et à demi voix, tout en regardant autour d'eux, comme si les statues et les mosaïques pouvaient les dénoncer. (1) Partout où la figure de Séjanus apparaissait il faisait fuir les gens à son approche, ceux que l'on soupçonnait d'avoir encouru sa colère étaient délaissés, abandonnés, comme s'ils eussent été voués aux dieux infernaux. Il ne se passait pas de jours sans que quelque tragédie sanglante eût lieu, les ministres du tyran ne respectaient ni le temps ni les lieux. Les sanctuaires mêmes où les prêtres des faux dieux étaient revêtus de leurs ornements, où l'on n'osait pas prononcer une parole à haute voix, étaient profanés par

(1) Etiam muta atque inania tectum et parietes circumspectabantur.

l'effusion du sang, les cris de colère des exécuteurs et les plaintes des victimes."

Mais l'heure de la rétribution allait sonner. Il fut accusé de trahison contre Tibère, car dans son fol orgueil il voulait lui-même devenir empereur. Il fut traîné à la Mamertine au milieu des exécrations et des rugissements de fureur du peuple, et là étranglé par ordre du sénat. Son corps fut jeté tout nu dans l'escalier des gémonies et ensuite précipité dans le Tibre. (1)

VIII.

Nous lisons dans Josèphe (livre 8, chap. 5) que Titus, le fléau du peuple juif, fit suivre son splendide triomphe de 100,000 hommes de cette race tombée, que Simon, fils de Giora, fut attaché à son char triomphal, et qu'ensuite il eut le sort réservé aux vaincus, selon les expressions de Cicéron, c'est-à-dire qu'il fut fouetté, condamné aux privations, puis étranglé dans la prison Tullienne.

On trouve encore dans l'histoire d'autres noms non moins remarquables, mais sur lesquels nous n'avons pas de détails intéressants; tels sont Syphax, roi de Numidie, condamné à faire partie du triomphe de Scipion l'Africain, Bituitus, roi d'Avernus, les associés du plus jeune des Gracques, Vercingétorix, chef gaulois, victime du triomphe de Jules César. Quelques historiens affirment que Persée, Syphax et Bituitus, quoique condamnés à la prison, furent ensuite délivrés et sauvés.

Le dernier prisonnier politique dont il soit fait mention dans l'histoire fut Doryphorianus, dont Ammianus Marcellinus (livre 28, chap. 1, où il raconte les événements de l'an 368 de notre ère) dit qu'il fut condamné à mort et jeté dans la prison Tullienne, mais il en fut retiré à la sollicitation de la mère de l'empereur, probablement à cause de son caractère sacré, car il avait auparavant été consacré au service de Dieu, par le pape Sylvestre. Doryphorianus fut ensuite mis à mort en dehors de Rome, après avoir enduré différentes tortures. (2)

Nous allons maintenant raconter l'histoire chrétienne de la prison Mamertine. C'est un champ parsemé de fleurs si belles que nous ne savons pas réellement laquelle cueillir la première. Nous nous efforcerons de suivre les événements dans leur ordre chronologique. Une courte esquisse de la première persécution nous amènera aux événements par lesquels la divine Providence a conduit les premières victimes chrétiennes à la Mamertine.

(1) Ubi inter sacra et vota, quo tempore verbis etiam profanis abstineri mos esset vincla et laqueus inducantur.

(2) Et Doryphorianum pronuntiatum capitis reum trusumque carcere Tulliano matris consilii princeps exinde rapuit, reversumque ad lares per cruciatus oppressit immensos.

CHAPITRE III.

LA PREMIÈRE PERSÉCUTION.

I

Un an après l'Ascension de Notre-Seigneur une scène étrange avait lieu sur le pont Sublicius (1) à Rome. C'était la veille de la fête de l'Annonciation. Quoiqu'on eût à peine entendu parler du christianisme dans la grande cité, sa puissance secrète, irrésistible, avait déjà fait entendre les premiers murmures de cette vague puissante qui devait un jour parcourir le monde entier, et ils furent entendus à Rome d'une manière étrange. Sur ce pont sont rassemblés une troupe de soldats et un nombre considérable de personnes. Au milieu de la confusion des voix, des cris des femmes et des enfants, des ordres donnés par les chefs d'une voix retentissante, les soldats lient quelques vieillards et les jettent dans le Tibre. C'étaient des sénateurs. Peut-être avaient-ils conspiré contre la vie de l'empereur, peut-être avaient-ils encouru la colère du tyran qui quelques semaines auparavant, sur le même pont, avait fait crucifier les prêtres du temple d'Isis pour avoir contrarié ses amours. Ce ne pouvait être moins que les plus grands crimes qui avaient pu faire punir par une mort aussi terrible les vénérables pères de la patrie. Rien de tout cela cependant. Leur malheureux sort était fortement lié à l'accomplissement des prophéties qu'ils ne connaissaient pas ; ils niaient la divinité de Jésus-Christ, et étaient jetés dans le Tibre par les ordres de Tibère. Lecteur chrétien, un peu de patience. Nous allons vous intéresser en vous racontant une étrange tradition qui s'est perpétuée depuis les premiers temps de l'Eglise jusqu'à nos jours.

Tibère était un tyran. Morose, mélancolique, vindicatif, une parole imprudente, un regard oblique était une cause suffisante de condamnation à mort dans ces jours de terreur où les plus grands scélérats étaient investis d'une puissance absolue. On raconte que ce tyran était affecté d'une lèpre hideuse qui avait déjà dévoré ses extrémités et avait défiguré ses pieds et ses mains, c'est pourquoi il recherchait les lieux retirés, et il avait abandonné la cour pour choyer

(1) Maintenant appelé le pont Rotto.

ses favoris en s'ensevelissant dans les retraites de Capréra et de Misènes.

Vers la dix-huitième année de son règne, il entendit parler des prodiges accomplis par Jésus de Nazareth. La réputation de l'aimable Prophète de Galilée avait franchi les distances et était parvenue jusqu'à Rome, on y racontait les bienfaits qu'il semait sur son chemin, il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la force aux paralytiques, il faisait rentrer la joie dans les familles en pleurs en rappelant les morts à la vie, il chassait les démons et les empêchait de tourmenter les enfants des hommes, il guérissait miraculeusement et instantanément, il bénissait, il rendait la paix à tous ceux qui avaient le bonheur d'apercevoir un rayon de son sourire. L'espérance rentra dans le cœur de l'empereur, et il envoya en Judée des ambassadeurs chargés d'amener le Grand Prophète à Rome. Mais ils arrivèrent trop tard à Jérusalem, le calvaire avait été la scène du déicide, et les nuages avaient déjà dérobé Jésus aux regards de ses disciples désolés qui l'avaient vu s'élever majestueusement du mont des Oliviers, pour aller régner dans le séjour de la paix. Pendant leur séjour en Judée, les envoyés de Tibère virent l'impression de la figure sacrée de Jésus sur le voile de Véronique. Ils voulurent emporter pour leur maître cette relique extraordinaire, mais le trésor de cette pieuse femme était plus précieux à ses yeux que tout l'or du monde. Contrainte par la force et par la peur, elle fut obligée d'accompagner les ambassadeurs à Rome, en emportant son trésor dans une double boîte. (1)

Véronique fut présentée à Tibère, qui prit dans ses mains la touchante image de l'Homme des douleurs. Il contempla en silence ces traits divins et une expression de sympathie passa sur la figure ordinairement rude de l'empereur. Il voyait ces traits maculés de sang, la cruelle couronne d'épines, les yeux versant des pleurs, l'expression d'une calme résignation, et l'ineffable douceur de Jésus qui l'avait tant fait aimer. Après quelques minutes d'examen, il tendit la sainte figure à Véronique agenouillée, lui ordonna de garder son trésor et lui fit don d'une pension pour sa vie. (2)

Quelques jours après cet événement, Tibère convoqua le sénat au forum. Six cents savants et riches citoyens de l'empire laissèrent leurs palais de marbre ou leurs délicieuses

(1) Une de ces boîtes dans laquelle Véronique plaça le voile sacré existe encore. Dernièrement elle faisait partie des reliques du Panthéon à Rome.

(2) Piazza, Emerologio sacro, page 190. Quelques écrivains disent aussi que Tibère fut guéri dans cette occasion, mais cette assertion ne semble pas être revêtue d'une authenticité suffisante. La sainte figure, ou le voile de Véronique, se voit encore dans l'église de Saint-Pierre à Rome.

villas situées près des montagnes de Salerne ou d'Alba Longa. C'étaient pour la plupart des vieillards à la chevelure blanchie par la neige des ans, versés dans l'art de la guerre, qui avaient enduré les fatigues des camps, d'autres dont les ancêtres avaient été des héros que la reconnaissance avait placés au nombre des demi-dieux, d'autres enfin qui avaient passé par les jours terribles du triumvirat, qui avaient entendu la parole éloquente de Cicéron et qui avaient vu le sang de César couler aux pieds de la statue de Pompée. La convocation du sénat était toujours une affaire importante, mais elle l'était encore davantage quand l'empereur lui-même annonçait son intention de se joindre aux pères conscrits réunis en conseil. On fit mille conjectures quand on apprit que l'empereur, contrairement à ses habitudes de retraite, allait sur ses vieux jours sortir de la vie privée, pour aller en personne présider aux délibérations du sénat. Dieu et ses anges savaient seuls ce qui allait se passer ; la divine providence le voulait ainsi.

Le jour marqué est arrivé. Tibère est en présence de l'auguste assemblée, il déroule un parchemin et lit : LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Vous sautez de surprise ! Il est vrai que ce n'était pas les récits sublimes que nous ont laissés saint Mathieu et saint Jean, c'était le crucifiement, la mort, la résurrection et les miracles de Jésus de Nazareth, racontés par Ponce-Pilate, son proconsul en Judée. Tibère demanda au sénat de placer Jésus au nombre des dieux de l'empire, car en vertu d'une ancienne loi, il n'y avait que le sénat qui eût le pouvoir de conférer aux morts les honneurs divins.

Nous sommes saisis de crainte en pensant à la patience mystérieuse du Fils éternel d'un Dieu éternel, qui permet à ses créatures de le mettre au nombre de ces impures et ridicules inventions, lesquelles sont ce qu'on appelle les dieux du paganisme ; mais c'est un Dieu patient, qui souvent réserve ses vengeances terribles à des époques et dans des lieux inconnus.

Nous n'en finirions pas si nous voulions rapporter les absurdités et les blasphèmes des grands esprits mêmes, aveuglés par les préjugés. Le sénat rejeta presqu'à l'unanimité la divinité de Jésus de Nazareth, mais ceux qui eurent la hardiesse de manifester une opinion contraire à la volonté de l'empereur furent, le lendemain, précipités du haut des parapets du pont Sublicius et trouvèrent la mort dans le lit fangeux du Tibre. Le malheureux empereur n'eut pas le courage de poursuivre son projet d'honorer le Dieu de la Galilée. Il se retira à Misènes et quelque temps après il fut étouffé entre deux matelas par les ordres de Caligula.

Les raisons pour lesquelles le sénat ne voulut pas accepter la divinité de Jésus-Christ nous ont été conservées par plu-

sieurs historiens; elles sont bien en rapport avec l'esprit d'orgueil qui faisait imaginer aux sénateurs qu'ils pouvaient faire des dieux.

1. Ils ne voulaient pas le reconnaître comme dieu, parce que quelques citoyens de l'empire avaient osé l'invoquer sans leur permission.

2. C'était une divinité qui voulait être seule, et qui ne voulait pas reconnaître les autres dieux.

3. Il ne convenait pas à la dignité de l'auguste assemblée de reconnaître comme dieu un homme qui avait été mis à mort comme malfaiteur dans une des provinces de l'empire.

On dit que l'histoire se répète. Eh! bien, il y a une analogie frappante entre la décision du sénat romain, et les résolutions de quelques parlements modernes en Europe. On a demandé aux sénats de Londres, de Berlin, de Turin, s'ils allaient accepter la loi de ce Dieu pour leur loi et leur gouverne. La réponse presqu'unanime a été non, et pourquoi?

1. Parce que ses disciples nomment leurs évêques et prêchent sa doctrine sans leur permission.

2. Parce que c'est un Dieu jaloux, et qu'il ne permet pas à ses disciples d'être en communion avec ceux qui nient sa divinité ou altèrent sa doctrine.

3. Sa loi est une loi de souffrance, d'humilité et de pénitence. Elle ne convient pas aux riches et aux puissants. Si nous voulions anticiper sur l'histoire, nous aurions peut-être à enregistrer une de ces scènes de désolation et de malheur qui eurent lieu si souvent dans le passé. Sans l'aide d'une vision prophétique, nous pouvons transporter sur la toile du temps, des peintures de ruine encore enveloppées dans les nuages de l'avenir.

Il y avait sur les rives du Tibre, une place favorisée où la fortune allait descendre. La richesse, la puissance et les splendeurs embellirent sa demeure temporaire. Les lois de son Capitole et de son sénat allaient, comme le tonnerre, frapper de terreur les nations éloignées. Dans l'orgueil de leur puissance et dans l'aveuglement volontaire de leur idôlatrie, ces hommes favorisés oublièrent le vrai Dieu. Le souffle de son indignation balaya l'orgueilleuse cité, les ruines entassées sur les ruines nous disent que là existait autrefois une nation qui osa méditer de vains projets contre le Tout-Puissant. Des colonnes brisées, des fragments de dalles en mosaïque, les marches d'un portique en marbre, l'abside d'un temple couvert en or disent aux générations qui passent, que là s'assemblait autrefois l'orgueilleux sénat de la cité impériale.

Aujourd'hui les ouvriers sont occupés à enlever la terre qui s'est amoncelée jusqu'à une hauteur de vingt pieds depuis des siècles, sur le lieu même où le sénat refusait d'accepter Jésus de Nazareth comme un Dieu.

On entend parler quelquefois d'îles fabuleuses qui sur-

gissent à la surface de l'océan dans le sillon d'un vaisseau qui vient de passer ; ainsi les nations qui se sont opposées aux décrets de la Providence apparaissent dans le passé comme si elles n'avaient jamais existé, les rares traces de leur existence, comme les nuages suspendus autour d'un soleil couchant, quand la tempête a cessé, ne rappellent à la mémoire que la violence terrible de leur ruine.

L'Eglise qu'elles ont persécutée, toujours jeune de l'éternelle jeunesse de son divin Fondateur, sourit de confiance en son triomphe, quoique ballottée par le choc des vagues courroucées qui roulent sans cesse sur l'océan du temps, endurant les persécutions des indignes enfants des générations oubliées, qui, comme leurs pères, refusent de profiter des terribles leçons de l'histoire.

II.

Parmi les châtiments qui ont pesé ourdement sur les hommes, il n'en est pas de plus sévères que le règne prolongé des tyrans. Quand ces odieux souverains étaient précipités de leurs trônes et jetés dans le tombeau par un peuple outragé et qui avait eu recours à la révolte, on entendait longtemps les exclamations de reconnaissance des victimes affranchies de l'oppression. " Le tyran est mort," cette nouvelle était répandue dans les villes et dans les hameaux, et son écho joyeux allait rassurer l'exilé dans sa retraite. Mais quand la mort même n'empêche pas les tyrans de faire le mal, et que, de leur tombeau, il leur est encore permis de tourmenter les hommes, alors il nous faut les considérer comme ces démons qu'un Dieu irrité déchaîne quelquefois pour le châtiment de l'humanité.

L'histoire nous en offre un exemple terrible.

Longtemps avant que Michel-Ange eût fait les dessins de la superbe porte Flaminienne, longtemps avant que les beaux parterres et les terraces artistiques du Pincio eussent remplacé la colline couverte de gazon où les enfants allaient jouer, et où les troupeaux cherchaient leur pâture ; longtemps avant que de larges avenues eussent remplacé l'étroit sentier qui conduisait à la colline, il y avait, à gauche de l'ancienne porte, un grand noyer qui se trouvait au milieu d'un enclos que le peuple avait en horreur. Pendant la nuit on entendait dans la plaine déserte des bruits étranges, et d'horribles fantômes apparaissaient autour de l'arbre solitaire ; les esprits prenaient les formes les plus hideuses, le plus souvent ils avaient celle de gros et affreux corbeaux dont les cris semblaient être ceux d'une voix humaine. Pendant des siècles cette place hantée fut la terreur du peuple. A Rome on se

transmettait, au foyer de la famille, de père en fils, des histoires à faire dresser les cheveux, de fantômes, d'apparitions épouvantables qui hantaient l'enclos du noyer maudit. On se disait même que ceux qui par curiosité ou par bravade avaient voulu y entrer avaient été accueillis par des coups. Les choses en étaient là quand, en 1099, le pape Paschal II, étant sous l'impression que toutes les choses affreuses qu'on racontait sur ce lieu étaient dues à l'imagination, fit raser l'enclos, de sorte qu'il se trouva confondu avec la plaine environnante. Mais ce fut bien pis. On aurait dit que les mauvais esprits étaient tout joyeux d'avoir un champ d'opération plus étendu, et qu'ils se riaient du pape qui avait cru les chasser. Le saint pape fut surpris et fort embarrassé. Il jeûna et pria Dieu de lui faire connaître la cause de cette singulière évocation. Enfin Dieu lui envoya un songe. Il vit au milieu d'une lumière blafarde, au centre de la place hantée, un certain nombre de démons dansant autour d'une urne semblable à celles dans lesquelles on mettait les cendres des morts, au temps des empereurs. Il comprit immédiatement la cause de ces troubles nocturnes, et le lendemain, accompagné de quelques membres du clergé de Rome et d'ouvriers munis d'instruments, il se rendit sur la place qu'il avait vue en songe. Les ouvriers, après avoir creusé quelques pieds, tombèrent sur la maçonnerie d'un ancien tombeau, ils démolirent les murs, et parmi les décombres, ils trouvèrent une grande urne en porphyre portant en gros caractères l'inscription suivante : (1)

OSSA
NERONIS CÆSARIS
GERMÆNICUS CÆS. F.
DIVI AUGUSTI PRONEP.
FLAVII AUGUSTALIS QUÆSTORIS.

La nouvelle de cette découverte se répandit dans toute la ville, des milliers de personnes allèrent voir ces restes exécrés. Quelques personnes de la foule, munies de cordes et de bâtons (car ils craignaient de les toucher), et fortifiées par le signe de la croix, traînèrent jusqu'au Tibre l'urne maudite. Rendue sur la rive, l'urne se brisa en morceaux, et les cendres furent dispersées sur les eaux et emportées vers l'océan que les démons qui les protégeaient devaient sans doute fréquenter, pour se tenir loin des demeures des hommes. La ville fut enfin débarassée de cet objet de malédiction, et sur le lieu si terrible, si redouté des générations qui s'étaient succédé, le saint pape fit construire une magnifique église qu'il consacra sous le vocable de *Vierge du Peuple*, change-

(1) Martinelli, Roma ricercata in suo sito; aussi Gruter, page 237, No 3.

ment heureux qui attira la bénédiction sur un lieu qui, auparavant, était en horreur au peuple. (1)

Considérez les cendres dispersées du premier persécuteur du christianisme, du tyran qui, quatre ans après que le sénat eut refusé de reconnaître la divinité de Jésus de Nazareth, marchait sur le corps de sa mère assassinée, pour s'emparer de l'empire et en faire un vaste champ de carnage et de meurtre. Cependant, lors de son élévation au trône, il laissa concevoir de belles espérances et le monde crut avoir raison de se réjouir. Jeune encore, dans toute la vigueur de l'âge, et paraissant vertueux en montant sur le trône, il fut acclamé par le peuple qui apprit bientôt à maudire le choix qu'il avait fait. Avant que l'enivrement du pouvoir et le libre cours qu'il donna plus tard à ses passions eussent effacé l'impression de la nature sur son âme généreuse, la clémence régnait dans le cœur de Néron. Quand il fut obligé de signer pour la première fois une sentence de mort, il s'écria : "Ah ! que n'ai-je jamais appris à écrire."

On voit souvent à une matinée sereine succéder un soir orageux. Souvent, un jeune homme, doué des plus nobles qualités, finit sa carrière dans le crime. Il y a sur la terre des parties du globe qui sont plus basses que le niveau de la mer, le puissant élément brise ses barrières et inonde les terres en culture, portant partout la désolation et la mort ; ainsi, le torrent de l'iniquité qui engloutit la vertu du jeune empereur, fut si impétueux, si terrible, qu'un historien nous dit qu'il fut envoyé au monde pour montrer jusqu'à quel

(1) L'église reçut le nom de *Madona del popolo*, parce qu'elle fut construite au moyen des souscriptions du peuple. L'étrange origine de ce beau sanctuaire est conservée sur un marbre placé dans le chœur en arrière de l'autel :

ALTARE A PASCHALI PAPA II
DIVINO AFFLATU
RITU SOLEMNI HOC LOCO ERECTUM
QUO DEMONES
PROCERÆ NUCIS ARBORI INSIDENTES
TRANSEUNTEM HINC POPULUM DIVE INFESTANTES
CONFESTIM EXPULIT.
URBANI VIII. PONT. MAX. AUCTORITATE
EXCELSIOREM IN LOCUM QUEM CONSPICIS
TRANSLATUM FUIT
ANNO DOM. M.DCXXXII. DIE VI M.

Ce fait est aussi mentionné par Panciroli, Piazza, Martinelli, Monangoni, Jacopi, Baronius et une foule d'autres écrivains. Le guide de Murray le mentionne aussi (page 162) mais il est amusant de voir comment les auteurs protestants en parlent. Auguste Hare (Promenade dans Rome) dit que quelques corbeaux fréquentaient le noyer et que Paschal II rêva que c'étaient des démons.

point un seul homme peut pousser l'iniquité. Quand on lit l'histoire du monde, tout ce que l'on voit de cruel, de révoltant, d'odieux, semble peu de chose comparé aux infamies, aux abominations et aux cruautés de Néron.

Un jour, animé d'un sentiment de compassion naturel au jeune âge, à la pensée de verser le sang humain, il lui répugnait de signer une sentence de mort méritée contre un de ses semblables, et plus tard, le même homme, altéré d'une soif de sang sans exemple, aurait voulu que le peuple romain n'eut qu'une seule tête pour le mettre à mort d'un seul coup.

Il y a peu d'hommes qui ne soient sensibles à au moins un noble sentiment de la nature, il en est peu qui n'éprouvent point un sentiment d'affection pour une mère âgée ou pour une tendre sœur. Il n'est presque pas de tyrans, de monstres qui peuvent regarder, sans frémir, une jeune fille se débattant contre la mort dans une mare de sang, et il en est moins encore qui peuvent voir plonger des victimes vivantes dans une fournaise ardente, et demander avec une joie brutale la continuation de ces horreurs. Cependant, cet homme, qu'on aurait dit possédé d'une légion de démons, commit des actes d'une barbarie et d'une cruauté plus révoltantes encore, et ce fut cet homme que la Providence envoya sur la terre non seulement pour être le premier persécuteur de son Eglise, mais encore le fléau du genre humain.

Néron commença sa carrière de sang par le meurtre de Britannicus, dont le seul crime était ses droits au trône. Pendant les saturnales, alors que toutes les distinctions sociales étaient pour quelques jours effacées, un soir après le souper, on jouait dans le palais impérial ; les hasards du jeu favorisèrent Néron qui eut à ordonner le rachat des gages. Il commanda donc aux autres des choses indifférentes ou agéables, jusqu'à ce que vint le tour de Britannicus. D'une voix rude il ordonna au jeune prince de se lever de sa couche et de réciter des vers. Son persécuteur voulait ainsi le faire passer pour un sot, et l'exposer aux quolibets et à la moquerie des railleurs. Mais le royal enfant, sans aucune fausse honte, se mit à réciter, d'une voix claire et ferme, un morceau de poésie, où il était question de quelqu'un qui, dans son enfance, avait été écarté de son trône et réduit au rang de pauvre et obscur sujet. L'allusion était trop frappante, et les sympathies des auditeurs, en faveur du jeune prince, trop marquées, pour ne pas éveiller les soupçons du tyran ; telle fut, selon Tacite, la première cause qui engagea Néron à commencer sa longue carrière sanguinaire.

Quelques jours après, on donna une dose de poison à Britannicus. Ce fut au milieu de la salle des festins et en présence des convives, que le fatal breuvage lui fut présenté. L'échanson qui,selon l'usage, devait goûter par avance, devant

la personne, les liqueurs qu'il offrait, avait été prévenu, et il s'acquitta adroitement de ses fonctions de manière à ne pas avaler le poison; mais Britannicus, trouvant le breuvage rafraîchissant, vida sa coupe avec avidité. Le poison fit son œuvre d'une manière si instantanée, que le jeune prince essaya en vain de demander du secours, sa voix était éteinte; il tressaillit, les muscles de sa belle figure se contractèrent et il tomba mort.

Les courtisans et les serviteurs restèrent consternés, les anciens familiers, initiés depuis longtemps aux intrigues de la cour, et au fait du noir complot, ne donnèrent aucun signe de surprise; il en fut de même du tyran sans entrailles, il fit remarquer avec un sourire qui n'avait rien d'humain, que le prince était en proie à une de ses attaques d'épilepsie, et qu'il éprouverait du mieux lorsqu'il serait exposé au grand air. Agrippine, sa mère, était présente; un sentiment de terreur s'empara d'elle malgré la froide sérénité sous laquelle elle avait appris à cacher ses hideuses passions, il sembla aux convives qu'elle ne comprenait rien à cet accident, non plus qu'Octavie, sœur du prince, sa joue virginale avait depuis longtemps désappris à rougir au milieu de l'atmosphère de dissimulation et de débauche de la cour, qui avait banni de son cœur desséché tout sentiment d'affection.

Après un moment d'arrêt, les convives reprirent leur gaieté et le banquet devint plus joyeux et plus bruyant que jamais.

Le feu qui devait consumer Britannicus, brillait déjà avant l'heure de sa mort, car pendant que le prince était conduit en grande pompe à la salle du festin, on élevait le bûcher funèbre et on s'assurait les services de ceux qui devaient transporter ses cendres dans leur tombeau. Néanmoins, elles devaient reposer au Champ-de-Mars, au milieu des urnes qui contenaient celles de ses nobles ancêtres, et la pluie torrentielle qui tomba pendant les cérémonies abrégées des funérailles, sembla au peuple un signe d'indignation des dieux. (1)

Abyssus abyssum invocat. Vous avez peut-être entendu l'écho d'une canonnade roulant parmi les ravins, se répercutant de crevasse en crevasse, et semblant augmenter à chaque percussion. Ainsi, les passions déchaînées de Néron le portèrent aux plus grands excès; sa deuxième victime fut sa propre mère.

Ne sachant pas s'il devait avoir recours au poison, au poignard ou à la sédition pour assouvir sa haine, il consulta Anicet, amiral de la flotte à Misènes. Cet homme avait le cœur aussi noir que celui du tyran qui l'avait comblé d'honneurs. Comme il avait été esclave, il avait de vieux comptes à régler avec sa royale maîtresse, et la perspective de la

(1) Rome telle qu'elle était, volume I.

vengeance en faisait un bon conseiller. " On pourrait, dit-il à Néron, construire une galère de l'état, de manière que, à un signal donné, elle tombât en pièces ; la mer est le lieu par excellence des accidents, et quel est le traître qui oserait entretenir des soupçons contre César, quand les vents et les flots peuvent être mis en accusation. Des temples et des autels votifs élevés en l'honneur de l'impératrice décédée, non seulement empêcheront tout rapport sinistre de circuler, mais encore ajouteront à vos autres qualités, celle de la piété filiale."

Cette ingénieuse cruauté charma l'imagination du matricide. Aussi l'occasion était-elle propice, car Néron se préparait à célébrer les jeux qu'on donnait tous les quatre ans à Baïa. Par suite d'une brouillerie, Agrippine était absente de la cour, et on résolut de la faire revenir. Le tyran feignit le repentir. La dissimulation et les sacrifices d'amour-propre qu'un fils doit faire pour apaiser la colère d'une mère toujours prête à pardonner, furent mis en œuvre par ce fils coupable. Agrippine fut invitée à faire partie du cortège impérial, et comme la passion pour les spectacles et la représentation est naturelle à la femme, la ruse réussit, et elle se laissa entraîner à sa perte. Néron, feignant l'impatience de revoir sa mère plus tôt, attendait son arrivée sur le rivage de Cumes, et quand ils furent réunis, la tendresse de ses embrassements, et les chaleureuses pressions de mains, convainquirent la malheureuse mère, qu'après tout elle était aimée de son fils. Peut-on pousser l'hypocrisie jusqu'à ce point ?

En partant de Cumes, le joyeux cortège se rendit à la villa impériale, située sur l'autre côté de la langue de terre qui domine Naples ; mais il avait été convenu que le banquet impérial aurait lieu au palais de Baïa, afin que le meurtre s'accomplit à la faveur des ténèbres, alors que l'impératrice se rendrait à sa propre villa, située sur le bord du lac Lacrine. Parmi les embarcations, il y en avait une qui se faisait surtout remarquer par ses décorations et son air de fête ; elle semblait inviter l'impératrice, qui aimait beaucoup les promenades sur l'eau, à monter à bord.

L'heure de la séparation arrive, Néron n'est pas content d'avoir embrassé sa mère une fois, il la suit dans les riches appartements et les passages, pour répéter ses adieux ; il semble vouloir s'attacher à son sein et avoir peine à se séparer d'elle. Sont-ce les derniers artifices d'un maître passé dans l'art de la dissimulation, ou bien un dernier mouvement de la nature à la vue de cette femme qui l'avait porté dans son sein et qui s'en allait à la mort, fait-il une impression mystérieuse sur cette nature sauvage ? (1)

(1) " Nam pluribus sermonibus, modo familiaritate juvenili, Nero, et rursus adductus, quasi seria consociaret, tracta in longum convictu, prosequitur abeuntem arctius oculis et pectori hærens, sive explenda simulatione seu perituræ matris supremus adspectus quamvis ferum animum retinebat."—*Tacitus*, liv. xiv. 4.

Les cieux brillent de la douce lumière des étoiles qui se réfléchissent dans la mer, toute la nature est en paix, il semble que les dieux ont tout disposé pour détourner les desseins criminels, et mettre en danger le succès du complot. (1) Agrippine n'était accompagnée que de deux serviteurs. Caprerius Gallus se tenait en faction à la poupe, et aux pieds de sa royale maîtresse, nonchalamment étendue sous un dais de pourpre, était Aceronia, la belle favorite; elle était silencieuse et se perdait en conjectures au sujet du brusque changement de l'empereur à l'égard de sa mère, changement qui allait lui faire regagner son influence à la cour; tout à coup le pont s'effondre sous le poids énorme de pièces de plomb, et Caprerius est blessé à mort. Agrippine et sa suivante durent la vie au fait que les poteaux qui supportaient le dais étaient assez forts pour résister à l'effondrement, de plus l'embarcation ne fut pas mise en pièces comme on l'avait présumé; la confusion parmi l'équipage paralysa les efforts des complices qui étaient en trop petit nombre. Les complices, persistant dans leur dessein pervers, essayèrent de faire chavirer l'embarcation en se jetant tous d'un seul côté, mais cette manœuvre fut mal exécutée, et les autres matelots de la galiote s'étant jetés de l'autre côté, l'impératrice et sa suivante furent précipitées dans la mer sans avoir reçu de blessures. La sotte Acerronia fut bientôt expédiée avec des rames, car en tombant, croyant être secourue avec plus de zèle, elle s'était écriée: "Je suis Agrippine, sauvez, sauvez la mère de l'empereur." Quant à Agrippine, elle ne souffla mot et évita ainsi d'être reconnue. Elle avait une blessure peu grave à l'épaule. Elle se mit d'abord à nager, puis elle fut recueillie par une barque de pêcheur qui la conduisit au lac Lucrine, d'où elle regagna sa villa.

Quand elle fut revenue de sa première émotion elle se mit à réfléchir sur l'ensemble des derniers événements. Les motifs de cette invitation flatteuse d'aller à Baïa, de tant de caresses et de déférences lui parurent par trop évidents. Naufragée, non par suite d'une tempête ou par la rencontre de récifs, mais sur une mer tranquille, et par la chute du pont du vaisseau; elle pesa chaque incident de la mort d'Acerronia; absorbée dans ses pensées, elle se ressouvint d'un oracle étrange de la Sybille, et contemplant le sang qui s'échappait de sa blessure, elle résolut de se venger, mais pour circonvenir le traître elle dissimula les soupçons de sa trahison. En conséquence elle dépêcha son affranchi Agerinus pour informer Néron que, par la protection des dieux, elle avait échappé à un accident grave, et qu'il n'eût pas à s'alarmer à son sujet. En même temps Néron avait appris

(1) "Noctem sideribus illustrem et placido mari quietam quasi convincendum ad scelus dii præbuère."—*Ib.* cap. 5.

l'insuccès de sa tentative meurtrière, et qui pis est, les soupçons qu'on avait contre lui dans certains lieux. Il s'évanouit presque de frayeur et tremblant de la tête aux pieds il pensa en lui-même que sa mère, comme une tigresse, allait être prompte à la vengeance. Elle va, se dit-il, armer les esclaves, porter les troupes à la révolte, au loin de Rome, avec son histoire tragique de naufrage, de ses serviteurs massacrés et de sa blessure; elle va travailler le sénat et le peuple. Qu'adviendra-t-il de moi ? Il manda en hâte Burrhus et Sénèque pour se consulter avec eux.

Leur conférence ne fut pas longue : Burrhus assura à l'empereur qu'il n'y avait pas un seul homme dans le camp prétorien qui voudrait prendre sur lui de faire mourir la fille de Germanicus qui était adorée, et Sénèque insista pour qu'Anicetus terminât l'œuvre qu'il avait entreprise et qu'il avait si gauchement exécutée. Anicetus était prêt, mais il voulait savoir ce que ce meurtre lui rapporterait. Néron, hors de lui-même, protesta qu'il se considérerait comme étant redevable de l'empire à son constant et fidèle Anicetus, mais qu'il eût à se hâter et à faire le choix d'hommes d'expédition. En ce moment on annonçait à Néron Agerinus, le messager d'Agrippine; en un instant et sans l'avis de personne, il improvisa un autre acte de la tragédie. Glissant un stylet aux pieds de l'envoyé de sa mère pendant qu'il accomplissait sa mission, il appela ses gardes et leur ordonna de mettre les fers aux mains du scélérat qui avait été surpris attentant aux jours du prince, du criminel envoyé d'Agrippine qui, sans doute, mettrait fin à ses jours en apprenant qu'elle avait échoué dans sa trahison.

Anicetus entoura la villa d'une nombreuse garde, enfonça les portes et arrêta tous les domestiques qu'il rencontra, de crainte qu'ils ne vinssent à donner l'alarme. Arrivé dans l'antichambre, il y trouva quelques officiers de la maison à leur poste, tous les autres s'étant enfuis en entendant le tumulte qui se faisait dans les cours extérieures. Une seule lampe répandait une faible et triste lumière dans l'appartement d'Agrippine, et une seule servante veillait près de son lit. Les moments d'attente lui paraissaient bien longs, et chaque instant qui s'écoulait ajoutait encore à l'anxiété qui pesait lourdement sur son cœur. Point de message de son fils, point de nouvelles d'Agerinus. Tout à coup elle entend de grands coups suivis de fracas et de tumulte; ces bruits d'abord confus se rapprochèrent et devinrent plus distincts, ils venaient de son antichambre, c'était comme des piétinements et des luttes corps à corps près de la porte de sa chambre. Comme elle se retournait pour reprocher sa lâcheté à sa servante qui s'enfuyait, parut devant elle Anicetus suivi bientôt d'Herculeus, capitaine d'une trirème, et d'un centurion de marine nommé Oloarites.

" Si, leur dit Agrippine, vous venez pour vous informer de ma santé, dites à votre empereur que ma blessure va beaucoup mieux. Si vous venez pour m'assassiner, n'ayez pas la présomption de dire que vous obéissez à des ordres. Je ne croirai jamais que mon fils soit un matricide." Mais Herculeus et Oloarites, placés de chaque côté de la couche, n'attendaient qu'un signe. Le capitaine de galère frappa le premier et de sa massue il lui infligea une blessure mortelle à la tête, et au moment où le centurion, brandissant son arme, allait la frapper, elle se souleva avec difficulté et d'une voix mourante elle s'écria : *ventrem feri*, voulant dire que dès le sein de sa mère, ce monstre était voué au crime (1).

La victime suivante, prise dans sa propre maison, fut la jeune et belle Octavie, dont le malheureux sort cause un sentiment de profonde sympathie et d'affliction. Nous ne nous étendrons pas sur les détails poignants de sa mort. Cette triste narration peut être faite en peu de mots. Elle était fiancée à Néron, mais elle n'était pas encore devenue son épouse. Il voulut s'en débarrasser pour épouser l'infâme Poppée, femme, dit Tacite, possédant tous les charmes excepté celui de la vertu (2).

Il s'assura de nouveau les services de l'infâme Anicetus qui jura par tous les dieux qu'il était l'heureux amant d'Octavie. C'en fut assez, son sort était fixé. Elle était alors dans sa dix-huitième année, mais elle avait déjà passé plus d'une heure dans le chagrin. En franchissant le seuil du palais impérial elle entrait dans une maison de deuil. Son père, Claude,avait été enlevé par le poison ; il en avait été de même de son jeune frère Britannicus, et maintenant son fiancé la met de côté pour sa propre servante, et, malheur plus grand que mille morts, son honneur est flétri. Livrée entre les mains d'une soldatesque brutale et licencieuse, la pauvre Octavie, abandonnée de tous, semblait vouée à la mort. Quoiqu'anéantie à la pensée du sort qui lui était réservé, la jeune fille ne pouvait se faire à l'idée de mourir. Après quelques jours d'attente, comme on s'aperçut qu'elle ne voulait pas attenter à ses jours, ordre fut donné de l'exécuter. En vain elle proclama son innocence et prit à témoin les dieux que quoiqu'elle eût été souvent convoitée, elle était encore vierge ; en vain elle invoqua les mânes de son frère et d'Agrippine assassinés. Sans s'occuper de ses cris, les bourreaux lui lièrent les membres et commencèrent par lui ouvrir les veines. Comme la terreur paralysait tellement son sang qu'il

(1) Tous les faits se rapportant à Britannicus et à Agrippine sont pris d'une traduction libre de Tacite et cités de l'ouvrage : *Rome sous le paganisme et sous les papes.*

(2) Huic mulieri cuncta alia fuere præter honestem animum.—Lib. xiii, 35.

ne coulait pas, elle fut étouffée dans un bain de vapeur. Sa tête, qu'on avait séparée du corps, fut apportée comme un trophée en présence de l'empereur ; Poppée put contempler avec complaisance les contractions que l'agonie avait laissées sur la belle figure de sa rivale (1).

Cependant un sénat avili ordonna des actions de grâce aux dieux pour ces meurtres. L'historien païen qui raconte ces faits en rougit de honte. "Nous mentionnons ces faits, dit-il, afin que quiconque désire connaître ces temps soit par nos écrits, soit par ceux des autres historiens, puisse savoir que les actions de grâce aux dieux étaient votées par les pères conscrits, avec l'assentiment du peuple romain, aussi souvent que les proscriptions et les meurtres atroces étaient commandés par le prince ; on ordonnait pour des désastres publics honteux, les mêmes réjouissances qu'autrefois pour les grandes entreprises couronnées de succès (2).

Telles sont les paroles d'un écrivain païen qui appelait le christianisme une calamité, et qui disait que Néron voulait l'anéantir parce que les chrétiens étaient odieux au genre humain, à cause de leurs crimes ! "O tempora ! O mores !"

Nous avons cité une des pages les plus sombres de l'histoire du passé ; nous ne pouvions pas mieux peindre le caractère du premier persécuteur de l'Eglise. Le scélérat qui commença sa carrière en foulant à ses pieds les liens sacrés de la famille, qui trempa ses mains dans le sang de sa mère, de sa fiancée et de son parent assassinés, était sans contredit un abominable tyran. Que pouvaient donc attendre d'un tel monstre les étrangers, les pauvres chrétiens ? Rien moins que la destruction de leurs demeures, et des ruisseaux de sang qui plus d'une fois eurent jusqu'à douze pouces d'épaisseur, dans son jardin, maintenant la place Saint-Pierre (3).

III.

Ces scènes de tortures qui maintenant nous font frémir, étaient depuis longtemps décrétées dans l'éternité, et choisies dans la sagesse impénétrable de la Providence, comme un architecte fait choix de dessins pour l'édifice qu'il veut élever.

C'est là la grande et réelle cause des persécutions de

(1) Poppée elle-même eut plus tard à souffrir une mort horrible, elle mourut par suite des coups de pied que le monstre lui avait donnés pendant qu'elle était enceinte.

(2) Dona ob hæc templis decreta : quod ad eum finem memoravimus, ut, quicunque casus temporum illorum nobis vel aliis auctoribus noscent, præsumptum habeant, quoties fugas et cædes jussit princeps toties grates deis actas ; quæque rerum secundarum olim, tum publicæ cladis insignia fuisse.—xiv, 64.

(3) Clovis, chroniques, an 34.

l'Eglise; Dieu les destinait à sa plus grande gloire, et heureux les enfants des hommes par lesquels sont accomplis les décrets de la divine Providence. Nous voudrions nous arrêter ici en contemplation devant les desseins impénétrables de Dieu, mais comme il a permis que ces desseins fussent mis à effet dans les causes secondaires de la création, nous devons, en donnant une courte esquisse historique de la première persécution, donner en même temps quelques aperçus des incidents, causes immédiates d'événements qui, par leur importance, viennent en premier lieu après les mystères historiques du Calvaire; ces événements qui inondèrent Rome de sang, donnèrent à la Mamertine ses premières victimes chrétiennes, et au ciel ses premiers triomphateurs.

Ne pouvons-nous pas, avec quelques-uns des pères de l'Eglise, attribuer la persécution des chrétiens à la méchanceté innée, à la cruauté naturelle et diabolique du monde, personnifiées dans ses souverains? Sulpice Sévère et Orosius, tous deux prêtres et historiens du cinquième siècle, nous disent que quand même le monde n'eut pas demandé à grands cris l'anéantissement du christianisme, Néron l'aurait tenté pour son propre compte.

Ecoutez Tertullien : " Sous le règne de Néron, Pierre vint à Rome, et après avoir accompli des miracles étonnants par le pouvoir que Dieu lui avait donné, il convertit un grand nombre de personnes à la justice, et établit une Eglise constante et fidèle à Dieu. Ce fait parvint à Néron qui vit par lui-même, non seulement à Rome, mais partout et chaque jour, un nombre d'hommes immense déserter le culte des idoles, passer à la nouvelle religion et condamner l'ancienne; comme c'était un exécrable et odieux tyran, il se hâta de détruire le temple céleste et de balayer toute justice de la face de la terre." (1)

Mais ce qui fut la cause dernière et immédiate de la persécution de l'Eglise de Dieu, fut l'incendie allumé par Néron dans la ville. Dans les annales du monde en l'an 66 de Notre-Seigneur, nous lisons sur la même page, que Rome fut brûlée et le christianisme persécuté.

La cruauté et l'orgueil en suggérèrent la pensée : il voulait une maison d'or, une ville qui porterait son nom et qui serait bâtie sur les cendres de Rome. En autant que la dépravation humaine peut exécuter ses desseins, Néron eut sa maison d'or acquise par une des plus grandes conflagrations qu'il y ait eu, et par la misère de milliers de ses sujets. Un soir il réunit autour de lui les misérables satellites de ses cruautés et les compagnons de ses débauches, et à minuit, quand tout était silencieux et que la ville entière était plon-

(1) Tertullien, Apologie, chap. 5.

gée dans le sommeil, des tisons enflammés furent jetés dans la garde des prétoriens, près du lieu où l'on voit maintenant l'arc de Constantin. Le quartier abondait en tavernes et en magasins, et bientôt l'élément destructeur fit son chemin d'une manière irrésistible, le long du cirque Maximus ; il se transporta d'une place à l'autre avec la rapidité du vent ; des parties basses de la ville il monta sur les hauteurs, puis redescendit avec une vitesse que nul effort humain ne pouvait ralentir. La construction de l'ancienne ville qui était un labyrinthe de rues tortueuses et étroites, avec d'énormes rangées de maisons encombrées d'habitants, contribua à accélérer la catastrophe, et à en augmenter les horreurs. Ajoutez à cela les cris de terreur des femmes, le touchant spectacle des vieillards et des enfants faisant de vains efforts pour s'échapper ; quelques-uns, sourds aux cris de la nature et du devoir, ne pensent qu'à leur propre salut ; d'autres risquent leur vie pour sauver ceux qui leur sont chers. Au milieu des ruines croulantes, des édifices qui tombent sur eux comme des avalanches, les fugitifs sont arrêtés avec des malades qu'ils portent sur des litières, ou sur leurs épaules ; quelques-uns, affolés de terreur, restent cloués au sol à regarder brûler leurs demeures, embarrassant la fuite des autres, et contribuant à augmenter la confusion générale. Quant aux efforts pour arrêter l'incendie, il n'y en avait pas ; au contraire, des bandes de forcenés parcouraient la ville en tout sens, brandissant des torches enflammées pour répandre le feu davantage, et criant partout qu'ils savaient au nom de qui ils agissaient (1).

Les monuments de l'art grec et de la puissance romaine, les trophées des guerres de Carthage et des Gaules, des temples, des palais splendides furent enveloppés dans cette destruction générale. Des quatorze quartiers de Rome, quatre seulement échappèrent à la ruine ; trois furent rasés jusqu'au sol, les sept autres qui avaient été dévastés par les flammes présentaient le triste spectacle de la ruine et de la désolation. Les opulentes demeures des monts Palatin, Aventin et Célius et d'une partie du Quirinal furent réduites en des masses de ruines fumantes, et pendant ce temps, l'affreux tyran, du haut d'une tour située sur le mont Esquilin, contemplait la conflagration avec délice, chantant en s'accompagnant sur la lyre, les vers de Lucain sur l'incendie de Troie.

Les adulateurs qui avaient accueilli Néron avec des acclamations de joie après le meurtre de sa mère, et qui étaient

(1) " Nec quisquam defendere audebat, crebris multorum minis restinguere prohibentium et quia alii palam faces jaciebant, atque esse sibi auctorem vociferabantur ; sive ut raptus licentius exercerent, seu jussu." *Tacite*, An, cap. 38, lib. 15.

prêts à le déifier pour des atrocités dont les autres étaient les victimes, conçurent des sentiments différents, quand les effets destructeurs de son cruel caprice se firent sentir sur leurs propriétés. Le tyran fut alarmé de l'indignation publique. Ni les grandes sommes répandues parmi la multitude, ni la magnificence de la nouvelle ville qu'il bâtissait, ni les ruses de la superstition ne purent aveugler le public et apaiser son ressentiment contre lui pour avoir brûlé Rome. Il eût été haché par morceaux s'il n'eût pas inventé un stratagème, pour détourner la fureur populaire et lui donner une autre direction.

Les chrétiens étaient alors nombreux à Rome. Les disciples de la croix, depuis le jour où Jésus fut crucifié, étaient détestés, appelés ennemis de l'état et accusés de toutes sortes de crimes. Néron connaissait l'antipathie générale qui existait contre eux. Il saisit cette occasion qui se présentait pour satisfaire sa méchanceté et donner en même temps au peuple un aliment à sa vengeance. Il accusa les chrétiens d'avoir incendié Rome. Il soudoya des hommes perdus de réputation qui se reconnurent coupables de complicité avec les chrétiens; c'est ainsi que commença le massacre épouvantable des disciples de Jésus, la première et la plus terrible tempête qui eut passé sur l'Eglise depuis la mort de notre Sauveur, la première moisson recueillie dans le champ chrétien, la première persécution qui rougit Rome de sang et remplit le ciel de joie, en y envoyant ce grand nombre de héros qui suivent l'Agneau divin avec la palme du martyre.

“ Dans ce but, (celui d'échapper aux conséquences de sa culpabilité évidente) écrit Tacite, le calomniateur païen des fidèles, il fit infliger les tortures les plus raffinées à un troupeau de malheureux connus sous le nom vulgaire de chrétiens, et qui étaient déjà l'objet de l'exécration publique, à cause de leurs pratiques perverses. Ils tirent leur nom et leur origine du Christ, qui sous le règne de Tibère souffrit la mort en vertu de la sentence portée contre lui par Ponce Pilate, gouverneur de la Judée. Supprimée par cette rigoureuse action, cette funeste superstition apparut de nouveau, se répandant non seulement en Judée, berceau de leur croyance, mais encore à Rome, l'égoût dans lequel se déchargent les saletés du monde entier, et où n'importe quelle superstition, quelque grossière qu'elle soit, peut impunément célébrer ses mystères. Néron s'étant emparé de quelques mécréants qui s'avouaient coupables de complicité avec les chrétiens, sur leurs informations, une immense multitude (*ingens multitudo*) fut convaincue, non pas tant d'avoir mis le feu à la ville que d'être les ennemis de l'espèce humaine. Ils subirent les genres de mort les plus barbares, leurs tourments furent des amusements et des partis de plaisir pour Néron et la foule des Romains. On recouvrait leurs corps

avec des peaux de bêtes féroces pour les faire déchirer et mettre en pièces par les chiens ; on les clouait à des croix ; on faisait des feux de joie avec leurs corps qu'on brûlait après les avoir enduits de graisse et de poix, ou bien quand ils étaient ainsi enduits on les attachait avec des chaînes en fer à des piédestaux, on y mettait le feu et ils servaient de torches vivantes qui éclairaient le jardin impérial, ils contribuaient ainsi à embellir les amusements publics. Néron avait fait ouvrir au public, pour qu'il pût y jouir de ce spectacle atroce, l'hippodrome impérial du Vatican ; là avaient lieu des courses en chars romains et d'autres jeux d' cirque. L'empereur lui-même se montrait, vêtu en cocher, et entrant en lice, conduisait son char avec une vitesse épouvantable, ou bien il se mêlait à la foule coupable des spectateurs, et leur donnait l'exemple d'une gaîté folle. Mais ce mélange révoltant de malignité et de perversité, ajouté à la réflexion que les chrétiens étaient immolés à la sauvage barbarie d'un despote, et non pour le bien public, changèrent bientôt l'animosité qu'on avait contre ces malheureux " en un sentiment de commisération sur leur triste sort." (1)

Telle était à cette époque malheureuse la violence de la calomnie contre les chrétiens ; les païens n'avaient pas même besoin de l'assentiment des autorités pour assouvir leur rage contre la secte condamnée. Aussi dès que Néron eût déclaré les chrétiens hors la loi, ils furent partout poursuivis et soumis aux plus cruels tourments. La divine Providence le permit ainsi afin que les générations futures comprissent que les disciples doivent suivre leur Maître, et que l'Eglise a triomphé non seulement contre un tyran ou les tyrans des provinces, mais encore contre toutes les forces réunies du monde païen.

Néron avait des milliers de fauteurs pour l'aider à accomplir ses crimes, mais il les surpassa tous par ses cruautés; les païens rivalisaient entre eux à qui suggérerait les tortures les plus horribles. " C'était une vertu d'en agir ainsi, dit Eusèbe, ils en faisaient une étude et y mettaient toute leur ambition, c'était à qui surpasserait les autres en raffinement de cruauté." (2)

" Ce serait inutile, dit Lactance, de tenter de décrire les atrocités que les ministres de la vengeance impériale commirent sur les disciples de Jésus-Christ dans toutes les parties du monde. La seule énumération des différents genres de tourments inventés par leur cruauté remplirait des volumes, car chacun ayant une autorité illimitée sur ses victimes obéissait à ses barbares caprices. Quelques-uns, craignant d'être accusés de faiblesse, outrepassaient les ordres cruels

(1) Tacite, livre xv, chap. 44.

(2) Eusèbe, livre VIII, chap. 12.

qu'ils avaient reçus; d'autres étaient poussés par la haine qu'ils avaient encore contre nous ; d'autres enfin cherchaient par leur zèle à gagner la faveur du prince pour arriver à un grade plus élevé ; tel fut, par exemple, ce juge de la Phrygie qui mit le feu à une église pendant que les fidèles étaient assemblés, et qui de cette manière les brûla tous (1).

Les apôtres Pierre et Paul n'eurent pas à souffrir pendant les premiers ravages de cette terrible tempête, ils étaient absents de Rome et se trouvaient à Jérusalem. Ils se hâtèrent de revenir à Rome pour assister et encourager les chrétiens dans leur affliction, et il s'écoula trois ans entre l'incendie de Rome et l'époque où nous trouvons les saints apôtres prisonniers dans la Mamertine. Pendant les deux dernières années la persécution se ralentit un peu, et les chrétiens qui s'augmentaient par millions au moyen de la précieuse semence du sang des martyrs, étaient plus nombreux que jamais à Rome.

Les prédications de saint Pierre et de saint Paul produisaient des effets merveilleux dans toutes les classes de la société ; partout on parlait de leur puissance miraculeuse, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, leurs victoires furent la cause de leur perte. Mais des événements étranges et intéressants eurent lieu avant leur martyre. Une fois encore nous allons ramener le lecteur dans cette nouvelle et superbe ville bâtie par Néron, et contempler une scène étrange qui avait lieu sur la place du forum, à quelques verges de la prison Mamertine.

IV.

Néron avait tous les vices, toutes les choses impies ou infâmes trouvaient protection et encouragement chez ce monstre sans pareil. Parmi les crimes opposés à la religion, et conséquemment agréables aux puissances infernales, étaient la sorcellerie et la magie diabolique. Il était initié à tous les secrets de ces sciences occultes, et par l'aveugle entêtement qu'elles laissent dans la raison, il s'imaginait sottement qu'il trouverait dans les chairs palpitantes et les entrailles fumantes des victimes humaines, des secrets qui le rendraient supérieur à ses propres divinités. On dit que les bêtes fauves, lorsqu'elles ont une fois goûté au sang humain, deviennent furieuses et en veulent davantage, de même quand des malheureux se plongent dans les horreurs de cette science abominable, quand leurs mains sont teintes du sang des victimes sanglantes, leurs yeux brillent de plaisir, ils sont fascinés et contemplent pendant des heures les entrailles palpitantes. Les imposteurs qui prétendaient découvrir les secrets de l'avenir, au moyen de ces infâmes pratiques, avaient

(1) Lactance Divin, hist, livre v, chap. II.

toujours été en horreur et avaient été bannis de l'empire par une loi rigoureuse. A Rome, les devins, les astrologues de la Chaldée et les professeurs de magie, qui venaient généralement de l'Orient, étaient proscrits par les lois ; mais quand le chef de l'empire fut au nombre des initiés, certains de l'impunité, ils arrivèrent en foule dans la capitale, et, avec l'aide des démons, ils accomplirent quelquefois des prodiges qui les faisaient considérer comme des dieux par le peuple. Parmi les chefs de cette secte diabolique, le plus célèbre à la cour de Néron était Simon Magus.

Simon, surnommé le magicien, était né à Samarie ; il fut baptisé par Philippe, un des sept diacres. Pendant qu'il était encore dans sa place natale, il vit saint Pierre et saint Jean imposer les mains sur les nouveaux convertis, faire descendre sur eux le Saint-Esprit, et leur communiquer le don des langues et des miracles. Ce fut lui qui offrit à saint Pierre une grande somme d'argent pour acheter le pouvoir de faire des miracles ; c'est de son nom qu'on a tiré le mot de simonie, pour désigner le commerce des choses saintes.

Après le départ des saints apôtres de Samarie, Simon, au lieu de profiter des avis charitables de saint Pierre, devint gonflé d'orgueil, et céda aux suggestions de l'esprit malin qui bientôt s'en empara complètement. Disciple fidèle du démon de l'orgueil, il aspira d'abord aux honneurs divins et s'appelait lui-même "la puissance du Tout-Puissant," le fils de Dieu, etc. Il inventa une nouvelle religion qui était un composé de toutes les infamies suggérées par les démons. Si ce n'était que des impiétés et des blasphèmes de ses doctrines, leur absurdité porterait à rire. Ainsi, par exemple, il enseignait que c'était les démons qu'il appelait des anges, et non pas Dieu, qui avait créé le monde ; il n'y avait point de péché d'impureté ; une de ses concubines devait être honorée comme l'Esprit-Saint, etc.

Par le moyen des démons, il opéra quelques faux miracles ; ainsi il prenait la forme de différents animaux, faisait marcher les statues, changeait les pierres en pain, passait à travers le feu sans se brûler et s'élevait dans les airs. Il accomplit tous ces prodiges en présence de Néron qui le tenait en grand estime et même le redoutait. Un jour Néron mit la main sur lui pour le punir de quelque légère inconvenance ; Simon disparut tout à coup, et au lieu du magicien l'empereur n'eût plus dans sa main qu'un petit oiseau.

Ainsi, enseignant, sous la protection de l'empereur, une doctrine qui flattait l'orgueil et les honteuses passions de l'homme, contraste frappant avec l'humilité et la chasteté prêchées par les apôtres, confirmant ses enseignements au moyen de la puissance des démons, cet imposteur était le plus grand obstacle au progrès de l'Évangile dans la ville de Rome. Les chrétiens adressèrent des ferventes prières à

Dieu pour qu'il fût confondu, pour que la vérité vînt à triompher, et afin que ceux qui avaient mis leur confiance en son nom ne fussent pas ébranlés dans leur foi, par les puissances infernales dont il tolérait la manifestation. Leurs prières furent exaucées, et Celui qui abandonne les impies aux folles présomptions de leurs cœurs, permit que Simon fût la cause de sa propre ruine.

La première rencontre entre saint Pierre et cet imposteur, nous est racontée dans une lettre de Marcellus aux saints jeunes gens Nerée et Achille, tous deux en exil dans l'île Pontius. Les miracles opérés par saint Pierre dans cette occasion sont les plus authentiques de la vie de ce grand apôtre, et ils intéressent particulièrement les lecteurs anglais parce qu'ils se rattachent à la conversion de la famille du grand général anglais Caractacus. L'écrivain de la lettre mentionnée plus haut était un témoin oculaire de ces miracles. C'était un disciple du magicien ,converti à la vraie foi, à la suite de ces événements qu'il raconte ainsi :

" Pendant que Simon était dénoncé à saint Pierre comme un magicien, et que le magicien essayait de soulever la populace contre le grand apôtre, passa par là un concours considérable de personnes qui poussaient de grandes lamentations, c'était le convoi funèbre du fils unique d'une veuve. Alors saint Pierre dit à la foule qui écoutait Simon : " Approchez la bière, mettez le corps que l'on porte en terre entre nous, et embrassez la foi de celui de nous deux qui ressuscitera cet homme." Quand on eut fait ce qu'il demandait, Simon s'écria : " Maintenant, si je fais revivre ce cadavre, mettrez-vous Pierre à mort ?" Nous le brûlerons tout vivant, répondit la foule. Alors Simon invoqua les démons, et par leur ministère, il réussit à faire mouvoir le corps ; à cette vue le peuple se mit à exalter Simon jusqu'aux cieux,et à demander à grands cris la mort de Pierre. L'apôtre ayant pu, non sans difficulté, se faire entendre, dit au peuple : " S'il est vivant, qu'il parle, qu'il marche, qu'il mange et qu'il s'en retourne à sa demeure, s'il s'y refuse, sachez que vous êtes trompés par Simon." A ces mots, la foule s'écria : " C'est vrai, si le corps ne fait pas ce que demande Pierre, que Simon soit mis à mort." Mais Simon se prétendit insulté parce qu'on doutait de sa puissance, et il allait se retirer quand la foule le retint de force et l'accabla d'injures. Alors Pierre, levant les mains vers le ciel dit : "Seigneur Jésus, qui avez dit à vos disciples ; allez en mon nom, chassez les démons, guérissez les malades, ressuscitez les morts ; rendez la vie à ce jeune homme, afin que toute cette multitude sache que vous êtes Dieu et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que vous qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit."

"Immédiatement le mort se leva et s'inclinant devant Pierre, il dit : " J'ai vu le Seigneur Jésus-Christ commander

à ses anges, et dire : à la demande de mon serviteur Pierre, que l'orphelin de la veuve soit rendu à sa mère." Alors la foule entière s'écria d'une seule voix : " Celui que Pierre annonce est le seul Dieu." Elle voulait brûler Simon tout vivant, mais Pierre l'en empêcha en disant : " Notre Maître nous a enseigné ceci, de faire le bien pour le mal."

Parmi la foule qui s'était rassemblée se trouvait un pauvre père affligé qui avait perdu son fils la nuit précédente. Il revenait du capitole où il était allé inviter quelques amis à assister aux obsèques ; il était là, silencieux et pensif, et il observait tout ce qui se passait. La vue du jeune homme mort, et les lamentations déchirantes de la mère avaient naturellement éveillé une tendre sympathie dans son cœur affligé. La richesse de ses vêtements, les garnitures en or de sa toge annonçaient un sénateur, la foule avait reconnu le riche Pudens, appartenant à une ancienne famille patricienne. Il vit avec surprise le jeune homme sortir de sa bière à la prière de Pierre ; il s'approcha de lui, il lui parla et se convainquit que la résurrection était réelle ; l'espérance entra dans son cœur affligé, il songea qu'une semblable bénédiction pouvait descendre sur sa maison désolée. Il se fit un passage à travers la foule, et tombant à genoux devant Pierre, il lui raconta son malheur, au milieu des sanglots ; son enfant bien-aimé, dans la fleur de la jeunesse, chéri de tous, enlevé à la vie comme une fleur à son premier parfum ; il donnerait argent, villas, esclaves, tout enfin, pour que la vie fût rendue à l'idole de son cœur. Saint Pierre le releva avec bonté, lui parla avec douceur et compassion et lui dit qu'il irait avec lui à sa demeure.

" Comme nos cœurs étaient brûlants quand il nous parlait le long du chemin !" Ainsi s'exprimaient les disciples d'Emmaüs en parlant de Jésus qui les avait accompagnés, sans qu'ils le reconnussent. Pudens ne pouvait-il pas dire la même chose, en parlant de la conversation qu'il avait eue avec l'apôtre, en se rendant à sa demeure ? Les sublimes mystères du christianisme produisent un effet saisissant sur les misérables victimes de l'idolâtrie, quand elles en entendent parler pour la première fois ; même le sauvage, quand il aperçoit la croix sur la poitrine du missionnaire, laisse voir sur sa figure les sentiments divers qui bouleversent son âme.

Avant d'arriver à son palais, Pudens était déjà chrétien de cœur. A peine arrivé sur le portique, Pierre entendit les lamentations qui remplissaient le superbe édifice. Des guirlandes de laurier étaient suspendues aux chapiteaux des colonnes, ou répandues sur les planchers de mosaïque, les statues de la joie et de la prospérité étaient voilées, des voix perçantes et claires redisaient le nom de l'enfant bien-aimé qui venait de mourir, puis elles s'éteignaient en plaintes touchantes. Tout était douleur et regret. Il y a dix-huit siècles,

l'ombre froide de la mort produisait dans la riche demeure du patricien les mêmes déchirements de cœur, les mêmes cris de douleur et les mêmes regrets que de nos jours.

Le sénateur affligé, suivi de ses hôtes étonnés, conduisit l'apôtre dans l'appartement où l'on célébrait les tristes noces de la mort. Les cris de la douleur s'apaisèrent quand le patricien traversa ses brillantes galeries. Les sanglots d'une sympathie louée, et les fausses lamentations d'une douleur achetée (1) cessèrent sur un signe du sénateur, les danses légères s'arrêtèrent, les pantomimes prirent un air grave, le tambour, la lyre et la flute restèrent muets, tous les regards suivaient ce père infortuné qui conduisait Pierre auprès du cadavre de son fils.

Le jeune homme était vêtu de ses habits les plus riches, il était étendu sur un lit somptueux, il avait l'air de reposer après les fatigues des jeux; des fleurs en profusion ornaient son blanc costume; des lis et des roses étaient mêlés aux boucles de ses cheveux, mais leur fraîcheur et leur éclat ne servaient qu'à assombrir davantage les ombres de la mort, sur cette figure naguère si brillante de joie et de santé. Ce corps qui, dans les jeux de mars et dans les exercices de la jeunesse romaine, se mouvait avec une agilité et une grâce charmantes, était maintenant aussi immobile qu'une statue de marbre de Paros. Ces yeux, naguère brillant d'une noble ardeur, étaient condamnés à une mort éternelle; ces lèvres livides et silencieuses ne pouvaient pas murmurer un mot de consolation au père affligé qui, par sa mort, avait vu s'anéantir ses plus chères espérances.

Claudia, la noble épouse de Pudens, non moins célèbre par sa beauté que par sa naissance, (car elle était la fille de Caractacus), et ses filles chéries Pudentienne et Praxède, arrivèrent en pleurant et en se lamentant, sur la scène de douleur. Elles appelaient Timothée, elles pressaient ses mains glacées par la mort, elles le suppliaient, elles le conjuraient de revenir à la vie; quand elles furent près de l'apôtre, elles le conduisirent près du lit mortuaire, et le supplièrent de leur rendre un fils, un frère. (2)

(1) Chez les Romains riches, lorsqu'une personne était décédée, on louait les services d'un grand nombre de personnes qui prenaient part à un banquet funèbre et qui étaient chargées de crier et de pleurer la mort du défunt. Il y avait aussi des danses, des pantomimes et de la musique.—(NOTE DU TRADUCTEUR.)

(2) Il est à peu près certain que Caractacus, ce brave général anglais qui, pendant dix ans, tint en échec les forces romaines, fut conduit à Rome sous Claude et rendu à la liberté par cet empereur, contracta, pendant qu'il était à Rome, un second mariage avec une dame de la cour que les historiens anglais nomment Gervissa, et qu'ils disent être la fille de Claude lui-même. Ce qui paraît certain, c'est que Claudia, fille de Caractacus qui, comme son père, changea son nom en l'honneur de l'empereur, continua de vivre à Rome et fut mariée au sénateur Pudens;

Le vieil apôtre était ému jusqu'aux larmes. S'agenouillant près de la couche funèbre, il leva ses yeux et ses mains vers le ciel : ensuite il se leva et souffla sur le corps ; à l'instant la vie revint avec le souffle de Pierre. Comme le soleil levant derrière les Apennins glisse d'abord ses faibles rayons à travers les dernières ténèbres de la nuit, puis montre une partie de son disque, puis enfin apparaît dans toute sa splendeur, ainsi le rayon bienfaisant de la vie se fit sentir peu à peu sur ce corps sans vie ; il respira, ses membres s'agitèrent, puis il bondit de sa couche, et sa voix fit retentir les échos des appartements princiers de la demeure de son père.

Les parents ivres de joie le pressaient tour à tour sur leur cœur. Ils inondaient de leurs larmes, ses joues maintenant chaudes et colorées par la vie, et les couvraient de leurs caresses. Ils s'éloignaient un peu et le contemplaient comme s'ils hésitaient à croire à sa résurrection, puis le pressaient de nouveau sur leurs cœurs avec une émotion plus vive. Ses sœurs lui faisaient un collier avec leurs bras d'albâtre, et contemplaient avec une affection radieuse le sourire de leur frère ; dans le délire de leur joie, elles lui faisaient promettre de ne plus mourir.

La joie, la surprise, l'ébahissement des assistants étaient à leur comble ; les murmures de ceux qui avaient été témoins du miracle étaient variés comme les sons d'une harpe dont les cordes vibrent sous les caresses des vents. Le scepticisme le plus endurci était confondu. Les timides se glissaient en avant pour voir, et quand ils avaient vu la réjouissante réalité ils se retiraient en poussant des exclamations, comme à la vue d'une apparition. Les vieillards levaient leurs mains tremblantes et contemplaient le jeune homme avec un profond étonnement. Le convive, la tête couronnée de lierre, enivré par ses libations, passait sa main sur ses yeux hébêtés, en contemplant vivant devant lui celui qu'il venait de voir glacé par la mort ; l'étonnement lui rendait la raison.

Les effets de ce miracle sont depuis longtemps enregistrés dans les annales du royaume éternel. La famille de Pudens toute entière devint chrétienne. Saint Pierre vécut avec elle ; ce fut dans la maison du noble sénateur qu'il consacra son premier autel à Rome pour y célébrer le saint sacrifice. La petite chapelle consacrée par saint Pierre fut transformée avec le temps en l'un des plus beaux temples de la primitive

sa beauté et ses vertus furent chantées par le poète Martial, et elle fut placée par saint Paul au rang des principaux saints de l'Eglise romaine. Voir Milner, hist. of Winchester, p. 31, Lingard, Wiley, etc. C'est un fait digne de remarque, que la villa de Pudens, en dehors de la porte de Salaria, où Caractacus vécut par la suite avec sa famille, est maintenant la propriété du collège irlandais à Rome. Près de cette propriété on voit la place où Néron tenta de mettre fin à ses jours ; il y réussit avec l'aide de son affranchi.

Eglise, il porta le nom de *ad pastorem*. Il est encore l'objet de la vénération des chrétiens sous le nom de Pudentienne qui fut celui d'une petite-fille du vénérable sénateur.

V.

Les années s'écoulent, le magicien, plus audacieux que jamais, se glorifie de sa puissance, de son immortalité et de sa prétendue divinité. Enfin il plût à Dieu de le rendre victime de sa folle témérité, et de prouver au monde la fausseté de sa prétendue puissance surnaturelle. Un jour, cédant à l'inspiration du démon de l'orgueil, il se vanta devant Néron qu'il allait laisser la terre en présence du peuple, et s'élever dans l'air pour aller reprendre possession de son royaume immortel qu'il avait abandonné pour un monde ingrat et insensé. La proposition fut acceptée, le jour désigné et les préparatifs de l'ascension du dieu magicien faits sur une grande échelle. Les apôtres se préparèrent par le jeûne et la prière à rencontrer les ennemis de l'Eglise. La veille du jour fixé, qui était un samedi, fut observée comme jour de jeûne par tous les chrétiens de Rome ; selon saint Augustin, c'est de cette époque que commença la pratique de l'abstinence le samedi, en mémoire de la protection que Dieu accorda à son Eglise en cette circonstance mémorable. Le jour fixé arriva, c'était un dimanche du mois de septembre selon la computation chrétienne, pendant les calendes d'octobre, d'après celle des païens, en l'année 67 de Notre-Seigneur. Le forum était complètement rempli de spectateurs. L'empereur était présent avec toute sa cour ; il était certain d'un grand triomphe. Simon, habillé de vêtements aux couleurs fantastiques, entouré d'emblêmes mystérieux destinés à inspirer le respect au vulgaire, s'avança au milieu du forum avec un air de satisfaction et d'orgueil qui peignait bien le démon dont il était l'esclave. Il avait fait préparer un char dans lequel se trouvaient quelques pièces de feu d'artifice. Il monta dans ce char. Les chrétiens redoublaient leurs prières et attendaient le résultat en tremblant. Il entre dans les desseins de Dieu de laisser l'impie triompher pendant quelque temps, afin qu'au moment de son triomphe apparent, il le fasse échouer dans ses projets insensés et le couvre d'ignominie. Le moment est arrivé, un silence de mort règne parmi ces milliers de personnes, tous les yeux sont tournés vers le magicien. Il agite sa baguette et murmure quelques vers. Son char se met en mouvement, il monte lentement dans les airs. Grand Dieu, l'ennemi va-t-il triompher ? Les prières de votre peuple auront-elles été inutiles ? Saint Pierre se met à genoux. Au moment où les spectateurs commençaient à manifester leur surprise par des cris, le tonnerre frappe le char. Comme un aérolite en feu il redescend en tournoyant, et

précipite l'imposteur aux pieds de l'empereur dont les vêtements se teignent du sang de son corps.

Simon n'était pas mort. Quoique tombé de plusieurs cents pieds de haut, la vie lui fut conservée afin qu'il pût ajouter le suicide à la longue liste de ses crimes. Emporté par ses disciples ou, pour mieux parler, par ses dupes, dans son piteux état, sur une place appelée Brurda, il fut déposé dans une maison. Là, sous le coup de la honte de sa défaite, il se jeta d'une fenêtre sur un pavé de marbre et par cette deuxième chute il livra son âme aux démons auxquels il l'avait vendue.

Ce miracle (1) fut la cause de la conversion de milliers de personnes. Les chrétiens s'en retournèrent tout joyeux, rassurés par Celui qui d'abord semblait dormir comme lorsqu'il était dans la barque, en Galilée. Les païens, surtout ceux de la maison de Néron, étaient tout honteux et déconfits. Le cœur du tyran devint l'atelier de la vengeance infernale, car la seule puissance que les démons puissent accorder est celle de l'impiété. Les temples païens abandonnés, les concubines du palais impérial converties, son magicien favori reconnu comme un imposteur, étaient des crimes impardonnables, à imputer aux chrétiens (2).

L'épée déjà teinte de sang et émoussée par l'œuvre de la persécution, va être de nouveau fourbie et aiguisée. Dans le palais de l'empereur on se prépare à une nouvelle persécution, et dans la première semaine d'octobre de l'année 68 la Mamertine va recevoir ses premières victimes chrétiennes. C'est dans cette prison que nous allons nous hâter de contempler, aux prises avec les souffrances, les grands apôtres Pierre et Paul.

(1) On conserve à Rome dans l'église de Santa Maria Nuova (maintenant église Saint-François) la pierre sur laquelle saint Pierre est supposé s'être agenouillé en cette circonstance. Saint Grégoire de Tours, qui vivait au sixième siècle, affirme avoir vu l'empreinte des genoux de saint Pierre. (De gloria Mart. chap. XXVIII). Presque tous les historiens racontent la chute de Simon le magicien, et il y a bien peu de faits qui soient aussi généralement admis. Voir Augustin, Haer I, lettre 36; Ambroise, liv. IV; Jérôme chap. VIII, aussi sermon 58; Cyrille de Jérusalem, chap. VI; Herodote, liv. I, chap. I; Arnobius, liv. II; Maximus Hom, 54; Sulpice Sévère, Hist. liv. II; Suétone, livre VI, chap. XII, et beaucoup d'autres parmi lesquels le pape Lin, témoin oculaire. On suppose que la place où Simon est tombé se trouve vis-à-vis l'église actuelle de Sainte-Martine.

(2) Saint Jean Chrysostome affirme dans son Homélie que la cause la plus forte de la persécution fut la conversion par Paul de l'une des concubines de Néron. Asterius vol. V, Hom. IX dit: "Magni a labefacta voluptate effectum dolore quam si imperio pulsus esset."

CHAPITRE IV.

LES APÔTRES DANS LA MAMERTINE.

" Clauditur in tenebris hominum piscator et inde
Bina quaterdenos retia missa trahunt
Unda deest, Petri virga Tarpeja Rupes
Percussa e petris larga, fluenta dedit
Clavigerum cœli, Armigeri de carcere mittunt
Hic illis clausas pandit ad astra fores."

MARCHINA.

Nous n'avons rien, dans nos souvenirs historiques, sur quoi nous appuyer pour donner aux lecteurs une idée des horreurs d'un séjour de neuf mois dans cette terrible prison. Ceux qui n'ont jamais vu la Mamertine, terrible encore telle qu'elle est actuellement, peuvent rappeler les souvenirs de ce qu'ils ont lu sur les donjons, les cellules froides et humides, les cachots souterrains des châteaux du moyen-âge, où les victimes de la tyrannie et de l'injustice étaient renfermées, et la Mamertine ne le cédera pas aux peintures les plus épouvantables de leur imagination. Quittez pour un moment votre demeure somptueuse, regardez dans ce cachot où les rayons de la lumière du jour n'ont jamais pénétré, et contemplez, enchaînés à une colonne, les plus grands héros du monde. Que l'obscurité et l'air fétide ne vous fassent pas reculer, passez par l'ouverture pratiquée au-dessus de la prison dans le roc vif, cela seul suffira pour vous effrayer, mais cependant passez par une autre ouverture semblable et descendez dans le cachot inférieur. Là, par le moyen de la lumière céleste qui entoure les prisonniers, contemplez le rocher sur lequel l'Eglise de Jésus-Christ a été bâtie, et, à côté de lui, le vase d'élection, l'apôtre des gentils. Voyez le lit de pierre sur lequel ils reposent, les murs froids et humides, le pain et l'eau, et les rudes traitements de cruels gardiens. Comptez les jours de solitude des neuf mois passés dans une obscurité complète, et vous aurez une peinture assez exacte des horreurs de cet emprisonnement. C'est en contemplant ces lieux et ces scènes que nous arrivons à avoir une idée de ce que les premiers chrétiens eurent à souffrir pour la foi, et c'est en étudiant leur conduite héroïque et leur fidélité, que nous apprenons à rougir de notre timidité et de notre foi relâchée.

Et cependant les apôtres étaient heureux dans leur prison.

Aucune privation, aucune souffrance ne peuvent émouvoir l'âme en paix avec son Dieu. Plus une âme vertueuse est abandonnée et privée de tout bien-être, plus elle s'attache à Celui qui l'aime, qui veille sur elle pendant ses épreuves et qui lui donne la paix, ce trésor inestimable. C'était dans l'extase du bonheur que saint Paul commençait son épître par ces mots : " Dans les chaînes pour Jésus-Christ."

Mais on demandera nécessairement pourquoi les apôtres furent retenus si longtemps dans la Mamertine. Avec des dispositions aussi cruelles que celles de Néron, il devait brûler du désir de satisfaire sa haine et sa vengeances contre ces deux saints, et leur long emprisonnement semble être un fait extraordinaire. Ils l'avaient privé de sa concubine favorite, ils avaient séduit parmi les personnes de son entourage ses plus habiles secrétaires, ils avaient défait en présence de tout le peuple, le compagnon de ses débauches, le medium de ses incantations et de ses sortilèges. C'étaient des triomphes qu'un misérable comme Néron, qui ne connaissait pas d'autre maître que ses caprices et ses passions, ne devait pas facilement supporter. Le motif du retard de la vengeance du tyran devait donc être bien important. Les chrétiens se demandaient quels étaient les desseins de la Providence,en épargnant pendant plusieurs mois ces deux lumières, ces deux colonnes de l'Eglise. Un coup d'œil jeté sur les événements qui se passaient à cette époque autour du palais impérial, va nous aider à répondre à cette question.

Néron avait envoyé les apôtres en prison et attendait son bon plaisir pour les faire mettre à mort. En même temps il découvrit une terrible conspiration dont le but était de mettre fin à sa carrière d'infamie. Caius Piso, fatigué, comme le monde entier, des excès du tyran avait résolu de l'assassiner. Il avait gagné à sa cause plusieurs sénateurs, des commandants de l'armée de terre et de mer, et des nobles familles de la ville, mais le complot fut découvert par l'imprudence de l'un des conspirateurs. Ils avaient décidé de mettre leur projet à exécution, pendant les jeux donnés en l'honneur de la déesse Cérès. Il était entendu que Lateranus (propriétaire d'alors du palais de Latran), vu sa grande force physique et son courage, embrasserait les genoux de l'empereur,comme s'il avait quelque grâce à lui demander, le renverserait, et que pendant qu'il serait à terre les officiers tomberaient sur lui et lui donneraient la mort. L'un d'entre eux nommé Scevinus, avait sollicité la faveur d'être au premier rang, attendu qu'il possédait un poignard enlevé dans un temple de l'Etrurie, et qu'il portait comme une arme destinée par les dieux à quelque grand exploit. Ce fut par la bravade de cet homme que l'affaire manqua ; cependant Tacite fait la remarque que c'était réellement prodigieux qu'une conspiration de cette nature, connue de tant de personnes de tout

rang, de tout sexe, eut été aussi longtemps tenue secrète. "Scevinus ayant conféré pendant quelque temps avec Antonius Natalis, s'en revint à sa demeure sur le soir du jour qui devait être fatal à Néron. Il commença par faire son testament, puis ayant dégainé le poignard en question, il le remit à son affranchi Milicho et lui ordonna d'aller l'aiguiser sur la pierre avec le plus grand soin. Ensuite il dîna plus copieusement qu'il le fallait, donna la liberté à quelques esclaves, à d'autres de l'argent, puis d'un air farouche et avec une perturbation d'esprit mal déguisée par la légèreté de ses paroles, il donna l'ordre au même Milicho de préparer des bandages, et autres choses pour étancher le sang. D'après ses gestes, et par quelques expressions fatales qu'il laissa tomber, Milicho se douta de ce qui se tramait; il consulta sa femme qui non seulement confirma ses soupçons, mais encore excita si bien sa cupidité que le lendemain matin son maître était arrêté sur sa dénonciation. Peu après on arrêta aussi Natalis qui devint traître à son tour et accusa également ses amis Piso et Sénèque, contre lesquels Néron n'attendait qu'une occasion pour satisfaire sa haine. Ayant appris cette trahison, Scevinus dénonça les autres, parmi lesquels se trouvaient Lucain, Quintianus et Sénèque, qui avaient longtemps été fermes, mais qui, après une promesse de pardon, voulurent se faire pardonner; Lucain en dénonçant sa propre mère, Atilia, Quintianus et Sénèque en trahissant leurs meilleurs amis (1).

Alors commença un terrible massacre des personnages les plus importants de l'empire. Tout homme sur lequel pouvait tomber le moindre soupçon était impitoyablement soumis à la torture et mis à mort; le courage des anciens romains de la république était tombé si bas, que ces hommes consentaient à mourir sans tenter le moindre effort pour la liberté. Quelques-uns cependant subirent la mort avec une grande bravoure.

On donna à Sénèque le choix du supplice. Le vieux philosophe, le plus grand homme de l'époque, s'ouvrit les veines des jambes, qu'il plongea ensuite dans l'eau chaude; mais trouvant que la mort ne venait pas assez vite il prit du poison, et finalement il fut étouffé. On dit qu'il était très intime avec saint Paul, et il existe encore quelques lettres qu'on prétend avoir été échangées entre eux. Leur authenticité est quelque peu douteuse.

Quand Néron demanda à Flavius Subrius, pendant qu'il lui faisait subir la torture, comment un soldat avait pu oublier son serment, il répondit bravement: "Jamais un soldat de la garde prétorienne ne fut plus dévoué à son empereur, que je ne l'ai été tant que vous avez été digne de ma loyauté,

(1) Tacite, chap. LVII.

mais j'ai commencé à vous détester et à vous maudire du jour où, après avoir assassiné votre mère et votre épouse, vous devîntes cocher, bouffon et incendiaire" (1).

En parlant de Peto, l'historien dit que ce fut la vertu même qui fut persécutée. Sa femme ayant appris sa condamnation, l'engagea à prévenir l'exécution en se suicidant, pour ne pas donner au tyran la satisfaction de le torturer. Pour lui inspirer cette fausse bravoure, elle saisit un poignard et le plongea dans son propre sein, puis l'ayant retiré tout fumant de sang elle le tendit à Peto en lui disant : "Prends cette arme, Peto, la blessure que je me suis infligée ne me fait pas souffrir, mais celle que tu te feras me donnera la mort." Martial consacre quelques vers à cette femme courageuse, dans une de ses épigrammes :

> " Casta suo gladium cum traderet Arria Peto,
> Quem de visceribus traxerat ipsa suis ;
> Si qua fides vulnus quod feci, non dolet, inquit,
> Sed quod tu facies, hoc mihi, Pete, dolet."

La cité fut donc remplie de funérailles et les temples de sacrifices. Les maisons sur lesquelles Néron avait fait sentir sa colère, pouvaient être reconnues par les branches de laurier et par les guirlandes funèbres qui ornaient leurs portiques. Pendant qu'il répandait le sang des patriciens et des nobles, le tyran n'avait donc pas le temps de penser aux pauvres chrétiens, parmi lesquels se trouvaient les saints apôtres prisonniers dans la Mamertine.

Après avoir épouvanté tous ceux qui pouvaient songer à attenter à sa vie, Néron résolut d'aller faire un voyage en Grèce, pour surveiller des travaux immenses qu'il avait entrepris auparavant. Il avait l'intention de couper l'Isthme de Corynthe pour abréger la route conduisant à l'Archipel. Après avoir fait de grandes dépenses il échoua, comme Jules César avait échoué avant lui.

Pendant l'absence du tyran, il se passait d'étranges choses dans la Mamertine. Les apôtres étaient enchaînés, mais la parole de Dieu ne l'était pas. Ils convertirent leurs gardiens et quarante-sept autres personnes, prisonnières avec eux. Nous allons citer le texte même des actes des saints Martinianus et Processus, ils nous racontent une suite d'événements aussi étranges qu'intéressants.

II.

" Au temps où Simon le magicien se donna la mort par orgueil et par honte, l'impie Néron remit les bienheureux apôtres Pierre et Paul à Paulinus, homme d'une haute posi-

(1) Tacite, chapitre cité plus haut.

tion ; celui-ci les confia aux gardiens de la prison Mamertine. Alors beaucoup de chrétiens malades venaient les voir et ils étaient guéris, d'autres possédés du démon étaient délivrés par les prières des apôtres. Parmi les personnes préposées à leur garde il y avait deux officiers nommés Processus et Martinianus. Quand ils virent les prodiges accomplis par les apôtres de Jésus-Christ, ils furent remplis d'admiration et leur disaient : " Hommes vénérables, vous ne pouvez douter que Néron vous a maintenant oubliés, puisque voilà déjà neuf mois que vous êtes en prison, c'est pourquoi vous pouvez aller où vous voudrez, mais auparavant au nom de Celui par qui vous faites de tels miracles, baptisez-nous." Les apôtres Pierre et Paul leur dirent : " Si vous croyiez de tout votre cœur et de toute votre âme en la sainte Trinité, vous aussi, vous seriez capables de faire ces choses que vous nous avez vus faire." Quand ceux qui étaient dans la prison eurent entendu cela ils dirent : " Donnez-nous de l'eau, car nous allons périr de soif." Alors le bienheureux apôtre Pierre leur dit : " Croyez en Dieu le Père tout-puissant, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, son Fils unique, et au Saint-Esprit, et je vais vous administrer le baptême."

Alors ils se jetèrent tous aux pieds des apôtres, et les prièrent de les baptiser. Les bienheureux apôtres prièrent Dieu ; quand leur prière fut finie, Pierre fit le signe de la croix sur la roche Tarpéienne de la prison, et au même moment l'eau commença à couler de la pierre ; Processus et Martinianus furent baptisés par l'apôtre Pierre. Quand les autres prisonniers eurent vu ce miracle, ils se jetèrent aussi aux pieds de Pierre qui les baptisa, ils étaient au nombre de quarante-sept de tout âge et des deux sexes. Il offrit pour eux le sacrifice de louange et les fit participer au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Alors saint Processus et saint Martinianus dirent aux apôtres de Jésus-Christ : " Allez où vous voudrez puisque Néron vous a oubliés."

Les apôtres sortirent alors de la prison et gagnèrent la porte appienne par la voie du même nom. Arrivés près d'une haie, sur la voie Nuova, un bandage tomba du pied de Pierre, car les chaînes en fer lui avaient fait une blessure, et quand il fut rendu près de la porte appienne, il vit Notre-Seigneur, le reconnut et lui dit : " Seigneur où allez-vous ?" Et le Seigneur lui répondit : " Je vais à Rome pour être crucifié de nouveau." Et Pierre retourna à Rome en plein jour et les soldats se saisirent de lui.

Le préfet Paulinus ayant appris que Processus et Martinianus étaient devenus chrétiens, envoya des soldats les arrêter et les fit jeter en prison. Le lendemain il les fit comparaître devant lui, et leur dit : " Etes-vous devenus insensés au point d'abandonner les dieux et les déesses que nos invincibles souverains honorent, que l'antiquité a toujours adorés,

et de vous exposer par là à perdre vos grades dans l'armée ?" Martinianus répondit d'une voix ferme : " Nous avons déjà participés aux sacrements de l'armée céleste." Paulinus reprit : " Rejetez cette folie et adorez les dieux immortels que vous avez vénérés et adorés dès votre berceau, et gardez la religion dans laquelle vous avez été élevés."

Mais les bienheureux martyrs répondirent d'une seule voix : " Nous sommes maintenant chrétiens."

Paulinus réplique : " Ecoutez-moi, mes chers compagnons d'armes, et faites ce que je vous dis. Restez mes amis et jouissez de vos positions militaires, vivez, sacrifiez aux dieux tout-puissants et vous serez illustres avec nos princes." Tous deux répondent : " Il suffit que nous vous ayons déclaré que nous sommes maintenant de vrais chrétiens, serviteurs de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ que les bienheureux apôtres Pierre et Paul prêchent."

Paulinus répliqua : " Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète de nouveau, prenez mon avis et vivez."

Mais ils gardèrent le silence. Paulinus les pressa, les sollicita de nouveau, mais ce fut en vain ; alors il ordonna qu'on leur broyât la bouche avec des caillous. Quand ils eurent souffert ce supplice ils criaient encore : " Gloire à Dieu au plus haut des cieux."

Paulinus dit aux soldats : " Apportez le trépied, et qu'ils sacrifient aux divinités." Mais les bienheureux martyrs répliquaient : " Nous avons déjà offert un sacrifice au seul Dieu Tout-Puissant."

Quand le trépied eut été apporté, Paulinus dit : " Faites ce que je vous dis." On apporta aussi la statue d'or de Jupiter, mais les saints martyrs, en voyant ces deux objets, se mirent à rire, et ils crachèrent sur le trépied et sur la statue, en présence de Paulinus.

Alors Paulinus ordonna de les étendre sur le gril et de les battre avec des bâtons. Mais ils paraissaient tout joyeux et disaient : " Nous vous remercions, Seigneur Jésus." Paulinus enflammé de rage, leur fit appliquer du feu sur les côtes, mais les martyrs disaient : " Béni soit le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Dieu des apôtres, Pierre et Paul."

Il y avait alors une noble dame nommée Lucine qui les assistait et qui les encourageait en leur disant : " Soyez fermes, braves soldats du Christ, et ne craignez pas les douleurs qui ne sont que de courte durée." Paulinus dit alors : " Quelle folie est la leur." Mais ils restaient fermes et riaient des tourments. Pendant qu'ils étaient encore sur le gril, Paulinus les fit battre avec des verges qui avaient des pointes en fer, et un héraut criait en même temps : " Ne méprisez pas les ordres du prince." En ce moment Paulinus perdit son œil gauche ; la douleur ne le forçant pas à se repentir, il disait :

" O paroles puissantes d'un art magique !" Il les fit enlever du gril, et quoique déchirés jusqu'aux os, il les fit jeter de nouveau dans la Mamertine. La vénérable dame Lucine était toujours auprès d'eux.

Trois jours après Paulinus devint possédé du démon et il mourut subitement. Son fils Pomponius parcourait le palais en criant : " Venez, princes de l'empire, et faites exterminer ces professeurs d'un art magique."

Caesarius, le nouveau préfet de la ville, alla raconter tous ces faits à Néron qui ordonna qu'ils fussent mis à mort immédiatement, et Pomponius, fils de Paulinus, pressa le préfet de ne point retarder. Caesarius mit alors la sentence à exécution. Il les fit sortir de prison et les fit conduire en dehors des murs de la ville, sur la voie Aurelia, où ils eurent la tête tranchée.

Quand la bienheureuse Lucine les vit sortir de prison, elle les suivit avec quelques membres de sa famille, jusqu'à l'aqueduc où ils furent décapités ; leurs corps avaient été laissés sur la place pour être mangés par les chiens, mais la sainte femme les fit enlever, répandit sur eux les parfums les plus précieux, et les enterra dans une fosse pratiquée dans le sable, dans son propre jardin, situé sur la voie Aurélia, le six des nones de juillet ; c'est là que répandent encore des bénédictions les deux martyrs qui règnent en Dieu notre Sauveur Jésus-Christ.

On éleva sur le lieu de leur exécution une église en l'honneur des martyrs Processus et Martinianus. Grégoire-le-Grand y donna sa trente-deuxième homélie dans laquelle il raconte quelques miracles qui eurent lieu sur ces tombeaux.

Au temps des Goths, raconte le saint pape, une pieuse dame avait coutume de venir prier sur le tombeau des saints martyrs. Un jour elle était venue prier suivant son habitude, et comme elle s'en allait, elle vit deux hommes portant le costume de pèlerins, une espèce de vêtement de religieux, ils se tenaient près de là. De prime abord, elle crut que c'était des pèlerins, et elle allait leur donner l'aumône, mais ils s'approchèrent d'elle et dirent : " Vous nous visitez maintenant, au jour du jugement nous viendrons vous chercher. Nous ferons pour vous tout ce que nous pourrons." Après ces paroles, ils disparurent tout à coup. Elle fut effrayée, retourna prier, et devint plus zélée que jamais dans sa dévotion, encouragée qu'elle était par la promesse de ces saints martyrs.

Leurs reliques furent par la suite transportées à Saint-Pierre, par Paschal Ier, et sont maintenant sous l'autel à droite du transept, sous le dôme. C'est là que le grand concile du Vatican se tint en 1869, et sur leur autel fut élevé le trône du 247ème successeur de celui qui les avait baptisés dans la Mamertine. L'église élevée en leur honneur sur la

voie Aurélia n'existe plus. Comme elle était abandonnée et qu'elle était devenue dangereuse, elle fut détruite du temps d'Urbain VIII ; un nommé Colangelo se servit des matériaux pour bâtir sa villa.

On montre encore sur la voie appienne, la place où Notre-Seigneur apparut à saint Pierre ; nous avons recueilli quelques souvenirs intéressants qui se rattachent à cette place. Nous en ferons le sujet d'un chapitre, mais nous prions le lecteur de nous donner quelques minutes d'attention, attendu que nous allons faire une digression à propos de la source extraordinaire et miraculeuse qui a surgi tout à coup à la prière de saint Pierre, et que l'on voit encore dans la Mamertine.

CHAPITRE V.

LA SOURCE MIRACULEUSE.

Après les saintes réminiscences qui se rattachent aux murs de cette prison, il n'y a rien de plus intéressant que la petite source qui se trouve au centre. Non seulement elle est elle-même un monument du miracle que saint Pierre opéra en faisant, comme Moïse sortir de l'eau d'un rocher, mais elle a été jusqu'à nos jours une énigme pour les savants, qui ne peuvent expliquer son égalité constante de profondeur, que par un autre miracle. Il a été prouvé maintes et maintes fois que l'eau n'augmente pas et ne diminue pas. A la fête de saint Pierre et de saint Paul et pendant l'octave, les pieux romains se portent en foule dans la prison, et dans l'espace de quelques heures ils puisent des tonnes d'eau. Et cependant la petite source est inépuisable, elle est toujours au même niveau, elle a toujours la même profondeur. Des incrédules se sont assurés du fait en plongeant dans la source le tube d'une pompe puissante, et en tirant de l'eau en quantité pendant des heures, mais leurs efforts n'eurent pas plus d'effet que la dévotion des romains. Baronius fait allusion à cette expérience quand il dit : " *Notissimum est rei experimentum*, etc. (1), et Bozio ; *et plurimis est experimentis compertum* etc. (2).

Dans le domaine de la science, nous n'avons rien qui puisse expliquer ce fait. Il y a trente ou quarante pieds de roc solide en arrière de la source ; il n'y a aucune source connue dans un rayon d'un mille du Capitole, (surtout du côté de la roche tarpéienne qui donne sur la Mamertine), et il n'y a aucun cours d'eau pour les besoins de la Mamertine, excepté l'eau qui est conduite à Rome par les aqueducs. Le plus proche est l'*aqua felice*, qui passe sur le sommet du Capitole. Il monte au Quirinal, alimente une fontaine, puis il fournit de l'eau à différentes parties de la ville, en suivant une direction qui conduit à Saint-Pierre. Il n'a aucune branche, aucun conduit secret à la Mamertine, au moyen desquels on pourrait se rendre compte de l'inaltérable profondeur du petit puits. Mais nous marchons sur un terrain glissant, et nous n'avons pas pu prendre sur nous d'affirmer ce fait extraordinaire.

(1) Annales, vol. I, an 68.

(2) In lib I. Designis, chap. xv.

Nous vivons dans un siècle où l'on ajoute peu de foi à tout ce qui est hors de la portée de la puissance et de la compréhension humaines. C'est pourquoi nous allons donner quelques témoignages de savants qui ont vu cette source dans les siècles passés et qui en parlent comme nous.

Baronius en parlant de cette fontaine, s'exprime ainsi : " Dans la même prison, Processus et Martinianus, des soldats et des gardiens des apôtres furent convertis à la foi et par le baptême, furent reçus dans la sainte Eglise, une source ayant jailli du rocher par la puissance divine, comme leurs actes le prouvent. C'est une chose digne d'admiration que cette fontaine existe encore ; elle est non seulement remarquable par les événements qui se sont passés près d'elle, mais *elle a été jusqu'à aujourd'hui un miracle continuel.* Car elle est placée au milieu de la prison, parmi d'immenses couches de travertines unies entre elles ; le roc est percé à une profondeur d'une coudée, la largeur de l'ouverture est d'une palme, en sorte que l'eau suinte dans cette fontaine d'une manière telle qu'elle ne déborde jamais, et quelque soit la quantité qu'on y puise, elle n'est jamais à sec. Ce fait est bien connu (1), car en certains jours de fêtes, de toutes les parties de la ville on se porte en foule vers la prison, et tous les fidèles boivent et emportent de l'eau avec eux, et cependant la fontaine reste toujours inépuisable."

Bosius parle de cette source extraordinaire en termes plus beaux :

" En l'an de grâce 68 il arriva que saint Pierre fut jeté dans la prison Mamertine. Il était gardé par les soldats Processus et Martinianus qui se donnèrent à Jésus-Christ, après les exhortations de saint Pierre, et comme il n'y avait pas d'eau pour les baptiser sur place, une source miraculeuse jaillit du roc solide ; c'est avec cette eau que le baptême leur fut administré. A ce miracle par lequel l'eau jaillit subitement de la pierre il faut en ajouter un second, c'est qu'elle est devenue une fontaine abondante, comme le prouvent les actes de ces saints martyrs, que cette fontaine existe encore, et bien plus qu'après 1520 ans, la source qui jaillit du rocher ne s'est jamais desséchée. Mais ce qui surpasse tout, c'est qu'elle ne devient jamais vide, comme chacun peut en avoir la preuve, quoique vous y puisiez autant d'eau que vous vouliez. Elle a trois pieds de profondeur et un pied de large. Chaque année elle est visitée par un nombre immense de personnes et pas une ne s'éloigne sans boire et sans emporter avec elle un peu de cette eau limpide, et cependant elle ne

(1) " Admiratione enim digna est res, eumdem illic fontem in hanc usque diem perseverare, non tantum rerum ibi gestarum memoria nobilem, sed PERENNI ILLUSTREM MIRACULO......Sic aqua scaturit, ut nec, foras exundet, dec quamtumlibet hauriatur, unquam siccetur. Notissimum est ejus rei experimentum, etc."

diminue pas, et ce qui vous surprendra encore davantage, elle reste toujours au même niveau ; qu'on en prenne ou qu'on en prenne pas, elle ne diminue pas et ne déborde pas. Je ne vous envoie pas aux grandes Indes ni aux antipodes pour voir ce prodige. La Mamertine est au pied du capitole, c'est là qu'est la fontaine, et c'est là qu'à chaque instant vous pouvez voir et constater ce fait étrange." (1)

Dans les actes de sainte Lucine, veuve avancée en âge qui fut jetée dans cette prison sous Dioclétien, au commencement du quatrième siècle, nous lisons qu'elle fut mise dans une prison où, *et ejus fundamentis pluvia exundante*, (un cours d'eau surgit de ses fondations). (2)

Le savant Mabillon fait allusion à un manuscrit du neuvième siècle dans lequel il est parlé "de la fontaine de saint Pierre qui est dans sa prison." (3)

Pendant le moyen-âge les écrivains font bien peu mention de cette fontaine, quoiqu'ils parlent fréquemment de la prison. Ceci se comprend facilement quand on se rappelle la difficulté de descendre jusqu'à la prison inférieure. Avant l'escalier commode qu'il y a actuellement, et qui fut fait en 1665, il fallait pour y descendre passer par des ouvertures pratiquées dans le toit de la prison supérieure, et dans le plancher qui servait de plafond ou de voute à la seconde prison. De plus les effluves pestilentielles et l'obscurité décourageaient la plus ardente curiosité, et nous pouvons présumer avec certitude qu'il y eut peu d'hommes assez amateurs des antiquités pour descendre dans la partie inférieure de la Mamertine. Mais depuis que l'escalier a été fait et que la descente a été facilitée, des milliers de personnes de tous les pays, attirées soit par la dévotion, soit par la curiosité, ont visité la prison des apôtres et des martyrs, la plus ancienne relique de l'ancienne Rome.

Cancellieri (4) qui vivait au dernier siècle et qui a écrit plusieurs ouvrages remplis d'érudition sur les monuments chrétiens de Rome, dans sa notice sur la source miraculeuse, fait allusion à d'autres sources qui jaillirent aussi à la prière

(1) Bosius in liv. I. De signis, cap. XV.

(2) Voir les actes des Bollandistes, 16 septembre.

(3) Dans le volume IV, Veterum Analectarum, page 509. Ce manuscrit est un guide pour Rome, telle qu'elle était alors. Il fut écrit par une personne de la cour de Charlemagne en 800, et découvert par les moines de Saint-Mansus dans une bibliothèque à Emsiedeln. On le trouve presqu'entièrement cité dans Wiley, Histoire des Etats pontificaux.

(4) Cet auteur a écrit plusieurs ouvrages volumineux sur les antiquités de Rome. Son plaidoyer contre Baronius en faveur de la Mamertine qu'il prétend être l'ancienne Tullienne, est puissant et convainquant. C'est dans son petit ouvrage "Notizie del Cancere Tulliano," depuis longtemps épuisé, que nous avons pris la plupart des renseignements que nous donnons aux lecteurs dans ces pages.

de saint Venance et de saint Laurent, puis il ajoute : " Mais celle de la Mamertine est plus prodigieuse que toutes les autres, à cause du miracle continuel que chacun peut constater tous les jours........ L'ouverture en a été agrandie pour la commodité des milliers de personnes pieuses qui la visitent, pour y puiser de l'eau qui se maintient toujours à la hauteur d'une palme et onze pouces, sans déborder ni sans diminuer ; quoique la chose puisse paraître très singulière, il n'en est pas moins vrai que vous pouvez en prendre continuellement et autant que vous voudrez."

L'Eglise a donné sa sanction au caractère extraordinaire de cette source, et plusieurs papes ont encouragé la dévotion du peuple envers ce sanctuaire ; c'est ce dont il est facile de se convaincre en lisant l'inscription suivante sur un marbre placé dans le mur de la prison supérieure, vers l'année 1725, peu de temps après la consécration de l'autel par Benoit XIII.

D. O. M.

Carcerem hunc Mamertinum
Universo terrarum orbe, celeberrimum,
In quo
Sanctissimi Apostoli Petrus et Paulus,
Neronis feritate novem et ultra mensibus detenti,
Processum et Martinianum, custodes,
Ac alios quadraginta septem, deinde martyres,
Prodigiosi subito exorti fontis aqua,
Ad hæc usque tempora perenne pullulantis,
Nec ex frequenti haustu unquam decrescentis,
asperserunt.
Divus Sylvester Papa
Constantini magni precibus, iisdem in ecclesiam dicavit ;
Et subinde Gregorius XIII
Kalendis Augusti plena piaculorum omnium expiatione
perpetuo insignivit.
Ad carceris itaque celebritatem augendam, interiorem
aram reparatam.
BENEDICTUS XIII. P. M. ORD PRÆDICATOR.
IV. idus nov. MDCCXXVL. Pari solemnitate consecravit
Gubernator et ufficiales
Archiconfraternitatis S. Josephi Carpentariorum
æternum tantorum operum monumentum apponi
curarunt.

TRADUCTION.—" C'est ici la prison Mamertine la plus célèbre du monde entier, dans laquelle les saints apôtres Pierre et Paul furent détenus pendant neuf mois par la cruauté de Néron, ils baptisèrent les gardiens Processus et Martinianus, qui furent martyrisés, et quarante-sept autres ; une fontaine miraculeuse ayant jailli, elle a coulé jusqu'à aujourd'hui et malgré la grande consommation de son eau, n'a jamais diminué. Le bienheureux pape Silvestre à la demande du grand Constantin l'a consacrée comme église dédiée à ces saints, et par la suite Grégoire XIII l'a honorée en y célébrant le saint sacrifice pendant les calendes d'août. C'est pourquoi pour augmenter la célébrité de cette prison Benoit XIII, le chef des pasteurs, de l'ordre des Dominicains, a consacré cet autel inté-

rieur réparé, avec une égale solennité, le quatrième jour des ides de novembre 1726. Le président et les officiers de l'archiconfrérie des charpentiers de saint Joseph ont érigé ce monument en commémoration de ces événements."

La seule objection que nous ayons trouvée contre cette source est dans le guide dont se servent généralement les visiteurs anglais à Rome. L'objection n'est pas précisément contre son caractère extraordinaire, l'écrivain anonyme n'en parle pas, ni contre son antiquité, mais contre son origine que la tradition nous donne comme un des miracles de saint Pierre. L'écrivain de la *nécessité rouge* comme nos amis anglo-saxons appellent plaisamment le guide de Murray (1), parle ainsi de la source miraculeuse et des autres souvenirs sacrés de la Mamertine. La tradition de l'Eglise a consacré cette prison comme étant celle où saint Pierre fut enfermé par ordre de Néron. On montre la colonne à laquelle il fut attaché, et la fontaine qui jaillit miraculeusement pour lui permettre de baptiser ses geôliers Processus et Martinianus *quoique Plutarque y fasse distinctement allusion*, par l'exclamation de Jugurtha lorsqu'il fut jeté dans cette prison. Du côté de la descente dans la prison inférieure une curieuse relique frappe le regard, c'est l'impression de la tête de saint Pierre sur la surface du rocher ; on prétend que cette impression resta après que saint Pierre y fut frappé sous les coups de ses geôliers; pour la reconnaître, il ne faut pas une petite dose de pieuse crédulité." (page 77).

Il y a là une insinuation qui n'est pas convenable. L'écrivain ne doit pas ignorer qu'il s'attaque à un fait affirmé par des historiens d'un grand poids, consacré dans les traditions du peuple, et sanctifié par l'autorité de l'Eglise. Par cette assertion vague et sans preuves, il jette le ridicule sur des historiens qui ont prouvé et soutenu la tradition, et il imprime sans scrupule une tache sur l'autorité de l'Eglise catholique qui ne laisse rien passer sans l'examen le plus rigide. Si l'écrivain en question à un texte péremptoire contre nous, qu'il le cite pour nous confondre. S'il y a quelque poids dans ce qu'il tire de Plutarque, des hommes de savoir, d'une probité et d'une érudition admises de tous, en auraient donné crédit; mais l'objection est trop légère, et nous n'en tenons compte que parce que l'auteur est, ou ignorant ou coupable. Comme il ne donne pas le texte de Plutarque nous allons le donner pour lui, afin que ceux qui sont séparés de l'Eglise, puissent lire une des nombreuses et absurdes difficultés soulevées contre ses monuments et ses traditions.

Plutarque raconte que quand Marius eut vaincu les Cimbres et fait Jugurtha prisonnier, il amena à Rome, pour faire

(1) Les Anglais l'appellent ainsi parce qu'il a une couverture et une tranche rouges.—NOTE DU TRADUCTEUR.

partie de son triomphe, ce brave mais cruel général. Selon l'habitude, les principaux prisonniers de guerre furent livrés aux gardiens de la Mamertine, pour être ensuite exécutés. Quand Jugurtha fut jeté dans la prison inférieure il s'écria : " Par Hercule, comme votre bain est froid ! "

Ici le mot *balneion*, en grec, ne signifie rien moins qu'un bain. Comment un petit puits de dix pouces de profondeur peut être appelé un bain, c'est ce que nous nous demandons. Que Jugurtha y ait été plongé, c'est ce qui est encore impossible, à cause de sa grandeur et de sa position, car il n'est pas vis-à-vis de l'ouverture par laquelle on jetait les prisonniers. Nous laissons donc à l'auteur la tâche de résoudre cette objection. Nous comprenons aisément qu'un trou noir, froid et humide tel qu'était la Mamertine, peut avoir été comparé à un bain désagréable, vu, surtout, que le mot italien, dérivé du latin *balneum*, a quelquefois la signification d'un réduit obscur, humide et sale.

Salluste, qui a écrit l'histoire de Jugurtha et qui décrit minutieusement la prison, ne fait aucune allusion quelconque à cette fontaine, ce qu'il n'eût pas manqué de faire si elle eût existé du temps de Jugurtha. Pas un seul ancien historien ne la mentionne, et, à l'exception de ce texte tourmenté de Plutarque, il n'est point parlé de cette source avant le premier siècle de l'ère chrétienne.

De plus, il est bien probable que le peuple, du temps de Jugurtha, appelait ironiquement cette prison " le bain Mamertine." Cancellieri l'affirme comme un fait sur l'autorité d'anciens écrivains. Voici ses paroles : " Je trouve qu'on l'appelait ainsi dans Publius Victor et dans Sextus Rufus, ainsi que dans Pancéroli, dans sa description des quatorze quartiers de la ville, avec leurs édifices publics et privés, description reproduite par Labbé, et aussi par Muratori. Nous avons entendu Jugurtha dire : " Comme votre bain est froid, Romains." Peut-être parce que cette place était ainsi appelée ironiquement. (" Forse dall' essere stata essi chiamata ironicamente quelsito.") Ainsi le lecteur peut juger combien sont peu croyables d'autres assertions semblables prises dans la " nécessité rouge." En outre nous aurons l'occasion, dans le cours de cet ouvrage, de parler de plusieurs autres fontaines miraculeuses, à Rome, qui ne sont pas mentionnées dans le guide de Murray.

Quant à l'impression d'une figure humaine sur le mur de la prison, impression que l'on aperçoit de l'escalier en descendant dans la prison inférieure, c'est une pieuse et ancienne tradition que, par la cruauté de l'un des geôliers, la tête de saint Pierre fut fortement pressée sur le roc qui, comme de la cire, reçut l'impression de ses traits. La pierre a été enlevée plusieurs fois, et mise à sa place actuelle quand l'autel fut consacré par Benoît XIII en l'an 1726 ; elle est couverte

par une grille en fer, au-dessus sont gravés très lisiblement les mots italiens suivants : " *In questo sasso Pietro da di testa spinto da sbirri et il prodigio resta.*" Le style de l'inscription est du seizième ou du dix-septième siècle. Il y en a une autre en latin ainsi conçue :

DUM IN INTERIOREM HUNC CARCEREM
B. PETRUS APOSTOLUS
NERONIS JUSSU CONTRUDITUR
CAPITE LAPIDI SATELLITUM IMPULSU
IMMANITER IMPACTO
FACIEI VESTIGIUM STATIM IMPRIMITUR.

On retrace cette tradition pendant les derniers cinq siècles, mais pas au-delà. Tous les écrivains qui parlent des reliques et des trésors sacrés de Rome, parlent de cette impression de la figure de saint Pierre dans la Mamertine. Parmi les plus anciens sont Panciroli, Torrigio, Piazza, Pauliano et plusieurs autres. Au moyen d'une bonne lumière on distingue facilement des traits humains. Si cette tradition est vraie, et nous n'avons aucune raison d'en douter, elle nous donne une idée des souffrances des apôtres ajoutées aux horreurs de la prison ; nous avons aussi une idée des traitements barbares des gardiens accoutumés à commettre toutes sortes d'indignités sur les malheureux confiés à leur charge.

CHAPITRE VI.

" DOMINE, QUO VADIS ? "

I.

LA VOIE APPIENNE.

" SISTE VIATOR !" Telle est l'interpellation funèbre qu'on lit sur des milliers de monuments et qui invite les passants, sur la voie appienne, à lire les louanges des morts qui dans leur orgueil espéraient survivre dans la postérité par la magnificence de leurs tombeaux. Cette interpellation est maintenant un agréable chuchotement du génie de l'histoire au pèlerin qui foule le gazon verdoyant de ce qui fut autrefois la REINE DES VOIES.

" Qua limite noto
Appia longorum territur REGINA VIARUM."

C'est un monument prodigieux de l'ancienne république, plus grand, plus utile, plus coûteux que les aqueducs qui enjambent la Campagna sur des arches gigantesques, cher aux Romains parce que cette voie conduisait à leurs portes, richesses, triomphes, gloire, et qu'elle était enrichie des mausolées et des tombeaux de leurs grands hommes. Ici passaient des multitudes d'hommes venus de tous les climats et allant encombrer la métropole des nations. C'étaient des ambassades rivalisant entre elles par la richesse et la singularité de leurs présents, et par la splendeur de leurs cortèges ; des envoyés des contrées lointaines des Indes, aux figures bronzées, et portant des turbans de soie ; des astrologues de la Chaldée ; des marchands et des magiciens ; des prêtres payens et des sorciers de l'Egypte ; des monarques de l'Asie montés sur des éléphants richement caparaçonnés de pierres précieuses et d'or ; des rois maures et des satrapes de la Perse, avec des escadrons de chevaux sauvages, venus de par de-là les monts Hydaspes et Atlas, des préteurs, des proconsuls venant de leurs provinces, des licteurs avec les insignes de leur pouvoir,des légions et des cohortes montées sur des chevaux allant comme le vent. Ici passaient des hommes de toutes les couleurs, de tous les costumes et de tous les degrés de la civilisation, depuis l'Ethiopien et l'Arabe jusqu'au Sarmatien et au grec d'Athènes. La pompe, la chevalerie, la religion de tout l'empire romain semblent se grouper, se mêler dans un

concours, dans une auguste procession qui s'avance vers les portes de la ville, pour aller porter des tributs et des offrandes de tous les peuples, à la reine de l'empire et à la demeure des dieux.

Des temples et des tombeaux de marbre précieux, ornés de statues et d'inscriptions funèbres, bordent de chaque côté la grande voie, sur un parcours de plusieurs milles. On dirait que la mort est sortie de son sombre séjour pour souhaiter la bienvenue aux milliers de trépassés qui se hâtent de se rendre à son carnaval. Les riches, les heureux, les ambitieux qui se pressent en foule, rencontrent d'autres processions de morts sortis des faubourgs, avec leurs tristes et pauvres convois funèbres.

Vingt-et-un siècles de tempêtes et de ruines ont passé sur la voie appienne, et en ont fait ce qu'elle était avant que la ville fût bâtie, une partie de la campagne romaine. Les vignes sont cultivées, et les troupeaux paissent là où furent un jour des temples, des maisons princières, des mausolées de marbre précieux et d'or. Çà et là un mur croulant couvert de lierre, une maçonnerie qui fut autrefois un tombeau et qui est maintenant un *osteria*, quelques fragments de lave unis, qui tiennent avec une ténacité exceptionnelle au milieu de grasses prairies, sont tout ce qui nous reste de ces riches alentours de la métropole du monde. Dans les masses informes qui nous restent de villes florissantes il y a trois ou quatre mille ans, on peut encore retracer des temples, des forteresses, des tombeaux ; mais sur la voie appienne l'anéantissement, la destruction a été si complète que nous n'avons plus aucun vestige de sa magnificence passée. C'est en vain que Cicéron demanderait au peuple de notre génération, si les héros qui dorment dans ces tombeaux somptueux sont heureux. "*An tu egressus Porta Capena cum Catilini, Scipionum, Serviliorum, Metellorum sepulchra vides, miseros putas illos?*" (1)

Il n'y a plus qu'une savante conjecture qui puisse maintenant nous indiquer les monticules couverts de gazon où furent ces antiques monuments.

"Des tombeaux et des temples renversés, de petits fragments de colonnes, de frises, de frontons, des arches croulantes, des décombres suffisants pour bâtir une ville. Quelquefois des murs sans consistance bâtis avec ces fragments par les pasteurs, quelquefois un fossé entre deux digues de pierres cassées, d'autres fois encore ces fragments roulent sous nos pieds, nous rendent la marche pénible, mais ce sont toujours des ruines. Ici nous pouvons retracer une partie de l'ancienne voie sur le sol, là nous la retraçons encore sous le gazon qui la couvre, comme si c'était son

(1) Quest., Tusculanæ.

tombeau mais tout cela est ruine. A quelque distance, on aperçoit des aqueducs détruits par le temps qui sillonnent la plaine dans leur course de géant, et chaque souffle du vent agite des fleurs printanières, et des herbes qui croissent spontanément sur ces débris. L'alouette invisible, qui seule trouble ce morne silence, a son nid dans la ruine, et les farouches bergers vêtus de peaux de brebis, qui çà et là sortent de leurs réduits, sont logés dans des ruines. L'aspect désolé de la campagne romaine, là où elle est le plus unie, nous rappelle les prairies d'Amérique, mais avec cette différence entre la solitude d'une contrée fertile et celle d'un désert, où une grande race a laissé l'empreinte de ses pas sur une terre d'où elle s'est évanouie, où les lieux de repos des morts ont disparu comme les morts, et où le cadran brisé du temps n'est plus qu'une poussière inutile. Combien de fois des légions triomphantes ont-elles passé par cette riche campagne maintenant si silencieuse et si dépeuplée." (1)

Dieu a détruit la ville et le temple de Jérusalem ; il a fait passer la charrue sur ses fondations, non-seulement pour punir les Juifs de leur perfidie, mais encore pour symboliser dans leur destruction la fin de la loi judaïque et le commencement du pacte figuré dans leurs rites. Ainsi il lança ses foudres pour détruire les temples et les tombeaux qui étaient l'orgueil de Rome payenne. La charrue a littéralement passé sur le site de ces superbes édifices, qui disaient au voyageur l'idolâtrie et la superstition de la grande ville.

Vous avez vu, ô roi, qu'une pierre fut détachée de la montagne, sans la main et sans le secours d'aucun homme, et que frappant la statue dans ses pieds de fer et d'argile, elle les mit en pièces. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or se brisèrent tous tout ensemble et devinrent comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été.

II.

A un mille environ des murailles de Rome moderne, sur la voie appienne, il y a une petite chapelle portant le nom étrange de *Domine, quo vadis*, (Seigneur, où allez-vous ?) Modeste et tombant presqu'en ruines, elle est en harmonie avec la solitude qui l'environne ; mais celui qui étudie l'antiquité y retrouve des souvenirs qui la rendent attrayante, comme les grands souvenirs de ses alentours.

En l'an 42 de l'ère chrétienne, 696 ans après la fondation de Rome, on voyait sur la voie appienne, près de la chapelle, deux voyageurs de l'Orient. Ils auraient pu passer pour le père et le fils. Soixante hivers et plus semblaient avoir passé sur la tête du plus âgé. Il était chauve, une couronne de cheveux blancs comme sa barbe crépue entourait sa tête.

(1) Esquisses de l'Italie.

Son front était élevé et il semblait absorbé par de profondes pensées. Ses joues étaient sillonnées de rides, son œil vif et perçant, mais rougi par les pleurs, sa figure était pâle, et malgré son humble contenance, il avait cependant un air majestueux. Un roseau terminé en croix était son seul bagage, et il semblait le porter plutôt comme un emblème de sa mission que pour alléger sa marche ou soutenir la faiblesse de son âge. Tout en lui avait un air de mystère qui confondait les conjectures. Quoiqu'il fût privé de tout ce qui distingue les puissants de la terre, il avait cependant l'air d'un agent de quelque grande entreprise.

Point de héraut pour le devancer, point de cortège. Il paraissait fatigué, il était couvert de poussière, et il marchait pieds nus et en silence avec son humble compagnon. S'il était remarqué, c'était un sentiment ironique et méprisant qu'il inspirait aux voyageurs superbes qui se rendaient à la métropole de toutes les nations. Ce vieillard qui passe ainsi sur la voie appienne, inconnu de la foule, c'est Pierre, le grand apôtre. Son compagnon est son fidèle disciple, saint Marc.

Nous aurons à raconter des scènes plus intéressantes qui se rapportent au "*Domine, quo vadis?*" mais aucune n'est plus remarquable. En effet, son arrivée à Rome est un des événements les plus importants de cette ville, et même de l'histoire du monde, événement qui influença sur les destinées éternelles de millions d'hommes. Les paroles que le pape Léon prononça un jour, à ce propos, sont frappantes; elles semblent être une félicitation adressée au saint apôtre pour être venu à Rome.

" Vous n'avez pas hésité, ô bienheureux apôtre Pierre, à venir dans cette ville. Le collègue de votre gloire, l'apôtre Paul, étant encore occupé à fonder d'autres églises, vous vous êtes aventuré dans cette forêt peuplée de monstres hurlants; en vous mettant en mer sur cet océan orageux d'iniquités sans nombre, vous avez déployé plus de courage que lorsque vous vous êtes hasardé à marcher sur les eaux. Vous aviez déjà initié aux mystères de la foi ceux de la circoncision qui avaient cru en Dieu; déjà vous aviez fondé l'Eglise d'Antioche. Le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la Bithynie étaient déjà, par votre prédication, remplis de sujets de la loi chrétienne; néanmoins, sans désespérer un instant du succès de votre entreprise, et sans considérer votre âge avancé et vos infirmités, vous vous hâtez d'aller placer le trophée de Jésus crucifié sur le capitole romain, sachant bien que là, dans les desseins de la Providence, vous attendait l'honneur de régner sur le royaume du Sauveur, et de partager avec lui les souffrances de sa passion." (1)

(1) *Leo, serm. de apost. Petro et Paulo.*

Saint Pierre passera encore vingt-cinq ans après sur cette même voie appienne, mais dans des circonstances bien différentes.

Bien que l'impiété et le fanatisme aient soulevé des objections contre la doctrine enseignée par l'Eglise catholique, depuis l'existence de Dieu jusqu'au dogme de l'infaillibilité du pape, cependant quelques-unes de ces objections sont si absurdes que les mentionner semble être contraire à la dignité de la critique historique et au sens commun ; nous sommes pour ainsi dire comme des voyageurs âgés qui s'arrêtent sur le bord du chemin pour regarder les petites maisons bâties par des enfants. Parmi ces objections on doit placer celle par laquelle les incrédules modernes ont prétendu que saint Pierre n'est jamais venu à Rome. Il serait plus facile de prouver que saint Augustin n'a jamais mis le pied en Angleterre. Quoique dans ces derniers temps des savants aient condescendu à démontrer les sophismes sur lesquels s'appuie cette audacieuse dénégation, nous passerons outre à cause du mépris qu'elle mérite : nous référerons le lecteur qui désire connaître plus amplement cette absurdité, à l'ouvrage du docteur Pearson, évêque protestant de Chester, nous allons citer les paroles du savant auteur : " Que saint Pierre ait été à Rome, ce fait est prouvé par Ignace, disciple de saint Jean, par Papias, un autre disciple des apôtres, par saint Denis de Corinthe, qui a dû voir saint Jean, par saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, disciple de saint Jean, par Caïus, prêtre romain qui vivait dans la première moitié du second siècle, par Clément d'Alexandrie, précepteur d'Origène, par Tertullien qui écrivait son Apologie avant l'an 205, par Origène, Cyprien, Lactance, Eusèbe, Athanase, Epiphane, Julien l'apostat, Augustin, Palladius, etc., etc. De là, il est étonnant (*mirum itaque*) qu'il se soit trouvé quelqu'un qui ait osé dire que saint Pierre n'a jamais été à Rome. " *Dissertationes de serie et successione Primorum Pont. Rom.* chap. VII. Eusèbe, eccl. Hist. livre II. chap. XIV. S. Cyrille de Jérusalem, Catec. VI, p. 54. Irénée de Haer, liv. I, chap. XX. Tertullien, *De anima* chap. XXXIV. Theodoret, Haer, liv. I, chap. I., Justin, M. Apol."

III.

La Mamertine est dans la joie. Martinianus et Processus sont devenus chrétiens, et tous les prisonniers des différentes cellules ont été régénérés par les eaux de la source miraculeuse. La nouvelle s'est répandue dans la ville, les chrétiens se portent en foule à la prison pour briser les chaînes de leurs apôtres bien-aimés, et les cachots retentissent du chant des hymnes de louanges. Des larmes de joie coulent avec abondance. On implore les bénédictions du ciel sur les

nobles gardiens qui, au risque de leurs propres vies, engagent les apôtres à quitter la prison. Les portes sont ouvertes, et le peuple les supplie de fuir, mais saint Pierre refuse, il est comme un lâche qui voit à sa portée la décoration qu'il convoite depuis longtemps. Il rassemble son fidèle troupeau et lui adresse ces paroles (on les lit dans les actes de cet apôtre, donnés par les Bollandistes et qu'on suppose avoir été écrits par le pape Lin). " Mes enfants, voulez-vous que je m'enfuie sous l'impulsion de la crainte, que je tourne le dos à Rome, et que j'aille chercher le salut dans des pays inconnus, hors de l'atteinte du tyran, et que je vive pour le voir décimer mon troupeau ? Convient-il que moi à qui le Commandant céleste a confié la bannière de votre armée, et qui ai vieilli dans son service, je me montre lâche quand la bataille a commencé à faire rage autour de nous ? Ce n'est pas ainsi qu'Etienne, la première fleur du jardin mystérieux de l'Eglise, a agi à l'heure du danger. Non, mes enfants, je vais rester au milieu de vous et braver la colère du tyran."

Cependant l'histoire nous rapporte que les sanglots de son troupeau ébranlèrent la résolution de l'apôtre. Il y avait là un vieux sénateur, Pudens, qui de nouveau lui offrait l'hospitalité dans sa maison ; il y avait Pétronille, sa fille, Prisca, Lucine, et un grand nombre d'autres brebis de son cher troupeau qui ajoutaient l'éloquence persuasive des larmes, aux raisons données par les prêtres et les diacres. Sans doute, se rappelant que déjà le Tout-Puissant avait envoyé un ange pour le délivrer de la prison, il se persuada qu'il entrait dans les desseins de Dieu de le sauver encore pour d'autres travaux évangéliques.

Selon saint Ambroise, ce fut vers la fin du jour qu'il laissa les sombres cachots de la Mamertine et qu'il prit la direction de la porte Capena.

Il passa par les rues silencieuses et abandonnées. Partout on voyait encore les traces de l'incendie de la ville, si injustement imputé à son troupeau : le Colisée et les arches de triomphe de Titus et de Constantin n'existaient pas encore, mais la maison d'or du tyran qui portait le sceptre de l'empire, s'élevait, dans sa magnificence, sur le versant du mont Palatin. L'apôtre franchit sans obstacle la porte Capena, et se trouva sur la voie appienne, qui alors était embellie par ses temples et ses tombeaux ; peut-être aussi pensait-il à ce que les générations futures diraient de sa lâcheté. Il hésitait encore, et dans son doute, il éleva son âme à Dieu, et arriva près du temple de Mars. Tout à coup une lumière plus brillante que le soleil éblouit ses yeux ; dans un nuage lumineux, il voit la figure bien connue de Jésus. Le Sauveur porte sa croix, il paraît aimable et doux comme dans les jours de son humanité, il approche ; l'apôtre étonné tombe à ses pieds et s'écrie : SEIGNEUR, OU ALLEZ-VOUS ? La douce voix de

Jésus frappe son oreille; il entend le Sauveur qui lui dit lentement : A ROME POUR ÊTRE CRUCIFIÉ DE NOUVEAU." Puis il disparaît, et laisse l'empreinte de ses pieds sur une des dalles de la voie appienne.

Comme quelqu'un qui sort d'un rêve étrange, Pierre fit un soubresaut d'étonnement, et tout honteux de sa lâcheté, il revint sur ses pas et gagna la cité. Il avait compris de suite ce que signifiait cette vision, il avait pesé ces paroles mystérieuses, et ce fut avec un cœur ferme et joyeux, à la pensée du martyre qui l'attendait, qu'il entra dans Rome. Jésus allant à Rome, cette ville infâme plongée dans tous les excès du vice et de l'idôlatrie, parmi des hommes aux cœurs plus durs que les pierres de ses rues, et plus perfides que les Juifs qui l'avaient mis à mort, pour être crucifié de nouveau ! O ineffable mystère d'amour ! O océan de miséricorde et de bonté ! Jésus prêt à endurer de nouveau toutes les horreurs de sa passion par amour pour l'homme ! Ces pensées attendrirent le cœur de Pierre, des larmes de repentir coulèrent sur ses joues déjà ridées par les pleurs qu'il avait versés. Il arriva à la Mamertine (1) et annonça à son troupeau la volonté de Dieu qui lui avait été révélée sur la voie Appienne.

C'est une pieuse croyance que lorsque le Seigneur s'arrêta sur la voie, lors de son apparition à saint Pierre, il laissa l'empreinte de ses pieds sur une des pierres du chemin. On

(1) Quoiqu'il existe parmi les historiens quelque doute sur l'époque où saint Pierre eut cette vision, le fait lui-même est généralement admis. Quelques-uns disent que ce fut immédiatement après la mort de Simon le magicien. Les chrétiens savaient que la colère de Néron allait tomber sur les apôtres, et probablement ceux qui faisaient partie de la maison impériale les informèrent que Néron avait donné ordre de les arrêter; alors saint Pierre, cédant aux instances de son troupeau, s'enfuit de Rome, rencontra le Sauveur, revint, fut saisi et jeté dans la Mamertine. Cette dernière version est conforme à ce que dit saint Ambroise, qui raconte la vision de saint Pierre dans sa lettre contre Auxentius. Voici les paroles du saint Docteur :

" Pierre ayant vaincu Simon, se mit à répandre les préceptes de Dieu parmi le peuple, l'exhortant à aimer la chasteté ; ses prédications excitèrent les payens contre lui, et comme ils voulaient l'arrêter, les chrétiens le supplièrent de se cacher pendant quelque temps, afin de se conserver pour instruire et encourager le peuple. Quoiqu'il fût désireux de souffrir le martyre, il céda à leurs supplications. Pendant la nuit il sortit de la ville et près de la porte il rencontra Jésus qui semblait vouloir entrer dans la cité. Il lui dit : " Seigneur, où allez-vous ? " le Sauveur lui répondit "je m'en vais pour être crucifié de nouveau." Pierre comprit que le Sauveur faisait allusion à son martyre, car Jésus ne pouvait être de nouveau crucifié, parce qu'il s'était dépouillé de son humanité par sa mort, et qu'étant mort une fois, il vit en Dieu pour toujours. Pierre comprit donc que Jésus voulait être crucifié de nouveau dans son serviteur. Mais tous les actes qui parlent de cette vision la placent après son emprisonnement dans la Mamertine. Baronius, saint Antonin, Cornelius à Lapide, Bosius adoptent cette dernière opinion.

montre dans l'église *Domine, quo vadis?* un *fac-simile* de cette impression. L'original serait dans l'église de saint Sébastien, située un peu plus loin.

Quoique ce fait ne soit pas mentionné dans les actes qui racontent cette vision, cependant il se trouve dans plusieurs documents authentiques. Dans la vie des apôtres par Petrus de Natalibus nous lisons : " et quand il fut hors de la porte à la place appelée maintenant *S. Maria ad Passus*, il vit venir à lui Jésus et lui dit : Seigneur où allez-vous ? Jésus lui répondit : je vais à Rome pour être crucifié de nouveau ; puis il disparut aussitôt, et *on voit encore l'impression de ses pieds sur la pierre.* Une tradition constante a maintenu l'authenticité de cette relique, et même la petite chapelle d'abord érigée en l'honneur de cette vision de Notre-Seigneur porta différents noms rappelant cette impression. Dans les anciens documents elle est appelée *S. Maria ad Passus, S. Maria de Plantis, S. Maria del Palme.*"

En l'année 1624 le Saint Siège ordonna une visite générale et une enquête sur les églises et les reliques de Rome. Dans les actes de cette visite on lit : Il y a ici (sur la voie Appienne) une église appelée *Domine, quo vadis?* ou *Santa Maria de Plantis.* Elle est ainsi appelée parce que c'est la place où Notre-Seigneur rencontra saint Pierre quittant la ville, et lui dit qu'il allait à Rome pour être crucifié, il laissa l'empreinte de ses pieds sur une pierre qui est conservée parmi les reliques de l'église saint Sébastien ; à la place de cette pierre il y en a ici une exacte copie couverte par une grille en fer."(1)

Arringhi, auteur d'une immense érudition, et dont l'ouvrage fait autorité en matière d'antiquités et de traditions à Rome, en parlant d'un passage des actes de saint Sébastien, dans lesquels il est fait allusion à cette impression des pieds que, par erreur, on donne comme celle des apôtres, conclut ainsi : *Porro apud omnes indubitatum est sacratissima Christi pedum vestigia præmemorato lapidi tunc temporis impressa fuisse, cum idem Dominus Apostolo Petro, qui Mamertino e carcere se proripuerat custodibus ipsis fugam patefacto ostio, suadentibus Via Appia, videndum sese obtulit.* (2)

En faisant ces citations sur cette relique extraordinaire, nous n'avons pas d'autre but que de prouver l'existence d'une pieuse tradition. Cette relique n'a pas d'autre authenticité que celle que nous avons donnée.

IV.

Il n'y a point, autour de l'enceinte de Rome, de place plus remarquable dans l'histoire païenne et chrétienne, que celle

(1) Cancellieri, chap. XII, p. 69.

(2) Liv. III, chap. XI. Tous admettent que la très-sainte impression des pieds de Jésus fut laissée sur la pierre, quand ses gardiens (de l'apôtre) ayant ouvert les portes de sa prison, il s'enfuit et rencontra Jésus sur la voie appienne.

sur laquelle est bâtie la petite chapelle *Domine, quo vadis.* Dans un rayon de quelque cent verges se sont passés les événements les plus intéressants. Le lieu est mémorable par la vision de saint Pierre, par le martyre de plusieurs papes et de beaucoup de chrétiens, par quelques-uns des miracles les plus étonnants ; ses réminiscences sont enveloppées dans la ville Eternelle elle-même, elles suivent les vicissitudes de son histoire pendant des siècles de luttes et d'effusion de sang ; un jour cette place est le théâtre de l'héroïsme et de la bravoure, un autre jour, celui du déshonneur et des excès de l'idolâtrie. Elle est si intimement liée à l'histoire de la Mamertine qu'on nous pardonnera facilement une digression à propos de ses souvenirs.

C'est à une faible distance de l'église que la tradition place la fontaine de la nymphe Egérie où Numa Pompilius, un hypocrite princier, comme l'appellerait notre Shakespeare, sept cent seize ans avant Jésus-Christ, allait tenir ses conférences nocturnes avec la bénigne déesse. C'est ce roi qui donna l'impulsion à l'enthousiasme religieux qui par la suite, alla toujours de pair avec l'histoire de l'empire. Il établit les augures, les sacrifices et le sacerdoce païen. C'est lui qui divisa l'année en douze mois, et qui distingua les jours favorables des jours néfastes. Il institua encore le feu de Vesta, qui, comme les étoiles du ciel, devait briller sans cesse sur les destinées de Rome et qui devait être entretenu par des vierges. Pour rendre ces institutions plus sacrées aux yeux de ses sujets grossiers, il prétendit qu'elles lui avaient été révélées par Egérie, la nymphe ou déesse de cette fontaine.

Ce monarque et ceux qui lui succédèrent n'épargnèrent rien pour imprimer dans l'esprit du peuple le sentiment religieux, un respect profond pour le serment, les augures et leurs réponses. Ils firent en sorte que la religion dominât toute autre influence et tous les intérêts, que toutes les affaires publiques ou privées fussent accomplies sous ses auspices, et que rien d'important, en paix ou en guerre, ne fût entrepris sans être ratifié par elle.

Chaque page de l'histoire romaine nous fournit une preuve du succès de ce système. Ceux qui ont étudié profondément les causes de la grandeur des Romains sont unanimes à l'attribuer en premier lieu à ce puissant sentiment religieux qui faisait du peuple un corps patriotique que rien ne pouvait désorganiser ou vaincre, et par lequel les patriciens, qui tenaient entre leurs mains cet engin puissant, purent maintenir et diriger la force démocratique, en sorte que l'on peut dire que Numa plutôt que Romulus, est le véritable fondateur de la grandeur de Rome.

On montre encore dans le voisinage la grotte secrète avec

sa fontaine intarissable, où Numa conçut le plan de la religion païenne. (1)

C'est encore près de cette place qu'eut lieu un combat qui décida du sort et de la liberté d'un royaume en une heure, et dans lequel il n'y eut que cinq pertes de vie. Du haut de l'église, dans la direction du classique tombeau de Metella, vous voyez une plaine verdoyante, c'est là qu'eut lieu le célèbre combat des Horaces et des Curiaces.

L'histoire de cet événement, qui eut lieu plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, ne suggère-t-elle pas un moyen de régler les différends entre les nations sans avoir recours aux guerres sanglantes? Si la patience et la conduite héroïque de ces nations grossières et idolâtres qui s'assemblaient dans une plaine pour régler leurs disputes, étaient adoptées comme principe parmi les nations modernes, que de maux elles exempteraient à l'humanité !

De l'église on voit encore une autre plaine où Coriolan planta ses tentes; c'est là qu'eut lieu cette scène attendrissante où le triomphe d'une mère et l'affection filiale sauvèrent Rome de la vengeance d'un des plus braves et des plus habiles généraux romains. Un temple dédié à *Fortuna feminile* commémora cet événement, et fut pendant des siècles un des plus beaux ornements de la voie appienne.

Ici Milon poignarda Clodius; la défense de Milon donna naissance à un des plus beaux discours de l'immortel Cicéron. " Si vous aviez parlé comme vous avez écrit, écrivait Milon en exil, je ne serais pas condamné à manger le poisson de Marseille."

A quelques verges de " Domine, quo vadis" est le ruisseau Almo que chante Ovide :

" Est locus in Tiberim qua lubricus influit Almo.
Et magno nomen perdit in Amne minor,
Illic purpurea, canus cum veste sacerdos,
Almonis Dominam sacra que lavit aquis."

Le poète, dans ce dernier vers, fait allusion à une cérémonie remarquable qui avait lieu chaque année le 17 mars, au petit pont de l'Almo qui se trouvait sur la voie appienne. Ce jour était consacré à Cybèle, la mère de tous les dieux. On enlevait de son temple, situé sur le mont Palatin, la statue de la déesse que l'on transportait sur ce lieu, en grande pompe et avec beaucoup de cérémonies. Les Romains, vêtus en habits de fête, se réunissaient en grand nombre, ils apportaient des fleurs et des fruits; ils dansaient et criaient tout le long du chemin, d'autres récitaient des vers en l'honneur de leur dieu favori. Des prêtres païens appelés *Galfi*,

(1) Les antiquaires modernes entretiennent des doutes sur l'identité de cette fontaine avec celle d'Egérie. Quoi qu'il en soit, la place est remarquable et très populaire. Elle est dans une vallée à quelques cents verges de " Domine, quo vadis."

avaient la direction de cette cérémonie, c'étaient des hommes âgés et respectables splendidement vêtus de pourpre et d'or, mais pieds nus, qui portaient la statue à tour de rôle. Et quelle était la fin de ces pompeuses cérémonies ? On lavait la mère de tous les dieux dans le ruisseau, puis ensuite on s'en retournait à la ville.

Saint Augustin décrit cette cérémonie dans sa " Cité de Dieu," et rempli d'indignation il s'écrie : " *quæ sunt sacrilegia si illa sacra ; ant quæ inquinatio si illa lavatio ?*"

Tertullien, dans sa quatrième apologie, en parle ainsi : " *Lavatio Deum matris est hodie ; sordescunt enim Dii et ad sordes eluendas lavantibus aquis opus est atque adjunctis cirenis perifrictione.*"

Parmi les temples que l'on voyait autour de cette place célèbre, nous en remarquons un consacré à la " Déesse de la Tempête." L'idée est sublime, mais quelle idée se formaient les païens de cet être céleste, c'est ce que nous ne savons pas. Nous pouvons nous imaginer cette charmante déesse assise sur un trône de nuages lumineux, près du soleil couchant, et tenant sa cour composée des vents qui vont balayer la mer Invoquée par les nautoniers de quelque frêle embarcation qui luttent pour sauver leur vie, elle calme la tempête, divise les flots et fraye un chemin à l'objet de sa protection. Telle fut probablement l'idée de M. Marcellus, qui bâtit ce temple ; pendant une tempête terrible, il fut sauvé d'une mort certaine, et en témoignage de gratitude il éleva ce superbe monument à la déesse de la tempête. L'église de Saint-Sébastien est bâtie sur le site que ce temple occupait.

Là aussi se trouvaient les temples de l'Honneur et de la Vertu, idée charmante d'une entité du monde spirituel ; leur existence prouve que quelque dépravé que soit le cœur humain, il conserve encore le sentiment de la source du vrai bonheur ; mais l'honneur et la vertu parmi les païens n'étaient que de brillantes créations morales, ressemblant à ces beaux portiques, à ces palais que l'on voit dans les mers glaciales, ils resplendissent comme des diamants et en réalité ils ne sont que...... de la glace !

Sur la voie appienne se trouvait aussi le temple du Ridicule, élevé en souvenir de la retraite d'Annibal. C'était un peu déchiré par les dissensions intestines et sur le bord de l'abîme, que le peuple romain avait érigé ce temple, il voulait déclarer par là que l'ennemi qui oserait aspirer à s'emparer de la capitale du monde était voué au dieu qui aime le ridicule. Ce fut ce même sentiment d'orgueil qui engagea ce peuple à mettre à l'encan le champ sur lequel Annibal avait planté ses tentes, sur les bords de l'Anio. Au moyen de la politique de Fabius " *qui cunctando restituit*" et de celle de Scipion, qui porta la guerre jusqu'aux portes de Carthage, Annibal fut repoussé au moment où il allait saisir la proie pour laquelle

il avait combattu pendant dix-sept ans. On prétend que ce fut sur ce lieu même qu'il lança son javelot et sa malédiction sur les murs trop solides de Rome. " *Ridiculi fanum*, écrit Sextus Pompéius, *extra portam Capenam fuit quia accedens ad urbem Annibal ex eo loco redierit quibusdam perterritis visis.*"

Le plus célèbre des temples de la voie appienne érigés aux dieux du paganisme fut celui que Sylla fit construire environ quatre-vingts ans avant l'ère chrétienne et qu'il dédia au dieu Mars. C'était un somptueux édifice, bâti sur cent colonnes de marbre, orné de tout ce que l'extravagance et l'orgueil prodiguaient dans la construction des édifices à cette époque. Plusieurs poètes ont fait allusion à ce temple splendide. Cicéron dit . *Roma et maxime Appia ad Martis mira proluvies.* Tite-Live raconte avec une sotte crédulité que deux consuls, Servilius et Flaminius, avaient vu la statue transpirer abondamment, tellement que des gouttes de sueur tombaient sur le sol (1).

On entretient quelque doute relativement à la position exacte de ce temple, mais nous adoptons l'opinion des plus anciens antiquaires comme Arringhi et Pancilori, en le plaçant exactement là où se trouve aujourd'hui l'église *Domine, quo vadis.*

Piazza s'exprime ainsi : " cette place est célèbre dans l'histoire ecclésiastique et païenne, c'est là que tous les antiquaires s'accordent à placer le célèbre temple de Mars, Gradibus, qui était supporté par cent colonnes de marbre. Dans ce temple, le sénat romain donnait audience aux ambassadeurs des nations ennemies, et comme on se reconnaissait redevable de toutes les victoires au dieu Mars, on avait entouré le temple d'un grand nombre de palmiers (2)."

C'est donc là que s'opérèrent les plus grands et les plus éclatants miracles des actes des martyrs. Trois fois il fut frappé par la foudre à la prière des saints pontifes, Corneille, Etienne et Sixte. C'est à l'ombre de ses grands palmiers que furent exécutés ces évêques et un grand nombre de chrétiens. De la ville on les envoyait au temple de Mars pour sacrifier aux dieux, en sorte que, s'ils refusaient d'obéir, ils étaient mis à mort sur le lieu même, car c'était la coutume d'exécuter les malfaiteurs en dehors de l'enceinte de la ville. Nous allons donner quelques anecdotes instructives et amusantes et qui confirment en même temps ce que nous avons dit, que l'église *Domine, quo vadis* est entourée des plus beaux souvenirs. Pendant les terribles persécutions de l'Eglise, nous voyons que trois des successeurs de saint Pierre furent martyrisés, soit sur le lieu même de la chapelle, soit dans

(1) Tite-Live, Decad. I, liv. VII.

(2) Piazza, Hieromenia, p. 146.

ses alentours. Dans les actes des martyrs, le temple de Mars est souvent mentionné. On y conduisait les chrétiens et s'ils refusaient de sacrifier ils étaient invariablement mis à mort. Corneille avec vingt-et-un compagnons furent exécutés dans le vestibule même du temple. La petite Lucile, la fille de Nemesius, eut le même sort. Sur une petite élévation, à quelques verges de l'église, furent martyrisés Sixte et ses compagnons, Nemesius, Tarsicius, et dans les catacombes, le saint pape Etienne. Les passages suivants des actes des martyrs, parlent d'eux-mêmes :

" Céréal, auquel on avait confié Corneille, demanda au saint pape d'aller voir sa femme nommée Sallustia, frappée de paralysie depuis quinze ans. Corneille se rendit à la demeure de Céréal, en compagnie de deux prêtres et d'un acolyte. Il entra dans la chambre de la malade et pria ainsi : " Seigneur Dieu, créateur des choses visibles et invisibles, " qui avez daigné venir à nous, pécheurs, pour nous sauver, " guérissez cette personne affligée, et montrez votre miséri- " corde, comme vous avez rendu la vue aux aveugles pour " qu'ils connussent votre gloire." Il s'approcha de la couche et prenant la main de Sallustia il dit : "Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, levez-vous et marchez," et elle se leva immédiatement et s'écria : "En vérité Jésus-Christ est Dieu, et le Fils de Dieu ! je vous supplie par Jésus de me baptiser." Les serviteurs se hâtèrent d'apporter un vase plein d'eau. Les soldats que Céréal commandait, en voyant ce miracle, se jetèrent aux pieds du pape et le conjurèrent de les baptiser. Corneille voyant le doigt de Dieu dans tout cela, les baptisa, offrit pour eux le sacrifice de louange, et les fit participer au corps et au sang de Jésus-Christ.

L'empereur apprit bientôt ce qui s'était passé, il fit arrêter tous ceux qui habitaient la maison de Céréal, ainsi que les soldats qui avaient été baptisés et le bienheureux Corneille, et tous furent conduits en-dehors des portes sur la voie appienne, au temple de Mars ; mais ils refusèrent de sacrifier et ils crachaient sur le temple et ils furent décapités dans le vestibule du temple, ils étaient au nombre de vingt-et-un, y compris le saint pape ; avec eux aussi furent martyrisés Céréal et Sallustia, sa femme, le 18 des calendes d'octobre."

Dans les actes du pape Etienne on lit un fait étrange qui se passa deux ans après : " Alors le bienheureux Etienne ayant été conduit sur la voie appienne en-dehors de la ville, quand il fut près du temple de Mars, il dit en levant les yeux au ciel : 'Seigneur, Dieu le Père, vous qui avez détruit la tour de confusion à Babylone, détruisez ce temple dans lequel les démons trompent le peuple.' Alors le tonnerre éclata sur le temple qui fut en partie démoli ; les soldats s'enfuirent et Etienne, resté seul, s'en fut avec ses prêtres et ses diacres au cimetière de Lucine où, par ses exhortations,

il encouragea les chrétiens au martyre. Ensuite il offrit le sacrifice au Dieu tout-puissant. D'autres soldats qui furent envoyés à sa poursuite le trouvèrent célébrant le saint sacrifice, mais lui, sans se troubler, continua les saints mystères qu'il avait commencés, jusqu'à ce qu'il fût frappé mortellement à la tête sur sa chaise pontificale devant l'autel ; c'était le 4 des nones d'août. Grandes furent les lamentations des chrétiens quand ils se virent privés d'un si saint pasteur. Ils enterrèrent le corps, avec la chaise teinte de son sang, dans la même crypte, sur le lieu appelé cimetière de Calixte."

Le lendemain, eut lieu sur la voie appienne un des plus glorieux martyres, celui du jeune Tarsicius, qui mourut en défendant le saint sacrement.

Il avait été chargé de porter les saintes espèces à un malade, dans la ville. Sur son chemin, il rencontra quelques soldats païens qui, voyant qu'il portait quelque chose sous son manteau, voulurent par curiosité connaître ce qu'il cachait. Le brave jeune homme résista, mais plus il se défendait, plus leur curiosité était piquée. Ils maltraitèrent tellement le noble adolescent qu'il rendit le dernier soupir sous leurs coups; alors ils ouvrirent ses vêtements, ses mains, et, ô surprise ! ils ne trouvèrent rien. Le saint sacrement avait disparu. Alors ils laissèrent le corps sur la voie et s'enfuirent. (1)

Qu'ils étaient terribles ces jours où un jeune homme innocent pouvait être massacré sans autre raison que la satisfaction d'une curiosité sacrilège ! Le pape Damase parle de la mort de ce brave adolescent dans ces termes magnifiques :

(1) " Far meritum quicunque legis
Cognosce duorum
Quis Damasus Rector titulos
Post præmia reddit.
Judaicus populus Stephanum
Meliora monentem
Perculerat saxis, tulerat
Qui ex hoste trophœum
Martyrium, primus rapuit
Levita fidelis
Tarsicium sancti Christi
Sacramenta gerentem,
Cum male sanus manus peteret
Vulgare profanis,
Ipse animam potius voluit
Dimittere cæsus,
Prodere quam canibus rabidis
Cœlestia membra (2)

(1) " At ille indignum judicans porcis prodere margaritas ne quaquam voluit detegere sacrosancta mysteria, quem fustibus et lapidibus tamdiu mactaverunt quousque exhilaret spiritum ; revolutoque ejus exanime corpore nihil potuerunt in ejus manibus vestimentisque reperiri sacrilegi discussores ; relictoque ejus corpore cum terrore fugerunt."—A la fin des actes de saint Etienne, Bollandistes.

(2) Arringhi, Livre III, Chap. XI.

V.

Parmi les rites mineurs il n'y en a point de plus connu des chrétiens que l'eau bénite. On peut retracer son origine et son usage sur la voie appienne. L'eau bénite fut introduite au troisième siècle par le pape Alexandre, d'après une coutume païenne, rattachée à une fontaine de Mercure qui se trouvait auprès du temple de Mars. Le quinze de mai de chaque année, les Romains venaient là en grand nombre, et s'aspergeaient de l'eau de cette fontaine avec des branches de laurier; ils croyaient par cette aspersion obtenir le pardon des péchés d'injustice et de parjure. (1)

Ce fait est singulier et important. C'est le seul exemple que l'on voit dans l'histoire de païens demandant le pardon de leurs péchés. L'analogie frappante de cette cérémonie avec l'eau bénite des catholiques a fait croire à quelques écrivains que son origine remontait à une coutume païenne.

Quoique nous n'ayons aucune preuve à l'appui, nous ne voyons rien de blâmable dans le fait que l'Eglise aurait adopté une cérémonie païenne. Toutes les choses ont été faites pour la gloire de Dieu. Si on en a abusé, il n'y a rien que de raisonnable de les ramener à leur destination primitive. Le soleil, la lune et les plantes ont été adorés comme des divinités; il y a à Rome au moins quarante églises bâties sur les ruines des temples païens, où des âmes d'élite consacrent leur virginité à Dieu, qui ont été érigés sur les lupanars et les anciens bains publics. Doivent-ils être considérés comme impropres à la gloire de Dieu parce qu'ils furent autrefois consacrés à l'idolâtrie et aux débauches des païens? Alors la croix devrait cesser d'être l'emblème de nos espérances, l'étendard de notre foi, puisqu'elle fut jadis un instrument de supplice, et l'or des idoles rejeté comme un métal maudit et sans valeur. Au contraire, l'Eglise catholique, dans ses commencements, jugea plus prudent de purifier plutôt que d'anéantir les coutumes païennes, de ne pas arracher violemment aux païens des pratiques qui leur étaient chères, mais d'en changer plutôt le but et de consacrer à la gloire de Dieu ce qui autrefois servait à la superstition et à l'idolâtrie. Ainsi pour les processions des païens, où ils portaient les statues de leurs faux dieux, l'Eglise adopta le crucifix ou l'image de la Vierge et des saints; les jeux en l'honneur des dieux furent changés en fêtes en l'honneur des martyrs. Dans le premier âge du christianisme, les habitudes des peuples acquises dès l'enfance et les coutumes locales étaient d'immenses obstacles aux progrès de la foi, mais avec la prudence des apôtres et de leurs successeurs, tout ce

(1) Piazza, Emorologio sacro; aussi Martinelli, Donatus et autres.

qui n'était pas blâmable était concédé au préjugé national. Ce qu'on ne pouvait pas abolir sans inconvénient était purifié et conservé; ainsi les différentes superstitions des peuples furent modifiées, sanctifiées et passèrent sans trouble et à la dérobée, pour ainsi dire, dans le culte catholique. Le chêne majestueux qui recouvrait de son ombre les cérémonies des idolâtres ne fut pas abattu, mais dans son tronc creusé par la pluie ou par le temps on plaça l'image de quelque saint. La croix fut placée sur la fontaine druidique, et la croix marqua naturellement le Dieu crucifié où auparavant on adorait le génie de la fontaine ou du bosquet. Les instructions de Grégoire-le-Grand sont un chef-d'œuvre de prudence. " Dites à Augustin, écrivait le vieux pontife, le résultat de mes longues réflexions au sujet de la conversion des Anglais. Nous ne devons point détruire les temples des idoles, mais les idoles elles-mêmes, bénissez-en les enceintes, purifiez-les, construisez des autels et enrichissez-les de reliques. Ces temples seront ainsi enlevés du service des démons et passeront à celui du vrai Dieu. Alors le peuple voyant ses temples respectés, sera mieux disposé à abjurer ses anciennes erreurs et à reconnaître le vrai Dieu, et il continuera à fréquenter ses lieux de réunions ordinaires. On me dit qu'ils ont l'habitude d'immoler des bœufs en l'honneur de leurs dieux, ces cérémonies sont susceptibles de quelque changement. Au jour anniversaire de la consécration d'une église ou de la naissance d'un martyr, que l'on fasse des tentes avec les branches des arbres qui sont autour de leurs anciens temples devenus les demeures de Dieu, et qu'il y ait des fêtes d'un caractère religieux, afin que le peuple n'immole plus des bœufs aux démons, mais au vrai Dieu, et qu'il se réjouisse et rende des actions de grâce au divin Dispensateur de tous les dons. En leur cédant quelque chose, nous les rendrons plus dociles aux joies intérieures de la religion, car il serait impossible de détruire toutes à la fois leurs anciennes coutumes. Si vous voulez parvenir à un sommet élevé, il vous faut monter lentement et avec prudence, et ne pas vous exposer par des sauts aventureux." (1)

VI.

Nous allons citer une page plus sombre de l'histoire, et rappeler des souvenirs émouvants qui entourent la *Domine, quo vadis* d'une auréole de vénération. Ici sont les catacombes de saint Calixte.

La petite église est bâtie sur le centre même des catacombes. Combien de volumes ne pourrions-nous pas remplir avec les

(1) Fleurs de Ciel, Orsini, p. 114. Lettre du pape Grégoire à Melitus, missionnaire saxon.

touchantes archives de ces demeures dernières des martyrs! Sur un marbre placé, il y a environ deux cents ans, à l'entrée des catacombes, nous lisons que nous pouvons obtenir de Dieu des grâces abondantes, " par les mérites de cent soixante-quatorze mille martyrs, y compris quarante-six papes, qui reposent ici en paix." (1)

Y a-t-il une place au monde qui puisse se vanter de posséder un trésor aussi précieux? Ces catacombes sont non seulement les plus vastes, mais encore les plus remarquables des alentours de Rome. Elles s'étendent dans un rayon de six à sept milles, se subdivisant en une infinité de passages, dit Bosius, qui a passé trente ans à les explorer, entrecoupées partout de ce que nous appellerions rues et ruelles, s'éloignant, se rapprochant et se croisant en tout sens, de manière à former un véritable labyrinthe d'une immensité telle que ceux qui les ont explorées les comparent non pas à une ville, mais à plusieurs villes réunies." (2)

Les premières excavations furent étendues par les chrétiens pour leur permettre de passer d'une catacombe à l'autre; ils creusèrent en-dessous de manière à former une catacombe sous une autre. Ces sombres cryptes devinrent pour les chrétiens, non-seulement leurs cimetières et leurs églises, mais encore, la pensée seule fait frémir, leurs demeures véritables. Là ils recevaient les instructions des pasteurs, écoutaient prêcher l'évangile, chantaient l'office divin, participaient au sacrifice de l'autel; c'était la seule place où ils étaient à l'abri de la persécution; ils mangeaient, dormaient et passaient leur temps dans ces tristes appartements, et même des mères y donnaient le jour à des enfants. " Le pape Libère habite à trois milles de la ville, dit saint Athanase, dans le cimetière de Novella, près de celui d'Ostrianus, où Pierre baptisait."

" Pendant que j'étais à Rome, dit saint Jérôme, j'avais l'habitude d'aller, avec mes compagnons d'études, visiter les

(1) Per merita gloriosa centum septuaginta quatuor millium sanctorum martyrum una cum quadraginta sex summis pontificibus quorum ibi corpora in pace sepulta sunt."

(2) Bosius mourut avant d'avoir complété son ouvrage. Son manuscrit fut confié à Severano par le cardinal Barberini, bibliothécaire du Vatican. Il ajouta quelques observations, mais laissa l'ouvrage incomplet. Il fut complété et publié par Arringhi en deux magnifiques volumes intitulés *Rome souterraine*. Cet ouvrage est un trésor immense, les planches seules sont inappréciables, elles sont exécutées de main de maitre et donnent des *fac simile* parfaits des peintures, des sarcophages, des ampoules, et des autres reliques des catacombes, dont on ne peut plus voir les originaux, les passages ayant été fermés à cause des dangers qu'ils présentaient. On rapporte qu'un parti d'étudiants se perdit ainsi dans les catacombes. Le guide s'étant égaré, chaque pas qu'ils faisaient, les plongeait plus avant dans ce labyrinthe inextricable, et ils disparurent du nombre des vivants. (Voir Baldetti et Pellicia.)

tombeaux des apôtres et des martyrs, j'entrais fréquemment dans une crypte et je passais à d'autres; le long des galeries sans fin on voyait sur les côtés les reliques des morts; ce séjour est si affreux qu'il nous rappelle ces paroles du prophète : " ils descendront vivants pour aller habiter les régions de la mort," les quelques ouvertures qu'il y avait çà et là au-dessus de nos têtes ne servaient qu'à rendre l'obscurité plus sensible, et à nous rappeler ce vers de Virgile.

Horror ubique animos simul ipsa silentia terrent."

La cruauté et l'injustice des persécuteurs qui forçaient les chrétiens à descendre vivants pour aller habiter les régions de la mort inspiraient aux païens une aversion plus grande contre eux, et leur donnaient un motif de plus pour demander leur extermination. Aux yeux des païens, ces fosses où les chrétiens s'enterraient tout vivants étaient remplies d'horreurs. Depuis longtemps les malfaiteurs, les meurtriers, les fréquentaient; des scènes de noire trahison contre la vie et l'innocence s'y étaient passées; ces cryptes étaient humides, fétides, leurs entrées étaient bouchées par des ordures, souvent aussi par des squelettes et des cadavres en putréfaction, d'esclaves, de pauvres victimes de la violence, en sorte que quand les chrétiens en prirent possession, les nettoyèrent, les purifièrent, leurs impies calomniateurs les appelaient un ramassis de conspirateurs, aimant les ténèbres, se cachant dans des antres et redoutant la lumière du jour.

Cette accusation fut longtemps répétée même du temps de l'éloquent Basile qui, dans un transport d'indignation, en parlait ainsi : " nation ténébreuse et fuyant la lumière ! est-ce du christianisme dont ils veulent parler? Cette émanation mystérieuse de la splendeur du Père, dont la parole fit jaillir la lumière des ténèbres et qui a jeté cette beauté luxuriante sur tout ce qu'il a créé, depuis le sommet de la vague émaillée des couleurs de l'arc-en-ciel jusqu'aux cieux qui disent sa gloire par le scintillement des astres. Pourquoi ce céleste Visiteur serait-il abhorré et redouté, lui qui est venu apporter sa lumière et ses bénédictions à ceux qui étaient assis dans les ténèbres ?"

VII.

DÉCOUVERTES DE M. DE ROSSI.

Pendant dix siècles les catacombes de saint Calixte furent oubliées; c'était une opinion populaire qu'elles étaient la continuation de celles de saint Sébastien, s'étendant au loin sous la voie appienne; mais les investigations de M. de Rossi le portèrent à croire qu'elles en étaient parfaitement distinctes. Les découvertes faites par ce savant jettent une

vive lumière sur quelques-unes des questions importantes de l'histoire. Le récit de sa découverte est tout à fait intéressant.

En 1849, il trouva, par hasard, dans la cave d'un vignoble, sur la voie appienne, à un quart de mille plus près de Rome que les catacombes de S. Sébastien, un fragment d'une pierre monumentale, ayant la moitié supérieure de la lettre R suivie des lettres complètes suivantes : NELIUS, MARTYR. Ayant fait une de ces conjectures dont il est coutumier (si toutefois on peut appeler conjectures quand on sait combien il est versé dans sa science favorite) il supposa que ce fragment appartenait au tombeau de saint Corneille, pape et martyr du troisième siècle. Il engagea de suite Pie IX à acheter le vignoble et à mettre à l'œuvre des ouvriers, pour faire des excavations. Bientôt il tomba sur l'autre moitié de la pierre qui se trouvait au pied du tombeau auquel elle appartenait. Il put alors lire CORNELIUS, MARTYR, avec les particules initiales EP. gravées en-dessous. C'en fut assez pour le convaincre qu'il avait trouvé le cimetière de saint Calixte, car il savait par ses guides ordinaires, les anciennes archives et les écrits des pères de l'Eglise, que le tombeau de saint Corneille était tout près. Non loin de là il trouva une petite pierre qui évidemment faisait partie d'une inscription placée par le pape Damas, qui mit tant de soin à orner les catacombes, car on y voyait la lettre H inscrite trois fois l'une au-dessus de l'autre, caractères bien connus des archéologues comme ceux de Damas. Avec le temps on parvint à réunir tous les morceaux de la pierre monumentale, mais ils étaient si petits qu'ils ressemblaient à ces énigmes morcelées que l'on donne aux enfants pour exercer leur intelligence, en les réunissant et en les mettant à leur place. M. de Rossi réussit à les assembler et l'inscription du bienheureux pontife se lit comme suit :

" Hic congesta jacent quæris si turba piorum,
Corpora Sanctorum retinent veneranda sepulchra,
Sublimes animas rapuit sibi regia cœli,
Hic comites Xysti portant qui ex hoste tropæa,
Hic numerus procerum servat qui altaria Christi,
Hic confessores sancti quos Græcia misit,
Hic juvenes puerique senes castique nepotes,
Quis mage virginum placuit retinere pudorem,
Hic fateor Damasus volui mea condere membra,
Sed cineres timui sanctos vexare piorum."

Mais la découverte la plus intéressante et la plus remarquable faite par ce savant est celle qui prouve l'exactitude de l'histoire de sainte Cécile. Les critiques du dernier siècle avaient relégué les actes de cette illustre vierge et martyre dans le domaine des fables, mais le résultat de cette récente découverte est une preuve frappante comme on commet des

erreurs en se hâtant de condamner trop vite les écrits de l'antiquité à cause de leur apparente contradiction, et combien, en somme, on doit ajouter foi aux traditions de l'Eglise que les incrédules qualifient de vaines légendes élevées à la hauteur de l'histoire.

Cécile était une jeune fille d'une haute naissance, élevée dès son berceau dans la religion chrétienne. Elle avait consacré sa virginité à Dieu, mais comme on l'engageait à épouser un jeune homme nommé Valérien, aimable, riche et appartenant à une famille patricienne, elle ne refusa pas, car elle avait reçu du ciel l'ordre d'obéir à ses parents; la même voix céleste l'avait aussi assurée qu'elle et son fiancé garderaient leur virginité et verseraient leur sang pour la foi. Le passage suivant des actes de la conversion de Valérien, nous ramène de nouveau sur la voie appienne, près de la chapelle *Domine quo vadis.*

Cécile passait son temps dans le jeûne et la prière, ne sachant pas encore comment elle échapperait à son engagement avec Valérien. Elle avait un cilice sous les riches habits que ses parents la forçaient de porter à cause de leur haute position (1). Pleine de confiance en Dieu, elle remettait cependant d'un jour à l'autre à informer Valérien de son désir de vivre chaste et du vœu qu'elle avait fait à Dieu. Enfin le jour des noces arriva, on fit de grands préparatifs pour cette fête, les musiciens étaient réunis; des bouquets de fleurs brillantes et d'un parfum exquis arrivaient avec les félicitations des amis de la jeune fiancée; les présents de noces, des bijoux précieux arrivaient en abondance. Comme une colombe tremblante à l'approche du faucon, Cécile, pleine de crainte, se retira dans sa chambre et pria ardemment Dieu de lui faire connaître sa volonté. Elle fut exaucée, son ange gardien était près d'elle et lui dit ce qu'elle avait à faire.

La nuit arriva. Un silence solennel avait succédé au bruit et à l'agitation de la maison, les invités s'étaient retirés pour prendre leur repos, et Valérien attendait avec impatience la chute du jour. Cécile se rend à sa chambre et lui dit : " ami très cher et bien-aimé, j'ai un secret à vous communiquer, mais il vous faut jurer que vous ne le divulguerez pas (2)." Valérien promit par serment de garder son secret.

Alors elle lui dit : " Je veux que vous sachiez que j'ai un ange de Dieu pour ami, et qu'il protège mon corps avec un soin jaloux. S'il a la moindre idée que vous éprouvez un amour impur pour moi, il sera si courroucé contre vous qu'il

(1) " Cecilia autem in carne induta cilicio, extrinsecus aureis induta erat vestibus." *Acts.* Surius, November 22.

(2) Nox venit in qua cum suo sponso in separato cubiculo quietem noctu et silentium sic eum est allocuta : Carissime et dulcissime adolescens, habeo arcana, &c. Volo te scire me angelum Dei habere amicum, &c.—*Acts* Surius, Nov. 22.

vous détruira dans la fleur de votre jeunesse, mais s'il voit que vous m'aimez d'un amour chaste et pur et que vous vouliez me laisser conserver ma virginité, alors il vous aimera comme il m'aime et il vous donnera des preuves de sa puissance."

En entendant ces paroles, Valérien, effrayé, mais en même temps touché de la grâce, lui dit : " Si vous voulez, ma bien-aimée, que je croie tout ce que vous me dites, montrez-moi l'ange et je ferai tout ce que vous demandez, mais si je constate que vous aimez un autre homme, je vous tuerai ainsi que lui avec mon épée (1)."

Cécile répondit : " Si vous suivez mon avis et que vous promettiez de vous faire régénérer dans les eaux du baptême et de croire en Dieu le Père et en son Fils Jésus-Christ, il vous sera permis de voir cet ange.

—Et qui va me purifier afin que je le voie? demanda Valérien.

—Dans une certaine place, il y a un vieillard, répondit la vierge avec joie et animation, il sait bien comment vous purifier afin que vous voyiez l'ange.

—Et où est-il ?

—Je vais vous le dire. Rendez-vous à la troisième borne militaire de la voie appienne (2). Vous verrez là quelques pauvres assis et demandant l'aumône aux passants. Ces pauvres me sont chers et connaissent mon secret. Quand vous les verrez, donnez-leur ma bénédiction et dites : Cécile m'envoie à vous afin que vous me montriez où demeure un saint vieillard nommé Urbain, car j'ai un message pour lui, et quand vous verrez Urbain, racontez-lui tout ce que je vous ai dit, et quand il vous aura purifié, mettez vos plus beaux habits, venez dans cette chambre et vous verrez l'ange qui deviendra votre ami et fera pour vous tout ce que vous lui demanderez."

Valérien suivit les instructions de la jeune vierge, et trouva les pauvres sur la voie appienne près du temple de Mars, il leur donna des aumônes abondantes, appela l'un d'eux à l'écart, et s'acquitta du message de Cécile. Il fut conduit dans les catacombes en présence d'Urbain, qui l'instruisit et le baptisa ; et, quand il retourna dans sa chambre, il vit un bel ange à côté de Cécile. Il convertit à son tour son frère Tiburce, qu'il avait conduit à Urbain dans les catacombes. Le martyre des deux frères suivit bientôt leur conversion, et telle fut la fermeté de leur foi pendant leur supplice que

(1) "Si vis, carissima, ut credam iis quæ dicis, ostende mihi ipsum angelum, et si intellexero eum esse verum angelum, faciam quæ hortaris, &c."

(2) La troisième borne militaire, à peu près à un quart de mille de *Domine, quo vadis.*

l'exécuteur et quelques assistants furent convertis à la foi, et se joignirent à eux pour recevoir la palme du martyre.

On laissa vivre Cécile plus longtemps. On ne sait pas si ce fut à cause de sa famille, de sa rayonnante beauté, ou parce que le préfet Amachius avait l'espoir de vaincre sa constance qu'elle fut épargnée pendant quelques mois. Enfin il résolut de la mettre à mort secrètement, par la suffocation ; il la fit enfermer dans sa chambre de bain après avoir fait fermer toutes les issues par lesquelles la vapeur pouvait s'échapper, et fit chauffer l'eau outre mesure : elle fut laissée là pendant un jour et une nuit. Quand l'officier envoyé par le préfet entra dans cette chambre, à sa grande surprise, il la trouva aussi fraîche et aussi belle qu'auparavant, et elle avait conservé toute la vigueur de ses membres ; il s'en retourna raconter cette nouvelle étonnante au préfet qui lui donna ordre de la mettre à mort avec l'épée. Trois fois il la frappa, mais soit que la commisération ou que la puissance divine affaiblît son bras, la tête ne fut pas séparée du tronc. Il était défendu par la loi romaine de frapper plus de trois fois, en sorte qu'il s'en alla laissant la jeune vierge dans cet état ; le sang coulait de sa blessure et inondait ses vêtements. Les fidèles se précipitèrent dans sa chambre pour entendre ses dernières paroles et pour recueillir de son sang. Ils la trouvèrent étendue sur le plancher, et quand ils s'approchèrent pour étancher le sang de sa blessure, elle leur adressa des paroles de consolation, et donna à chacun des avis. Elle resta dans cet état pendant trois jours, jusqu'à ce que le pape Urbain fût venu lui dire un dernier adieu ; alors, élevant un peu la tête, elle lui dit avec un sourire de joie combien elle avait prié afin de le voir encore une fois et lui confier pour les pauvres de Jésus-Christ la maison et les champs qui lui appartenaient ; quand elle eut fait cet acte de dernière volonté, elle pencha doucement sa tête en arrière et expira. On porta, sans déranger la position dans laquelle elle était morte, son corps dans les catacombes de saint Calixte, et placée dans un cercueil de cyprès, elle fut enterrée près de la voûte où les vicaires de Jésus-Christ reposent en paix.

Plusieurs siècles s'écoulèrent jusqu'à l'époque où Paschal I monta sur le trône pontifical. Dans la première année de son règne, il transporta, dans différentes églises, les reliques de beaucoup de martyrs prises principalement dans les catacombes de saint Calixte.

Vingt-huit voiturées de ces reliques furent transportées dans le Panthéon (1), les reliques des papes furent déposées dans l'église Saint-Pierre. Ce pontife voulait aussi exhumer les reliques de sainte Cécile, mais il ne put les trouver à cause

(1) Voir Panciroli. "Sta Maria della Rotonda."

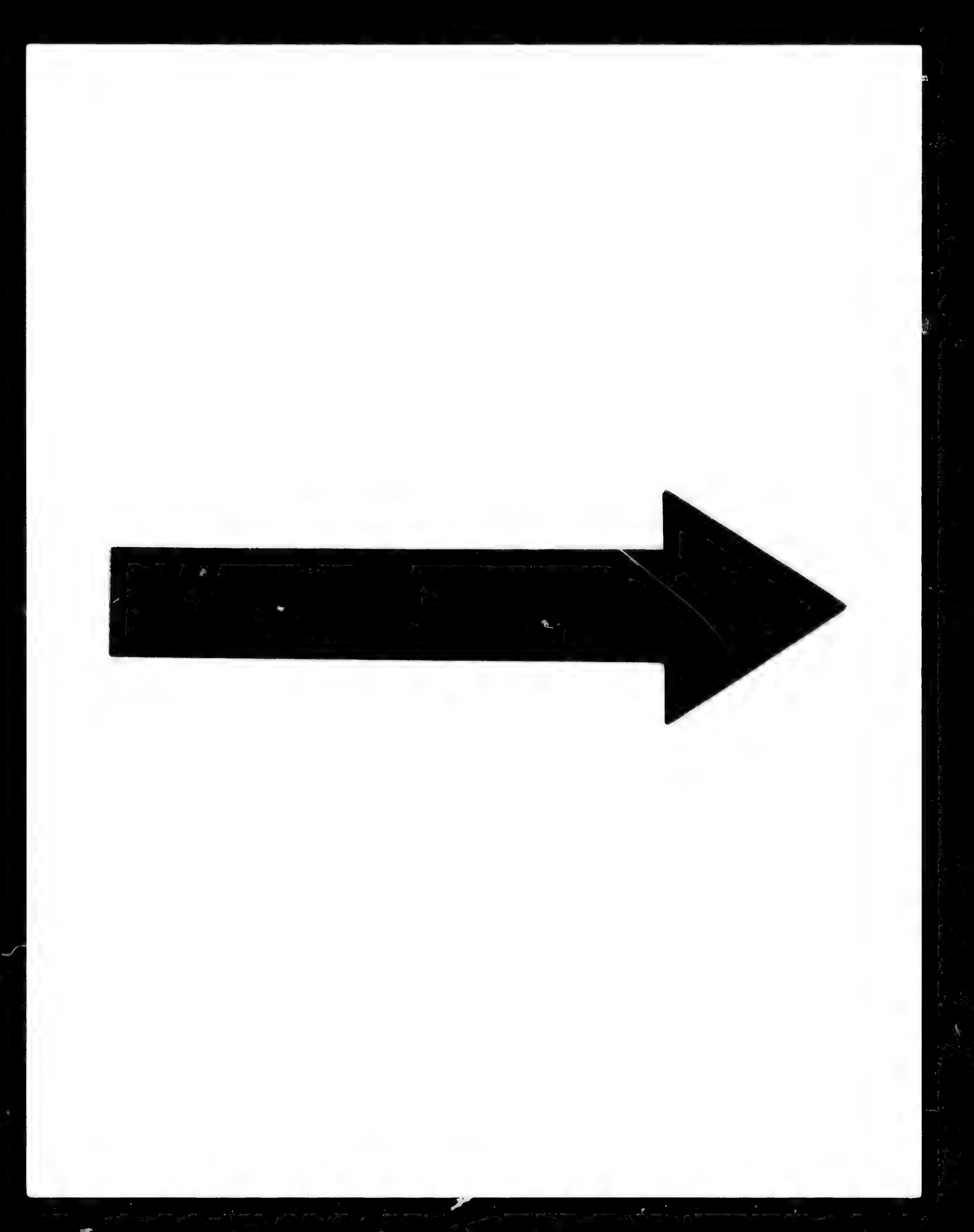
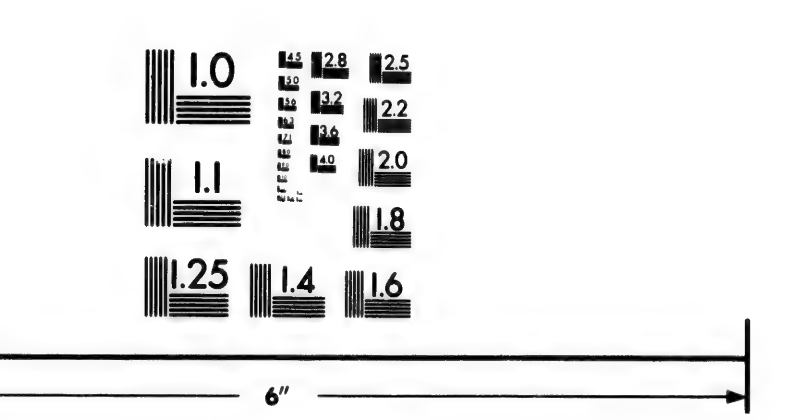
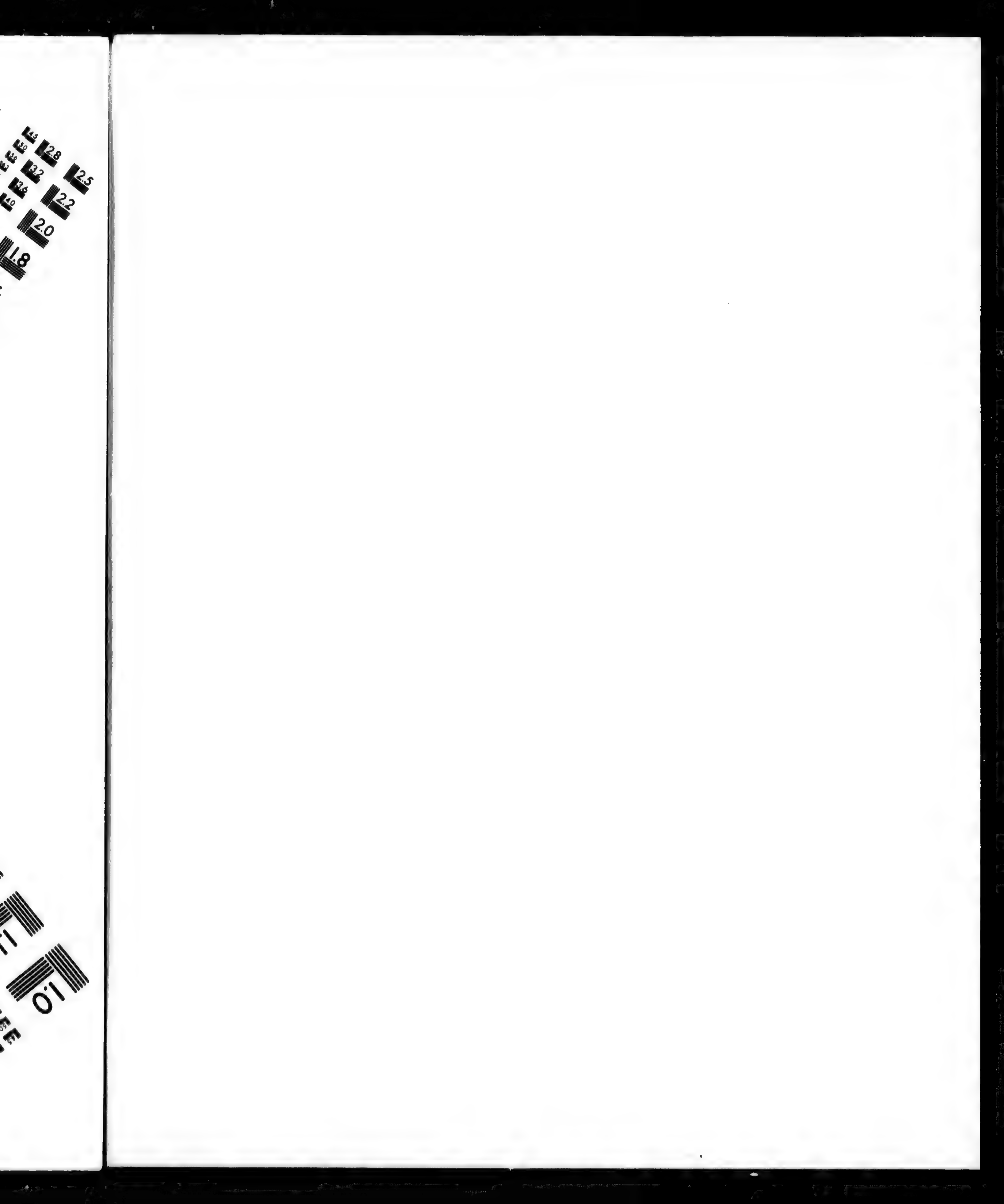


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





des décombres qui obstruaient la place où elles étaient, et il dut renoncer à son projet.

Quatre ans après il eut un songe dans lequel sainte Cécile lui apparut et lui dit que quand il avait fait enlever les reliques des papes, elle était si près de lui que tous deux auraient pu s'entretenir ensemble. En conséquence, il recommença ses recherches, et trouva le corps à la place indiquée, " aussi bien conservé que lorsqu'il avait été mis dans le tombeau de cyprès ; il était vêtu de riches habits ornés d'or, des linges imbibés de son sang étaient roulés à ses pieds." C'est lui-même qui raconte ce fait. Il ajoute qu'il couvrit le corps avec de la soie et de la gaze, le déposa dans un sarcophage et le plaça sous l'autel de l'église de Sainte-Cécile *in Transtevere.*

Huit cents ans après, c'est-à-dire en l'an 1599, le cardinal Sfrondati, titulaire de sainte Cécile, était à réparer l'église, quand les ouvriers, creusant des fondations en-dessous du maître-autel, tombèrent sur deux sarcophages en marbre. L'un d'eux fut ouvert en présence de témoins compétents, il contenait un cercueil en bois de cyprès. Le cardinal lui-même enleva le couvercle du cercueil. Il vit d'abord les étoffes précieuses avec lesquelles Paschal I avait couvert le corps. Leurs couleurs étaient passées, mais le tissu était intact, et à travers leur transparence on pouvait voir l'or qui ornait la robe dont la sainte était vêtue. Après un moment d'hésitation, le cardinal enleva avec précaution cette soie et cette gaze, et le corps virginal de sainte Cécile apparut dans la même attitude qu'elle avait lorsqu'elle rendit le dernier soupir sur le parquet de sa chambre, et que ni les assistants, ni Urbain, ni plus tard Paschal I n'avaient osé déranger. Elle était là, vêtue de sa robe précieuse sur laquelle des taches de sang étaient encore visibles, à ses pieds étaient ces linges que Paschal et son biographe avaient mentionnés. Couchée sur le côté droit, ses bras étendus sur son corps, elle avait l'air d'une personne plongée dans un profond sommeil. Sa tête était tournée vers le couvercle du cercueil, ses genoux étaient légèrement repliés. Le corps était parfaitement conservé, et par un miracle évident, après plus de quinze siècles, il avait conservé toute sa grâce et la position modeste qu'elle avait lorsqu'elle rendit son âme à Dieu sur le parquet de sa chambre de bain.

" Le Seigneur conserve tous les os de ses serviteurs, il n'en perdra pas un seul." On ne peut guère trouver une confirmation plus éclatante de cette promesse divine que dans ce miracle ; il venge aussi la vérité des traditions de l'Eglise contre les railleries auxquelles elles sont en butte et console le pieux catholique attristé par les schismes et les hérésies de nos jours. Le corps fut exposé à la vénération des fidèles pendant trois ou quatre semaines, et c'est pendant ce temps-là

que Maderna fit sa célèbre statue de sainte Cécile ; ensuite le cercueil fut refermé (1). La statue fut placée au-dessous de l'autel que le cardinal fit construire pour célébrer cet événement. (2) La difficulté qui s'élève dans les actes des martyrs du fait qu'il n'y eut point de pape du nom d'Urbain sous Commode et Aurèle s'évanouit en effaçant le mot pape ; car de Rossi a découvert qu'il y avait un saint Urbain évêque et martyr enterré dans la même crypte que le pape Urbain, cet évêque mourut cinquante ans après sainte Cécile. C'est de là que vient l'erreur. Les compilateurs des actes tels que nous les avons maintenant, voyant le tombeau de sainte Cécile près de celui du pape Urbain et voyant saint Urbain dans les documents qu'ils compilaient, confondirent un nom avec l'autre. De là l'histoire de sainte Cécile reste sans même l'apparence de contradiction. Quant aux critiques soulevées contre l'opinion de M. de Rossi, elles sont d'une faiblesse désespérante. Il faut se rappeler aussi que les écrivains français qui ont tant approfondi les actes et les légendes de sainte Cécile n'ont pas eu l'avantage de voir et d'étudier les cryptes récemment découvertes dans les catacombes de saint Calixte. (3)

C'est une chose intéressante de constater comme les archives de la foi écrites, dans les premiers âges du christianisme, sur des morceaux de pierre et scellées avec du sang ont été déchiffrées par les antiquaires modernes, pour arrêter les erreurs d'une raison dévoyée et donner plus de force aux traditions de la foi par l'autorité incontestable de leur témoignage. Dans ce siècle de scepticisme, ce qu'on lit dans les catacombes est prodigieux. Des milliers de personnes, égarées dans l'obscurité parce qu'elles n'étaient conduites que par la faible lumière de la raison, sont chaque jour ramenées à la vérité par le flambeau qui les guide dans ces labyrinthes. Celui qui s'y aventure peut lire sur ces pierres la doctrine consolante du pardon des péchés et celle de la présence réelle dans le Saint Sacrement. Par des milliers de monuments on lui parle de l'efficacité de la prière pour les morts. Au-dessus des autels il trouve la sainte Vierge et l'Enfant Jésus grossièrement dessinés avec des couleurs passées, mais aussi véritablement peints que, sur les autels des cathédrales modernes, ils le sont dans toute la magnificence de l'art.

Il y a des incrédules qui, incapables de résister aux preuves écrasantes de la tradition, voudraient nous faire croire que ces monuments sacrés du passé, les actes des martyrs et

(1) Rossi, pag. 267. Panciroli, Martinelli, etc.

(2) " Aperuit ostium et inveniens eos simul extensis manibus orantes et faculam ardentem videns, exterritus est."—*Acts.*

(3) Une brochure intéressante a été publiée récemment sur Rome par un Jésuite anglais, elle est intitulée : " Les Saints Lieux."

les miracles burinés sur leurs tombeaux sont des rêves de quelques enthousiastes, d'habiles inventions d'une fraude pieuse. Si ce que disent les pères de la réforme est vrai, les catacombes deviennent encore plus terribles avec leurs horreurs historiques, leurs morts qui dorment de leur dernier sommeil, et leurs tombeaux qui racontent leurs souffrances et qu'ils ont été les victimes d'une imposture gigantesque, imposture sanctionnée par les miracles du Très-Haut.

Comment expliquer la conduite de quelques écrivains modernes qui non-seulement rejettent les conséquences frappantes des catacombes comme archives des premiers âges de la foi, mais encore jettent le ridicule sur le respect que les catholiques portent à ces vénérables annales du passé. Il n'y a pas une nation, pas même un individu qui n'ait instinctivement du respect pour les choses de l'antiquité. Les Romains vénéraient le premier pont qui fut jeté sur le Tibre. Longtemps après que de magnifiques arches en pierre eussent été construites dans cette rivière, ils conservaient encore tant de respect pour le vieux pont en bois qu'ils en avaient confié la garde à des prêtres du temple, d'où est venu le mot pontife, du latin *pons*, un pont. Il n'y a point de fortune capable d'acheter les antiques ameublements et les peintures moisies des châteaux du moyen-âge en Europe. Une boucle de cheveux, la photographie d'un ami, les souvenirs d'un amour perdu, on les porte à ses lèvres avec respect. Aux antipodes un pauvre exilé irlandais conservera précieusement dans son livre de prières une fleur du buisson d'aubépine qui se trouve près de sa chaumière. Ce respect universel pour les souvenirs du passé doit-il donc être considéré comme une sotte superstition quand il s'agit des souvenirs de la primitive Église ?

L'histoire a ses reliquaires et ses monuments. Elle nous montrera la fontaine où Numa conçut le plan gigantesque du paganisme, où Annibal planta ses tentes sous les murs de Rome, où Cicéron parla, où César tomba, la roche tarpéienne, où " le traître tombait, guéri de son ambition." Et l'histoire de notre noble et sainte religion ne pourrait pas nous montrer les places rougies du sang des martyrs, et la postérité reconnaissante ne pourrait pas s'agenouiller pieusement sur les tombeaux de nos pères dans la foi, qui moururent pour conserver et défendre le dépôt sacré de la révélation du christianisme ! ...

Nous pourrions encore nous étendre sur les intéressants souvenirs de l'église *Domine, quo vadis?* mais il faut nous hâter ; le jardin de l'histoire est en fleur autour de nous, notre bouquet augmente en volume, nous devons garder une place pour les fleurs embaumées que nous avons à cueillir dans notre promenade à la Mamertine.

CHAPITRE VII.

LES DERNIÈRES HEURES DES APÔTRES.

Discede adulter Jupiter,
Stupro sororis ablite,
Relinque Romam liberam,
Plebemque jam Christi fuge

Te Paulus hinc exterminat,
Te sanguis exturbat Petri,
Tibi id quod ipsi amaveras
Factum Neronis officit."

PUDENS.

I.

Nous lisons dans Dion Cassius (liv. LXVI), que la journée la plus terrible que l'on rencontre en lisant l'histoire fut celle où le Vésuve fit soudainement éruption avec une fureur épouvantable, détruisant plusieurs villes et changeant en désert le jardin de l'Italie. "Alors survinrent une grande sécheresse et de violents tremblements de terre, en sorte que la plaine devint en ébullition, et les collines disparaissaient; on entendait des bruits souterrains semblables au tonnerre, et sur la terre c'était comme des rugissements, et la mer faisait un grand bruit, et les cieux retentirent, puis on entendit un épouvantable craquement comme si la montagne s'entr'ouvrait, de grosses pierres furent lancées dans l'espace, puis des feux et de la fumée en si grande quantité que l'atmosphère en était assombrie et que le soleil en fut complètement caché comme dans une éclipse."

Mais le jour où les apôtres Pierre et Paul furent mis à mort fut plus terrible encore par ses conséquences. La destruction causée par l'éruption volcanique, de grandes villes enterrées sous les cendres, la dévastation, la ruine et la mort jetées de ce cratère sur cette contrée désolée, tout cela fut assez vite oublié, et enseveli plus profondément que la lave qui coula sur les villes disparues. Il n'en fut pas ainsi du martyre des apôtres de Jésus-Christ. Dix-huit siècles passés sur les souvenirs émouvants de leurs dernières heures ne les ont pas fait oublier. Leur mort fut pour l'Eglise, encore dans l'enfance, ce qu'est une éclipse pour le soleil. L'astre lumineux lui-même ne disparaît que pour quelques instants et reparaît ensuite plus brillant et plus éblouissant; mais le

christianisme, qui est le soleil de l'ordre moral, fut complètement éclipsé le jour où ces glorieux apôtres terminèrent leur carrière terrestre.

En revenant à la Mamertine, après avoir rencontré Notre-Seigneur sur la voie appienne, Pierre rencontra des soldats qui avaient appris son évasion et qui se saisirent de lui. Sachant bien qu'il était sur le point de mourir pour la foi, il nomma dans cette prison son successeur au Saint Siège, c'était Lin, converti par l'apôtre et son compagnon depuis plus de vingt ans.

Selon Cornelius à Lapide, Martinelli et autres, saint Pierre écrivit sa seconde épître de la Mamertine. Très-probablement aussi saint Paul dicta dans un des appartements de la prison supérieure son dernier et déchirant adieu à Timothée. Il semblerait que ces deux grands apôtres furent transportés en esprit dans des temps à venir, et que Dieu leur permit de voir comme ils voient maintenant dans les cieux les subterfuges de l'hérésie et ses attaques contre l'Église de Jésus-Christ. Saint Pierre proclame de la Mamertine la grande doctrine fondamentale de l'Eglise infaillible comme une lumière qui brille dans l'obscurité jusqu'à ce que les jours soient finis. Peut-être bien loin à l'horizon du temps il vit une île charmante, se tenant sous les rayons du soleil de la sainteté, disparaissant, par l'orgueil, dans les nuages de l'erreur et du doute, à cause du faux principe de l'interprétation particulière de l'Ecriture Sainte. Ceux qui sont hors de l'Église catholique, et qui bâtissent leurs espérances sur ces fondations toujours chancelantes et changeantes, peuvent-ils lire la triomphante épître (la seconde) que saint Pierre a écrite de la Mamertine, sans avoir la conscience de leur erreur? Comme le glas solennel de la cloche de la brume, dans les nuits sombres, met en garde les marins contre le voisinage des rochers et leur indique la direction du port, ainsi l'avis solennel d'un père mourant à ses enfants plongés dans l'erreur, après dix-huit siècles, les paroles dernières de saint Pierre sont parvenues jusqu'à nous, avec leur consolation et leur teneur.

" Certain que bientôt je quitterai ma tente comme Notre-Seigneur Jésus-Christ me l'a signifié.........

" Mais j'aurai soin que même après ma mort vous puissiez souvent vous rappeler le souvenir de ces choses. Car ce n'est point en suivant des fictions ingénieuses que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais c'est après avoir été les spectateurs de sa grandeur.

" Car il reçut de Dieu le Père honneur et gloire, lorsque descendant de la gloire magnifique cette voix vint à lui : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le.

" Et cette voix apportée du ciel, nous l'entendîmes nous-mêmes lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte.

" Et nous avons la parole plus ferme des prophètes à laquelle vous faites bien d'être attentifs comme à une lampe qui luit dans un lieu obscur jusqu'à ce que le jour brille et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs.

" Comprenant bien avant tout que nulle prophétie de l'Ecriture ne se fait par une interprétation particulière.

" Car ce n'est pas par la volonté des hommes que la prophétie a jamais été apportée, mais c'est par l'inspiration de l'Esprit-Saint qu'ont parlé les saints hommes de Dieu........

" Mais il y a une chose que vous ne devez pas ignorer, mes bien-aimés, c'est que devant le Seigneur un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour.

" Le Seigneur ne retarde point l'accomplissement de sa promesse comme quelques-uns se l'imaginent, mais il agit patiemment à cause de nous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous recourent à la pénitence.

" Mais le jour du Seigneur viendra comme un voleur, et en ce jour-là les cieux passeront avec une grande impétuosité et les éléments seront dissous par la chaleur, et la terre et ce qu'elle contient sera consumé par le feu.

" Puis donc que toutes ces choses doivent être détruites, quels ne devez-vous pas être en sainteté de vie et en piété.

" Attendant et hâtant l'avènement du jour du Seigneur, jour où les cieux embrasés seront dissous et où les éléments seront fondus par l'ardeur du feu. Mais nous attendons selon sa promesse de nouveaux cieux et une nouvelle terre dans lesquels la justice habite.

" C'est pourquoi, mes bien-aimés, vivant dans l'attente de ces choses, apportez tous vos soins à ce qu'il vous trouve en paix, purs et sans aucune tache. Et croyez que la longanimité de Notre-Seigneur est un moyen de salut, mais notre très-cher frère Paul vous l'a écrit, selon la sagesse qui lui a été donnée.

" Comme il le fait aussi dans toutes ses lettres où il parle de ces choses et dans lesquelles il y a quelques endroits difficiles à entendre, que les hommes ignorants et légers détournent en de mauvais sens aussi bien que les autres écritures, pour leur propre perte.

" Vous donc, mes frères, qui en êtes instruits d'avance, prenez garde à vous, de peur qu'entraînés par l'erreur des insensés, vous ne veniez à déchoir de votre propre fermeté.

" Croissez au contraire dans la grâce et dans la connaissance de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. A lui la gloire maintenant et au jour de l'éternité, amen." (1)

Sur le chemin qui conduit à Saint-Paul hors les murs, il

(1) 2 St-Pierre.

y a une petite chapelle, elle est érigée à la place où l'on pense que les apôtres prirent congé l'un de l'autre en s'en allant au martyre. Cette faveur a pu leur être accordée par leurs gardiens gagnés par les chrétiens qui suivaient tout en larmes leurs apôtres bien-aimés, elle put leur être accordée aussi par les soldats eux-mêmes, quelques-uns d'entre eux, non-seulement leur étaient favorables, mais encore souffrirent le martyre avec saint Paul. La tradition veut que saint Denis l'aréopagite, fût présent, car dans son épître à Tite, il donne les paroles d'adieu que ces deux grands serviteurs de Dieu se dirent. Saint Paul dit à saint Pierre: "que la paix soit avec vous, fondateur de l'Eglise, pasteur des brebis et de tout le troupeau de Jésus-Christ;" et saint Pierre dit à saint Paul: "allez en paix, prédicateur du bien, médiateur de salut, et guide du juste." Ces paroles, avec la référence à saint Denis, sont gravées, en vieux style italien, sur un marbre au-dessus de la porte de la petite chapelle. A quelle époque cette chapelle fut-elle érigée en premier lieu à cette place? C'est ce qu'on ne pourrait dire. Au temps de Pie IV (1559) il y avait là, au milieu du chemin, une petite chapelle commémorative de cet événement. Les pèlerins de la sainte Trinité en avaient obtenu la jouissance du Saint-Père, et bâtirent à la place de l'église en ruine la belle petite chapelle que l'on voit maintenant sur le bord du chemin. Saint François du *Torre dei specchi* avait une vigne vis-à-vis, et il avait l'habitude de placer des fleurs sur l'autel, en l'honneur des saints apôtres.

Les derniers adieux prononcés, adieux que la foi leur disait ne devoir être que pour quelques heures, ils se séparèrent. Saint Paul fut conduit à environ deux milles plus loin, dans une vallée appelée *ad aquas salvias*, et on amena saint Pierre sur le Janicule, qui faisait alors partie du Vatican et où on avait l'habitude de crucifier les malfaiteurs juifs. Il avait encore ses chaînes que l'on voit maintenant dans son église; il donnait des instructions et des avis aux nombreux fidèles qui le suivaient sans songer qu'ils risquaient leur vie en manifestant ainsi leur affection à leur pasteur; on traversa le pont sublicien et on arriva bientôt sur le sommet du Janicule. L'orgueilleuse cité païenne s'étendait devant eux, ses temples éclatants, ses palais princiers réfléchissaient les rayons du soleil couchant. Hélas! tout cela n'était que les demeures de tous les genres d'idolâtrie suggérés par les démons qui se moquaient de la crédulité et de l'aveuglement des hommes. Il est probable que saint Pierre savait qu'un jour viendrait où la foi triompherait dans cette même ville, plongée maintenant dans les ténèbres et les ombres de la mort. Pendant qu'il exhale sa dernière et fervente prière pour la conversion de Rome, on arrive au lieu fixé pour le crucifiement.

Pendant les derniers préparatifs de l'exécution, les chrétiens qui l'avaient suivi se pressaient autour de l'apôtre pour embrasser ses mains, et écouter encore ses avis paternels et recevoir ses adieux. Il leur dit beaucoup de choses sur l'Eglise, les martyrs, le triomphe final du christianisme. Puis tombant en extase, il vit la malheureuse ville de Jérusalem, comme si elle eût été devant lui dans les plaines d'Ostie, l'heure fatale et son destin terrible écrits en caractères de feu sur les nuages au-dessus de sa tête. En quelques phrases courtes, rapides, il dit ce qu'il voyait à ceux qui l'entouraient; la coupe de l'iniquité des juifs remplie jusqu'au bord, l'accomplissement des prophéties pendant la troisième année du règne de son troisième successeur; les rues inondées de sang par les massacres de la guerre civile, les Romains retranchés autour de la ville, abattant ses murailles, des anges ministres de la vengeance de Dieu, jetant sur la ville la famine, la peste, la mort; le temple en feu s'écroulant dans un craquement, plus d'un million de ses concitoyens mis à mort, cent mille Juifs faits prisonniers, et le peuple qui avait demandé que le sang du Messie retombât sur lui et sur ses enfants, dispersé aux quatre vents du ciel. " O Jérusalem, s'écria l'apôtre, les yeux baignés de larmes, ô Jérusalem, toi qui as tué les prophètes et le roi des prophètes, si tu avais seulement connu ce qui s'est fait pour ton salut." Tandis qu'il parlait, l'un des soldats le poussa rudement sur la croix qui était prête à recevoir sa victime. Il demanda à être crucifié la tête en bas, comme étant plus infâmant que le crucifiement de Jésus. Il fut cloué à la croix. Tant qu'il en fut capable il parla à ceux qui se trouvaient là.

Deux anges apparurent de chaque côté de la croix et chantèrent en alternant un des psaumes inspirés à David, et après deux heures d'agonie, le grand apôtre passa de cette terre de douleur dans le séjour de son divin Maître qu'il alla rejoindre pour l'éternité (1).

(1) Il existe une tradition qui va à dire que la femme et la fille de saint Pierre souffrirent le martyre, et qu'il fut présent lors de la mort de la première. C'est seulement une pieuse tradition qui nous donne ce fait, et il n'est pas encore entré dans le cours majestueux de l'histoire. Cependant dans une lettre de Clément d'Alexandrie, citée par Orsi, vol. IV, nous voyons que son nom était Hacca. Saint Pierre la rencontra comme elle s'en allait au supplice, il l'encouragea à être ferme et courageuse et lui dit : " Hacca, *memento Domine!* " On pourra s'étonner que l'apôtre ne prit que le temps de dire une couple de mots, rappelant dans cette phrase briève les souvenirs émouvants du passé. La passion, la résurrection, la doctrine consolante de la vie éternelle sont tellement enveloppées dans le nom de Jésus, qu'elles en sont inséparables. Où et quand la bonne Hacca reçut-elle sa couronne? nous laissons au lecteur le soin de s'en enquérir quand il la rencontrera à la porte du royaume céleste où sans doute elle prend soin des clefs avec son portier Pierre.

Quand les bruits eurent cessé et que la ville fut plongée dans le sommeil, on vit s'avancer au milieu de la nuit, une petite bande des disciples qui s'arrêtaient souvent pour écouter ou pour se retirer à l'ombre d'une arche ou d'un portique, jusqu'à ce qu'ils se trouvassent au-delà du Tibre, sur le sommet du Janicule, où le corps inanimé de saint Pierre était encore suspendu à la croix à laquelle les exécuteurs l'avaient cloué par les mains et par les pieds. C'était un bien triste spectacle. La barbe et les cheveux du vénérable apôtre étaient maculés du sang qui avait coulé de ses blessures, il en était de même de ses membres amaigris par l'âge et les travaux apostoliques. Cette figure dont la vue seule guérissait les paralytiques et les lépreux n'avait plus d'expression, cet œil qui avait contemplé si souvent le Verbe incarné était éteint. Ces pieds que Jésus avait lavés, qui avaient porté le salut dans les provinces et les royaumes étaient traversés par des clous, de même que cette main qui avait levé le paralytique dans le vestibule du temple, Tabitha de sa bière, touché le fils de Pudens pour le ressusciter. Cette langue qui avait reproché son déicide à la maison d'Israël, qui avait prêché au milieu de Jérusalem avec tout le feu du Saint-Esprit, au point de faire adorer par les Juifs ce Jésus auquel ils avaient préféré Barabbas; cette langue était maintenant silencieuse.

Parmi ceux qui étaient venus pour enlever le corps de Pierre, se trouvait Timothée (le fils ressuscité de Pudens) et son honorable père. Ils avaient le cœur brisé; les étoiles mêmes semblaient prendre part à cette affliction tant était faible et vaporeuse la lumière qu'elles projetaient sur le corps du martyr, et sur le groupe de personnes qui contemplaient en pleurant cet affligeant spectacle. Mais la tendresse virginale n'arracha aucun cri à Pétronille, à Prudentiana et à Praxède, qui aidaient Claudia Basilista et d'autres femmes chrétiennes à recueillir chaque goutte du sang précieux avec des éponges, et à déposer dans des cassettes le sable saturé de ce même sang.

Aucun bruit ne venait interrompre le silence de mort de la nuit si ce n'est celui de sanglots étouffés et quelques légers murmures semblables aux échos d'une mélodie lointaine, que laissaient échapper ceux qui enlevaient les clous qu'ils déposaient dans une serviette; d'autres prirent dans leurs bras, avec un saint respect, le corps du chef de l'Eglise; ils l'enveloppèrent dans un linceul et l'emportèrent tout tremblants de crainte d'être surpris, par des sentiers et des bosquets jusqu'à une place déserte près du Vatican. Après avoir traversé une suite de longs et étroits corridors, véritable labyrinthe, ils arrivèrent à la place où ils étaient attendus avec anxiété par quelques prêtres et quelques laïques de Rome, réunis dans le cœur même des catacombes.

Depuis la nuit après le crucifiement de saint Pierre, la crypte qui se trouvait près du cirque de Néron, et dans laquelle son corps était exposé, devint un lieu de prière, un but de pèlerinage pour les chrétiens. Ses successeurs regardaient comme le plus grand des privilèges de pouvoir reposer dans la mort auprès du grand pasteur du troupeau de Jésus-Christ. Dès l'année 106, un de ses prêtres, qui plus tard lui succéda sur la chaire pontificale, éleva un petit oratoire ou un tombeau sur le sépulcre. Il eut le sort de toutes les places consacrées au culte chrétien. Quand le Labarum donna la paix à la chrétienté, ce n'était plus qu'un monceau de ruines. Parmi les lieux chers aux chrétiens de Rome, le tombeau de saint Pierre tenait la première place. Constantin, qui entrait dans tous les sentiments de l'Eglise, et qui semblait avoir une dévotion particulière à saint Pierre, ordonna au sénat, aux légions et au peuple romain de s'assembler à un jour donné au cirque de Néron, là où le grand apôtre avait été si cruellement mis à mort. Il descendit de son char, se dépouilla de sa couronne d'or, se prosterna devant la confession de l'apôtre et versa des torrents de larmes. Alors prenant un pic il creusa de sa propre main les premières traces de la fondation, il porta sur ses épaules douze paniers de terre et commença ainsi la grande basilique qui est maintenant une des grandes merveilles du monde—" le plus grand temple que la main ou même l'imagination de l'homme ait jamais élevé au culte de Dieu."

II.

Baronius raconte ainsi le martyre de saint Paul :

" On dit que lorsqu'il se rendait au lieu de son exécution, suivi d'une immense foule, et qu'il fut arrivé à la porte de la ville, il rencontra une dame illustre nommée Plantilla (d'autres l'appellent différemment) nous croyons que c'est la mère de Flavia Domitilla mentionnée dans le martyrologe (20 mai) et dans les actes des saints Néré et Achille, qui fut baptisée par saint Pierre et qui mourut la même année que les apôtres. Paul la voyant pleurer, lui demanda son voile, promettant de le lui rendre, il voulait s'en bander les yeux avant d'être frappé avec l'épée, selon la coutume des Juifs. Elle y consentit bien volontiers. La place où ceci eut lieu, se trouve près de la porte Ostienne, elle est consacrée par une petite chapelle élevée en l'honneur de cet événement.

" Tandis qu'on le conduisait ainsi au supplice, il convertit trois des soldats qui l'accompagnaient, ceux-ci persévérèrent dans la foi et ils furent exécutés trois jours après par ordre de l'empereur."

Ces martyrs dont on célèbre la fête avec grande solennité,

sont Longin, Aceste, Mégiste. Quand enfin on arriva à la place fixée pour le martyre, l'apôtre récita quelques ferventes prières et il présenta joyeusement son cou à l'exécuteur. Cette place appelée *Ad aquas salvias* est à la troisième borne militaire de la ville ; là aussi par la suite furent exécutés un grand nombre de chrétiens, car d'anciens monuments attestent que Zénon et dix mille soldats y périrent. C'est là que tomba la tête de saint Paul, et, chose étrange, ce fut du lait au lieu de sang qui coula des veines de son cou. Ce fait prodigieux est non seulement raconté dans les actes plus haut mentionnés (attribués au pape Lin qui était peut-être témoin oculaire) mais encore il est confirmé par plusieurs autres témoignages. Saint Ambroise, parlant de ce fait comme certain et indubitable, se sert de ces expressions : "On dit que lorsque saint Paul fut frappé sur la nuque par l'épée de l'exécuteur, ce fut un ruisseau de lait qui coula au lieu de sang en sorte que son martyre fut magnifique au lieu d'être sanglant, ce qui chez Paul n'est pas merveilleux. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il abonda en lait lui qui était le nourricier de l'Eglise comme il le dit lui-même aux Corinthiens : " Je vous ai donné du lait à boire et non de la viande à manger ! " (1 Cor. 3). C'est évidemment la terre que Dieu promit à nos pères quand il dit : " Je vous donnerai une terre où couleront le lait et le miel." Il ne voulait pas parler de la terre que nous habitons et qui, mêlée avec l'eau, devient de la boue, mais celle dont parlait Paul, qui est toujours pure et agréable. Quel miel plus doux que les épîtres de saint Paul ? Quel lait plus blanc ? car elles sont comme les poitrines des églises qui donnent la nourriture du salut." Telles sont les paroles de saint Ambroise.

Saint Jean Chrysostôme, une grande autorité, parle ainsi : " Mais les paroles sont insuffisantes pour les louanges de Paul, qui a été décapité. L'épée qui trancha sa tête ne sera-t-elle pas transportée au ciel comme instrument de terreur pour la terre ? Comme elle est sainte cette place qui reçut son sang, lequel parut comme du miel sur les habits de celui qui l'avait exécuté, attendrissant son âme barbare et la rendant plus douce que du miel, en sorte que lui et ses compagnons furent convertis à la foi, etc."

Nous ne devons pas passer sous silence un autre fait qui a rapport à ce martyre, il n'est pas généralement mentionné dans les écrits, mais il est soutenu par la tradition constante de nos ancêtres. Quand la tête de saint Paul fut séparée de son corps, agitée par une puissance divine " *vi quàdam spiritus divinitus agitavit* " elle fit trois bonds, et immédiatement jaillirent trois fontaines de la terre. Dans la première fontaine l'eau avait le goût du lait, pas si prononcé dans la seconde et un peu moins encore dans la troisième, ce qui semblerait confirmer que ce fut du lait qui sortit de ses

veines avant le sang. Cette place appelée les " Trois fontaines " a toujours été célèbre parmi les chrétiens, et l'objet d'une dévotion particulière.

Le voile de Plantilla lui fut rendu par le saint dans une vision. C'est le même dont il est fait mention dans une lettre de Grégoire, et qui lui fut demandé par Constantina Augusta, mais comme il était renfermé dans une boîte avec les autres reliques de l'apôtre, le saint pontife ne voulut pas l'ouvrir pour le lui donner (1).

Le corps de saint Paul fut enlevé par Lucine, dame de famille patricienne, qui l'enterra dans son propre jardin sur la voie ostienne (2).

(1) Epist. Reg. liv. 3, epist. 3.

(2) Baronius, Annales, anno 69, No 10, et suivants.

—

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE VIII.

ALEXANDRE, PAPE ET MARTYR.

I.

Notre sujet nous conduit maintenant au merveilleux. Dans le passage que nous avons devant nous se trouvent des scènes charmantes. Si nous n'étions pas convaincu qu'elles sont dues au pinceau de l'histoire, il nous faudrait les attribuer à des poètes ou à des fantaisistes. Qu'elles aient été colorées et embellies par l'imagination, c'est possible, mais nous croyons qu'elles sont substantiellement vraies. Nous allons, par anticipation, donner les raisons de notre croyance en répondant à une question que l'on pourra naturellement nous poser. Croyez-vous donc que toutes les légendes qui se trouvent dans les vies des saints sont vraies ?

Pour tranquilliser ceux qui sont en-dehors de l'Eglise, et pour consoler les âmes timides parmi les chrétiens, nous répondons franchement : certainement non.

Il y a, nous l'avouons, un grand nombre de légendes qui doivent être rangées parmi les contes. La tradition pieuse est une déesse bénigne qui a sous sa protection une grande quantité de légendes merveilleuses, mais instructives et amusantes pour les personnes peu instruites. Ces légendes, comme des eaux boueuses, ternissent et parfois corrompent le ruisseau limpide de la vérité. Il y a de pieuses histoires se rattachant aux sanctuaires des grands pays catholiques, qui font passer agréablement plus d'une heure de loisir au coin du feu, cependant il est facile de déterminer la ligne de démarcation entre la vérité et la fable. Aux yeux de l'ignorant et de l'incrédule elles sont confondues comme dans un paysage où les arbres semblent toucher aux étoiles, et la lune sortir des profondeurs des forêts. Quand l'océan étincelle des feux du soleil couchant, il semblerait que l'oiseau de mer peut toucher des extrémités de ses ailes le sommet de la vague et le disque enflammé de l'astre du jour, et cependant combien de millions de milles les séparent !

Si quelques auteurs de légendes, mus par la crédulité ou

l'ignorance, ont entouré leurs saints favoris de récits populaires et d'une dévotion exagérée, ou s'ils ont adopté trop facilement les contes à sensation de pèlerins arrivés de contrées lointaines s'ensuit-il que toutes les histoires ont été écrites de cette manière ? N'y a-t-il pas une différence entre les pieuses inventions d'un autre âge trop crédule, racontées en famille, à la veillée, et les documents que l'homme studieux possède dans son cabinet de travail ? N'y a-t-il pas beaucoup de pages de l'histoire parfaitement authentiques ? Lisez ce qui suit concernant la rédaction des actes des martyrs et dites ensuite que ce sont des légendes.

Le pape Clément nomma sept notaires pour faire une collection des principaux faits et rédiger les actes des premiers martyrs. S. Fabien, pape et martyr, trouvant ce nombre insuffisant, leur adjoignit sept diacres et un même nombre de sous-diacres. Leurs écrits furent soumis à l'examen personnel du pontife, et ensuite déposés dans les archives de Rome. Les scènes des cours de justice, les entrevues entre les chrétiens martyrs et les juges tyrans, furent écrites par les païens eux-mêmes et conservés dans les archives judiciaires. Et ces actes, pris aux sources païennes, auxquelles il n'y a pas de vraisemblance de pieuse exagération, étaient lus dans certaines églises à l'anniversaire des exécutions des martyrs, comme le cardinal Baronius le remarque, comme il est prouvé par le chapitre treixe du concile de Carthage, par l'histoire de Grégoire de Tours, et par une lettre du pape Adrien à l'empereur Charlemagne. Toutes les vies des saints n'ont pas été abandonnées à des plumes crédules ou fantaisistes plus remarquables par la piété et le zèle que par l'habileté littéraire. Mais indépendamment de ces historiens ecclésiastiques qui ont écrit comme sous les yeux des pontifes romains, les plus grands docteurs, les plus beaux génies du catholicisme n'ont pas dédaigné ce travail. Saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome, Théodoret, parmi les Grecs ; et parmi les Latins, Ambroise, Augustin, Grégoire-le-Grand, Paulin, Bernard et Bonaventure ont écrit les vies des saints et ont rapporté des miracles dont ils déclarent avoir été les témoins oculaires.

“ Condamner d'un seul coup toutes ces histoires, dit un éminent écrivain français (Montaigne), me semble être singulièrement présomptueux. Quand saint Augustin affirme avoir vu un enfant aveugle recouvrer la vue sur le tombeau des saints Gervais et Protais, à Milan, faut-il l'accuser, ainsi que deux autres évêques, au témoignage desquels il en appelle, de simplicité, de crédulité et d'imposture ? Est-ce que de nos jours il y a quelqu'un qui soit assez présomptueux pour croire qu'il peut leur être comparé soit en piété, soit en savoir et en jugement ? ”

Et cependant dans les actes des martyrs et dans la vie des

saints que ces grands docteurs nous ont laissée, il y a des faits plus merveilleux que dans n'importe laquelle des légendes recueillies par la tradition ; ils prouvent la vérité de ce proverbe que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Aucune intelligence ne peut, même dans les plus grands écarts de l'imagination, inventer des histoires plus étonnantes que celles que nous trouvons dans ces écrits authentiques. Dans les manifestations mystérieuses de la Providence envers les hommes, nous trouvons des miracles et des merveilles de miséricorde et de bonté qui sembleraient être comme des rêveries de quelqu'enthousiaste s'ils n'étaient pas prouvés par une autorité divine.

Il y a dans la foi chrétienne un courage qui nous fait trouver peu de difficulté à accepter comme vraies les choses qui viennent de Dieu. Elles sont étonnantes parce qu'elles font partie du mystère étonnant du christianisme. Ceux qui rejettent tout ce qui est étrange sont des misérables victimes de l'orgueil, de la folie de leur jugement ; ce sont ceux qui mettent leur foi en un système qui saute d'une théorie à l'autre, semblable à ces oiseaux perchés dans les arbres pendant un vent impétueux ; quand ils trouvent qu'une branche n'est pas assez ferme, ils sautent sur une autre. Ils appellent foi, la profession d'une doctrine le matin et celle d'une autre contraire le soir. Il n'y a pas de doute qu'ils considèrent et approuvent secrètement l'immutabilité de la foi catholique. Celui qui regarde le soleil est ébloui, et perd pour un moment la faculté de regarder fixement d'autres objets, ainsi la victime de l'incrédulité, déroutée par l'incertitude, se détourne de la contemplation des vérités chrétiennes pour chercher son aise dans la liberté du libre examen, mais elle est bientôt entraînée dans l'erreur, comme un vaisseau sans guide sur l'immensité de l'océan.

Rejeter en bloc les écrits et les souvenirs conservés pieusement par le christianisme, c'est faire preuve d'une inconsistance qui doit faire monter la rougeur au front des hommes instruits. Y a-t-il une nation, une famille, un individu qui ne montre pas quelque respect pour les choses du passé ? Le figuier sacré, à l'ombre duquel on suppose que Romulus fut allaité par une louve, fut conservé pendant des siècles sur le forum romain.

Qu'est-ce que les anciens avaient de plus cher que leurs pénates, non pas tant à cause de leur aveugle et idolâtre superstition que parce qu'ils se représentaient leurs traditions de famille dans ces divinités domestiques.

Il y a des hommes qui se moquent du sang encore liquide trouvé dans quelque cavité des catacombes et qui donne-

raient des sommes considérables pour un faune brisé, ou pour une pièce d'argent couverte de vert de gris. S'il en est ainsi, pourquoi la tradition ne pourrait-elle pas nous montrer les lieux consacrés par le sang des martyrs, sanctifiés par leurs miracles et honorés par la présence de leurs restes mortels ?

II.

Les actes d'Alexandre commencent par le récit d'un événement qui plongea dans la stupéfaction la ville de Rome tout entière. Le préfet de la cité, devenu chrétien, avait mis en liberté douze cent cinquante esclaves.

La tyrannie de l'homme envers ses semblables fait monter la rougeur au front du chrétien. C'est le problème de notre existence. Qu'un homme puisse devenir la propriété d'un autre, qu'il puisse perdre ses droits moraux, et qu'il succombe à des traitements qu'on ne fait pas endurer aux brutes, cette anomalie constitue une des plus terribles formes des douleurs humaines. Dans les anciens temps, c'était le plus riche et le plus puissant qui pouvait causer le plus de mal à ses semblables. Les riches de Rome comptaient leurs esclaves par milliers, et la loi leur permettait le commerce des êtres humains comme à nous celui des bestiaux. Ils travaillaient sous le fouet dans les vignes, les carrières, aux édifices, souvent ils étaient chargés de chaînes et mouraient de faim ; les corps les plus délicats étaient exposés, presque sans vêtements, aux rigueurs de l'hiver. Transportez-vous, à la nuit tombante, devant ces palais somptueux des riches sénateurs, là vous verrez sous les portiques de nombreux esclaves enchaînés comme des chiens de garde pour effrayer les voleurs et les imposteurs. Regardez dans l'Engastule, les cellules-dortoirs des esclaves, vous voyez des centaines de ces malheureux renfermés pêle-mêle, contrairement aux lois de la morale, souffrant de la faim, de la soif et moins à leur aise que nos chevaux dans nos étables. Voyez ces pauvres malheureux assis sur les bords fangeux d'une des îles du Tibre, nus, les mains liées, et pleurant toutes les larmes du désespoir ; ce sont des esclaves condamnés attendant l'arrivée de leur propriétaire, qui va donner ordre de finir leurs maux en les précipitant dans les flots jaunis de la rivière. Ce maître cruel vient pour jouir du spectacle de leurs luttes contre la mort, pour entendre la douce harmonie des cris déchirants de ses victimes englouties sous les eaux. Quand nous nous reportons par la pensée sur cette horrible institution de l'esclavage, sur ces scènes historiques, sur ces scènes désolantes d'une barbarie presqu'incroyable, nous sentons alors combien nous devons remercier le Très-Haut, au nom de l'humanité, pour la régénération du christianisme.

Mais ce n'était pas seulement les personnes, ou quelque tyran domestique, qui se rendaient coupables de cette inhumanité envers les esclaves, mais la loi, le sentiment national, leur portait une dégradation morale, irrationnelle et inexcusable. Le sénat décréta un jour que quatre cents esclaves seraient mis à mort parce que l'un d'entre eux avait assassiné son maître. Et ce pauvre malheureux avait acheté sa liberté avec des épargnes péniblement amassées, et non-seulement son maître avait refusé de le rendre à la liberté, mais encore il avait violé sous ses yeux sa fiancée. Dans un paroxisme de rage il plongea son poignard dans le cœur de l'infâme. Pour l'esclave il n'y avait pas de justice. (1)

Cicéron écrivait : Si les dieux immortels doivent descendre d'une manière visible parmi nous et signaler une profanation qui a enflammé leur colère, que pourraient-ils voir de plus abominable que cet amphithéâtre et ce cirque où le peuple romain les honore soient pollués par la présence de nos esclaves." (2)

Pour avoir une idée des horreurs de l'esclavage dans les temps anciens, nous n'avons qu'à le considérer sous la forme moderne ; car, hélas ! l'esclavage existe encore dans les mers du sud. Les cales des navires qui les fréquentent sont remplies de ces malheureux arrachés par la force à leurs petites huttes, à leurs places de chasse, où ils jouissaient de la paix, de la liberté, et où ils goûtaient les plaisirs innocents de l'union domestique et de l'amour de leur patrie. Les marchés aux esclaves déshonorent encore les beaux pays de l'Orient. Le père âgé, chargé de fers, est séparé de son épouse et de ses enfants et obligé de travailler sous le fouet, la tendre mère est séparée de ses enfants qui s'attachent à elle avec la douleur du désespoir ; tout sentiment de pudeur et d'humanité est méconnu. Dans les riches plantations du sud on entend les lamentations de l'humanité souffrante ; là les infortunés meurent de faim au milieu de la richesse et de l'abondance qu'ils procurent à leurs maîtres à la sueur de leur front.

Mais l'esclavage moderne sous sa forme mitigée n'est pour ainsi dire que l'écho de ce qu'il était autrefois. Aussi nous ne devons pas nous étonner de la résistance désespérée que les peuples barbares opposaient aux armées romaines ; ils savaient le sort qui les attendait une fois devenus les esclaves des conquérants. Nous ne devons pas nous étonner non plus si les chrétiens étaient traités comme s'ils n'eussent pas été des êtres humains, selon l'expression des saints pères, car ils étaient traités en esclaves ; c'est pourquoi on comprend

(1) Tacite, livre IV, nos. 42 et 43.

(2) " Quid magis deformatum, inquinatum, perversum, conturbatum dici potest."—*Cicero in Orat. de Harusp.* resp. xii.

facilement l'émoi des citoyens de Rome au deuxième siècle, à la nouvelle que douze cent cinquante esclaves avaient été mis en liberté par le préfet Hermès.

La cause de cet étrange évènement est intéressante. La mort avait jeté son voile funèbre sur le palais d'Hermès. Quelle fortune, quelle puissance peut arrêter cette divinité qui se moque des grandeurs humaines à nos portiques, à la porte de nos demeures et la défier d'entrer? Le fils unique du préfet, enfant encore au matin de ses ans, avait été enlevé par une lente mais fatale maladie, la consomption. Pendant que l'enfant luttait avec la maladie, attendant d'heure en heure le moment fatal, son père éploré, s'attachant à un dernier espoir, avait embrasé les autels du Capitole des feux de ses sacrifices à ses dieux de marbre; mais ce fut en vain. Ni les largesses faites aux prêtres, ni les promesses de récompenses magnifiques faites aux médecins, ni ses vœux aux dieux ne purent vaincre la maladie; l'enfant mourut.

Au milieu des pompes funèbres, des larmes des parents et des amis, une pauvre garde-malade aveugle qui aimait tendrement l'enfant, entendit parler du Dieu puissant des chrétiens que ses adorateurs ne priaient jamais en vain. Avec cette liberté que leur affliction commune autorisait, elle reprocha au père de ne pas avoir porté l'enfant au chef de la religion chrétienne. Hermès se moqua d'elle à cause de sa cécité, et lui demanda pourquoi elle-même ne s'était pas fait guérir par l'évêque chrétien. Sous l'impulsion de la grâce divine elle courut chez Alexandre qui lui rendit la vue; elle se hâta de retourner au palais d'Hermès, prit le corps de l'enfant dans ses bras, courut de nouveau comme une insensée, avec son fardeau, à travers les rues, arriva chez Alexandre et jeta l'enfant à ses pieds. L'âme envolée vint prendre possession de ce corps inanimé, à la prière d'Alexandre; l'enfant se hâta de revenir à la demeure de son père, et enleva de sa propre main les emblèmes de la mort appendus dans le palais. Son père et sa mère devinrent chrétiens. Il en fut de même de ses esclaves qui, subjugués par l'ascendant de leur maître et éclairés du même rayon de la foi divine, se joignirent aux hymnes de louanges au Dieu puissant, au Dieu des chrétiens. Leur liberté suivit leur baptême. Ils se dispersèrent dans la ville, proclamant partout les louanges de Dieu, celles de leur maître, et le miracle à la suite duquel ils avaient été affranchis. Ces nouvelles retentirent aux bains publics, au forum et au cirque; en plusieurs endroits on voyait de petits rassemblements qui discutaient cet événement ou écoutaient quelques déclamateurs qui se lamentaient sur la disgrâce dont la ville était frappée. Leur préfet devenu chrétien et la liberté donnée à douze cent cinquante esclaves, c'étaient des événements plus remarquables que la défaite des Parthes ou la mort de Trajan qui

arriva dans ce temps-là. Des bandes d'enthousiastes pleins de zèle criaient dans les rues : " qu'Hermès soit brûlé vif," tandis que d'autres qui savaient qu'Alexandre, le chef des chrétiens, était la cause de ce désastre supposé, demandaient son exécution immédiate ; les cris perçants de " les chrétiens aux lions," étaient répétés par les échos du forum. Peu de temps avant sa mort, Trajan, qui était dans l'Orient, avait entendu parler de la grande propagation du christianisme, et il avait envoyé un député nommé Aurélien pour l'anéantir dans la ville de Rome. Comme représentant de l'empereur lui-même il avait un plus grand pouvoir qu'Hermès ; en conséquence il fit arrêter le préfet et le plaça en *custodia privata* (garde privée) sous la surveillance de Quirinus, tribun du camp prétorien qui avait la Mamertine en charge. Le saint pontife Alexandre fut aussi arrêté, mais pour lui il n'y avait ni miséricorde ni respect, en sorte qu'il fut jeté dans le cachot inférieur de la Mamertine. Hermès, à cause de sa haute position, fut confiné dans une chambre de la demeure du tribun, et des instructions furent données à Quirinus d'user de son influence pour faire revenir au culte des idoles leur préfet bien-aimé. Ainsi les actes s'ouvrent par l'emprisonnement de ces deux grands champions de l'Eglise, et nous conduisent ensuite à une série d'événements qui constituent une des tragédies les plus émouvantes de la primitive Eglise.

III.

Vers le soir du premier mai, en l'an de grâce 132, le tribun militaire qui avait la charge de la Mamertine, traversait le forum romain ; absorbé dans des pensées profondes, et impatienté des clameurs de la foule, il prit le chemin de sa résidence princière située sur le mont Aventin. On avait appris à la ville que Trajan était *passé aux dieux*, pendant la conquête des Parthes et qu'Adrien avait été proclamé César par l'armée. Le peuple s'assemblait par groupes pour discuter toutes les éventualités de ces nouvelles et le bourdonnement des voix montait et baissait comme celui des vagues sur les bords de la mer. Ce n'étaient pas les changements politiques discutés par la foule qui absorbaient Quirinus et le faisaient marcher d'un pas rapide et les yeux baissés. Un sentiment étrange de respect involontaire s'était emparé de l'âme noble du tribun. Il sortait de la Mamertine où il avait mis les chaînes aux pieds, aux mains et au cou du chef de la secte chrétienne, et il s'en allait à sa demeure où il avait aussi, prisonnier pour la même cause, le ci-devant préfet de la ville.

L'auréole de sainteté qui couronnait la tête du saint pontife, l'avait vivement frappé, et la conduite courageuse

d'Hermès, qui sacrifiait fortune, honneurs et probablement la vie pour la foi chretienne, bouleversait ses idées. Il doit y avoir quelque chose de divin, de magique qui charme ces chrétiens d'une manière si fatale, ou bien leur dieu est seul grand et véritable. Ainsi pensait Quirinus. Il arriva sur le mont Aventin, bouleversé par cette lutte entre les premières lueurs de la vérité et l'aveugle préjugé de son vieil esprit païen.

Selon la coutume de la garde privée, Hermès était renfermé à clef dans une chambre du palais de Quirinus. Bien qu'entouré de luxe il était néanmoins dans les chaînes, il était prisonnier mais traité avec le respect que sa position et une vieille amitié commandaient. Il était à genoux priant pour la conversion du tribun et de sa famille, quand la lourde clef grinça dans la serrure. Quirinus entra, puis il commença une conversation palpitante d'intérêt que nous empruntons aux actes et allons citer presque textuellement.

" Comment se fait-il, Hermès, qu'un homme illustre comme vous, vous soyez réduit à cette position ignominieuse ? Non-seulement vous avez abandonné la préfecture, mais encore vous acceptez cet emprisonnement avec joie.

—Je n'ai point perdu la préfecture, mais je l'ai changée pour une autre. Toutes les dignités terrestres, Quirinus, disparaissent en peu de temps, mais les grandeurs célestes gardent leur éternelle sublimité.

—Je m'étonne, néanmoins, qu'un homme aussi prudent, répliqua Quirinus avec un air de sympathie moqueuse, ait été entraîné par la pensée que vous vivrez encore après votre mort. Ne savez-vous pas que le corps humain se détruit au point qu'avec les années on ne peut plus trouver même la poussière de vos os ?

—Ah ! Quirinus, je pensais cela autrefois, mais grâce à la lumière qui m'a éclairé, je sais que cette vie n'est qu'une ombre, et que ce qui est le plus noble dans l'homme est immortel.

—Pouvez-vous prouver ce que vous dites, Hermès, et peut-être que moi aussi je croirais.

—Alexandre, le saint évêque que vous tenez dans les chaînes, m'a enseigné cette doctrine consolante.

—Que les foudres de Jupiter tombent sur vous et sur lui, dit Quirinus en l'interrompant. Voyons, Hermès, reprenez votre position de préfet, revenez à la raison que vous semblez avoir perdue, jouissez de votre fortune, de votre palais et de votre charmante famille. Ne laissez pas vos ennemis se moquer de votre chute et de la triste position dans laquelle vous êtes.

—Mais, Quirinus, vous ne me laissez pas répondre à votre question, répliqua Hermès avec douceur.

—Je vous demande, dit Quirinus, de prouver ce que vous

dites, et vous commencez par me parler d'un vil magicien que je tiens dans les fers au fond de notre prison. Me croyez-vous assez fou pour prendre garde à ce que vous dites au sujet d'un misérable qui vous a trompé, et qui subit maintenant le châtiment de ses crimes dans l'obscurité d'une prison, qui, peut-être, va être brulé demain matin ou après-demain. S'il est si puissant qu'il se délivre ainsi que vous.

—Quand les juifs mirent Jésus-Christ sur la croix, Quirinus, ils disaient la même chose : 'Qu'il descende de la croix s'il en est capable et nous croirons en lui.' S'il n'avait pas connu que leurs cœurs étaient endurcis et pleins de perfidie, il l'aurait probablement fait.

—Eh ! bien, je vais vous dire ce que je vais faire, dit Quirinus frappé de ce qu'il croyait être une idée lumineuse. Je vais aller trouver Alexandre et lui dire : si vous voulez que je croie que vous adorez le vrai Dieu dont vous vous dites le ministre, ou bien allez trouver Hermès, ou faites qu'Hermès vienne vous trouver, et je croirai tout ce que vous m'enseignerez." (1)

Hermès, plein d'une sainte confiance en Dieu et désirant avec ardeur la conversion de Quirinus, accepta cette espèce de défi d'accomplir un miracle, et lui dit : " Eh ! bien, qu'il en soit ainsi."

Quirinus sourit et dit : " Je m'en vais maintenant, mais auparavant je vais tripler vos chaînes et vos gardes, et dire à Alexandre qu'il ait à venir ici à l'heure du souper, et s'il demeure avec vous la nuit entière, je croirai tout ce qu'il me dira." (2)

Alexandre était absorbé par sa prière dans la sombre prison de la Mamertine, quand il entendit s'ouvrir la grille en fer qui fermait l'ouverture au-dessus de sa tête, la conversation de plusieurs personnes et le cliquetis de lourdes chaînes. Il crut sans doute que son heure dernière était arrivée ; par une fervente aspiration à Dieu, il lui demanda la force nécessaire et se prépara à son sort. Un instant après Quirinus descendait dans le cachot, et mettait trois autres chaînes au saint pontife. Alexandre, qui s'était laissé lier comme on le voulait, s'étonnait qu'on vînt tripler ses chaînes dans cette affreuse cellule, où l'évasion était impossible. Ensuite Quirinus lui dit le défi extraordinaire accepté par son ami Hermès et qu'il avait mis trois gardes de plus à la

(1) " Ego vado ad eum et dico illi, si vis ut credam te verum Dei preconem et verum Deum esse quem colis, aut te apud Hermen inveniam aut Hermen apud te, et omnia quæ mihi dixeris credam."—*Acts Bollandists, May* 3.

(2) " Vadam ergo modo et super eum vincula triplicabo et custodes dicamque illi ut eum apud te inveniam cænandi hora, et si hoc potuerit facere per totam noctem, credam quod et me poterit edocere."—*Acts Bollandists, May* 3.

porte de son appartement, et défia Alexandre de sortir s'il le pouvait.

Une fois seul dans sa prison, le saint vieillard se mit à réfléchir sur ce qui s'était passé. Il était étrange qu'Hermès eût donné ce rendez-vous. Mais Celui qui veut le salut des hommes donnera aussi le pouvoir d'accomplir un miracle pour sauver une âme. Alexandre se rappelait qu'à la prière de Josué le soleil s'était arrêté, que la prière de Moïse avait fait gagner une victoire aux israélites, et qu'un ange délivra Pierre de sa prison. Comme toute chose est possible à la foi, selon la parole de Jésus-Christ, plein de confiance en Dieu, il pria. Seigneur Jésus, dit-il, qui m'avez placé sur la chaire de Pierre, envoyez-moi un ange qui me transporte au soir à la maison d'Hermès, et me ramène le matin, sans que personne s'aperçoive de mon absence jusqu'à mon retour.

Il continua à prier. Quand la nuit fut venue, sa prison fut tout-à-coup illuminée, et un bel enfant se trouva à côté d'Alexandre, il portait dans sa main une torche allumée ; se tournant vers le saint pontife, l'enfant lui dit : suivez-moi.

Alexandre craignit que ce qu'il voyait ne fût une illusion du démon, et il dit à l'enfant : Aussi vrai que Notre-Seigneur est vivant, je ne bougerai pas si vous ne vous agenouillez pas et si vous ne priez pas avec moi. L'enfant qui paraissait n'avoir pas plus de cinq ans (1) s'agenouilla à ses côtés et pria avec lui pendant une demi-heure, ils terminèrent leur pieux exercice en récitant ensemble le *Pater*.

Alors l'enfant prit Alexandre par la main, le fit passer par l'ouverture et le conduisit jusqu'à la demeure d'Hermès.

A l'heure indiquée Quirinus s'en alla à la chambre où Hermès était prisonnier. Ne soupçonnant pas que ces deux hommes pussent être réunis, il allait pour essayer de nouveau, par son éloquence, d'engager Hermès à abandonner la foi chrétienne. Il ouvre la porte, et que voit-il ? Alexandre agenouillé à côté d'Hermès, les bras croisés dans l'attitude de la prière. Quirinus resta terrifié. Il s'imagina être le jouet d'une illusion due à la magie. (2)

Voyant son excitation, Hermès rompit le silence et dit : Quirinus, vous m'avez assuré que si vous nous voyiez, nous séparés de corps mais unis en esprit, réunis corporellement, vous croiriez, maintenant le fait est devant vous ; ne vous imaginez pas que c'est pour notre avantage que nous sommes tous deux ensemble, nous qui demain matin serons encore dans les chaînes, non, c'est pour que votre âme soit libérée

(1) Qui videbatur non amplius erat quam quinque annorum. Et apprehendens manum ejus puer duxit eum ad fenestram quæ erat clausa, et quasi ostium aperuit eum et duxit eum ad Hermem.

(2) Aperuit ostium et inveniens eos simul extensis manibus orantes et faculam ardentem videns, exterritus est."—*Acts.*

des liens de la superstition et de l'erreur, pour que vous croyiez en Notre Seigneur Jésus-Christ qui écoute ceux qui croient en lui et qui leur accorde, sans hésiter, ce qu'ils demandent avec foi.

Quirinus, que la grâce frappait, dit à Hermès sur un ton qui trahissait sa confusion : " nos magiciens peuvent faire tout cela."

—Vos magiciens, demanda Hermès indigné, peuvent-ils passer à travers les murs des prisons, détacher des triples chaînes et passer inaperçus devant trois gardes ? Non, Quirinus, il n'y a que Jésus-Christ qui rend la vue aux aveugles, guérit les lépreux et les paralytiques, chasse les démons, fait sortir les morts de leurs tombeaux, qui puisse accomplir ces prodiges. Mais donnez-moi quelques instants d'attention, Quirinus, et je vous dirai comment je suis devenu chrétien, et pourquoi je repose une confiance sans bornes en ce saint évêque (montrant Alexandre) que vous ne connaissez pas.

J'avais un fils unique, le plus charmant enfant qui jamais ait fait l'orgueil et la joie d'une mère. En grandissant il devint passionné pour l'étude, (1) une trop grande application mina sa constitution délicate et une maladie lente s'empara de lui. Nous le conduisîmes au Capitole, et les autels furent inondés du sang de victimes innombrables, mais ce fut en vain, l'enfant mourut. Tandis que sa mère éplorée et moi nous pleurions sur son corps inanimé, notre vieille servante aveugle se tenait près de nous, et au milieu de nos larmes dit : maître, si vous aviez conduit l'enfant au seuil de Pierre (*ad limina Petri*) et si vous aviez cru en Jésus-Christ, votre enfant vivrait encore.

Je regardai la servante affligée avec sympathie et lui dis : Et vous, Miria, vous êtes aveugle, pourquoi n'avez-vous pas été guérie ?

C'est vrai, reprit-elle, je suis aveugle depuis cinq ans, mais si j'avais cru en Jésus-Christ, moi aussi, j'aurais recouvré la vue.

Malgré ma douleur je ne pus m'empêcher de sourire et de lui dire en raillant : Eh ! bien, allez-donc, croyez, et si l'évêque chrétien vous rend la vue, je croirai peut-être qu'il peut ressusciter mon fils.

Avant que j'eusse fini de parler elle se précipitait au-dehors et courait je ne sais où. C'était à la troisième heure, et à la sixième heure elle revint parfaitement guérie. (2)

Nous étions tous réunis autour du corps de mon enfant,

(1) Qui adhuc ad litterarum studia ambulabat in nimio languore positus, etc.

(2) Tunc abiit ad ipsum cœca circa horam tertiam et ecce hora diei sexta reversa est ad me sana, etc.—*Acts.*

elle nous écarta brusquement, et sans dire un mot, elle prit le petit cadavre dans ses bras, sortit de la maison et s'enfuit avec tant de rapidité que nos jeunes gens ne pouvaient pas la suivre. J'appris plus tard qu'elle l'avait porté à Alexandre (il montrait l'évêque qui pendant ce temps priait de tout son cœur pour la conversion de Quirinus). Elle jeta le corps à ses pieds, et lui dit : ôtez-moi de nouveau la vue, mais rendez la vie à cet enfant. Le saint évêque lui répondit : ce que Dieu vous a donné il ne vous l'ôtera pas, mais il rendra aussi la vie à cet enfant. Il pria et un instant après l'enfant sautait sur ses pieds et accourait nous embrasser. (1)

Dès que j'eus vu ces prodiges je me fis conduire vers le saint évêque et me jetant à ses pieds, je lui demandai en grâce de m'admettre au nombre des chrétiens, et depuis ce jour je suis chrétien et j'en remercie Dieu. J'ai nommé le saint pontife tuteur de mon fils, et je lui ai donné les biens qui me sont échus par la mort de la mère de cet enfant, ma première femme, ainsi que beaucoup d'autres biens qui m'appartiennent, ils serviront à l'Église, j'ai rendu la liberté à mes esclaves, et j'ai donné le reste de mes biens aux pauvres, et maintenant, prisonnier et peut-être près de ma mort, je ne crains pas la confiscation. Je défie la rage impuissante de l'empereur, et confiant en Jésus, je vais courir après la couronne qu'il a promise à ses martyrs.

Tandis que le préfet terminait l'intéressant récit de sa conversion, ses traits étaient resplendissants de joie, et il parlait avec éloquence et avec le feu qui brûlait dans son cœur généreux. Par son mépris des biens de la terre, et par son acceptation volontaire des tourments et de la mort, il se montrait véritablement chrétien. Ses paroles avaient une influence surnaturelle sur Quirinus qui déjà avait décidé intérieurement ce qu'il devait faire ; cependant dans la confusion de ses idées, une entre autres semblait réclamer toute son attention. En entendant raconter les cures miraculeuses d'Alexandre, il pensait naturellement à sa pauvre fille Balbine qui belle, aimable et douée des plus charmantes qualités, était néanmoins difforme à cause d'une tumeur scrofuleuse qu'elle avait au cou depuis son enfance. (2) Son père l'aimait avec idolâtrie, mais cette difformité l'affligeait beaucoup parce qu'elle ruinait ses espérances d'une alliance honorable à laquelle il songeait, et qui présentait toutes les conditions désirables sous le rapport de la naissance et de la fortune.

Il se jeta aux pieds des deux saints personnages et leur dit : accordez-moi une faveur et gagnez aussi mon âme à Jésus. J'ai une fille d'une grande beauté, mais elle est affligée d'une

(1) Et ipse per se veniens ad me, reddidisset filium meum viventem et sanum.—*Acts.*

(2) " Sed collum ejus struma circumdat.—*Acts.*

tumeur scrofuleuse au cou. Guérissez-la et je lui donnerai tout ce que je possède et je vous suivrai à Jésus-Christ." Alexandre, plein de sympathie pour ce père affligé et prévoyant qu'il allait les gagner tous deux à Dieu, lui dit: "Allez, conduisez-là promptement à la prison, prenez le collier de fer que vous m'avez mis au cou, qu'elle le porte pendant quelques heures et demain matin vous la trouverez guérie (1)."

"Mais comment? répliqua Quirinus, vous êtes maintenant dans ma maison, comment pourrai-je vous trouver dans votre prison?"

"Ne vous inquiétez pas, allez vite et faites ce que je vous dis. Celui qui m'a conduit ici peut bien me ramener dans ma prison avant que vous y soyez rendu."

Quirinus voulut laisser ouverte la porte qu'il avait auparavant fermée à clef sur Hermès, mais ils le forcèrent à la fermer comme elle l'était avant (2).

Pendant qu'Alexandre et Hermès se préparaient à se séparer en priant, l'enfant reparut avec sa torche allumée; il ordonna à Alexandre de le suivre, le ramena dans la Mamertine, lui remit ses chaînes et disparut (3).

Quirinus en s'en retournant à ses appartements était tout bouleversé; il pensait qu'il venait de faire un rêve. Les miracles accomplis par ses deux prisonniers chrétiens étaient accablants. La conversion d'Hermès, la promesse de guérir sa fille, un sentiment de gratitude mêlé à l'extraordinaire de cette promesse, enlevèrent de son cœur son dernier attachement au monde et au paganisme. Il se jeta à genoux et s'offrit courageusement au vrai Dieu. Avec la lumière de la foi, l'amour de Dieu s'alluma dans son cœur, et il pleura amèrement ses péchés avant même d'être baptisé. Quoique la nuit fût passablement avancée, il résolut d'obéir à Alexandre, de lui amener Balbine, et de se faire admettre dans l'Eglise avec elle.

Il réveilla Balbine qui dormait du sommeil de l'innocence, et lui raconta, en répandant beaucoup de larmes, tout ce qui était arrivé; comment il avait donné sa parole que du moment où elle serait guérie, il détruirait les idoles de sa maison et se donnerait, avec son ami Hermès, à la foi des chrétiens.

Balbine était une de ces tendres fleurs qui s'épanouissent dans l'ombre et qui donnent leur parfum au petit nombre de ceux qui passent auprès d'elles. Elle avait perdu sa mère dans son enfance, mais elle avait tout trouvé dans la ten-

(1) Et tolle bojam de collo meo et impone ei et fac simul illam manere cum boja et mane invenies illam salvam."—*Acts.*

(2) "Et cum nollet, cœgerunt et clausit."—*Ib.*

(3) Ce miracle est semblable à la *bi-location* que nous trouvons dans la vie de plusieurs saints des temps modernes. Saint François, saint Philippe de Néri, saint Liguori et autres (voir leurs actes de canonisation).

dresse de son père. Sa difformité l'obligeait à mener une vie retirée pour éviter les railleries toujours prêtes à couler des lèvres de ceux qui sont étrangers aux sublimes maximes de la charité. Sans s'en rendre compte, elle avait ainsi été préservée de la corruption qui enlevait la pudeur au cœur de la jeune fille dans la société païenne. La Providence, qui n'envoie jamais une affliction sans une récompense, avait destiné la pure et innocente Balbine à devenir une des plus belles fleurs du jardin de l'Eglise, digne d'être transplantée dans le jardin céleste pour charmer l'Eternel par le parfum de sa chasteté. La joie et l'espérance remplirent son cœur pur, et ce fut avec une innocente vanité qu'elle apprit de son père qu'elle allait devenir aussi belle que les autres jeunes filles. Elle se leva promptement, s'habilla avec modestie, choisit à la hâte quelques bijoux, et ordonna à sa servante de l'accompagner. Son père mit sa toge sur son habit militaire, et prit Balbine par la main. Ils passèrent près des palais somptueux du mont Aventin et arrivèrent au forum. La nuit était sombre, et à cette heure avancée, il n'y avait que de rares passants attardés dans les rues de la ville. Quirinus marchait allègrement, car son cœur battait d'enthousiasme et des larmes silencieuses, indices de son émotion, coulaient lentement sur ses joues. Chose étrange, le brave prétorien avait peur. Ce n'était pas qu'il craignait que les démarches ne le conduisissent à la perte de sa position, il ne redoutait pas non plus l'indignation d'un tyran sans cœur qui pouvait le torturer et le mettre à mort, mais il craignait, qu'ayant eu le malheur d'emprisonner l'oint du Seigneur, la colère de Dieu ne tombât sur lui, avant de pouvoir mettre Alexandre en liberté.

Il nous faut rentrer de nouveau dans la prison avec le père et sa fille. Là vont se passer quelques scènes intéressantes avant l'arrivée du jour.

La Mamertine était une grande bâtisse ayant beaucoup d'appartements. Outre les cachots souterrains qui existent encore, il y avait des cellules et des chambres pour les criminels coupables de fautes peu graves : de plus le gouverneur de la prison avait des appartements spéciaux à son usage ; il y avait la salle d'audience, le secrétariat, et des appartements privés où il pouvait résider selon son bon plaisir. Mais comme la position de gouverneur de cette prison demandait une grande confiance, elle n'était donnée qu'à des hommes riches et indépendants qui vivaient généralement dans des palais somptueux, situés dans les quartiers les plus aristocratiques de la ville. Tel était le cas pour Quirinus ; il conduisit Balbine dans un de ses appartements privés, lui ordonnant de l'attendre pendant qu'il irait chercher dans son cachot l'homme de Dieu qu'il aimait maintenant et craignait autant que le matin précédent il l'avait maltraité et méprisé.

Il avait laissé Balbine avec sa servante et s'était précipité dans les chambres inférieures. Il trouva, veillant, les gardes qu'il avait placées, il leur demanda si elles n'avaient entendu aucun bruit, elles répondirent que non. Il ôta les barres massives de fer qui fermaient le passage, et par le moyen d'une échelle il descendit auprès d'Alexandre. Le saint pontife le reçut avec son sourire et sa bienveillance ordinaires ; Quirinus se jeta à ses pieds et plein de ferveur il lui dit : priez, mon père, oh ! priez, je vous en conjure, afin que la colère du Dieu dont vous êtes le ministre, ne me frappe pas à cause de mes péchés.

Alexandre, enchanté de cet indice de la grâce qui était entrée dans le cœur du tribun, lui ordonna de se relever et lui dit avec douceur : notre Dieu ne veut pas la perte de personne, mais il veut que les pécheurs se convertissent et qu'ils vivent. Quand on le mit sur la croix, il pria même pour ses bourreaux.

Alors Quirinus l'informa que Balbine était arrivée, et qu'elle attendait dans un des appartements supérieurs de la prison. Le saint pape lui ordonna d'enlever le collier de fer de son cou, et de le mettre autour du cou de Balbine, mais le père le supplia de le faire lui-même, puis il ôta les chaînes et le collier à l'évêque et ils montèrent où était Balbine.

Tandis qu'Alexandre et Quirinus étaient en conversation, la jeune fille était aussi occupée d'une manière étrange. Elle était étendue sur une couche, et réfléchissait à tout ce que son père lui avait dit au sujet des chrétiens, un sentiment de respect se glissait insensiblement dans son cœur. Peut-être éprouvait-elle les transes de celui qui attend dans l'antichambre d'un chirurgien que son tour soit venu de subir une douloureuse opération. Peut-être l'esprit du mal faisait-il passer devant ses yeux ces scènes de science occulte que l'on disait que les chrétiens exerçaient dans les souterrains, peut-être voyait-elle ces détails de cruauté et de sang attribués à leurs réunions, peut-être enfin la joie d'être guérie promptement lui ôtait-elle toute crainte puérile et remplissait son esprit de peintures charmantes de noces, de festins, et de tout ce qui flatte la vanité des jeunes filles.

Tandis que mille pensées se jouent dans sa jeune imagination, la porte s'ouvre lentement, une lumière éblouissante se répand dans l'appartement et au milieu d'une auréole splendide elle voit un petit enfant qui s'approche d'elle. C'était le même qui avait conduit Alexandre à la maison de son père. Balbine n'avait jamais vu un enfant aussi beau. Son premier mouvement fut d'aller embrasser tendrement ce beau petit garçon, il portait une torche enflammée, il appela la jeune fille par son nom et lui dit, de cette douce voix enfantine :

“ Balbine, vous allez être guérie, mais gardez votre virginité, et je vous montrerai un époux dont l'amour a fait verser

son sang pour vous." A ces mots il disparut, laissant Balbine effrayée de cette étrange vision ; la chambre parut obscure comme si la lampe eût été éteinte, tant était brillante la lumière qu'il répandait autour de lui. (1)

Elle était là plongée dans l'ébahissement, les yeux éblouis comme quelqu'un qui vient de regarder le soleil ou qui se réveille d'un rêve agréable, lorsque son père accompagné du vénérable pontife entra dans l'appartement. Elle se leva pour saluer avec cette grâce particulière aux enfants des patriciens, mais la vénération et le respect que l'air de sainteté de l'évêque chrétien lui inspirait la remplirent de confusion. Le doux sourire d'Alexandre gagna sa confiance, il dit d'un ton paternel : "Ne soyez pas effrayée, mon enfant, nous allons vous faire prisonnière, mais prisonnière dans les fers de l'amour ;" paroles dont elle ne comprit probablement pas le sens religieux, mais qui durent tomber avec les douceurs de l'espérance sur un cœur jusque-là privé de toute affection terrestre.

Alexandre qui savait que Dieu faisait servir les miracles à la conversion d'un peuple aveugle, désirait que la gloire du vrai Dieu fût reconnue dans le pouvoir qu'il donne à un homme, de tous ceux qui étaient alors détenus dans les différentes cellules de la Mamertine. Il s'assit donc auprès de Balbine et demanda à Quirinus : "Combien de prisonniers avez-vous ici sous votre garde ?"

"Vingt-cinq," (2) répondit le tribun.

"Allez-voir s'il y a des chrétiens parmi eux."

Mais Quirinus, dans son désir bien naturel de voir Balbine guérie, demanda qu'auparavant Alexandre accomplît sa promesse envers sa fille affligée. Le saint pontife se rendit à sa demande, il posa le collier de fer sur le cou de Balbine ; le père souriant de joie, et faisant sonner ses lourdes clefs, sortit pour réveiller ses victimes et leur faire une demande qui dans ces terribles temps de persécution équivalait à un arrêt de mort : "Y a-t-il des chrétiens parmi vous ?" Pendant que Quirinus passait avec les gardes dans les cellules de gémissements (*cellæ gemituum*), éveillant peut-être de quelque rêve de liberté et de bonheur ces malheureux enfants de l'infortune, Alexandre versait des flots de lumière céleste dans l'âme de la jeune fille. Comme un diamant brut, couvert de terre lorsqu'on le retire de sa cachette, devient lumineux et brillant entre les mains du bijoutier, ainsi les paroles de l'évêque déchiraient les nuages de l'âme innocente et virginale et la faisaient réfléchir dans sa limpidité la lumière des

(1) Ecce puer ille subito cum facula apparuit et venit ad puellam dicens ei, Balbina salva eris et in virginitate tua permane et ego te faciam videre sponsum tuum qui pro amore tuo sanguinem suum fudit. Hæc cum dixisset abscessit, etc.—*Acts*. cap. iii.

(2) Usuard dit cent vingt-cinq.

vérités éternelles. Le charmant enfant qui aavit été le prophète de ses noces mystérieuses, l'allusion aux chaînes de l'amour qui devaient en faire l'heureuse prisonnière de Jésus, étaient présents à sa mémoire et furent compris aisément. Il y a des moments où le cœur gonflé par les émotions n'a pas d'autre langage que celui des larmes; Balbine, dont le cœur était aussi tendre que la sensitive, donna ainsi par ses larmes un libre cours à la joie surnaturelle qui inondait son âme.

"Est-ce que le collier de fer vous blesse, mon enfant?" dut demander le vénérable pontife.

—Ah, non, illustre chrétien. Il est plus doux qu'un collier de gouttes de rosée cueillies sur des feuilles de rose. Il est plus léger que la main de ma mère quand elle pansait ma plaie.

—Et quand votre cou sera aussi beau que le marbre, comme vous porterez avec plaisir le collier de rubis que votre époux vous destine comme présent de son amour!"

Elle songeait peu alors qu'Alexandre faisait allusion à la blessure rouge et sanglante de la hache du bourreau, blessure qui, reçue pour la foi, est l'ornement le plus riche qu'une jeune fille puisse porter à son cou.

Au-dehors on entendait les pas de Quirinus, le grincement des clefs et des voix; enfin le tribun entra et annonça à Alexandre qu'il avait trouvé deux chrétiens parmi les prisonniers; c'étaient deux prêtres nommés Eventures et Théodule, le dernier venait de l'Orient. Alexandre manifesta son désir de les voir et Quirinus les introduisit. Ils se jetèrent aux pieds du saint pontife et les embrassèrent avec une sainte joie.

Il s'ensuivit quelques mots d'explication. Ces saints prêtres avaient été envoyés de l'Orient par Trajan, pour être mis à mort en présence du peuple romain pour le détourner d'embrasser le christianisme. Eventures était un homme avancé en âge, faible, aux cheveux gris, et tremblant sous le poids des ans. Théodule était dans toute la force de l'âge mûr, mais mûr en vertu et en sainteté. Il est probable qu'ils n'avaient jamais vu le Saint Père, aussi on peut s'imaginer avec quelle joie ils embrassèrent les pieds du Vicaire de Jésus-Christ.

Plus notre foi est ardente et pure, plus nous nous tournons avec une confiance filiale vers le pilote de notre barque ballottée par la tempête; ni les océans, ni les déserts, ni les montagnes infranchissables ne peuvent rompre l'union du catholique avec le chef visible de l'Eglise. Il peut, comme son divin Maître, être persécuté, caché dans les catacombes, prisonnier dans un obscur donjon, enchaîné et sur le chemin du martyre; mais le fidèle reconnaît toujours le Vicaire de Jésus-Christ, et il éprouve une plus grande ferveur encore

par la sympathie avec laquelle il participe à ses malheurs. Eventures et Théodule oublièrent toutes leurs peines en une aussi sainte compagnie. Quirinus partagea leur joie, car celui qui procure du bonheur aux autres éprouve sa récompense immédiatement.

Mais une joie plus grande est réservée au noble tribun. Balbine qui était toujours sur sa couche, avec le lourd collier de fer des criminels au cou, considérait en silence tout ce qui se passait. Saisissant un regard de son père, elle lui fit signe de venir à elle. Un joyeux sourire s'épanouissait sur ses lèvres; elle lui dit qu'elle était guérie. Il enleva le collier et attacha ses yeux sur sa fille. Il ne restait aucune trace de difformité ou de plaie, son cou était comme l'albâtre, et le père orgueilleux pouvait se vanter d'avoir la plus belle fille de Rome. Tout ému à ce spectacle, il embrassa sa fille, puis se tournant vers Alexandre, il se jeta à ses genoux et lui dit: "Homme vénérable, quittez cette prison avant que la colère de Dieu tombe sur moi." Dans un élan de reconnaissance, il lui offrit non-seulement la liberté, mais encore de l'argent et des récompenses terrestres, puis il demanda le baptême pour lui et pour Balbine.

Alexandre posa avec affection sa main sur son épaule, lui ordonna de se lever, puis le considérant avec gravité, lui dit:

"Quirinus, si vous voulez me récompenser pour la faveur que j'ai accordée à Balbine par la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, amenez tous les prisonniers ici, et qu'ils deviennent chrétiens.

—Ah! vous autres chrétiens, vous êtes bons, dit Quirinus, mais ces prisonniers sont des voleurs, des meurtriers, des parjures enracinés dans le crime. Irez-vous vous souiller en ayant des rapports avec de tels misérables?

—Oui, Quirinus, reprit avec mansuétude le saint pontife, nous sommes les ministres de Celui qui est venu sur la terre pour appeler les pécheurs à lui. Faites-les venir ici."

Quirinus y consentit. Il donna aux gardes l'ordre d'amener les prisonniers en sa présence. Quelques minutes après la chambre était remplie d'un singulier mélange de rebuts de la société, victimes de passions sans frein, ayant les mains souillées de sang, et le cœur endurci par le vice; cependant, Celui qui s'asseyait à la table des pécheurs, dont les anges se réjouissent de leur conversion, peut en un instant changer ces cœurs souillés en des cœurs purs.

Alexandre leur parla avec une éloquence émouvante. L'écrivain des actes nous a donné un abrégé de ce qu'il croyait qu'Alexandre leur avait dit. Les redoutables mystères du christianisme furent le thème de son éloquent sermon prononcé dans cette terrible prison de la Mamertine. Qu'il suffise de dire que tous ceux qui l'écoutaient se convertirent pendant cette nuit; tandis que Rome était ensevelie dans le

sommeil et que le jour commençait à poindre à l'Orient. Quirinus, Balbine, les gardiens de la Mamertine et les prisonniers furent tous reçus dans le sein de l'Eglise et régénérés dans les eaux saintes du baptême. La prison, disent les actes, devint comme une église.

IV.

Pendant que tout ce que nous venons de raconter se passait, il y avait un des officiers de la prison, secrétaire de Quirinus, qui avait eu connaissance de tout; il grommelait, dans son âme endurcie, contre les ordres du tribun. Il se rendit de bonne heure le matin au palais d'Aurélien, représentant d'Adrien, et lui raconta toute l'histoire de ce qu'il avait vu. Immédiatement un corps de soldats fut envoyé à la Mamertine pour arrêter Quirinus.

Dans les volumes des Bollandistes et dans les actes de ces soldats indomptables de Jésus-Christ devant les tribunaux, nous ne trouvons pas de héros plus ferme que le brave Quirinus. L'audace avec laquelle il parla à Aurélien est presqu'incroyable.

"Quirinus, dit Aurélien, je vous ai toujours traité comme un fils, et maintenant en vous laissant séduire par le chrétien Alexandre, vous excitez ma colère contre vous."

Quirinus lui répondit d'une voix ferme: "je suis devenu chrétien, vous pouvez me tuer, me faire frapper de verges, me brûler vif, je ne changerai pas. De plus, j'ai fait tant que tous ceux qui étaient dans la prison sont devenus chrétiens, et je leur ai donné la permission de s'en aller, mais ils n'ont pas voulu ; surtout le saint pape Alexandre et l'illustre Hermès qui ont péremptoirement refusé la liberté. Les prisonniers m'ont dit que puisqu'ils devaient donner leur vie pour leurs crimes, à plus forte raison devaient-ils la donner pour le nom de Jésus-Christ. J'ai assurément demandé le baptême pour eux et les ai engagés à aller où ils voudraient, mais au lieu de se prévaloir de leur liberté, ils sont restés volontairement dans la prison, attendant la mort que vous allez leur donner, avec autant d'ardeur que des hommes affamés attendant le plus délicieux festin. Ainsi, quels que soient vos projets à mon égard, vous pouvez commencer par moi."

Aurélien bouillait de colère, mais il se contint et attendit que Quirinus eut fini de parler, puis se tournant vers les licteurs, il leur dit: "coupez la langue de cet homme qui a l'audace de me parler ainsi," puis à Quirinus, "peut-être me demanderez-vous grâce pendant qu'on va vous tourmenter sur le chevalet."

L'ordre fut exécuté en sa présence, et Quirinus fut étendu sur le chevalet. Mais Dieu permit qu'il pût parler malgré

tout, et il raillait le tyran sur sa cruauté. "Misérable et aveugle, lui disait-il, pensez-donc à votre âme et craignez de tomber dans le feu éternel." Telles furent les dernières paroles que Quirinus prononça. Le juge ordonna encore de lui couper les pieds et les mains et ensuite de le décapiter sur la voie appienne. Il fut conduit à la place de son martyre sur un char traîné par six bœufs. Le lieu exact n'est pas connu, mais nous pouvons conjecturer avec vraisemblance que ce fut au temple de Mars. C'est donc un nouveau souvenir à ajouter à ceux qui se rattachent au *Domine, quo vadis.* Son corps fut laissé sur la voie publique pour servir de pâture aux chiens, mais les chrétiens l'emportèrent dans les catacombes de Saint Prétexte, qui se trouvaient tout auprès. Ainsi se termina la carrière du noble tribun qui la veille se moquait de la folie d'Hermès qui s'était fait chrétien. Non-seulement il le devint lui-même, mais encore il fut un saint et un martyr.

V.

LES CHAÎNES DE SAINT PIERRE.

Pendant que les chrétiens transportaient dans les catacombes les restes encore chauds du brave Quirinus, d'étranges évènements se passaient dans la Mamertine. Balbine, toute joyeuse de sa conversion, ignorant la mort de son père, écoutait attentivement les exhortations du vénérable pontife; bientôt son noble cœur battait à la pensée de la généreuse résolution qu'elle avait prise, son vœu de virginité était enregistré dans le ciel. L'ardeur de sa foi alluma un saint amour pour son céleste époux que l'angélique enfant lui avait promis dans une vision.

Dans ses transports de piété elle baisait et baisait encore les chaînes d'Alexandre. Le pontife, illuminé d'une inspiration divine, lui ordonna de ne pas baiser ses chaînes, mais plutôt de chercher celles de saint Pierre pour les vénérer. (1) Le saint évêque voyait l'occasion favorable de retrouver ces chaînes. Son père était gouverneur de la prison; les gardiens étaient devenus chrétiens, et ces chaînes qui avaient été cachées pendant cinquante ans dans quelque recoin de la prison, pouvaient facilement être retrouvées et placées sous la garde des chrétiens. Balbine courut vers quelques gardes et leur ordonna de chercher pour elle et avec elle, et la jeune fille ne cessa ses recherches que lorsque son zèle et son énergie furent récompensés par leur découverte ; (2) alors elle les

(1) "Desine hanc bojam osculari sed potius quære Beati Petri vincula et ea osculate."—*Acts, Ib.*

(2) "Tunc data sibi opera cum studio ac desiderio magno pervenit ad illa."—*Acts.*

apporta à Alexandre. Il lui dit de les emporter dans sa demeure et de les conserver avec soin jusqu'à ce que la persécution cessât. Depuis elles n'ont jamais été perdues de vue ; elles sont conservées à Rome dans une des grandes basiliques ; on l'appelle Saint-Pierre-aux-liens.

Les souvenirs intéressants qui se rattachent aux chaînes découvertes par Balbine dans la Mamertine nous engagent à laisser le saint pontife instruisant ses néophytes dans la chambre supérieure de sa prison, tandis que nous jetterons un coup-d'œil sur ces reliques historiques, les chaînes de saint Pierre.

La protection des saints a toujours été salutaire aux malades. Dieu a attaché à leurs vêtements et en général à tout ce qui a servi à leur usage une puissance miraculeuse, et l'Eglise les conserve avec soin dans ses trésors. Quel respect ne devons-nous pas avoir pour ces chaînes qui lièrent ces mains qui accomplissaient des miracles et teintes du sang des grands serviteurs de Dieu. Dès le commencement les chrétiens manifestèrent leur respect envers les chaînes des martyrs, et souvent, de crainte qu'elles ne tombassent entre les mains des païens, ils les enfermaient avec leurs reliques dans les catacombes. Ces saints emblêmes des souffrances des enfants de l'Eglise enflammaient l'éloquence d'un Chrysostôme, d'un Augustin et d'un Ambroise. Ils nous disent que les chaînes des martyrs font trembler les puissances des ténèbres et refoulent dans leur abîme la multitude des esprits d'iniquité qui flottent comme des atomes dans les airs pour s'emparer des hommes. "Si, dit saint Jean Chrysostome, on me demandait ce qui me ferait plus de plaisir, de voir saint Paul sortir du ciel dans sa gloire, ou sortir de sa prison dans ses chaînes, c'est cette dernière apparition que je préférerais. Les anneaux de ces chaînes brilleront comme des soleils de gloire au dernier jour, leur bruit sera comme la musique des cloches d'argent, elles serviront d'ornement dans la fête de la réunion des justes."

"Heureuses chaînes, dit saint Augustin, qui retinrent les os presque décharnés, reçurent la transpiration du sang vivant et qui conduisirent leurs victimes à la croix, plus honorable qu'infamante." (1)

Parmi les chaînes des martyrs aucune n'a été conservée avec plus de respect que celle de saint Pierre. Non seulement celles qui liaient l'apôtre dans la Mamertine, mais encore celles qui tombèrent de ses pieds et de ses mains, sur l'ordre de l'ange à Jérusalem, ont été conservées depuis plus de quinze cents ans, dans une magnifique église bâtie à Rome sur le mont Esquilin. On suppose généralement que cette

(1) Chrysostome.

église doit son origine au vœu d'une mère qui cherchait un gendre pour sa fille. Voici ce qui eut lieu.

Eudoxie, épouse de Théodose II, empereur d'Orient qui vivait dans la première moitié du cinquième siècle, désirait voir sa fille Eudossia mariée à Valentinien III, le jeune empereur d'Occident. Comme c'était une reine pieuse, elle fit vœu, s'il plaisait à Dieu de lui accorder sa demande, de faire un pèlerinage à Jérusalem. Sa demande fut exaucée. Sa fille épousa Valentinien. Un auteur prétend qu'Eudoxie fit ce vœu pour obtenir la guérison de sa fille malade ; quoiqu'il en soit, il est certain qu'elle fit beaucoup de bien à la population de cette ville. Elle rebâtit les murs, dota plusieurs monastères, et érigea une belle église à saint Etienne. En reconnaissance de ces bienfaits les habitants lui donnèrent les chaînes de saint Pierre, celles qui étaient tombées de ses mains lorsqu'il fut délivré de la prison d'Hérode par un ange. Elles avaient été conservées avec grand soin ; une tradition constante et par la suite des miracles prouvèrent que c'étaient réellement les chaînes du grand apôtre, quoique nous n'ayons pas pu trouver où elles furent cachées pendant le siège et l'incendie de la ville par Titus. Elles furent données à Eudoxie vers l'an 432. De retour à Constantinople, elle en donna la moitié à l'église de saint Pierre dans cette ville, et envoya l'autre moitié à sa fille Eudossia à Rome. Cette sainte impératrice reconnaissante à Dieu pour la réalisation de ses espérances, et pleine de respect pour le trésor que sa mère lui avait envoyé, rebâtit l'église du mont Esquilin et la dédia à *saint Pierre-aux-liens* (1) Quand Eudossia porta à Sixte III les deux chaînes envoyées de Rome, elles se réunirent miraculeusement dans les mains du saint pontife et restèrent telles qu'elles sont de nos jours. Ce fait étrange, souvent tourné en ridicule par les écrivains hérétiques, est maintenu par les historiens les plus graves tels qu'Ambroise, Baronius (439) Petrus de Natalibus, Ugovinus, Pancirolus et autres. Monsécuti p. 37.

Sigebert raconte dans sa chronique (a. d. 969) que quand Othon, empereur d'Allemagne, était à Rome, un de ses courtisans était possédé du démon, à tel point, qu'en présence de tout le monde il se mit à mordre et à déchirer la chair de ses bras. Par ordre de l'empereur il fut conduit en présence du pape Jean XIII, afin qu'il lui fît toucher les chaînes de saint Pierre. Les prêtres commencèrent à lui faire toucher des

(1) " Quæ quidem ex voto fecisse videtur. Sunt igitur et prœsertim inter recensiores scriptores qui dicant sacram hanc ædem circa dimidium quinti sœculi ab Eudoxia Valentiniani tertii uxore fuisse constructam, atque eo etiam tempore propterea quod S. Petri Catenæ in eam delatæ fuerunt, ad vincula nuncupatam, Ita Pompeius, Ugonius, Baronius, (an 439), Pancirolus (page 210), Donatus, Ciaconius, Cornélius à Lapide, Martinellus, Bailletus, Boldetus, et alii," &c.

imitations de ces chaînes, mais le démon le torturait davantage, quand les chaînes réelles furent apportées, il commença à hurler et à faire des contorsions épouvantables, puis le démon laissa le corps. Un saint évêque, nommé Deodoricus, était présent à cette scène, il fut si frappé de la puissance extraordinaire des saintes reliques, qu'il saisit les chaînes et déclara qu'il ne les laisserait pas aller à moins qu'on ne lui en donnât une partie. Le pape, à la demande de l'empereur, lui donna un des anneaux.

Les papes avaient coutume de faire transformer les anneaux de ces chaînes des martyrs en clefs recouvertes d'or; ils les déposaient sur le tombeau des apôtres et les envoyaient ensuite aux princes comme présents d'insigne faveur. Grégoire-le-grand raconte qu'il envoya une de ces clefs à un chevalier de la cour de Maurice, que l'une d'elles avait été retrouvée dans une ville de la Lombardie, et que quelqu'un voulant convertir l'or en bijoux, prit un instrument et voulut la mettre en pièces. A peine avait-il levé la main que l'instrument lui fut enlevé par une force invisible, fut plongé dans sa gorge et il tomba mort (1). Quand Antharithe, roi des Lombards, et quelques-uns de ses courtisans virent cet homme gisant à terre baigné dans son sang et la clef à côté de lui, ils furent saisis de crainte et ils ne voulurent pas toucher à la clef. Ils envoyèrent chercher un saint homme nommé Minulfe, qui prit la clef et la plaça dans un reliquaire.

En souvenir de cet événement, Antharithe fit faire une clef en or semblable à celle-là et l'envoya au pape Pélage II.

Mabillon, dans son histoire de l'ordre des Bénédictins, raconte que le saint abbé Adson guérit le comte Heribert avec de l'eau dans laquelle avaient trempé quelques anneaux des chaînes de saint Pierre. Tome 2, No 15, page 816.

VI.

MARTYRE D'ALEXANDRE, D'EVENTURES ET DE THÉODULE.

Pendant que Balbine se rendait à sa demeure, en emportant son précieux trésor. des soldats s'étaient rendus à la Mamertine et avaient arrêté Alexandre, Eventures et Théodule. Elle eut donc quelque temps à passer dans les pleurs pour se préparer à recevoir la couronne glorieuse que Dieu devait lui donner plus tard. Quand ils arrivèrent au tribunal d'Aurélien, celui-ci disposa d'abord des prisonniers. Ils souffrirent un cruel mais glorieux martyre. Ils furent mis

(1) " Qui mox cultellum cum quo eam (clavem) per partes mittere voluit arreptus per spiritum sibi in guttere defixit, eademque hora defunctus cecidit." *Epis. lib.*, 6, epis. 23.

à bord d'un vieux navire tout délabré, liés les uns aux autres, et confiés à la merci des flots. Combien de temps survécurent-ils, c'est ce qu'il est impossible de dire, mais l'océan garde leurs précieuses reliques dans ses profondeurs et les rendra au dernier jour. L'Eglise les honore le 10 d'avril, car on suppose que ce fut ce jour-là, en l'année 132 de notre ère, qu'ils furent envoyés à la mer.

Alexandre et les deux prêtres furent ensuite conduits au tribunal. La scène est aussi intéressante qu'on doit s'y attendre à cause de la fermeté, de l'éloquence de ces chrétiens et de la fureur impuissante de leur juge.

Avant d'entrer en matière, dit Aurélien, dites-moi quelques-uns des mystères de votre secte, car je ne puis comprendre que vous aimiez mieux mourir plutôt que d'être persuadés de votre folie.

Ce que vous demandez, répondit Alexandre, est saint et ne doit pas être donné aux chiens.

—Quoi, est-ce que je suis un chien? vociféra Aurélien, déjà emporté par la colère.

—En vérité, dit Alexandre, vous êtes pire qu'un chien, car le pauvre animal cesse de vivre quand il meurt ; il ne sera pas jeté dans les tourments éternels pour ses crimes.

—Ne savez-vous pas que si vous ne répondez pas convenablement à mes questions, je puis vous faire battre de verges?

—Aurélien, tyran que vous êtes, comment pouvez-vous être assez présomptueux pour me demander de telles choses, à moi qui ne crains personne à part le Souverain éternel? Vous vous trompez si vous croyez obtenir des informations des chrétiens sans avoir l'intention de croire.

—Cessez vos sophismes, dit Aurélien, avec un air d'importance, ce n'est pas à un juge ordinaire que vous parlez, mais à quelqu'un dont la puissance fait trembler le monde entier.

Ne vous glorifiez pas de votre puissance car elle ne durera pas longtemps. Alexandre parlait comme si une lumière divine lui eût permis de voir la fin misérable qui était réservée à l'impie Aurélien dans un temps très court Le juge lui dit: Osez-vous parler ainsi parce que tout-à-l'heure vous allez être soumis à des tourments?

Alexandre sourit: Ce ne sera rien de nouveau, dit-il, car quel innocent a pu échapper à votre injustice? A ceux-là seuls qui nient la divinité de Jésus-Christ, vous permettez de vivre, et je suis fermement résolu de ne pas la nier. Je souffrirai la mort par votre ordre, comme Hermès, ce saint homme qui est maintenant dans la gloire, et comme Quirinus qui est aussi tribun dans le royaume céleste, comme beaucoup d'autres qui ont reçu les lumières de la foi, et que vous avez envoyés prendre possession de leurs couronnes éternelles.

Et pourquoi, reprit Aurélien, préférez-vous tous la mort? je vous l'ai déjà demandé.

—Et je vous ai dit que nous ne donnons pas les choses saintes aux chiens.

—Vous dites encore que je suis un chien ? c'en est assez, les licteurs avec leurs verges sont sous ma main.

—Je ne crains pas vos verges. Elles ne donnent qu'une douleur passagère vite oubliée ; mais je crains les tourments que vous ne redoutez pas, et qui seront un jour votre partage.

La colère d'Aurélien, comme un cours d'eau arrêté un moment par un obstacle, se déchaîna enfin et devint un torrent impétueux de fureur. Dans sa rage impuissante il ordonna les fouets, le chevalet, les plaques de métal brûlantes, etc., pour le saint pontife. Le brave Alexandre souffrit silencieusement et en priant tout ce qu'on voulut faire à son pauvre corps. Sa patience était si grande que quand on disloqua ses os sur le chevalet, il ne fit pas même entendre un seul gémissement. Aurélien voulant voir où en était sa victime, pour satisfaire sa cruauté insatiable lui dit : pourquoi ne parlez-vous pas ?

Alexandre, aussi calme que s'il eût fait sa méditation du matin dans son oratoire, lui répondit : parce que pendant sa prière le chrétien parle à son Dieu.

—Répondez à ce que je vous ai demandé, et je ferai cesser vos tourments.

—Insensé, vos tourments, je les méprise, et je ne crains pas ce que votre cruauté peut inventer de plus douloureux.

—Considérez donc que vous êtes encore jeune et qu'il vous reste de longues années à vivre.

Alexandre ne répondit pas à cette remarque, mais après un instant il lui dit : Puissiez-vous penser à votre âme et songer à la sauver !

Au nombre des spectateurs de cette scène cruelle se trouvait la femme d'Aurélien. Prise d'une sympathie bien naturelle à la femme, et peut-être aussi convertie dans son cœur par l'intrépidité du saint martyr, elle envoya un de ses pages à Aurélien pour lui dire : sauvez ce saint homme et renvoyez-le. Autrement vous finirez d'une triste mort et vous me laisserez veuve.

Aurélien l'aperçut et lui dit en fronçant le sourcil : Peut-être que vous êtes au nombre de ses amis ? c'est pour cela que vous parlez en sa faveur. (1)

(1) "Et cum esset in aquuleo suspensus misit ad Aurelianum uxor ejus dicens : Libera et dimitte istum sanctum quia et tu mala morte moriturus es et me viduam derelinques. Aurelianus dixit : Nonne amicus tuus es et ideo talia verba pro ipso loqueris ?"—*Acta, ib.*

Il donna cependant l'ordre d'enlever le saint évêque de dessus le chevalet, et fit venir devant lui les saints prêtres Eventus et Théodule.

Qui ne connaît pas la maxime qu'une bonne action n'est jamais perdue? Un verre d'eau donné au nom de Jésus reçoit sa récompense dans le ciel, et quand les hommes se montrent ingrats et oublieux, Dieu, lui, n'oublie pas. La sympathie de Séverine envers le martyr souffrant lui valut la lumière de la foi et avec elle une couronne glorieuse.

Eventus et Théodule sont en présence du tyran. Tous les yeux sont tournés vers eux, et un murmure de sympathie se fait entendre dans la salle.

Eventus est un faible vieillard, appuyé d'un côté sur un bâton, et de l'autre sur le bras de son jeune compagnon. La neige de quatre-vingts hivers a blanchi sa chevelure, et il tremble à cause de son grand âge et de sa débilité. Cependant, son âme qui ne vieillit pas, est aussi ferme et aussi vigoureuse que dans la verdeur de ses vingt ans. Son œil clair et vif, et les efforts qu'il fait pour arriver promptement auprès du tribunal, prouvent la joie avec laquelle il attend la mort glorieuse qui va briser les liens de sa prison terrestre, et terminer son long exil. Nous ne connaissons rien des commencements de ces braves martyrs, tout ce qui les concerne se trouve dans les actes intéressants d'Alexandre.

Aurélien s'adressant à lui, lui dit: Dites-moi, Alexandre, quels sont ces hommes?

Ce sont de saints hommes, ils sont prêtres.

Comment vous appelez-vous? dit-il à Eventus, en le regardant d'un air farouche.

Mon nom terrestre est Eventus, mon nom de religion est chrétien.

Depuis quand êtes-vous chrétien?

Il y a soixante et dix ans. Je fus baptisé à l'âge de onze ans; à vingt ans j'ai été ordonné prêtre; je suis maintenant dans ma quatre-vingt-unième année, et, grâce à Dieu, je suis en prison depuis un an.

Vous devriez avoir pitié de votre vieillesse. Niez que Jésus soit votre Dieu, et je vais vous donner la fortune et vous anoblir.

Eventus au comble de l'indignation répondit: Êtes-vous fou? Je pensais que vous aviez un peu de jugement, mais je vois quel insensé vous êtes. Homme aveugle et au cœur endurci, vous ne comprenez pas ce que sont vos faux dieux. Sachez donc, misérable, que vous êtes mortel comme les autres hommes. Faites pénitence et croyez en Jésus-Christ le fils du vrai Dieu, afin d'obtenir de lui miséricorde.

Aurélien perdant tout espoir de faire céder un aussi ancien

vétéran de la croix, l'abandonna et se tournant vers Théodule :

Vous êtes donc ce Théodule qui avez aussi méprisé mes ordres ?

Et je continuerai ainsi, et je vous méprise vous aussi qui avez torturé d'innocents chrétiens. Qu'est-ce qu'Alexandre vous a fait pour que vous l'ayez maltraité de la sorte ?

Et vous, dit Aurélien, pensez-vous que vous m'échapperez ?

J'espère, dit le saint, en la miséricorde de Dieu, et que je ne serai point séparé de lui.

Aurélien, dans sa cruauté diabolique, avait déjà déterminé le genre de supplice de ces deux valeureux champions de la foi chrétienne. Alexandre et Eventus devaient être attachés dos-à-dos et jetés dans une fournaise ardente, et Théodule devait les contempler pendant leur supplice : il espérait que l'exemple des autres ébranlerait sa résolution et le convertirait aux absurdités du paganisme. Les exécuteurs ne furent pas longs à préparer les instruments de supplice. (1) Mais les saints martyrs éprouvaient une sainte joie plutôt que de la crainte. L'impie Aurélien attendait pour repaître ses yeux du spectacle de leur supplice. Enfin le feu gronde dans la fournaise, elle est toute embrasée, les saints martyrs sont liés et jetés dedans. Alexandre tout joyeux cria à Théodule : Frère Théodule, hâtez-vous de venir ici avec nous, et nous serons comme les trois enfants d'Israël, et puis le quatrième qui chantait avec eux est ici avec nous. Théodule sauta avec légèreté dans la fournaise et tous les trois chantèrent ensemble des psaumes de David. Leurs voix mêlées aux grondements du feu dévorant montèrent comme une douce harmonie au trône de Dieu. (2) Pas un seul de leurs cheveux ne fut touché par les flammes. La main de Dieu qui protégeait les trois jeunes gens dans la fournaise était aussi puissante. Le Dieu d'Israël était aussi le Dieu des martyrs.

Le tyran restait confondu, il écumait de rage ; enfin il se leva et ordonna qu'Eventus et Théodule fussent décapités et qu'Alexandre fût percé avec des broches de fer. Ce fut ainsi qu'ils passèrent dans la gloire éternelle.

Mais le triomphe de la violence est de courte durée. Les avertissements donnés à l'impie Aurélien n'étaient pas vains. Quand les âmes des saints martyrs eurent laissé leurs corps, tout heureux de son triomphe, Aurélien se permit des expres-

(1) "Tunc Aurelianus jussit fortiter incendi furnum et jussit Alexandrum et Eventuum dorsum ad dorsum ligari et sic præcipitari in futurum candentes."—*Acts.*

(2) "S. Alexander clamavit dicens : Frater Theodule, festina venire huc et age nobiscum ;...... ille quartus qui inter tres pueros Hæbræos apparuit nunc hic nobiscum est. Et exiliens in ignem S. Theodulus ingressus est furnum."—*Acts, ib.*

sions injurieuses sur les restes sanglants et encore palpitants de ses victimes. Soudain, il entendit la voix terrible d'une personne invisible; cette voix l'appelait par son nom et lui disait: ceux dont vous vous moquez ont été emportés dans un lieu de délices; pour vous sont ouvertes les portes de l'enfer. (1)

Le juge impie tremblait de tous ses membres; il se hâta de se rendre à son palais où de nouvelles terreurs l'attendaient. Semblable à la main mystérieuse qui annonçait la mort dans la salle du banquet de Balthasar, un fouet tout en feu porté par une main invisible fut jeté aux pieds d'Aurélien terrifié. Il fit demander Séverine et la supplia de prier son Dieu pour lui, mais elle, déjà convertie au Dieu des chrétiens, et voyant qu'il avait bien mérité le châtiment qui allait fondre sur lui, déclara qu'elle allait chercher les corps des martyrs afin que leurs prières la sauvassent des terribles jugements de Dieu. (2) Elle fit porter les corps sur sa propriété située sur la voie Nomentana, à 7 milles de Rome, et pourvut à ce que les obsèques fussent faites avec une solennité convenable. De retour au palais, elle trouva Aurélien en proie à la rage. Il vomissait des blasphèmes horribles, se mordait la langue et les bras; ce fut ainsi qu'il abandonna son âme aux démons qui l'attendaient pour la porter en triomphe dans le séjour des malheurs éternels, préparé pour les persécuteurs de l'Église de Dieu.

Séverine se couvrit d'habits de deuil et demeura jour et nuit sur les tombeaux des martyrs jusqu'à ce que Sixte qui avait été choisi par le clergé de Rome pour succéder au pontife décédé, fût arrivé de l'Orient. A sa demande, une église fut bâtie et un évêque nommé pour prendre soin du district dans lequel était compris le village de Nomentum. Toute trace de cet évêché disparaît au quatrième siècle, mais on voit encore les ruines de Nomentum dans le village moderne de Lamentano.

On ne sait pas au juste quand Hermès fut mis à mort, car Aurélien l'avait fait étrangler secrètement dans la Mamertine, de crainte d'un soulèvement parmi ses esclaves et ses amis. Nous n'avons non plus rien de certain au sujet de Balbine. Un manuscrit qui semble des plus authentiques dit qu'avant d'aller au martyre elle donna les chaînes de saint Pierre à Theodora sœur d'Hermès, et ce même manuscrit dit: *et necata est* (et elle fut mise à mort) sans donner aucun détail sur sa fin glorieuse. Une église fut érigée en son honneur sur le mont Aventin.

(1) "Cumque eis quasi mortuis insultaret, vox facta est repente de cœlo dicens; Aureliane istis quibus insultas apertus est paradisus deliciarum; tibi autem apertus est tartarus et infernus."—*Acts.*

(2) "Severina vero dixit ei: Ego vadam et per me sepeliam eos ne et mihi similiter contingat."—*Actes.*

VII.

DÉCOUVERTE DU TOMBEAU D'ALEXANDRE.

Des scènes qui ont eu lieu pendant le deuxième siècle nous allons passer à des événements tout récents qui ont rapport au grand martyr Alexandre. Du cinquième successeur de saint Pierre qui fut tiré de la Mamertine et traîné au supplice, nous allons être témoins d'une scène intéressante de la vie de l'illustre pontife Pie IX qui 1741 ans après, occupe cette même chaire de saint Pierre. La découverte du tombeau d'Alexandre, la visite de Pie IX à cette vénérable châsse, et l'accident qui faillit priver le monde de l'homme le plus illustre, sont maintenant du domaine de l'histoire.

Nous lisons dans les actes de saint Alexandre que Séverine fit transporter ses précieux restes sur sa propriété située à sept milles de la porte Nomentana. Elle obtint de Sixte la permission de bâtir un sanctuaire sur ces saintes reliques. Au milieu des guerres et des désastres des siècles suivants cette église tomba en ruines, et au commencement du neuvième siècle Paschal I transporta les reliques des martyrs des catacombes aux églises de Rome. Comme il n'y avait plus d'attrait pour les chrétiens, l'église fut abandonnée et dix siècles d'abandon avaient enlevé toute trace de ce temple. Près du septième mille il y a quelques décombres d'ouvrage en brique ; ce sont les seules ruines anciennes que l'on puisse retrouver sur une étendue de plusieurs milles, c'est là que les antiquaires plaçaient naturellement le sanctuaire et les catacombes d'Alexandre, surtout quand, après quelques excavations on eut trouvé des traces de cimetière; les corps des martyrs furent transportés à Rome. Cependant, au commencement de l'année 1855, quelques ouvriers étaient occupés à faire des excavations sur un vignoble appartenant à la Propagande; ils tombèrent accidentellement sur un escalier conduisant à des passages souterrains. Les directeurs des travaux de la Propagande entrèrent dans ces souterrains, et en avançant ils trouvèrent des morceaux de monuments payens mêlés à d'autres ruines qui semblaient se rapporter à l'art chrétien, et ils en conclurent qu'ils étaient tombés sur quelqu'ancien sanctuaire chrétien. Leurs conjectures étaient vraies, car quelques minutes après ils entraient dans l'aire de de ce qui fut autrefois un magnifique édifice ; des colonnes de granit, des dalles en mosaïque, un autel fait en marbre le plus riche, et enfin des inscriptions ne laissèrent plus de doute que c'était le tombeau d'Alexandre qu'ils avaient trouvé.

La dévotion qui, il y a dix-sept siècles, attirait les chrétiens autour des tombeaux des martyrs est encore fraîche et vivace dans l'Église de Dieu. Des milliers de personnes allèrent visi-

ter ce sanctuaire vénérable, souvenir précieux des pionniers de la primitive Eglise ; ce tombeau était un anneau à ajouter à la grande chaîne archéologique qui prouve l'union de l'Eglise actuelle avec celle du passé. Les directeurs de la Propagande invitèrent Pie IX à visiter le sanctuaire, et le 12 avril, le Saint-Père, accompagné de cardinaux, d'évêques et de quelques officiers militaires, se rendit sur le lieu de cette intéressante découverte. Un certain nombre d'étudiants du collège Urbain étaient rassemblés dans le vignoble pour recevoir Sa Sainteté. La procession se dirigea vers la vieille basilique. Les riches vêtements de pourpre des prélats faisaient un étrange contraste avec les murs noircis de l'église abandonnée. Le Saint-Père s'arrêta à chaque inscription, portant les noms de jeunes victimes moissonnées dans la fleur de leur printemps par la hache des bourreaux, de vieillards qui avaient combattu les bons combats, et dont les âmes reposaient dans la paix éternelle. Quelques inscriptions étaient touchantes. Il y avait là la pierre grossière avec sa palme et sa couronne, tout auprès la fiole de sang. Sur l'une d'elles on lisait : Silvina est maintenant avec Alexandre. Sur une autre : Apollon consacré à Dieu, mourut dans sa quatorzième année. Ici Pascasius, diacre, dort en paix ; là la fidèle Sparinga attend la trompette de l'ange. Arrivé au centre de la basilique, le Saint-Père s'agenouilla au pied de l'autel en porphyre sur lequel avait été offert le sacrifice non sanglant, pendant le deuxième siècle. Les étudiants de la Propagande étaient rassemblés autour du Pape, et l'un d'eux lui lut l'adresse suivante :

> " Ingredere, Alme Parens squalentibus excita saxis,
> Heroum Christi, claraque busta vide.
> Pastor Alexander, pro Religionis amore
> Hic moriens, sparsit sanguine membra sua.
> Qui videm ? elapsus cœlo palmisque decorus
> Ducet inoffenso Te pede per latebras
> Nec mirum ; socios inter concordia regnat ;
> Tu comitem invisis, obvius alter adest."

Le Saint-Père se rendit à la chaire pontificale placée dans le chœur. Son âme était vivement impressionné par les souvenirs que cette place lui rappelait ; avec ce merveilleux à-propos de pensées et de paroles qui distingue les allocutions du saint pontife, il parla longtemps avec une éloquence qui attendrit les cœurs du petit nombre des hommes qui étaient présents. C'était comme dans les temps anciens, lorsque les vénérables pontifes assis sur cette même chaire, pendant les jours orageux des persécutions, encourageaient leurs ouailles tremblantes, leur montraient le soleil de l'espérance dans les ténèbres du temps, et les engageaient à supporter les épreuves

avec patience, jusqu'au jour de la paix éternelle. Les actes des martyrs lus dans les inscriptions des tombes environnantes, les souvenirs des persécutions qui jetaient dans les demeures de la mort tant de victimes, étaient vraiment un thème propre à émouvoir le pontife qui guide la barque insubmersible de l'Eglise qui flotte encore, malgré les tempêtes, sur l'océan du temps. Le pontife qui parlait ainsi revenait de l'exil, il sentait venir le vent du nord qui indique des tempêtes et des persécutions prochaines. Les yeux baignés de larmes, les mains tendues vers le ciel il pria Dieu qui ne fut jamais invoqué en vain dans les cryptes des catacombes, il lui demanda la force et le courage nécessaires, comme à ses prédécesseurs martyrisés, pour guider l'Eglise pendant ses jours d'épreuve; il le supplia de faire échouer les projets des impies qui, en ce moment, complotaient sa ruine dans les capitales de l'Europe.

Après avoir fait ouvrir quelques-uns des tombeaux, il baisa avec respect les reliques des martyrs, et il revint ensuite à l'église de Sainte-Agnès, située sur le chemin qui conduit à la ville, songeant peu alors à l'accident qui l'attendait avant le coucher du soleil.

Comme il n'y avait eu qu'un petit nombre d'étudiants qui avaient accompagné le Saint-Père aux catacombes, il avait été décidé qu'il recevrait le collège au complet, dans le monastère des chanoines réguliers attachés à l'église Sainte-Agnès. Un trône temporaire avait été érigé dans une des chambres de l'étage supérieur; les étudiants furent présentés un à un par le recteur qui disait leurs noms et les missions auxquelles ils se destinaient. A la fin cent-vingt personnes se trouvaient réunies dans cette chambre. Tout-à-coup on entend un craquement, c'est le plancher qui s'effondre et qui laisse tomber sa charge vivante et précieuse dans l'appartement inférieur, rempli de vieilles caisses, de chaises, de pièces de bois et de choses de rebut. Pendant un instant la confusion fut terrible; un nuage de poussière s'éleva des décombres, aveugla et suffoqua les victimes de l'accident. Le Pape, les cardinaux, les évêques, les officiers, les étudiants, tous étaient pêle-mêle et dans les positions les plus étranges. Quoique la chute fût de dix-neuf pieds, personne ne fut blessé grièvement. Six étudiants furent quelque peu contusionnés, mais six jours après il n'y paraissait plus. L'accident fut peint sur les murs de la salle où il arriva. Le plancher effondré n'a jamais été réparé, et la chambre est restée dans le même état, comme monument de la conservation miraculeuse d'existences si précieuses à l'Eglise.

On fit encore d'autres découvertes au tombeau d'Alexandre, et grâce aux sacrifices de la Congrégation de la Propagande, une belle église fut bâtie sur la place de l'ancienne basilique; elle fut consacrée par Sa Sainteté elle-même. Cette place

rappellera des souvenirs intéressants de la vie du grand pape. Peut-on rien trouver de plus propre à nous prouver que l'esprit de l'Eglise, en honorant les tombeaux des martyrs, est le même qu'il était aux jours de son enfance? C'est autour de ces saints sanctuaires que l'Eglise grandit, se multiplia et prit de la force. Quoique simples et grossiers dans leur construction, ils étaient néanmoins sacrés et vénérés. Quelques fresques, œuvre de mains novices, des croix de bois plantées de distance en distance dans ces sombres régions de la mort, quelques lampes jetant leurs faibles rayons sur la foule des fidèles qui venaient implorer l'intercession des martyrs, avant d'être eux-mêmes martyrisés; quelques vases de parfums et de fleurs; telle était la magnificence qu'on trouvait autour des autels des premiers chrétiens. L'Eglise croissait comme une fleur de nuit qui aime l'obscurité, mais le grain était semé, il prenait secrètement racine, comme un gland enfoui dans la terre et qui donne avec le temps un chêne majestueux; le sol enrichi par le sang et les restes mortels des martyrs devait produire une abondante moisson. Quand la religion de la populace, comme les souverains de Rome appelaient le christianisme, monta sur le trône des Césars, et donna aux légions la croix comme étendard, elle n'oublia pas les humbles autels où elle avait été primitivement honorée, ni les saints et les martyrs qu'elle avait invoqués pendant les jours de tribulation. Des temples et des autels s'élevèrent en grand nombre comme expression de gratitude et de respect; ces tombeaux et ces sanctuaires nous ont été conservés en grande partie à travers les ruines, les tempêtes, les désastres du temps, mais quand un tombeau perdu, enseveli dans les décombres, est tiré par hasard de l'oubli, le peuple s'y rend en foule comme autrefois, le pèlerin s'agenouille au pied de l'autel réparé, le saint est invoqué, et le sacrifice d'expiation sanctifie encore le sanctuaire retrouvé. Ainsi l'esprit de l'Eglise est le même que lorsque Sixte consacra le temple élevé sur le tombeau d'Alexandre.

CHAPITRE IX.

SIXTE II.

I.

Nous allons passer de la scène touchante qui eut lieu dans les catacombes de saint Alexandre le 12 avril 1855, à celle plus émouvante pendant laquelle le 232ème prédécesseur de Pie IX exhortait les chrétiens dans les catacombes de saint Calixte, quand les édits du cruel Valérien vinrent donner une nouvelle recrudescence à la persécution. Le saint pontife Sixte II, chargé d'années et de mérites, avait assemblé ses prêtres autour de lui dans les cryptes de la voie Appienne. Il leur rappela que dans la bataille c'étaient les chefs qui devaient supporter les désastres de la lutte, les encouragea à persévérer en prenant pour exemple les héros chrétiens qui avaient déjà gagné leurs couronnes, leur montrant leur divin Maître ouvrant lui-même le sentier du martyre. "Mes frères et mes coopérateurs dans la vigne du Seigneur, s'écria le vénérable pontife, soyez sans crainte. Combien de tourments les saints n'ont-ils pas soufferts avant d'arriver à la vie éternelle ? Jésus-Christ lui-même, notre chef et notre modèle, a voulu souffrir pour nous en donner l'exemple."

Pierre dans la Mamertine, Sixte dans les catacombes, Pie IX prisonnier au Vatican, martyrisés, emprisonnés, trahis, persécutés, nous montrent que ce sont les humiliations, les souffrances et les persécutions que Dieu destine à son Eglise comme caractère distinctif. Ce n'est pas par le bruit retentissant des armes, ou par l'effusion du sang dans les batailles que son origine divine est prouvée. Y a-t-il dans l'histoire une leçon plus frappante de la protection de la Providence que celle de Jésus dormant sur une barque, en Galilée, pendant la tempête. Quand le vent souffle avec fureur et que la frêle embarcation est sur le point de sombrer, il sort de son sommeil apparent, et commande aux éléments de s'apaiser. Ainsi, quand la persécution entraînait les chrétiens dans les souterrains, quand les nobles pontifes étaient traînés devant les tribunaux, quand enfin tout espoir semblait perdu, du haut de son trône céleste Jésus souriait. Au moment où l'ennemi semblait près de triompher, et où ses servi-

teurs dans leur détresse jetaient des cris d'angoisse et l'appelaient à leur secours, la Providence qui semblait dormir se réveillait, calmait leurs craintes inutiles, dispersait les nuages, arrêtait la fureur des vents, et donnait à l'Eglise quelques heures de consolation et de triomphe.

La voix puissante de Sixte retentit des catacombes jusqu'à nous, et nous rappelle que la souffrance et la douleur sont le partage de l'homme dans cette vallée de larmes. "Il est nécessaire de passer par beaucoup de tribulations pour entrer dans le royaume des cieux." Dès que nos premiers parents eurent perdu leur innocence à l'ombre du pommier de l'Eden, le joyeux soleil du bonheur fut éclipsé. Le travail, les espérances déçues, la mort avec tous ses accessoires de maux furent lancés sur le globe terrestre par la main du Très-Haut. La douleur d'une amitié brisée, les lamentations des mères sur les corps de leurs enfants, les sanglots des enfants auprès du lit de mort de leurs parents, tel est le chant funèbre de l'humanité sur son innocence perdue. La douleur entre également dans la chaumière du pauvre et dans les palais des rois, l'hydre des misères humaines est aussi hideuse aux princes qu'aux paysans. La fortune, les honneurs, la puissance ne sont que des bulles d'air, et ne donnent que peu de consolation; dès qu'on essaye de les saisir elles s'évanouissent dans l'air, c'est le désappointement continuel dont parle Salomon: tout n'est que vanité et affliction d'esprit.

Un jour un saint ermite qui, depuis son enfance, avait marché dans le sentier de la vertu, qui n'avait jamais goûté aux joies décevantes du monde, fut tenté dans le creux du rocher où il vivait depuis longtemps: le sort des mondains, leurs richesses, leurs palais somptueux, leurs tables recherchées se présentèrent à ses yeux, excitèrent son ambition, et lui firent mépriser sa vie de solitude et de privations dans le désert. Dieu lui envoya un ange pour le détromper. L'ange le conduisit dans les grandes villes, dans des maisons où règnaient les splendeurs du luxe, il lui fit voir des scènes de plaisirs et des banquets bruyants, mais il leva en même temps le voile de la dissimulation que l'homme jette sur ses douleurs. Il observa les différentes phases de la vie, mais aucune plume ne pourrait décrire les scènes de larmes qu'un sourire forcé dissimule mal. Il vit un monarque assis sur son trône, mais la couronne d'or et de pierres précieuses entourait un front soucieux. Il vit le riche dans son cabinet, au milieu de tous les raffinements du luxe, les tours du château de ses ancêtres dominaient des champs immenses couverts de riches moissons; des parasites entouraient sa table croulant sous le poids des mets les plus recherchés, mais son cœur était ballotté comme une épave sur l'océan, il se tordait dans l'agonie d'une ambition déçue; il était déchiré par les remords d'une fortune mal acquise, ou bien il était en proie à la tris-

tesse et à la déception qui sont le partage de l'orgueil et de l'avarice.

L'ange lui montra encore les élégantes voitures qui emportent les Cléopâtres et les Messalines de la société couvertes d'or, de diamants, de soie et de tout ce que la déesse de la mode invente pour charmer la vanité, mais levant le gaze léger qui cache à peine leur sein impur il lui montra le spectacle hideux de leurs cœurs corrompus. L'une était enveloppée dans les replis du serpent de la jalousie, une autre était la victime de la haine; ici l'ennui de la dissipation, là la fleur fanée de la chasteté penchant la tête sous l'influence de la honte et du mépris public.

L'ange le conduisit enfin dans les rangs inférieurs de la société, mais partout la main du malheur avait touché la race humaine; il vit des parents inquiets sur l'avenir de leurs enfants, la veuve sans ressources, le marchand ruiné, l'homme d'État en exil, le jeune homme pris de la consomption. Mais c'en est assez. Le guide céleste reconduisit l'ermite dans sa pauvre grotte du désert où il n'y a ni soucis ni espérances déçues, et n'eut pas de peine à le convaincre que ceux-là seuls sont heureux qui méprisent le monde et pensent à l'éternité.

Cependant, au milieu des douleurs d'ici-bas, des misères de l'homme, il y a un rayon de joie qui perce le nuage et n'abandonne jamais personne dans ses heures d'épreuves. C'est l'ESPÉRANCE. Les anciens payens le savaient bien quand ils inventaient la fable de Pandore. Pour nous, chrétiens, cette espérance est la consolation que la foi nous donne par l'exemple de Jésus. C'est la colonne de lumière qui doit nous guider dans la nuit sombre à travers le désert de la vie; elle ne nous abandonnera que sur les confins de la terre promise. "Jésus souffrit pour nous donner l'exemple," dit saint Sixte II. Telle est la devise de la banière chrétienne. Dans notre trouble, dans nos afflictions, plus nous sommes semblables à notre divin Modèle, plus nous lui sommes agréables. Dans l'hagiologie, dans les actes des martyrs, nous trouvons sans cesse des récits de pauvreté, de persécutions, de supplices corporels, d'afflictions et d'épreuves, et cependant combien ces victimes des douleurs terrestres sont agréables à Dieu et puissantes auprès de lui. L'exemple de Jésus fut pour eux un talisman qui rendit les afflictions légères, et changea les épines en roses; c'était la consolation qui tombait dans l'âme du juste comme les rayons du soleil passent par les vitraux gothiques dans la nef obscure d'une cathédrale.

Il y a, dans la vie, des moments où les afflictions tombent sur nous comme un tourbillon, où tout espoir humain est anéanti, où nulle sympathie ne peut nous consoler, moments d'isolement terrible pendant lesquels nous ne nous sentons plus capables de supporter les maux qui nous accablent.

C'est alors que nous trouvons des consolations dans la méditation des souffrances de Jésus-Christ.

L'exemple de Jésus sera toujours l'étoile de notre espérance. La jeune mère près du lit de son premier-né qui s'en va mourant; la pauvre femme du pêcheur chargée d'enfants, qui voit la barque de son mari sombrer pendant la tempête; la victime de l'oppression enlevée de sa petite chaumière pour aller mourir sur la voie publique; les parents et amis qui entendent au loin gronder le canon qui porte la mort dans les rangs où se trouvent ceux qui leur sont chers; l'homme innocent jeté dans les cachots avec les plus vils scélérats; en un mot, tous les affligés trouvent un exemple et un motif de consolation dans la passion de Jésus. Tel était le secret des martyrs. Il donnait à l'enfant, au matin de ses ans, et à la tendre vierge la force et le courage nécessaires pour braver les tyrans.

Mais pour revenir à Sixte, le discours du saint pontife avait produit un effet considérable sur ses auditeurs. Jamais un appel ne pouvait avoir plus d'opportunité que celui qu'il faisait à ces chrétiens. Leurs pères avaient été martyrisés. Il n'y avait pas une famille qui n'eût au moins un de ses membres parmi les triomphateurs de la foi; dans la réunion même il y en avait beaucoup qui avaient encore sur leurs mains et leurs habits des traces du sang des victimes qu'ils avaient transportées dans les catacombes, pour leur donner une sépulture honorable. La persécution sévissait avec rigueur et chacun espérait qu'il serait la prochaine victime choisie pour la couronne du martyre.

Le vieux pape fit allusion à son propre martyre que par inspiration il savait devoir être prochain. Quoique ce fut des adieux, l'adieu d'un père bien-aimé sur le bord de la tombe, cependant pour ces saintes âmes ce n'était que le bonjour d'une courte séparation d'un père qui émigre en pays étranger, et qui donne à ses enfants les instructions nécessaires pour qu'ils aillent le rejoindre bientôt.

Près du Saint-Père il y avait deux diacres, tous deux dans la fleur de la jeunesse, de leurs yeux tombaient lentement des larmes d'attendrissement. Quand Sixte eut cessé de parler, un de ces diacres nommé Felicissimus, incapable de contenir plus longtemps la douleur qui étreignait son cœur, et l'inquiétude qu'il avait pour l'avenir, parlant pour lui-même et pour son compagnon nommé Agapetus, dit: Et nous, où irons-nous sans notre père? (1) Je ne vous laisserai pas orphelins, répondit Sixte. Celui qui a accepté les vœux de vos cœurs généreux veut que vous suiviez votre père au sacrifice aussi bien qu'à la récompense.

(1) "Et nos—quo ibimus sine patre nostro."—*Actes Sti. Christi Bollandistes.*

Les messagers de mort sont déjà sur la trace du vénéré pontife. Comme une ville sur une montagne, comme un phare lumineux s'aperçoit de loin, de même le Souverain Pontife, celui des chrétiens qui est le plus en évidence, est facilement découvert, et nous le retrouvons enchaîné, comme un malfaiteur devant le persécuteur de l'Eglise, accomplissant ainsi la prophétie de Jésus : "Ils mettront la main sur vous et ils vous persécuteront, vous livrant aux synagogues et aux prisons, et vous traînant devant les rois et les gouverneurs, à cause de moi." (1)

On lui pos la question ordinaire : n'avez-vous pas pitié de votre vieillesse et ne sacrifierez-vous pas aux dieux ? Sur son refus formel le juge prononça la sentence suivante : " que cet homme soit conduit au temple de Mars pour sacrifier à ce dieu, et s'il refuse qu'il soit jeté dans les cachots de la Mamertine." (2)

Il est conduit, chargé de chaînes au lieu indiqué, suivi de ses fidèles diacres Agapetus et Felicissimus pour lesquels le saint pontife craignait plus que pour lui-même. Une foule d'oisifs et de curieux entouraient les martyrs, quelques-uns les raillaient et répétaient les blasphêmes ordinaires contre le Dieu des chrétiens, tandis que d'autres, frappés de l'apparence vénérable et de l'auréole de sainteté qui brillait chez le vieux Sixte, ne dissimulaient pas leur sympathie.

Les chrétiens suivaient en silence ; leurs cœurs d'abord navrés de douleur, devinrent plus calmes par la pensée que Dieu allait être encore glorifié. Arrivé au temple de Mars, le Saint-Père adressa la parole aux payens qui l'entouraient. Les actes nous donnent l'appel éloquent qu'il fit à ces pauvres victimes de l'idolâtrie :

" Pauvres malheureux ! s'écria le pontife, avec un saint zèle pour leur salut, vous devriez pleurer plutôt que d'adorer ces idoles sourdes et muettes, faites de vos propres mains, qui ne peuvent ni se secourir ni secourir les autres. Ecoutez-moi, mes enfants, délivrez-vous du châtiment éternel ; ne craignez pas les tourments qu'on pourrait vous infliger, mais craignez plutôt les crimes dont vous vous êtes rendus coupables, et faites pénitence pour avoir eu la folie de sacrifier aux idoles."

Les paroles du saint martyr eurent un effet puissant sur ses auditeurs payens. Celui qui bénit les travaux que l'homme accomplit pour sa plus grande gloire, envoya sa grâce qui attendrit, brisa l'armure de fer sous laquelle la passion protège son trône dans le cœur humain. Les paroles

(1) Saint Luc XXI, 12, 13.

(2) " Ducite eum at templum Martis, ut sacrificet Deo Marti ; quod si noluerit, recludite eum in privata Mamertini."—*Actes Bollandistes.*

du pontife avaient été courtes et simples, cependant au coucher du soleil, ceux qui le matin blasphémaient contre le Dieu des chrétiens, s'en allaient à la dérobée, le long de la voie Appienne, se faire présenter à quelque prêtre pour être instruits et baptisés.

Comme on devait s'y attendre, les employés du juge qui avaient conduit les saints personnages au temple de Mars, avaient fait le trajet pour rien. Restait à exécuter la partie suivante de la sentence; les enfermer dans la Mamertine.

Pendant qu'ils s'en retournaient à Rome par la voie Appienne, nous allons conduire le lecteur dans la ville avant eux.

Au nombre des palais du mont Célien se trouvait celui d'un homme très riche qui était devenu chrétien. Comme la charité accompagne la foi, il avait transformé sa demeure en hôpital. Il y recevait le pauvre, le vieillard, le malade, mais secrètement, à cause des persécutions. Le saint prêtre Justin qui avait converti le propriétaire de la maison demeurait au milieu de ces infortunés, pour les instruire et leur administrer les consolations de la religion. Le diacre Laurent dont la réputation de sainteté était célèbre parmi les chrétiens allant porter le saint Viatique à une pauvre femme qui demeurait dans les environs, avait entendu parler de Justin et de ses convertis; il alla donc pour le féliciter sur ses conversions. Arrivé dans la maison il se passa une scène étrange. Qui ne connaît pas la dispute qui s'éleva dans le désert entre Paul et Antoine au sujet d'un pain que Dieu leur avait envoyé pour leur nourriture? c'était à qui des deux ne diviserait pas ce pain, chacun d'eux, par humilité, donnant la préséance à l'autre. La scène d'humilité que les actes de ce saint nous ont transmise fut encore plus touchante. Saint Laurent en entrant dans l'appartement se jeta à genoux pour baiser les pieds de saint Justin, et saint Justin, mû par un semblable sentiment d'humilité, voulut également baiser les pieds de saint Laurent. Pendant quelques minutes ce fut une lutte entre les deux saints pour savoir qui accomplirait cet acte d'humilité envers l'autre; enfin Laurent ayant rappelé à Justin qu'il était prêtre, et conséquemment plus élevé que lui dans la hiérarchie, ce dernier dut céder au diacre Laurent. Saint Laurent ayant appris que son pontife bien-aimé avait été arrêté courut à travers la ville, et arrivé au forum, il aperçut le vénérable Sixte au milieu des soldats qui le conduisaient à la Mamertine. Sans se soucier de la foule il se jeta au-devant du Saint-Père, et lui demanda avec instance de lui permettre de l'accompagner au martyre. Saint Ambroise nous rapporte les touchantes paroles que le jeune lévite adressa au saint pontife: Saint-Père, où allez-vous sans votre fils? saint prêtre où allez-vous sans votre diacre? vous n'aviez pas l'habitude d'offrir le saint sacrifice

sans l'assistance de quelqu'un? en quoi vous ai-je déplu? mettez à l'épreuve celui que vous avez choisi pour voir s'il est digne de votre choix. Après lui avoir partagé le corps et le sang de Notre-Seigneur, lui refuserez-vous maintenant l'offrande que vous allez lui faire de votre sang? Abraham n'a-t-il pas offert son propre fils? Pierre n'a-t-il pas envoyé Etienne pour être martyrisé avant lui? Ne montrerez-vous pas votre affection pour votre fils, en offrant au ciel celui que vous avez instruit au martyre?

Sixte, charmé de la ferveur du lévite, et le regardant avec une vive sympathie, prédit à saint Laurent la couronne qui lui était préparée dans le ciel.

" Mon fils, ce n'est pas que je veuille vous abandonner non plus que je méprise le ministère de mon disciple, mais je désire que vous restiez pour des épreuves plus glorieuses. Pour moi qui suis infirme et vieux, il me faut peu de souffrances, mais pour vous qui êtes dans la vigueur de la jeunesse, c'est la lutte et un triomphe glorieux qu'il vous faut. Cessez de pleurer, dans trois jours vous me suivrez." Il lui ordonna ensuite de distribuer aux pauvres le peu de biens qu'ils avaient conservés pour les besoins de l'Eglise.

Sixte et ses deux diacres furent conduits à la Mamertine pour être jetés dans le cachot souterrain. Ils passaient leur temps en prières. Une sainte joie remplissait leurs cœurs, de saintes conversations abrégèrent les heures. Ils s'entretenaient de la beauté des anges, des joies du paradis et de la gloire de Dieu. Ces pensées leur donnèrent des forces pour endurer avec patience les tourments du martyre. Le troisième jour après ils furent de nouveau conduits en présence du juge.

Le lecteur s'étonne peut-être que les actes nous donnent les paroles mêmes des martyrs devant les juges vu que beaucoup de ces actes furent écrits longtemps après les événements qu'ils racontent. Ce fait est cependant la plus grande preuve de leur authenticité. Dans les fictions, la conversation est l'œuvre de l'imagination, mais dans les actes des martyrs ce sont les procédés judiciaires mêmes. Il ne faut pas oublier que les officiers de la cour étaient obligés de tenir des minutes de ce qui se passait devant les tribunaux; c'est de ces minutes que, soit par corruption ou par faveur, les chrétiens copièrent les rapports de plus d'une scène attendrissante concernant les martyrs. Quelques-uns de ces rapports des tribunaux payens existent encore et sont dans leur briève simplicité les pages les plus riches des actes des saints. C'est pour cela que nous donnons généralement une traduction littérale des questions des juges et des réponses des martyrs. L'entrevue entre le vieux pontife Sixte et l'impie Valérien fut très courte.

Nous avons pitié de votre vieillesse, dit Valérien, obéissez maintenant à nos ordres et sacrifiez aux dieux.

—Misérable, pensez à vous-même, cessez de blasphémer et faites pénitence pour le sang des saints que vous avez versé.

Un des diacres ajouta : Si vous écoutez l'avis que vous donne notre vénérable père, vous échapperez aux tourments éternels qui sont préparés pour vous.

Valérien blanc de colère s'écria : Quoi, ces hommes nous menacent de tourments éternels ! Pourquoi les laisser vivre plus longtemps ? Licteurs, conduisez-les au temple de Mars, et s'ils refusent de sacrifier, qu'ils soient mis à mort sur le lieu même.

Une foule considérable les suivit de nouveau au temple de Mars ; de ce nombre se trouvait le diacre Laurent. Il pleurait, mais ce n'était pas sur le sort de son pontife et de ses collègues dans le diaconat qui s'en allaient à la mort, mais parce qu'il n'était pas condamné avec eux. Ses actes nous disent que ce fut dans cette occasion qu'il fut arrêté parce qu'il criait qu'il n'avait plus de trésors à distribuer, et que par conséquent il n'avait plus aucune raison de vivre davantage. Les soldats entendant parler de trésors se saisirent de lui, et après le martyre de Sixte le ramenèrent à la ville et l'enfermèrent dans la Mamertine.

Arrivés au temple de Mars, on demanda au pontife de sacrifier. Il sourit de pitié aux soldats qui, peut-être, comme les bourreaux de Jésus ne savaient pas ce qu'ils faisaient, puis se tournant vers l'immense édifice d'une rare magnificence, élevé aux démons, il s'écria : " Que Jésus-Christ le Fils de Dieu te détruise." Amen, répondirent les chrétiens, et au même instant on entendit un craquement épouvantable, une partie du splendide temple s'écroulait. Dieu voulait que le saint pape reçût sa couronne : quelques soldats qui n'étaient pas convertis, croyant que le miracle qui venait de s'opérer était de la magie, conduisirent Sixte et les deux diacres sur une petite colline appelée *Clivum Martis*. Le vieux Sixte présenta sa tête à l'épée pour qu'elle fût séparée de son corps ; elle tomba ainsi que celles des deux nobles jeunes gens qui l'avaient suivi avec courage. Les chrétiens témoins de cette exécution pleurèrent de douleur, mais les anges pleurèrent de joie.

Leurs corps furent jetés dans la plaine pour être dévorés par les chiens et les oiseaux de proie mais les chrétiens les enlevèrent pendant la nuit. Ils portèrent le corps de saint Sixte dans les catacombes de saint Calixte et l'enterrèrent probablement au-dessous du lieu où il était mort ; quant aux diacres, pour une raison qui n'est pas donnée, ils furent enterrés dans les catacombes de Pretextatus, qui étaient probablement un prolongement de celles de saint Calixte.

Le passage suivant relatif à la découverte du tombeau de Sixte II faite en 1850 par M. de Rossi, sera lu avec intérêt.

Cette partie des catacombes, découverte par M. de Rossi et oubliée depuis des siècles, occupe l'angle entre la voie Appienne et Ardeatina. Elle consiste en plusieurs aires distinctes qu'on suppose avoir été originairement réunies, par le fait que les galeries qui dans quelques parties les unissent, ne sont pas de même niveau; à leur jonction on a dû construire des escaliers. L'aire la plus ancienne est celle de sainte Lucine qui fut commencée du temps des apôtres, par Pomponia Græcina, femme de Plaute, qui conquit la Bretagne. Cependant la partie à laquelle on attache le plus d'importance a été très probablement ajoutée du temps de Marc-Aurèle. C'est là que se trouvait la célèbre crypte papale. Quelque temps avant d'y arriver les *graffiti* (1) nous avertirent que nous arrivions à quelque place célèbre. Les *graffiti* ont souvent été la cause de découvertes importantes, car ils nous montrent que des visiteurs nombreux venaient à ces places, et que par conséquent elles devaient être célèbres. Très souvent aussi on y trouvait des noms qui aplanissaient bien des difficultés.

Ainsi dans cette circonstance il était fréquemment question de saint Sixte, le grand saint de la catacombe. Le plaisir du découvreur, en entrant pour la première fois dans la crypte papale, a dû être très grand. La place même, la tombe de saint Corneille, les inscriptions sur les murs parmi lesquelles se trouvait répété souvent le nom de saint Sixte, tout était de nature à lui prouver qu'il avait enfin trouvé cette crypte; mais une fois qu'il y fut entré, ce qui frappa sa vue lui enleva tout doute. Dispersés sur le sol se trouvaient des fragments qui réunis formaient les pierres monumentales des saints Antheros, Fabien, Lucius et Eutychianus; trois avaient la désignation Ep. Nulle part dans ces souterrains on ne trouvait cette inscription, et quoique le mot EPISCOPUS ne semble pas avoir été en usage immédiatement après la fondation du christianisme, cependant on s'en servait généralement vers le milieu du troisième siècle; il était donc assez étrange de trouver trois monuments sur quatre portant la désignation d'évêque. De plus, d'anciens manuscrits donnent les noms des saints Antheros, Fabien, Lucius et Eutychianus comme ayant occupé la chaire de Pierre pendant le troisième siècle et ayant été enterrés dans le cimetière de Saint-Calixte. A une petite

(1) Les graffiti étaient des noms, des vers, des sentences écrites sur les murs par les générations qui vivaient il y a plus de mille ans, et visitaient, comme nous le faisons aujourd'hui, par curiosité, ou par dévotion, ces monuments du passé. On suppose généralement que cette manière d'immortaliser des noms obscurs est particulière aux Anglais, mais les découvertes des *graffiti* dans les catacombes nouvellement ouvertes nous prouvent que les Romains du moyen-âge partageaient cette faiblesse des Anglais de nos jours.

distance on trouva une autre plaque appartenant à un autel-tombeau. Sur cette plaque était gravé en caractères grecs URBANUS EP. Saint Urbain était le nom du successeur de saint Calixte au pontificat romain, on savait qu'il n'avait pas été enterré dans ce cimetière, mais dans celui de Saint-Pretextatus. De Rossi, comme plusieurs autres savants, était sous l'impression qu'il y avait deux évêques de ce nom, qui dans les anciens documents étaient assez souvent pris l'un pour l'autre, le premier était un martyr enterré dans le cimetière de Saint-Pretextatus, le second était pape et confesseur enterré à Saint-Calixte. La plaque qui se trouvait devant lui rendait cette opinion certaine, et enlevait la difficulté soulevée contre les actes de sainte Cécile. Mais Sixte était le grand martyr de ces catacombes et de Rossi cherchait avec anxiété quelqu'indice qui aurait pu prouver qu'il eût été enterré là. Ce martyr dont parle saint Cyprien, vivait au temps des empereurs Valérien et Gallien.

Ces souverains lancèrent des décrets défendant aux chrétiens de s'assembler dans les cimetières; mais saint Sixte, en dépit de ces décrets, se retira dans les catacombes de Saint-Pretextatus qu'il supposait moins connues, et il disait la messe quand les soldats le surprirent, le conduisirent à l'audience, de là à la Mamertine et ensuite au temple de Mars, près duquel, sur le *clivum Martis*, ils le mireut à mort. Quatre diacres furent exécutés en même temps que lui, deux furent enterrés sur les lieux, mais Sixte et les deux autres furent transportés dans la crypte papale afin que le pontife pût reposer avec ses collègues. Plusieurs années après le pape Damas marqua le lieu au moyen d'une inscription dont les mots nous ont été transmis. De Rossi trouva une partie de cette inscription dans la crypte des pontifes. Mais on n'a pas encore découvert la place exacte où les saintes reliques furent déposées.

CHAPITRE X.

LAURENT.—(10 août 258).

Que les desseins de Dieu sont impénétrables ! Souvent il se sert des choses les plus insignifiantes pour confondre le fort. Souvent aussi la piété et le langage du cœur d'une humble servante apportent la foi dans la maison du riche. Une autre fois ce sont des vents contraires qui font dévier un navire de sa course, et le jettent sur un rivage inconnu où ceux qui le montent portent les consolations de la religion à un peuple plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Les épreuves et les afflictions de la vie sont les canaux des bénédictions divines. L'impiété et la tyrannie qui parfois ont jeté des serviteurs de Dieu innocents dans les cachots, parmi les esclaves et les pécheurs, n'ont fait qu'accomplir un décret éternel qui les destinait à réjouir le ciel par les larmes du repentir. Les actes qui sont devant nous s'ouvrent par une scène touchante et belle dans laquelle on voit l'action consolante de la divine Providence.

Sur le versant du Viminal, dans une étroite et longue rue de la Ville Eternelle, connue des Italiens sous le nom de voie Urbaine, se trouve une petite église dédiée à saint Laurent. Cette chapelle rappelle de saints souvenirs connus seulement d'un petit nombre de personnes. Au-dessous est l'horrible prison formant autrefois partie de la maison d'Hippolyte, dans laquelle le jeune diacre Laurent fut emprisonné.

Comme les chûtes insignifiantes de l'Europe sont appelées les petites-filles de celle de Niagara, on peut en toute sûreté, par le même effort d'imagination, appeler cette terrible prison, la fille cadette de la Mamertine. Elle est au pied d'une tour à laquelle conduit un étroit escalier en vis ; sa construction en brique remonte évidemment au temps d'Adrien. La prison est petite, mais elle est réunie à un sombre corridor qui probablement servait de cellier. Dans les escaliers étroits il y a des ouvertures maintenant bouchées ; on suppose qu'elles conduisaient à des catacombes interminables. La tradition locale raconte qu'un parti d'étudiants pénétra un jour dans ces souterrains et ne reparut jamais. Nous frissonnons à la pensée de la mort horrible de ces jeunes gens, de leurs pas perdus dans ces sombres labyrinthes de la mort, de leurs cris déchirants demandant en vain du secours, à leur longue agonie. Enterrés tous vivants dans

le sein de la terre, ils épargnèrent à leurs familles le triste devoir de pourvoir à leur sépulture. Le pieux pèlerin peut boire là à la fontaine miraculeuse qui jaillit à la prière de Laurent pour baptiser les heureux esclaves qui partagèrent la prison et le sort du lévite. C'est dans ce réduit étroit et obscur que nous allons contempler Laurent au milieu des esclaves.

Il est probable que notre saint ne passa qu'une nuit dans la Mamertine. Le préfet, pour satisfaire son avarice, désirait avec ardeur confisquer les trésors de l'Eglise, et de bonne heure, le lendemain de son arrestation au temple de Mars, il fit comparaître Laurent devant Valérien. Pendant la première entrevue il fut traité avec des égards au moyen desquels le préfet cherchait à dissimuler ses desseins pervers et cruels. Il fut confié à Hippolyte qui devait partager avec lui les dépouilles s'il réussissait à les lui arracher; c'est ainsi que nous le retrouvons dans la cave d'Hippolyte avec les esclaves rebelles de sa maison.

Chaque romain riche avait sa prison particulière pour punir ses esclaves. Pour de légers méfaits ils étaient mis dans le *durance vile*, mais pour des fautes graves ils étaient invariablement transportés sur une île, au cœur de la cité, puis jetés dans le Tibre, ou bien encore enterrés vivants dans les terribles fosses du mont Esquilin.

Laurent est un ange de consolation au milieu de ses compagnons de souffrance. Bientôt il a fait leur connaissance et il leur adresse des paroles d'encouragement. L'humeur joyeuse du jeune chrétien leur fait oublier les peines de leur emprisonnement. Il s'informe à chacun d'eux de la cause de son châtiment; l'un a brisé accidentellement un ustensile, un autre envoyé en commission s'est attardé sur le Forum ou au cirque, une pauvre esclave a encouru le déplaisir de sa maîtresse en égarant un bijou ou en se regardant dans le même miroir qu'elle; tous racontent leurs chagrins et plaident leur innocence rien que pour s'attirer les sympathies de leur nouveau compagnon. Laurent avait un sourire et un mot de consolation pour chacun d'eux. Parmi les prisonniers il remarqua un vieillard aux cheveux blancs, courbé sous le poids des années; à côté de lui se trouvait un jeune homme qui ne s'était pas joint au chœur de lamentations des autres esclaves; de temps en temps il éclatait en sanglots. Son histoire est touchante.

Le vieillard nommé Lucillus était son père. Un patricien sans entrailles l'avait renvoyé de son service, comme bouche inutile, à cause de sa faiblesse et de sa cécité. Souffrant du froid et de la faim, il s'était assis à la porte d'Hippolyte. Le fils avait dérobé quelques aliments pour son père; il fut pris sur le fait par l'intendant, qui les avait jetés tous deux dans la cave. De plus, le jeune homme raconta à Laurent

que son père étant aveugle et ne pouvant plus être d'aucune utilité comme esclave, c'était une raison pour celui au pouvoir duquel ils étaient de le laisser mourir de faim, ou de le faire jeter dans les fosses de l'Esquilin.

Laurent était ému jusqu'aux larmes. Cette sympathie qui émeut même le cœur de Dieu pour les malheureux, se réfléchissait dans le cœur du lévite. Une inspiration divine passa dans son âme, et l'engagea à tenter de guérir le vieillard et à sauver ses compagnons de prison. Il dit au vieillard affligé et au fils en larmes, combien le nom de Jésus était puissant. Quelques moments lui suffirent pour les gagner à la foi. Il demanda à Dieu avec ferveur la guérison du vieillard. Une exclamation de joie de l'infortuné lui annonça que les faibles rayons de lumière qui venaient du passage du cellier, avaient frappé ses yeux. Lucillus voyait.

Comment raconter le résultat consolant de ce miracle. Le cellier devint une église, et il l'est encore. Les esclaves écoutaient avec une religieuse attention les instructions de Laurent. Il leur fit l'émouvant récit de la naissance, de la vie et de la passion de Notre Seigneur, il leur exposa les consolations que le christianisme apporte aux pauvres, aux malheureuses victimes de l'oppression, et les doctrines de l'immortalité et de l'éternité bienheureuse.

Oh ! que de joies Laurent versa dans les cœurs de ces malheureux esclaves, rebuts de la société, qui n'avaient jamais entendu une parole bienveillante, pour lesquels la nuit du malheur était longue et obscure, et sur lesquels ses paroles tombèrent comme une pluie bienfaisante sur un sol desséché. Ils manifestèrent le désir de devenir chrétiens et Laurent, comme Pierre dans la Mamertine, ordonna au rocher de lui fournir l'eau nécessaire pour les baptiser, et immédiatement une source d'eau limpide comme le cristal jaillit à ses pieds. Avant le coucher du soleil ces heureux esclaves, au nombre de vingt et-un, pouvaient chanter dans les caves d'Hippolyte les louanges du Dieu des chrétiens.

Vers le soir les serviteurs vinrent apporter la pauvre nourriture des esclaves emprisonnés. Quand ils ouvrirent la porte de la prison, ils entendirent ces joyeux accents. Tous à l'envi racontèrent les miracles de Laurent, la vue rendue à l'aveugle, le puits miraculeux. L'un des serviteurs questionnait Lucillus, d'autres considéraient la source avec ébahissement, d'autres enfin s'en furent rendre compte à leur maître des choses étranges qui s'étaient passées dans la prison.

Hippolyte était un de ces hommes au cœur simple et droit. Doué de vertus naturelles, il avait des idées religieuses dirigées, il est vrai, par ignorance dans le sens du culte des faux dieux. Son cœur était sensible aux malheurs de ses semblables. Ses préjugés religieux, fruits de l'éducation de

son enfance, ne demandaient qu'un rayon de lumière pour disparaître, comme la brume sur un lac est dispersée par le soleil. Il se rendit avec sa famille dans le cellier qui servait de prison. La conviction entra dans son âme et la grâce compléta son triomphe ; se jetant aux pieds de Laurent, il demanda d'être admis au nombre des chrétiens.

Le pèlerin qui visite la Ville Eternelle peut encore aujourd'hui boire à la fontaine dont l'eau servit autrefois à baptiser Hippolyte et sa famille, et parmi les reliques que la tradition vénère dans la basilique de saint Laurent est un vase en bois dont le saint se servit à l'occasion de cette cérémonie. Il n'y a rien de plus consolant pour celui qui étudie l'histoire que cette preuve des premiers temps du christianisme qu'il lit dans ces souvenirs du passé. Quand nous parcourons le récit des miracles et du martyre de ce brave jeune saint, c'est avec un sentiment de conviction et de respect plus profond encore, quand nous voyons le même cellier ou prison au-dessous de la maison d'Hippolyte où il plut à Dieu de manifester sa gloire et sa puissance dans ses saints.

Laurent était devenu l'ami du vieillard; la guérison de Lucillus s'était répandue dans la ville sur les ailes de la renommée. D'autres vinrent entendre le jeune diacre dont les paroles, comme le *fiat* de Dieu, avaient ordonné à la lumière d'être, pour l'aveugle. Il s'opéra des conversions innombrables, surtout parmi les pauvres pour lesquels le jeune saint avait une prédilection toute particulière.

Nos lecteurs savent, sans doute, que Laurent fut ce martyr qui souffrit le supplice épouvantable d'être rôti tout vivant sur un gril; un coup d'œil jeté sur les circonstances qui amenèrent cet acte de cruauté sans parallèle nous donnera une idée du caractère de ce brave champion de la foi, et consolera ceux qui, dans cette vie, sont au nombre des pauvres de Jésus-Christ.

Il est conduit de nouveau devant le tribunal de Valérien qui lui demande de lui livrer les trésors de l'Eglise.

Laurent demande trois jours pour les réunir, ce délai lui est accordé et le préfet se réjouit à la pensée des monceaux d'or qu'il va lui donner. Le jeune homme retourne à la maison d'Hippolyte, plutôt comme un hôte que comme prisonnier. Il passa ces trois jours à réunir dans la maison du patricien les pauvres, les malades, les infirmes, les insensés, en un mot ceux sur lesquels la main du malheur s'était appesantie, et dont les haillons et les figures amaigries par les privations annonçaient la plus grande pauvreté. Le troisième jour il fut suivi au tribunal du préfet par une foule de déshérités de la fortune. Laurent était joyeux à la pensée du désappointement et de la leçon qu'il allait donner au juge prévaricateur. Au milieu du silence des spectateurs

attendant les révélations du chrétien, Valérien lui demanda : Où sont les trésors de l'Eglise?

Laurent fit un signe et dans un instant le prétoire fut rempli des pauvres malheureux qui l'avaient accompagné. Les satellites du juge regardaient avec étonnement cette réunion, et le brave diacre, jetant un regard de compassion sur les amis d'un Dieu qui est né dans une étable, et étendant la main vers eux, dit d'une voix puissante : " Voilà les trésors de l'Eglise." Un grand nombre de personnes s'étaient rassemblées pour voir les trésors qui devaient être présentés au préfet, leur désappointement ne tarda pas à se manifester par un murmure plein de menaces. La confusion du tyran était évidente, et Laurent se tenait devant lui, les bras croisés et attendant tranquillement la sentence que, dans sa rage impuissante, il allait porter contre lui. Valérien tremblait sur son siège, le sang lui montait à la figure et ses mains étaient crispées. Mille morts, plus cruelles les unes que les autres, n'auraient pu satisfaire sa vengeance. Quand enfin il put parler, il dit en rugissant : " Saisissez-le, licteurs, et fouettez-le."

Un instant après Valérien contemplait avec délices les chairs de Laurent déchirées par le fouet. Il aurait donné la moitié de sa fortune pour saisir un signe, une simple manifestation de douleur de la part du brave jeune homme, mais Laurent était absorbé par la méditation de la flagellation de Jésus, par ordre de Pilate. Au commandement de Valérien on prépara des plaques de fer chauffées et on les appliqua sur les côtes de la victime déchirées et ensanglantées par les verges, puis on apporta les autres instruments de torture, un seul pouvait détruire la vie, mais on ne put ébranler la fermeté du martyr. Après l'avoir ainsi fait torturer, Valérien fit conduire Laurent devant la statue de Jupiter, avec le fol espoir qu'il consentirait à sacrifier. Arrivé devant la statue, le préfet lui dit : Sacrifiez aux dieux et cessez de mettre votre confiance dans les trésors que vous avez cachés.

Laurent répondit : J'ai confiance en eux et mon espoir ne sera pas trompé.

Il savait bien qu'ils étaient conservés dans le ciel où les voleurs ne peuvent entrer et où la rouille ne peut les détruire.

Nous n'entrerons pas dans le détail des tortures qui lui furent infligées : verges, plaques brûlantes, supplice du chevalet, toutes les inventions de la cruauté furent essayées sur lui ; ces tourments furent si grands que Laurent demanda à Dieu de le laisser mourir, mais une voix partie du ciel lui répondit qu'il devait encore endurer de plus grands tourments. En même temps Dieu lui envoya des consolations si grandes que dans un accès de joie il demanda

à Dieu de faire voir au peuple comment il console ses serviteurs. (1)

Tout-à-coup un des soldats cessa de le torturer: il poussa des exclamations de surprise à la vue d'une belle vision. C'est l'ange gardien de Laurent qui applique des huiles odoriférantes sur ses blessures. De suite il détache les liens qui le retiennent au chevalet, se jette à ses pieds et lui demande de le recevoir au nombre des chrétiens. A la grande surprise du juge, il se précipita en dehors et revint un moment après portant un vase en cuivre plein d'eau. Saint Laurent bénit l'eau et le baptisa.

Comme un chien de chasse qui a perdu la piste d'un cerf et qui tombe tout-à-coup sur celle d'un autre, ainsi le juge se tourna avec une fureur nouvelle contre le brave Romanus. Le vaillant soldat, par la seule vue de l'ange, avait compris les sublimes mystères du christianisme. La foi et le courage remplissaient tellement son âme qu'il désirait maintenant souffrir les mêmes tourments qu'il avait fait endurer à Laurent. Incapable de réprimer l'élan de sa foi, il se précipita vers le juge et s'écria: Moi aussi je suis chrétien.

Le juge ordonna à ses compagnons de le battre de verges. En même temps Laurent fut conduit dans un autre appartement du palais encore sous la garde d'Hippolyte, et beaucoup d'autres chrétiens vinrent pour le consoler ; il eut ainsi un court répit pendant que l'impie Valérien assouvissait sa rage sur Romanus.

Le brave soldat endura la flagellation sans qu'un seul muscle de sa figure trahît sa douleur. Il avait appris du lévite la puissance de la grâce divine et il éprouvait une grande consolation à répéter comme lui le doux nom de Jésus. Enfin, le tyran ordonna aux soldats de le conduire en-dehors de la ville et de l'exécuter. Sur son chemin, près de la porte Salara, il racontait à ses compagnons ce qu'il avait vu, et avec une éloquence que Dieu lui inspirait, il les engageait à abandonner le culte insensé des idoles et à devenir chrétiens. Romanus était un de ces rares martyrs auxquels le ciel ne demandait que de pratiquer leur foi en Jésus pendant quelques heures pour être transportés ensuite dans l'éternité. On ne connaît rien de plus sur ce saint.

(1) Et cum dentissime cum plumbatis cæderetur, dixit: Domine Jesu Christe,...... accipe spiritum meum. Et audita est vox. Adhuc multa certamina tibi debentur...... Qui subridens et gratias agens dicebat: Benedictus es Domine noster Jesu Christe, qui nobis donasti misericordiam quam meriti non sumus. Sed tu Domine propter pietatem tuam da nobis gratiam, ut cognoscant omnes circumstantes quia tu consolaris servos tuos.—*Actes de St. Laurent.*

" Video ante te hominem pulcherrimum stantem cum linteo et extergentem membra tua."—*Ib.*

Dans les martyrologes sa fête est célébrée le 9 d'août, non pas le même jour que saint Laurent, car ce dernier ne reçut sa couronne que le lendemain. On dit que le vase en cuivre qui contenait l'eau avec laquelle il fut baptisé est encore conservé dans la basilique de saint Laurent où ses reliques sont aussi vénérées. C'était le 9 août A. D. 258. Le soleil était couché, la nuit de ce jour à jamais mémorable dans les annales de l'Eglise couvrait la ville de ténèbres. L'impie Valérien retourna aux bains de Salluste ; après avoir pris un copieux repas et s'être gorgé de viandes et de vin il alla recommencer ses cruautés sur les martyrs de Jésus-Christ. Le saint diacre fut conduit encore une fois devant lui, les soldats apportèrent sur leurs épaules les instruments de supplice. (1) Lorsqu'on ordonna à Laurent de se rendre au tribunal, il se passa une scène touchante. Les sentiments d'Hippolyte envers Laurent avaient passé par les différentes phases du mépris, de la vénération et de la gratitude, ces deux derniers sentiments avaient rempli son cœur d'amour pour le diacre. Désireux de s'unir au saint jeune homme, et plein de zèle pour proclamer sa foi en Jésus-Christ, il eut à lutter avec Laurent pour qu'il lui permît de se rendre au tribunal de Valérien et de se déclarer chrétien. Pourquoi, disait-il, les larmes aux yeux, n'irais-je pas proclamer que moi aussi je suis chrétien ? (2) Mais Laurent l'en dissuada car l'heure de ses épreuves n'était pas encore arrivée. Il se résigna donc, s'enveloppa dans sa toge et se rendit au prétoire pour être témoin de la scène finale de cette tragédie.

Rejetez cette perfidie de la magie, dit Valérien, en bredouillant et dites-nous votre histoire.

Laurent, dont tout le corps n'était qu'une plaie, regarda avec pitié le tyran et lui répondit avec douceur : Je suis Espagnol de naissance, j'ai été instruit à Rome ; depuis mon enfance je suis chrétien et j'ai été élevé dans la sainte et divine loi de Jésus-Christ.

Sacrifiez donc aux dieux, rugit Valérien ; si vous ne le faites pas, vous serez torturé pendant toute la nuit.

Ah ! reprit Laurent, ma nuit n'a pas d'obscurité, toutes les choses sont brillantes.

Quoique ces mots *omnia in luce clarescunt* aient le sens mystique de la foi, on peut s'imaginer que Dieu permit qu'il vît la clarté des flammes qui devaient brûler son corps pendant la nuit.

Valérien lui fit écraser la bouche avec des pierres ; Laurent souriait, ensuite on apporta son lit. (3)

(1) "Et allata sunt cum eo omnia genera tormentorum."—*Ib.*

(2) "Quare ego non vociferor Christianus sum."—*Ib.*

(3) "Nox ista expendetur in te cum suppliciis."

Le lit de Laurent ! C'était un lit en fer, il avait des barres transversales à environ un pied de terre. La douce couche sur laquelle il devait reposer son corps meurtri, c'était des fagots enflammés. L'idée d'un lit comporte celle du repos, l'esprit et le corps fatigués y cherchent le repos du sommeil. Oh ! comme le lit de Laurent doit nous faire frissonner à la pensée du lit terrible destiné aux damnés. Le feu de l'amour divin consume l'âme du martyr avec plus de force que les flammes qui lèchent sa chair, mais un lit de feu sans la consolation de l'espérance et sans fin, allumé par Dieu même, o chrétiens, pensez-y sérieusement et tremblez.

Laurent fut jeté sur son lit. Les paroles du saint martyr sont très-touchantes ; tantôt il brave le tyran et tantôt il s'adresse à Dieu.

Apprenez, impie, le pouvoir de mon Dieu. Vos charbons ardents sont rafraîchissants pour moi, pour vous ils brûleront pendant l'éternité. O vous Seigneur, vous savez que quand j'ai été accusé, je n'ai pas nié, quand on m'a interrogé j'ai répondu, et quand j'ai été torturé je vous en ai remercié. Ensuite, dans un sublime élan, il s'écria : Je vous remercie, Seigneur Jésus, parce que vous avez daigné me réconforter.

Puis, regardant de nouveau Valérien tandis que les flammes consumaient ses chairs : Voyez, un côté est rôti, tournez-moi et mangez ; (1) et d'une voix éteinte il dit encore : Je vous remercie, Seigneur Jésus, de ce que j'ai mérité de franchir les portes de votre séjour, et il rendit son âme pure entre les mains de son Dieu. Les anges attendaient la fin de cette scène de triomphe pour accompagner l'âme du héros chrétien dans leur séjour de bonheur, où il n'y a ni tyran ni douleur.

On poussa la cruauté jusqu'à laisser le corps sur le gril pour être brûlé jusqu'à ce que le feu s'éteignît de lui-même. Valérien et son peuple regagnèrent leurs couches somptueuses, mais combien le lit de Laurent était préférable ! Mais l'heure de la rétribution n'est pas loin, elle s'avance comme un ouragan sur la mer.

(1) " Allatus est lectus cum tribus costis."—*Ib.*

II.

Après avoir ramassé les os carbonisés de Laurent et les avoir transportés dans le jardin de Cyriaque, Hippolyte revint à sa demeure, malheureux et mécontent. Il ne pouvait chasser de sa pensée les scènes étonnantes dont il avait été le témoin. Il savait cependant que son heure n'était pas loin, il mit ordre à ses affaires temporelles, donna la liberté à ses esclaves et distribua ses biens aux pauvres. Trois jours après le martyre de Laurent, vers deux heures de l'après-midi, on vint lui annoncer que sa maison était cernée par des soldats. On s'empara de lui et on le conduisit devant Décius.

" Ainsi, lui dit-il, vous aussi vous êtes devenu magicien, et vous avez volé le corps de Laurent.

—Oui, répondit Hippolyte ; ce n'est cependant pas comme magicien, mais comme chrétien."

Le juge ordonna de le frapper à la bouche pour avoir prononcé de telles paroles, puis de le battre et de lui enlever ses vêtements de chrétien. (1)

Il fut aussi fouetté ; pendant que les coups de verge tombaient sur lui il trouvait sa consolation à dire : Je suis chrétien.

Le juge essaya ensuite de le séduire par des flatteries, il le fit revêtir de riches habits militaires, puis il lui dit : Soyez plus soucieux de votre grade, continuez à être notre ami comme auparavant, et jouissez de la récompense de vos services.

Maintenant, dit Hippolyte, mon choix est de me déclarer fidèle soldat chrétien.

Mais il devait se passer quelques scènes terribles avant qu'il souffrît la mort cruelle qu'on lui préparait. On se rendit à sa maison pour saisir tout ce qu'il avait, et lui-même y fut conduit enchaîné par les soldats et le préfet. Le juge fit comparaître devant lui les personnes de sa maison ; tous comme leur maître étaient chrétiens. Parmi eux se trouvait une vieille servante nommée Concorde. Elle avait été la nourrice d'Hippolyte, et maintenant elle demeurait au sein de la famille, aimée et respectée de tous, surtout par le noble soldat reconnaissant, son nourrisson, maintenant dans les chaînes pour la foi. A la vue d'Hippolyte au pouvoir des soldats elle fondit en larmes.

(1) Expoliataque veste qua ceu Christianus utebatur."

Les agents du préfet voyant les gens d'Hippolyte très affectés, furent plutôt encouragés qu'émus. L'un d'eux leur cria : Prenez garde à vous ou vous allez souffrir avec votre maître. La vieille Concorde s'écria en pleurant : Nous mourrons avec notre maître, il vaut mieux mourir chrétiens que de partager votre culte infâme.

Valérien regardant la vieille nourrice avec colère ordonna aux soldats de la faire avancer en disant : Une race d'esclaves ne peut être guérie que par la lanière. Elle fut cruellement battue par les licteurs, mais bientôt la vieille servante succomba à ce traitement barbare, et elle rendit son âme à Dieu.

Hippolyte leva les yeux au ciel et dit : Je vous remercie, ô mon Dieu, d'avoir permis qu'elle soit au nombre de vos saints.

Le brave Hippolyte encouragea les autres à rester fidèles ; comme le maître d'une forêt se tient près de ses ouvriers fendant les beaux arbres qui couvrent le sol, ainsi le maître se tenait auprès de ses gens pendant qu'ils tombaient sous la hache des licteurs. Il parlait à chacun d'eux avec une affectueuse et encourageante sympathie. Parmi les victimes de ce jour-là fut le pauvre aveugle dont la guérison avait valu à tous tant de bénédictions ; son fils lui aussi mourut, heureux de voir que son père ne souffrirait plus de rien dans le monde qu'il allait échanger avec celui-ci.

Dans les fables des Grecs, il y a un Hippolyte, c'est le malheureux fils du guerrier Thésée. Sans le savoir il devint la victime de la passion lubrique de sa belle-mère. Il repoussa avec mépris ses propositions honteuses ; voulant s'en venger, elle fit comme la femme de Putiphar, elle l'accusa auprès de son mari. Il fut banni et maudit par son père. En laissant Athènes pour se rendre à Troie, ses chevaux prirent l'épouvante, effrayés, dit-on, par un monstre marin ; il fut précipité de son char, et embarrassé dans les rênes il fut traîné sur les rochers. Cette scène émouvante décrite dans la tragédie du poëte français servira de début aux actes du héros chrétien dont nous parlons. Les chevaux emportés fuyaient à toute vitesse avec leur victime.

" La frayeur les emporte ; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix ;
En efforts impuissants leur maitre se consume ;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux,
A travers les rochers la peur les précipite,
L'essieu crie et se rompt ; l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé ;

Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur, cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle ;
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;
Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux, la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit :
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit.
De son généreux sang la trace nous conduit ;
Les rochers en sont teints ; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle ; et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain ;
" Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
Cher ami, si mon père un jour désabusé,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur, il traite sa captive ;
Qu'il lui rende—" A ce mot ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
Triste objet, où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père."

" Œuvres de Racine," tome ii, p. 405.

Voyons la mort horrible du brave soldat qui, au troisième siècle devait donner au christianisme une réalité historique à la fable tragique de la mythologie grecque. Pendant que les exécuteurs des gens d'Hippolyte sont occupés à contempler leurs victimes gisant dans une mare de sang, on entend le bruit retentissant des sabots des chevaux C'est un centurion de cavalerie qui arrive au galop, à la demeure d'Hippolyte avec deux des chevaux les plus vites du corps qu'il commande. Le brave chrétien a appris à mourir. Les pauvres domestiques de sa maison sont tombés bravement devant ses yeux. Au jour de sa gloire militaire, lorsqu'il était poussé par l'aiguillon de l'ambition, plus d'une fois il a affronté la mort sur les champs de bataille, peut-il hésiter maintenant que Dieu lui demande ce sacrifice ? C'est avec un sourire de joie qu'il présente ses mains aux cordes qui doivent le lier. Les nœuds sont faits, on attache l'autre extrémité des cordes aux chevaux qu'on rend à la liberté, après les avoir fouettés ; ils partent et se précipitent comme des chevaux de guerre impatients et remplis d'ardeur par les sons du clairon. Dans leur course folle, on dirait qu'ils ont la conscience de l'œuvre qu'ils accomplissent,—la volonté de Dieu par la mort d'Hippolyte,—les anges planent sur la trace

ensanglantée de la course pour recevoir l'âme du martyr, et avant que les chevaux aient ralenti leur course l'âme d'Hippolyte est saluée à la porte du ciel par Sixte, Laurent, Concorde et les autres personnes de sa maison qui tous font maintenant partie de cette brillante phalange des esprits heureux qui suivent l'Agneau partout où il va.

III.

Mais le dernier acte de cette tragédie arrive. Il nous ramène une fois de plus dans la vaste enceinte du Colisée qui retentit des clameurs de milliers de spectateurs et qui est rougi par le sang qui coule dans ce pressoir des martyrs. Les préfets Valérien et Décius ont ordonné une fête dans l'amphithéâtre, et comme partie du spectacle les chrétiens doivent être tirés des prisons et exposés aux moqueries de la populace.

Au jour indiqué les gouvernants furent conduits au Colisée dans des chars dorés, ses cent mille sièges étaient remplis jusqu'au voile qui couvrait l'immense ouverture et comme d'habitude, la foule faisait entendre des murmures d'impatience. Quand les préfets eurent pris leurs sièges et que les acclamations du peuple (qui probablement n'applaudissait que pour faire du bruit), eurent cessé, le son éclatant de la trompette du directeur annonça que les jeux allaient commencer. Mais le ciel avait décrété qu'on ne se moquerait pas des chrétiens ce jour-là; les blasphèmes qu'on méditait contre Dieu et les amusements préparés pour le peuple devaient être interrompus par une scène terrible.

Valérien donna aux meurtriers de Laurent l'ordre d'amener les chrétiens. Dans l'instant le démon s'empara de lui. Il poussa un cri de douleur qui retentit dans l'amphithéâtre. Tous les yeux se tournèrent vers le dais impérial qu'il occupait. On l'entendit distinctement crier : O Hippolyte, vous me liez avec des chaînes horribles. En même temps Décius tombait à terre ; lui aussi était en possession du démon. Il se roulait dans les douleurs de l'agonie et criait d'une voix pleine de terreur: O Laurent, vous me traînez avec des chaînes brûlantes.

Valérien poussa un autre cri ; il venait d'être enlevé dans l'air et il retomba lourdement sur le sol, tout mutilé et sans vie. Décius portant la main à sa tête courait parmi les spectateurs en poussant des cris, il se fraya un chemin à travers la foule et regagna son palais. La mort soudaine de Valérien mit fin au spectacle, et on attribua la retraite de Décius au chagrin et à la crainte. Les chrétiens furent reconduits dans

leur prison, et le peuple se dispersa avec des sentiments de respect qui le fit se ressouvenir longtemps de ce jour mémorable.

Pendant trois jours Décius resta sur son lit, hurlant des douleurs de la possession. Les flammes qui avaient brûlé le corps de Laurent semblaient être transportées par les démons, du gril du martyr à la couche du tyran. Du matin au soir il criait : O Laurent, je t'en conjure, donne-moi quelque soulagement. Il n'avait eu aucune pitié pour Laurent, et maintenant les démons n'en avaient pas pour lui. Le palais était dans le deuil, les médecins étaient confondus, ni la fortune ni la puissance ne pouvaient le soulager.

Tryphonia, sa femme, épouvantée de sa situation, et comprenant par ses paroles qu'il était torturé à cause des chrétiens, ordonna qu'on mît en liberté tous ceux qui étaient en prison pour le nom de Jésus-Christ. Dans cette occasion, la Mamertine, la Claudienne et les cachots du cirque Agonal (maintenant la prison de Sainte-Agnès sur la place de Navona) furent ouvertes aux disciples de Notre Seigneur, mais le tyran avait été pesé dans la balance de la justice éternelle, et quand il eut souffert les horribles tortures qu'il méditait contre sa victime innocente, lançant des blasphèmes contre les chrétiens et Dieu, il rendit son âme aux démons.

Tryphonia et sa fille Cyrilla furent converties par ce terrible jugement de Dieu et furent baptisées par Justin. Tryphonia mourut de la mort des justes, Cyrilla fut martyrisée pour la foi dans la fleur de sa jeunesse virginale, sous l'empereur Claude. Quarante-six soldats avec leurs femmes et leurs enfants furent aussi convertis et martyrisés en dehors de la porte Salarienne avec cent-vingt autres qui furent la moisson produite par le sang des martyrs. Au nombre de cette troupe d'heureux mortels, quatre soldats nommés Théodore, Lucius, Marcus et Pierre s'avancèrent et demandèrent d'être les premiers mis à mort, avec la noble intention de donner du courage aux autres par leur bravoure à aller au-devant de la mort.

IV.

Nous allons terminer ces scènes émouvantes de martyre en racontant quelques faits qui se rapportent aux reliques et à la dévotion envers les héros de cette esquisse.

Celui qui inspirait aux payens une sympathie telle que les exécuteurs des chrétiens respectaient leurs restes mortels, qui envoyait des éclairs au milieu d'un ciel sans nuages pour effrayer les gardes chargées de surveiller les corps des martyrs ; Celui qui ordonnait à ses serviteurs par le ministère de ses anges de donner une sépulture honorable aux victimes de la cruauté payenne, sauva de l'oubli et des outrages les restes de la vieille nourrice d'Hippolyte.

Le saint prêtre Justin, comme un autre Tobie était infatigable dans son zèle à rechercher les corps des martyrs, il avait trouvé les corps de tous ceux qui sont mentionnés dans ce chapitre excepté un, c'était celui de Concorde. Le bon prêtre priait et jeûnait, afin que Dieu daignât lui faire connaître où il pourrait trouver le corps de la nourrice martyrisée. Il savait seulement qu'on l'avait jeté avec mépris dans quelqu'égoût ou cloaque ; si les chrétiens l'eussent enlevé, quelque monument funèbre dans les catacombes aurait dénoncé le lieu de son sommeil éternel. Mais chaque jour il veillait, mais aucune procession funèbre ne passait les sombres corridors de la mort, portant le trésor qu'il cherchait avec tant de sollicitude. Les sentiments d'humanité, élevés et purifiés par l'influence de la charité chrétienne, nous portent à faire tous nos efforts pour honorer les restes de ceux qui ne sont plus, et à jeter autour de leurs tombeaux des pleurs et des regrets.

Quant à ceux qui ont terminé leur carrière en odeur de sainteté, dont la mort est précieuse, ces sentiments se changent en vénération et en un saint respect. Tel était le sentiment pour les martyrs de la primitive Eglise ; il était profond, sincère et saint.

Le zèle de Justin fut récompensé. Un jour un étranger vint le visiter. Il avait la charge de quelques-uns des égoûts de la ville, et il était chrétien. Il informa Justin qu'un soldat lui avait dit en grand secret que le corps de Concorde était caché, qu'il croyait qu'elle avait, au temps de sa mort, des bijoux, présents de son maître, et qu'il lui avait proposé de partager ses dépouilles avec lui, s'il lui aidait à s'en emparer. Il y avait consenti et il était venu informer Justin de sa découverte. Justin et le *Cloacarius* s'en furent au lieu indiqué, ils trouvèrent le corps parfaitement conservé, mais de bijoux, point. Ils le portèrent dans le jardin de Cyriaque où ils l'enterrèrent près des autres victimes de cette terrible persécution.

V.

Au temps où Alexandre II occupait la chaire de Pierre et où Henri était roi des Saxons, vivait un homme non moins remarquable par sa fortune que par ses crimes. Plein de vices et les mains teintes du sang de plusieurs victimes, il avait cependant une vertu, c'était sa dévotion envers saint Laurent. Tous les ans il célébrait sa fête avec un zèle extraordinaire pour la gloire de ce saint. Il pourvoyait à ce que de nombreuses lumières brûlassent dans son église pendant toute la nuit de la vigile de sa fête, et que l'office divin fût chanté par des prêtres et des diacres qu'il faisait venir des districts environnants, et qu'il récompensait magnifiquement comme s'ils lui eussent accordé une faveur à lui-même. Au jour de sa fête il distribuait de grandes aumônes aux pauvres et il en admettait un grand nombre dans son palais, à sa table. Mais la plus remarquable expression de sa piété, et celle qui paraît extraordinaire dans la légende que nous allons raconter, est le don d'un splendide calice en or fait à l'église consacrée à ce saint.

Sa charité, sa dévotion ne fut pas oubliée par le glorieux martyr qui est puissant dans le ciel. Il obtint pour cet homme la grâce de pouvoir faire un acte de contrition parfaite à l'heure de sa mort, et quoiqu'il mourût avec le cachet de la réprobation aux yeux des hommes, il fut néanmoins sauvé par le jugement de Dieu. Il plut au Tout-puissant de faire connaître ce fait, par une vision envoyée à un saint ermite qui vivait retiré du monde, dans une petite cellule, et qui passait son temps en prière et à se préparer à la mort. Sa retraite se trouvait non loin du lieu où vivait l'homme riche, pour la conversion duquel le saint ermite priait souvent.

Pendant une belle nuit, lorsque tout reposait dans la nature et que la lune versait sur la terre sa douce clarté, le saint homme était absorbé dans sa méditation, il entendit tout-à-coup du bruit et la conversation de plusieurs personnes qui s'approchaient de sa retraite, puis il entendit encore des éclats de rire, des battements de mains et des cris qui annonçaient une grande joie. Tout étonné de cet événement, il s'approcha de la fenêtre de sa petite cellule pour voir quelle était la cause de cet étrange rassemblement nocturne, dans cette place presque toujours déserte. Il vit un nombre considérable d'hommes aux figures affreuses qui traînaient le corps d'un homme mort. L'ermite appela l'un d'eux et lui dit : Qui êtes-vous et qu'apportez-vous ici ?

Celui-ci lui répondit : Je ne puis m'arrêter pour vous répondre, je dois suivre mes compagnons pour être présents à

la victoire que nous avons remportée sur cet homme qui vient de mourir.

Le saint, comprenant de suite que c'étaient des démons qui se hâtaient de se rendre au jugement de quelques pauvres âmes, dit : Je vous commande, par le jugement éternel, de revenir ici et de me raconter ce qui va se passer. Le démon promit d'obéir et courut rejoindre les autres qui disparaissaient déjà au loin.

Une heure après, on pouvait voir la même bande d'esprits malins passer près de la cellule de l'ermite, mais maintenant ils pleuraient, hurlaient de douleur, se tordaient les mains et montraient les marques d'un chagrin terrible. En voyant leur confusion et leur honte, l'homme de Dieu attendit avec anxiété le démon auquel il avait ordonné de lui parler à son retour ; il vint. Voici ce qu'il raconta à l'ermite :

J'ai honte de vous dire la disgrâce que mes compagnons et moi nous avons éprouvée. Sachez que cet homme qui venait justement de mourir était un pécheur public. C'était un voleur, un parjure, un adultère, un assassin ; en un mot il avait tous les vices et aucune vertu. Eh bien, il mourut et nous accourûmes pour nous emparer de lui comme vous avez pu le voir. Mais quand nous arrivâmes au jugement, son ange gardien vint aussi et dit : C'est inutile de venir ici, car cette âme est à moi. Nous lui montrâmes alors le livre où tous ses péchés étaient écrits, et l'ange nous montra également un livre où toutes ses bonnes actions étaient enregistrées. Alors dans la dispute nous convînmes de mettre les deux livres dans la balance : c'est ce que nous fîmes, et le plateau sur lequel était le livre de ses bonnes actions monta en l'air tandis que celui qui contenait notre livre s'abaissa jusqu'à terre. Nous poussâmes des cris de joie qui montèrent jusqu'au ciel, quand tout-à-coup apparut Laurent, cet homme qui a été rôti, il portait dans sa main droite le signe de la croix. Qu'est-ce, dit-il, justice doit être rendue ; et en disant cela il tira de son sein un calice en or qu'il jeta avec tant de violence sur le plateau le plus léger, qu'il brisa une des poignées. Alors notre plateau monta en l'air à son tour et Laurent, prenant l'âme du trépassé, l'emporta avec lui dans le ciel. En voyant cela, notre prince et mes compagnons passèrent de la joie à la douleur et furent couverts de honte et de confusion. Vous les voyez maintenant qui reviennent du tribunal. Et si vous doutez de ma parole envoyez un de vos disciples à la ville et vous constaterez que l'homme qui a donné le calice est mort et que le calice est brisé, bien plus il verra les prêtres qui se disputent entre eux pour savoir qui a brisé le calice, car ils se soupçonnent les uns les autres.

Après avoir ainsi parlé, le démon put aller rejoindre ses compagnons, et l'ermite comprit que Dieu voulait lui faire

connaître que par l'intercession de saint Laurent, cet homme avait obtenu la grâce de sa conversion. Il passa le reste de la nuit en prière, remerciant Dieu pour la gloire qu'il lui plaît d'accorder à ses saints.

Vers le matin il gagna l'autre côté de la colline pour rejoindre un de ses disciples, et, sans expliquer ce qui était arrivé, l'homme de Dieu lui ordonna d'aller dans la ville et de s'enquérir si le comte Henri était mort, d'aller ensuite à l'église, de demander à voir le calice qu'il avait donné en l'honneur de saint Laurent, et s'il y avait une dispute entre les prêtres, de leur dire de venir le trouver et qu'il arrangerait l'affaire.

Le disciple alla donc à la ville, il était tout étonné de la commission que le saint ermite lui avait donnée. Tout était arrivé comme il le lui avait dit : l'homme riche était mort subitement pendant la nuit, les gens étaient terrifiés parce que tout le monde savait qu'il avait mené une mauvaise vie. Dans l'église il vit le calice et les prêtres se disputaient entre eux pour savoir qui l'avait brisé. Ils se rendirent auprès du serviteur de Dieu qui leur raconta sa vision. La nouvelle se répandit promptement dans la ville qui fut remplie de joie, des messes furent célébrées, un *Te Deum* chanté et la dévotion du peuple envers le glorieux martyr s'accrut au centuple. Quant au calice brisé, ce que nous en savons est un peu douteux. On voit dans un manuscrit qu'il fut envoyé à Rome à la basilique de Saint-Laurent, mais un des abbés, avec plus de vertu que de sagesse, le brisa pour en faire d'autres calices (1).

Selon une autre version le calice aurait été conservé dans la cathédrale de Bamberg où on peut le voir encore aujourd'hui.

Cette étrange vision semble avoir quelque vraisemblance de vérité, mais très probablement elle se rapporte à l'empereur Henri II, car elle est racontée par Cuspin dans l'histoire de ce bon roi. Nous n'entrerons pas dans les détails de la savante discussion des Bollandistes. L'incident ayant un caractère de vraisemblance, nous rappelle forcément la puissance des martyrs dans le ciel, et nous enseigne que la charité obtient à la fin la conversion du pécheur, et la rémission d'une multitude de péchés.

(1) Sed abbas predicti loci zelum Dei habens, sed non secundum scientiam, eumdem calicem fregit, etc. *Bollandistes*, 10 Aug.

VI.

Le miracle extraordinaire qui suit et qui a trait à l'origine de l'église de saint Laurent à Constantinople, offre un intérêt saisissant.

“ Un des empereurs de cette ville perdit la vue. Sachant que saint Laurent était depuis longtemps l'ami et le patron des aveugles, il résolut de faire un pèlerinage à Rome, au sanctuaire de ce grand martyr. Son épouse, femme aimable et vertueuse, essaya de le dissuader d'entreprendre un voyage aussi long et aussi dangereux. Il insista ; elle parut y consentir, mais elle avait préparé un plan ingénieux pour le retenir ; elle pensait avec raison que saint Laurent était aussi puissant à Constantinople qu'à Rome. Elle résolut donc de bâtir une église en son honneur comme monument votif pour le recouvrement de la vue de son mari. En même temps, elle avait pris des arrangements avec un capitaine de galère pour conduire chaque jour l'empereur sur la mer afin qu'il crût qu'il était en route pour Rome. Tous les soirs il devait retourner au même port, mais il devait donner à ce port les différents noms de ceux qu'ils auraient rencontrés s'ils eussent été réellement sur le chemin de Rome. Il en fut ainsi pendant plusieurs semaines, et pendant ce temps-là l'église s'élevait avec splendeur et magnificence. Enfin, quand elle fut à peu près finie, les marins annoncèrent qu'ils étaient maintenant près de Naples, au port de Pozzuoli (maintenant Baia). Sa dévotion et son désir de s'agenouiller dans le sanctuaire de son saint bien-aimé s'accroissaient à mesure qu'il pensait s'en approcher.

Le matin de la consécration de la belle église était arrivé. L'empereur fut débarqué à Ostie et fut conduit en voiture par le pays ; on lui fit faire à peu près quatorze milles puis on l'introduisit dans l'église de saint Laurent. Pour rendre l'illusion plus parfaite, l'impératrice avait fait en sorte que tous ceux qui devaient entourer l'empereur parlassent le latin. L'empereur s'agenouilla, entendit la messe et reçut la sainte communion. Il crut qu'il rêvait ; il commença à apercevoir d'une manière confuse les lumières de l'autel et les vêtements de drap d'or. Ensuite la vue devint plus claire, il put voir tout en détail dans l'église qu'il n'avait jamais vue et il croyait sincèrement qu'il était dans la basilique de saint Laurent à Rome. Il se leva et vit à ses côtés sa femme et ses enfants, croyant qu'il n'avait qu'une vision momentanée il pria saint Laurent avec plus de ferveur que jamais ; mais ce n'était pas une vision, il se frottait les yeux et les objets devenaient de plus en plus distincts. La messe était finie, son épouse qui le regardait avec anxiété était convaincue qu'il avait recouvré la vue. En quelques mots elle lui raconta le

pieux stratagème qu'elle avait inventé pour le retenir à Constantinople, ce fut avec joie et reconnaissance qu'elle le conduisit au milieu de sa propre ville où il fut accueilli par les acclamations de son peuple. (1)

Saint Laurent est généralement représenté en dalmatique, c'est pour signifier sa dignité cléricale, mais même au temps du pape Etienne, c'est-à-dire trois ou quatre ans avant le martyr de saint Laurent, les diacres portaient la dalmatique en public. De nos jours ce serait une nouveauté de voir dans nos rues les diacres avec leurs vêtements distinctifs, mais il n'en était pas ainsi autrefois. La dalmatique était un vêtement payen, elle fut portée par les empereurs Commode et Pertinax et ensuite elle fut généralement adoptée par les sénateurs ; elle tomba en désuétude et elle fut adoptée pour l'Eglise par le pape Sylvestre. Il était si jaloux de l'honneur attaché à ce vêtement qu'il ne permettait à aucun diacre de le porter en dehors de la ville de Rome sans une permission spéciale.

(1) Ce fait est raconté par saint Pierre Damien dans son huitième livre, épitre 5.

CHAPITRE XI.

PALMATIUS.—(10 mai 226.)

Il y a, à Rome, soixante et dix églises consacrées à la Très-sainte Vierge. Les pèlerins qui arrivent en foule dans la Ville Éternelle, de tous les pays du monde, reconnaissent combien les Romains aiment et honorent Celle que toutes les nations appellent bienheureuse. Quand ils voient tant de magnifiques édifices dédiés à Dieu sous son invocation, tant de peintures et de statues enrichies de bijoux et de perles précieuses, tant de neuvaines, d'exercices religieux en son honneur, et surtout la foule innombrable de suppliants, qui, depuis le lever du soleil jusqu'aux derniers sons des cloches de l'angelus, s'agenouille et prie en silence autour des autels de Marie, ils s'écrient : Ah ! comme ce peuple aime la Madone. Pour quelques-uns, c'est une source de consolation et de joie, pour d'autres, hélas ! pour ceux qui sont ensevelis dans les ténèbres de l'incrédulité ou des préjugés, ils font de cette dévotion, qu'au fond ils admirent, le sujet de leurs moqueries.

Il y a seize siècles, Marie avait déjà ses autels, ses églises et ses dévots à Rome. Cette dévotion commencée et pratiquée par l'archange Gabriel dans la modeste chambre de Nazareth, a suivi les progrès et les développements de la foi catholique, et elle s'épanouit comme la plus belle fleur autour de l'arbre géant du christianisme. Au commencement du troisième siècle le saint pape Calixte fit bâtir et consacra à la bienheureuse Vierge la première église publique érigée à Rome. Elle fut construite sur le site extraordinaire d'une fontaine d'huile qui, trois ans avant la naissance de Notre Seigneur, jaillit dans le district de Transtévère. Cette église existe encore et comme elle a été le théâtre de la conversion de Palmatius, dans le troisième siècle, quelques faits historiques seront sans doute lus avec intérêt, et nous initieront en même temps aux actes qui ont rapport à ce chapitre.

L'histoire de cette église nous ramène au règne d'Auguste. Au commencement de son règne il fit bâtir à cette même place un asile pour les soldats âgés ou invalides ; quelque chose dans le genre de l'Hôtel des Invalides de Napoléon à Paris. Cette institution tomba avec l'esprit généreux qui avait songé à sa fondation. La tyrannie et l'inhumanité qui caractérisèrent les successeurs d'Auguste repoussaient bien

loin la sympathie ou la gratitude pour le pauvre soldat devenu, par l'âge ou les blessures, incapable de servir son pays. Les splendides casernes, érigées par Auguste devinrent une retraite, de rendez-vous pour toute espèce de vagabonds et finalement, sous le règne d'Alexandre Sévère, elles furent abandonnées.

Les chrétiens en prirent possession immédiatement, les anciens occupants qui n'avaient pas plus de droit que les chrétiens, essayèrent de les déloger. Il s'en suivit une dispute et le cas fut soumis à Alexandre. Alexandre donna raison aux chrétiens en disant qu'il valait mieux que quelque Dieu fut honoré dans ce lieu plutôt que d'être en possession des gourmands et des ivrognes.

On savait fort bien que les chrétiens avaient l'intention de le convertir en un lieu de culte, et ce dut être pour les payens un stimulant qui les engagea à le garder. Le jeune empereur Alexandre non seulement leur donna l'édifice, mais encore la permission de le convertir en église.

Cet empereur avait une mère chrétienne ; il avait une telle bienveillance pour le christianisme qu'il eût embrassé la foi, si ce n'eût été que des conseillers impies qui l'entouraient et qui le détournèrent de ce dessein longtemps médité. Il n'alla pas plus loin que de placer Notre-Seigneur parmi les dieux lares de sa demeure. Il aimait tant cette maxime de la charité chrétienne : " Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-mêmes," qu'il l'avait fait graver au-dessus des portes de son palais et de celles des principaux établissements publics de la ville. Néanmoins, comme pour railler cette parole d'or, l'esprit du mal réussit, au moyen des manœuvres des favoris impériaux, à faire couler un peu du meilleur sang chrétien sous son règne. Cependant les chrétiens prirent avantage de la clémence de l'empereur ; pendant le commencement de son administration, et sous la conduite du saint pape Calixte, au moyen des casernes d'Auguste, ils construisirent la première église publique dans la Rome payenne, et la dédièrent à la très-sainte Vierge, la première qui fut placée sous son invocation C'était en l'année 224.

Depuis longtemps les chrétiens désiraient avoir la possession de cette place, car, par un étrange évènement, elle était destinée par la Providence à devenir un lieu de culte. Vers le temps de la naissance de Notre-Seigneur, à Bethléem, une source miraculeuse d'huile jaillit de la terre sur ce lieu même ; on interprète ce fait comme étant le symbole du grand mystère de la Nativité. L'huile coula pendant un jour entier. On montre encore la place qui se trouve devant le grand autel de l'église, et on affirme positivement que la terre autour rend encore de l'huile quand elle est pressée.

(Baronius, anno 224.) On peut encore lire les vers suivants qui furent écrits dans les premiers siècles et qui se rapportent à ce fait :

Magna taberna fui tunc emeritoria dicta
Emeritis adscribens virtus, vitaque relicta
Hinc oleum fluxit, cum Christus Virgine luxit :
Hic et donatur venia quodcunque rogatur.

Baronius fait allusion à cette source d'huile extraordinaire. En parlant de l'origine de cette église et des actes du pape Calixte on trouve entre autres, le passage suivant : " Car dans le livre, *de Romanis Pontificibus*, connu pour son antiquité, on lit ces paroles : Il construisit l'église de Sainte-Marie en Transtévère ; " d'où l'on doit nécessairement conclure qu'il ne peut être fait allusion à aucune autre église, excepté à celle qui fut bâtie du temps d'Alexandre, sur la place donnée aux chrétiens pour cette fin ; il existe encore un monument très-remarquable d'une antiquité vénérable, de cet acte noble et généreux, car près du confessionnal de l'église on conserve encore l'ouverture par où l'huile jaillissait. Il est certifié par ceux qui en ont fait l'épreuve que tout autour de cette ouverture la terre est encore saturée d'huile, en sorte que si quelqu'un la presse avec la main, elle en rend quelque peu.

Nous ne nous arrêterons pas à répondre aux nombreuses questions que l'on peut poser au sujet de cette étrange source d'huile. Nous voyons qu'un grand nombre d'écrivains mentionnent ce fait avec le plus grand respect et passent outre. Il n'y a pas de doute que c'est une question difficile. Au moyen d'un examen scrupuleux des dates, nous constatons que le fait eut lieu trois ans avant la naissance de Notre-Seigneur, et dans la troisième année d'Auguste. Ces deux faits ne sont donc pas simultanés, comme on pourrait le croire par les vers cités. Nous ne sommes pas disposés à en parler comme d'un miracle, mais nous le plaçons au nombre de tant d'autres actions inexplicables de Dieu, conservées dans les trésors de l'Eglise sous la protection d'une pieuse tradition.

Après la construction de l'église, le saint pape plaça une image de la Vierge bienheureuse, qui est encore conservée dans la chapelle du chœur. Sainte Cécile dut venir prier souvent devant cette image, vu que sa demeure était tout près ; ici aussi d'innombrables saints, des pontifes, des martyrs, des glorieux confesseurs de l'Eglise vinrent implorer l'intercession de la mère de Dieu. Cette petite peinture, devant laquelle les fidèles s'agenouillèrent depuis le commencement du troisième siècle, aussi bien que l'église bâtie dans le même temps sous l'invocation de la mère de Dieu, doivent confondre les hérétiques audacieux de nos jours qui

affirment qu'on ne connaissait rien de la dévotion de Marie, jusqu'à ce qu'elle se fût glissée dans nos liturgies à la faveur des ténèbres du moyen-âge.

La structure actuelle de l'église date de l'année 340, alors que sous saint Julien elle fut agrandie et embellie par des ornements d'architecture. Elle a toujours été un objet de dévotion spéciale à presque tous les papes, et dans chaque siècle il est fait mention de cette église, en rapport avec la protection et la générosité du Saint-Siège. Au moyen-âge les cardinaux et les princes rivalisaient de zèle pour enrichir ce vénérable sanctuaire, et leurs efforts réunis l'ont laissé aux générations actuelles, avec ce que le zèle et la générosité des premiers chrétiens leur avaient laissé à eux. Parmi les bienfaiteurs et les amis de cette église, le dernier, et non pas assurément le moins important, est notre immortel Pie IX.

Pendant les derniers siècles, quand de tout côté on érige tant et de si magnifiques temples à la gloire de Dieu, quand de nouvelles idées et de nouveaux dessins en architecture plaisent tant au point de faire oublier l'ancienne, ce vénérable sanctuaire fut presque entièrement oublié. Il y a cinq ans il présentait cinq siècles de ruine et de décrépitude ; les murs étaient décolorés, les dalles en marbre d'Alexandrie étaient cassées les peintures artistiques mais fanées qui couvraient la voûte contrastaient étrangement avec les riches couleurs de l'Assomption du Dominiquin. Les teintes grisâtres produites par les ans et la poussière qui semblait s'y accumuler depuis les siècles étaient, aux yeux de l'étranger peu connaisseur, les indices les plus frappants de sa vénérable antiquité. Dans les jours où il jouissait encore de sa liberté, Pie IX voulut visiter les antiques sanctuaires de la ville. Par une belle après-midi il dirigea ses pas vers l'ancienne église de notre sainte Mère. Son noble cœur fut ému à la vue des atteintes que le temps avait portées au vénérable monument ; malgré la dureté des temps et la modicité de ses ressources, avec une confiance sans borne en la Providence divine, il donna des ordres pour faire réparer complètement l'église. Près de deux ans se sont écoulés depuis que l'ouvrage est fini, et le pieux pontife, qui est prisonnier au Vatican, n'a pu encore le voir.

Nous espérons que le jour n'est pas loin où le pasteur généreux et persécuté pourra aller s'agenouiller en triomphe devant le Dieu caché dans le saint Sacrement (dont il aura aimé le temple), devant l'image de la Reine des cieux vénérée par Calixte dans le troisième siècle, et chanter une hymne de reconnaissance en l'honneur de Celle dont la protection est plus terrible que celle d'une armée rangée en bataille.

II.

Les actes de Palmatius, un des chrétiens les plus remarquables qui aient été enfermés dans la Mamertine nous font assister à une scène extraordinaire qui se passa au troisième siècle dans ce vénérable sanctuaire. Les terribles calamités qui tombèrent sur la ville à cette époque et qui furent indirectement la cause de la conversion d'un nombre immense de citoyens sont racontées par les historiens payens, et parmi les chrétiens, par Orosius, Sulpice Sévère, etc., etc.

Le matin du 5 avril 226, le temple de Jupiter, sur le Capitole, était en feu. L'or coulait comme un ruisseau de plomb fondu du toit de l'édifice, des marbres coûteux étaient fendus et calcinés par la rage de la conflagration. Le feu du ciel avait frappé cet orgueilleux monument du paganisme ; les impiétés de ses sacrifices semblaient avoir allumé la colère de Dieu, et pendant trois jours le feu, la peste et la ruine se répandirent dans la grande ville. Le peuple rempli de consternation se précipitait en foule et implorait en vain les idoles insensibles. Les hypocrites augures qui prétendaient connaître les raisons de toutes les calamités, ordonnèrent que des mantuaria ou holocaustes expiatoires fussent immolés près du temple en feu, mais comme ces remèdes qui augmentent la maladie qu'ils sont destinés à arrêter, le sacrifice public requis fit tomber de la main vengeresse de Dieu, de plus grandes calamités. Pendant le sacrifice quatre prêtres furent frappés de mort et l'autel temporaire fut réduit en cendres ; le soleil s'obscurcit tout-à-coup, des éclairs épouvantables illuminèrent cette scène de terreur d'une clarté plus éclatante que les colonnes de feu qui montaient en mugissant des édifices en feu. Saisie de folie et de désespoir la population s'enfuyait de la ville, les morts étaient laissés sans sépulture, et les richesses les plus grandes étaient abandonnées ; les temples, les bains, les villas, à une distance de plusieurs milles en dehors des portes, étaient remplis de femmes romaines et de timides jeunes filles qui comme des colombes, avaient pris la fuite pour chercher un abri contre la tempête.

Au milieu de cette terreur universelle il se passait cependant une scène de calme et de quiétude. Rassemblés dans l'église du vénérable pontife Calixte, un petit nombre de chrétiens courageux chantaient les psaumes de David. Comme les sons enchanteurs de la harpe éolienne que l'on entend au-dessus des bruits de la forêt, ces chants sacrés dominaient tout et se perdaient en échos affaiblis dans les rues abandonnées, se mêlant dans leur majestueuse harmonie au bruit du tonnerre qui ébranlait la ville aux sept collines.

Dans le Transtévère un chariot arrive à toute vitesse. Il appartient au consul Palmatius qui s'enfuit de la ville. Il

approche de la petite église de la Très-sainte Vierge. Le consul s'arrête, il écoute ces chants étranges; la surprise est plus forte que la peur, et des paroles mystérieuses viennent frapper son oreille attentive.

Deus noster refugium et virtus, * adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis.
Propterea non timebimus, dùm turbabitur terra, * et transferentur montes in cor maris.
Sonuerunt et turbatæ sunt aquæ eorum; * conturbati sunt montes in fortitudine ejus.
Fluminis impetus lætificat civitatem Dei, * sanctificavit tabernaculum suum Altissimus.
Deus in medio ejus, non commovebitur, * adjuvabit eam Deus manè diluculo.
Conturbatæ sunt gentes, et inclinata sunt regna: * dedit vocem suam, mota est terra.
Dominus virtutum nobiscum, * susceptor noster Deus Jacob.
Venite, et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram, * auferens bella usquè ad finem terræ.
Arcum conteret, et confringet arma, * et scuta comburet igni.
Vacate et videte quoniam ego sum Deus; * exaltabor in gentibus, et exaltabor in terrâ.
Dominus virtutum nobiscum, * susceptor noster Deus Jacob.

Tandis que Palmatius écoute ce chant étrange et solennel, il songe peu alors qu'il entend une prophétie, une prévision sublime de la grâce qui va commencer par sa propre conversion, et qui après des siècles de persécution et d'épreuves, se réalisera dans le triomphe de cette Église, contre laquelle il ne respire en ce moment que la mort et la destruction.

Il s'informe et demande quels sont ceux qui ont le courage de s'assembler et de faire entendre des chants joyeux au milieu du deuil public. On lui répond que ce sont des chrétiens. " Magiciens " murmura le consul, et il retourne son cheval et se rend au grand galop au palais de l'empereur. Imbu du préjugé populaire, il croit que les chrétiens sont une sorte de magiciens dont les incantations sont la cause des calamités qui tombent sur le peuple. En entendant ces stances incompréhensibles de leur prière, il conclut de suite qu'il s'est trouvé accidentellement près de leur antre d'impiété, de leur chambre obscure d'où, par le moyen des sciences occultes, ils évoquent, des régions de Pluton, la nuée de malédictions qui s'étend sur la ville. Il se hâta de faire part de son importante découverte au préfet Ulpien. Sautant sur le portique en marbre, et franchissant avec rapidité les appartements du palais, il entre dans la chambre où l'impie Ulpien tremble à chaque coup de tonnerre qui retentit au loin, et paralyse presque son cœur. Sans prendre le temps de respirer, Palmatius s'écria: Écoutez, je vous en prie ce que j'ai trouvé. Lorsque, accablé et effrayé par les terribles calamités, je

fuyais en passant par le Transtévère, j'ai entendu une assemblée de chrétiens chanter leurs abominables vers. Qu'y a-t-il d'étonnant que ces malheurs aient fondu sur nous?

On donne au zélé consul une garde de cent hommes et d'amples pouvoirs pour disposer des chrétiens, magiciens trouvés en flagrant délit du crime d'honorer le vrai Dieu. Palmatius et ses soldats traversent la ville. Plus rapides qu'eux nous allons les devancer par la pensée, et jeter un coup d'œil sur la scène si simplement décrite dans les actes si chers au souvenir des martyrs de la primitive Eglise, et si intéressants en ce qu'ils se rapportent à la vénérable basilique de sainte Marie en Transtévère.

La première église bâtie par les chrétiens devait être modeste et sans prétention. La tolérance qui leur permettait de sortir des catacombes n'ordonnait pas qu'ils ne fussent plus molestés; ils étaient toujours dans le camp ennemi, et la moindre manifestation d'une augmentation de force devait rallumer les cendres encore chaudes de la persécution. Cependant le fait que dans l'année 226 ils avaient publiquement une église à Rome, qu'ils s'assemblaient en plein jour, qu'ils chantaient et priaient assez fort pour être entendus de la rue, prouvait la liberté comparative et la condition prospère du christianisme à cette époque. C'est au vénérable Calixte, le seizième successeur de saint Pierre qu'est dûe l'érection et la consécration de cette église, un des événements les plus remarquables de l'histoire du temps. La tradition attribue à saint Ignace qui fut martyrisé dans le Colisée, la coutume de chanter en chœur les psaumes en alternant les versets. Dans une vision il vit les anges chanter ainsi les louanges de Dieu, et les chrétiens étaient tenus de s'assembler pour prier de cette manière. Calixte avait placé dans la chapelle en question un petit tableau magnifique de la Madone. On s'assemblait dans ce sanctuaire de piété, comme on le fait encore avec eux devant la même Madone et devant le même autel, après un laps de seize siècles. Il y avait la même lampe qui ne s'éteint pas à l'autel de la Madone, emblème de la charité ardente des dévots envers la Reine des cieux, des fleurs fraîches et embaumées cueillies sur le sol qui recouvre les saintes catacombes, à la villa de quelque noble dame romaine; des vases portant les ornements précieux de l'art romain.

La petite troupe de chrétiens est agenouillée devant l'autel de Marie; les femmes sont séparées des hommes et leur tête est couverte d'un voile à la fine broderie; les hommes sont vêtus de la toge virile. La vivacité de leurs regards et de leurs paroles exprime la crainte. Les éléments sont en confusion autour d'eux, le tonnerre éclate, les éclairs ont mis le feu à la ville et ont tué plusieurs personnes. Les chrétiens savent que c'est le souffle de Dieu, de son indignation à cause

de l'impiété des hommes ; ce souffle comme nous le dit le prophète, balaye comme un tourbillon, répandant la désolation et le malheur, et visitant les malheureux enfants du péché. Cependant dans ces visites mystérieuses de la Providence, lesquelles affligent et l'innocent et le coupable, les chrétiens cédant à l'impulsion de la pauvre humanité terrifiée, se rendent en foule dans le temple du vrai Dieu et cherchent, par la prière, à apaiser sa colère.

Tandis que le doux murmure de leurs ferventes prières se fait entendre jusque dans la rue, on entend le bruit de la marche des troupes, Palmatius avec sa garde de cent soldats entoure la petite église. Au nombre des fidèles se trouvait le vieux prêtre Calepodius.

Dix soldats reçoivent l'ordre d'entrer, mais ils n'eurent pas plutôt franchi la porte qu'ils devinrent aveugles. Calepodius leur dit : Mes enfants, que cherchez-vous ici ? mais ils répondirent : Donnez-nous de la lumière car cette place est obscure. Ils retournent vers leurs compagnons qui sont terrifiés; mais aucun ne l'est plus que le brave consul qui cherche à détruire ces chrétiens. Palmatius retourne en toute hâte vers Ulpien et lui raconte ce qui est arrivé. Ulpien ne veut pas ajouter complétement foi à ce fait étrange, il fait venir les soldats devant eux, et quand il voit qu'ils sont réellement privés de la vue, il dit avec un aveuglement intellectuel et moral plus profond que celui de ces pauvres malheureux : O bons citoyens, voyez la puissance de la magie.

Palmatius écoutait, sa confiance dans le paganisme était ébranlée, il dit : Si tel est le pouvoir de la magie, où donc est la puissance de nos dieux ? Vous devriez plutôt obtenir leur protection, autrement l'État entier va périr par une telle magie.

Alors les pauvres sots qui représentaient le jeune empereur, ordonnèrent d'offrir un grand sacrifice sur le Capitole au dieu Mercure et que tout le monde fût présent. Ceux qui s'abstiendraient seraient considérés comme chrétiens et mis à mort. Un crieur public parcourut la ville pour annoncer le grand sacrifice et les châtiments auxquels seraient soumis ceux qui seraient absents.

En cédant au préjugé populaire, et en réunissant le peuple de la ville, ils obéissaient aux desseins insondables de Dieu lequel voulait ainsi retirer quelques belles âmes de la fange et de la dégradation de l'idolâtrie. Le jour arrivé le Capitole et le Forum étaient encombrés de Romains lesquels obéissaient plutôt à la peur des édits qu'à leur religion envers leurs dieux. Les plus riches et les plus sincères comme Palmatius, firent conduire leurs propres animaux pour être immolés dans ce grand sacrifice expiatoire.

A peine le sang des animaux avait-il commencé de couler

autour de l'idole, qu'une des vierges du temple, nommée Julienne, fut possédée du démon et s'écria : Le Dieu de Calixte est le seul Dieu vivant et véritable ; il est indigné des corruptions de l'État et ruinera votre empire périssable, parce que vous n'adorez pas Celui qui est la vérité.

Le Tout-Puissant mettrait en ruines une ville entière pour le salut d'une âme. Il se moque des sacrifices du Capitole, il permet au démon de prendre possession d'une de ses créatures et par la terreur qu'il répand il fait en sorte que Palmatius le reconnaît comme le vrai Dieu. C'est en effet ce qui arrive. Le noble consul court à l'église de la très sainte Vierge, au Transtévère, se jette aux pieds de Calixte et demande le baptême. Devant la foule de chrétiens assemblés il déclare à haute voix qu'il renonce aux démons et à l'idolâtrie.

Palmatius reçut le baptême avec une grande ferveur ; il pleura de joie, et Notre-Seigneur voulut bien lui envoyer une vision dans laquelle il comprit la descente invisible du Saint-Esprit dans l'âme régénérée, au moment du contact de l'eau sainte. Sa femme, ses enfants, tout le personnel de sa maison, au nombre de quarante-deux, furent aussi baptisés le même jour ; la conversion du noble consul fut si parfaite, qu'avant le coucher du soleil, il s'était amassé d'immenses richesses au ciel en distribuant ses biens aux pauvres. Avec un zèle incroyable il cherchait partout les chrétiens, dans les prisons, dans les catacombes, dans les rues les plus pauvres de la ville, et donnait à tous de la nourriture, des vêtements, de l'argent selon leurs besoins. Pendant trente-deux jours il alla parmi les pauvres, répandant partout les consolations et le bonheur ; ce fut en passant par ce noviciat qu'il se prépara à la confession publique du christianisme.

Parmi les innombrables miracles et prodiges que l'on peut lire à chaque page des actes des martyrs, il n'y en a peut-être pas un qui soit aussi frappant que ce changement soudain opéré dans l'âme orgueilleuse d'un païen, changement qui lui met au cœur l'amour de la pauvreté et des pauvres, quand auparavant l'orgueil que donnent la fortune, et l'amour des plaisirs ne laissaient aucune place aux sentiments de compassion. Elle était bien divine la foi qui forçait les consuls, les sénateurs, les braves généraux de l'armée à mépriser leurs richesses et leurs honneurs, pour rechercher le mépris de la pauvreté. Il n'est donc pas étonnant que les Romains fussent émerveillés quand ils voyaient des dames belles et orgueilleuses jeter leurs riches habits de pourpre et d'or, leurs bijoux précieux au premier pauvre qu'elles rencontraient dans la rue. C'étaient de vraies chrétiennes, et elles savaient combien la vertu de charité est agréable à Dieu ; elles considéraient cette vertu comme étant de beaucoup plus précieuse que les biens périssables

dont elles se dépouillaient. Dans leur sainte compassion, elles ne faisaient aucune distinction de personnes. Leurs aumônes descendaient comme une pluie bienfaisante sur le juif et sur le payen aussi bien que sur leurs frères indigents; les idolâtres étaient donc frappés de ces vertus nouvelles pour eux, que leur société incrédule et absorbée par l'égoïsme, ne pouvait comprendre.

Lucien qui, parmi les Grecs dégénérés, professait un double athéisme, car il ne croyait ni à la Providence ni à la vertu, Lucien raconte en se moquant que le législateur des chrétiens leur avait persuadé qu'ils étaient tous frères et il parle des prodiges de leur générosité, de leurs lointains voyages, de leurs immenses sacrifices chaque fois qu'il s'agissait de venir au secours de quelque infortuné.

Quand des soldats chrétiens furent faits prisonniers sur le champ de bataille, et furent amenés captifs dans les sombres forêts de la Germanie, un diacre les suivait avec leurs rançons qu'il s'était procurées, en vendant les vases sacrés de l'église, qui pourtant alors était bien pauvre. Quand les légions impériales traversaient quelque contrée où chaque famille leur offrait les plus belles grappes de ses vignes, le pain le plus blanc, le vin le plus pur, l'eau la plus fraîche, cette générosité ne laissait plus de doute, la contrée était habitée par des chrétiens. (vie de saint Pacome). Qui relevait de dessus les degrés du temple de Jupiter ou de Mars l'esclave mourant que la sordide avarice d'un maître avait laissé là pour y périr de faim? C'était le chrétien, lequel la veille peut-être avait échappé aux tortures du paganisme. Qui ramassait l'enfant nouveau-né qu'une mère romaine avait jeté pendant la nuit en pâture aux chiens sur les bords du Tibre? C'était encore un serviteur de Jésus-Christ. La charité des premiers chrétiens agissait sur le monde payen comme des vagues chaudes sur la glace d'un long hiver. Elle avait une influence secrète égale à la conviction apportée par les miracles. Elle précédait le triomphe de la foi dans les cœurs les plus endurcis, en les gagnant d'abord à l'humanité avant qu'ils ne fussent convertis à la religion.

Un homme riche, nommé Serapion, se promenait un jour, seul, dans la campagne, tout en lisant un des livres sacrés; il rencontre un pauvre homme, à moitié nu auquel il donne son manteau. Peu après il rencontre un autre qui paraissait plus misérable encore, Serapion lui donna sa tunique et alors il se trouva moins vêtu que ceux qu'il avait assistés en se dépouillant. Il s'assied sur une colonne renversée et continue de lire sans songer à l'étrange position à laquelle sa charité l'avait réduit. Frère, dit un passant avec compassion, qui vous a dépouillé de vos vêtements?

—L'Evangile que je lis maintenant, répondit Serapion.

Le temps marqué par Dieu est arrivé. Il va permettre aux puissances des ténèbres de déployer leur rage sur l'âme qu'il a choisie. Palmatius est arrêté et jeté dans la prison Mamertine. Il passe trois jours dans cette obscure et horrible prison. Celui qui, quelques jours auparavant commandait à des milliers d'esclaves, qui avait un palais pour demeure et des richesses incalculables pour satisfaire ses désirs, est maintenant pauvre, méprisé, logé dans une cellule de criminel; le roc froid et dur de la Mamertine lui sert d'oreiller. " Nous pensions que leur vie était une folie ; " voilà ce que se disent des centaines de ceux qui ont passé les limites du tombeau. Heureux ceux qui, comme Palmatius, ont appris le secret de la véritable sagesse à temps, afin de ne pas déplorer sa perte pendant les années sans fin de l'éternité.

Le troisième jour il fut conduit enchaîné devant Alexandre. L'entrevue est racontée dans les actes. Ce récit est court, mais intéressant. En voyant ses chaînes, Alexandre les lui fit ôter et lui dit :

" Ainsi, Palmatius, vous êtes donc devenu fou qne vous abandonnez les dieux pour adorer un homme mis à mort ? "

Palmatius garda le silence.

Alors Alexandre continua : " Parlez avec confiance et n'ayez point peur."

Palmatius répondit : " Si vous m'en donnez la permission je parlerai selon la vérité.

—Mais ne dites rien contre les dieux, dit Alexandre.

—Si vous le remarquez, bon prince, dit Palmatius, ce ne sont pas des dieux, mais les œuvres des hommes ; ce qu'ils sont, vous pouvez en juger vous-même. Je vous prie donc, tout misérable que je suis, de les faire parler et me répondre à une question que je vais leur poser. Si vous y parvenez, je ne les abandonnerai pas.

—Mais comment cela? Vous les avez adorés depuis votre enfance, et maintenant vous voulez les abandonner !

— C'est vrai, malheureusement j'ai agi ainsi ; mais maintenant que je connais la vérité, je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de me pardonner car j'ai péché par erreur.

Voyez ! Alexandre sourit. Il n'y a point d'exécuteurs, point de chevalets, point de chaudières d'huile bouillante, point de crocs en fer pour déchirer les flancs du martyr. Il plut à Dieu de conserver Palmatius un peu plus longtemps, pour la conversion des autres et pour lui faire subir une espèce d'épreuve plus puissante que les chevalets et les verges. Près d'Alexandre se tient le noble sénateur Simplicius, ami et admirateur du brave consul, Alexandre se tourne vers lui et lui dit : Simplicius, amenez cet homme avec vous dans votre demeure, et par toutes sortes de bons procédés, tâchez de l'engager à se soumettre aux dieux; l'empire a besoin d'hommes tels que Palmatius."

Comme le salut entra avec Notre-Seigneur dans la maison de Zaché, ainsi la lumière de la foi entra avec Palmatius dans la demeure du sénateur. Le bon Simplicius n'épargna rien pour rendre son hôte heureux. Il déchira son habit de prisonnier et le revêtit de pourpre et d'or ; il ordonna à sa femme, à ses enfants et à ses serviteurs d'obéir en tout au consul. Il n'y a pas de doute que la maison de Simplicius devint le théâtre de grandes réjouissances, car la famille du consul se réunit à son chef mis en liberté ; les chrétiens qui l'aimaient comme leur bienfaiteur et qui étaient fiers de lui comme leur champion, se rassemblaient pour le voir et lui exprimer leur admiration et leur reconnaissance.

Le vieux successeur de saint Pierre et le vénérable prêtre Calepodius vinrent de leur sanctuaire de Transtévère pour consoler et encourager à de plus grandes épreuves le généreux néophyte qu'ils savaient être destiné à un glorieux martyre. Mais Palmatius était déjà habile dans la science des saints. Il savait que le calme au milieu des orages était trop trompeur pour durer, qu'une trève avec les démons était un stratagème de guerre, qu'ils surviendraient avec une fureur nouvelle pour le surprendre au moment où il serait moins préparé. C'est pourquoi il se livra au jeûne et à la prière ; il éprouva ces douceurs ineffables qui tombent comme une rosée sur l'âme qui cherche Dieu dans la prière et la solitude, douceurs qu'on ne trouve jamais dans les assemblées tumultueuses du monde.

La conversion du bon sénateur et de sa famille vient ensuite dans l'ordre des événements. Elle arriva ainsi. Il y avait un ami et un familier de la maison de Simplicius, du nom de Félix. Sa femme était frappée de paralysie depuis quatre ans. Félix avait vu et entendu tout ce qui s'était passé depuis quelques jours ; poussé par l'action de la grâce il demanda une entrevue à Palmatius auquel il raconta son affliction profonde. Non-seulement il avait la douleur de voir dans cet état sa femme Blanda, mais ses ressources étaient épuisées, après les coups de la mauvaise fortune qui avaient frappé sa maison, il n'avait devant lui que la triste perspective de la pauvreté et de la ruine. Son récit émut de compassion le noble cœur de Palmatius, lequel sans en entendre davantage mêla ses larmes à celles de Félix qu'il embrassa avec toute la tendresse de la charité chrétienne, et qu'il engagea à se mettre à genoux pour élever son cœur vers le vrai Dieu.

Sans s'inquiéter de la présence de la femme de Simplicius et des autres il pria Dieu ainsi : Seigneur Dieu qui avez éclairé votre serviteur, envoyez encore un rayon de lumière, faites lever Blanda de son lit de douleurs afin que tous sachent que vous êtes notre Créateur et l'auteur de toutes choses.

A peine Palmatius avait-il fini sa prière qu'on entendit un tumulte au dehors et que plusieurs voix répétaient: " Blanda! Blanda!" C'était bien vrai, c'était Blanda elle-même qui accourait pour se jeter aux pieds de Palmatius et demander le baptême. Le Tout-Puissant qui savait que Palmatius allait demander cette faveur, l'avait prévenu en guérissant Blanda qui, depuis quatre ans, n'avait pu remuer un membre, et l'avait envoyée à la demeure de Simplicius afin qu'elle pût arriver juste au moment où Palmatius finirait sa prière. La scène qui s'en suivit est indescriptible. Au milieu des larmes, des embrassements et des exclamations de joie, tous ceux qui faisaient partie de la maison de Simplicius déclarèrent qu'ils voulaient devenir chrétiens. Calixte et Calepodius furent demandés pour compléter par leur ministère spirituel l'œuvre commencée dans le ciel. Le saint pape versa les eaux du baptême sur soixante-huit personnes; dans une sainte joie et les transports de reconnaissance on put répéter ces paroles du psalmiste: *Congreget Dominus triticum in horreum suum.*

Les autres paroles des Actes sont courtes mais émouvantes. En cinq lignes, elles racontent ce qui remplirait des pages d'horreur. Tandis qu'ils sont à l'apogée de la joie, une troupe de soldats entoure la maison de Simplicius.

L'ordre est donné, et les appartements du sénateur sont inondés du sang des chrétiens. De vieux domestiques qui avaient servi dans la famille depuis deux générations, de tendres jeunes femmes dans la fleur de la beauté, lesquelles étaient dames d'honneur, les enfants de Simplicius qui furent les plus riches offrandes déposées sur l'autel chrétien, le vénérable Simplicius et sa fidèle épouse tendant volontairement le cou aux sabres déjà teints du sang de leurs enfants, changeant leur palais terrestre pour un autre qui durera toujours, enfin le glorieux Palmatius qui, comme un brave général, reste le dernier sur le champ de bataille pour encourager les mourants; tous furent massacrés dans l'espace de quelques heures. La seule particularité qui nous est restée de cet abominable carnage est que les têtes des victimes furent suspendues au-dessus des portes de la ville " AD EXEMPLUM CHRISTIANORUM."

CHAPITRE XII.

NEMESIUS.—(31 octobre 256.)

Peut-être qu'une des histoires les plus intéressantes des martyrs qui ont eu des rapports avec la Mamertine et le *Domine quo vadis*, est celle de Nemesius. C'était un colonel de l'armée romaine. Sa femme mourut jeune et lui laissa un enfant, c'était une petite fille qui, après son baptême, fut appelée Lucile, on ne connaît pas son nom payen. Cette enfant; était née aveugle. A cause de cette affliction son père l'aimait d'autant plus. Il avait concentré toutes les affections de son noble cœur sur la pauvre enfant. Il pourvoyait à tous ses petits besoins et la tenait toujours auprès de lui. Dieu dans sa miséricordieuse providence prit pitié de ce père affligé et de son innocente enfant; en rendant la vue corporelle à cette dernière, il jeta la lumière céleste sur l'aveuglement spirituel des deux.

Les vertus du pape Etienne et les miracles qu'il accomplissait dans les grottes cachées de la voie appienne, comme l'odeur des parfums, étaient transportés sur les ailes de la renommée. Un ami les racontait à son ami au Forum et aux bains; ils parvinrent jusqu'au camp prétorien. Nemesius entendit un vieux soldat dire à un autre qu'il avait vu une personne guérie miraculeusement. Il pensa à sa pauvre enfant aveugle, et une douce espérance qu'il n'avait jamais éprouvée auparavant fit battre son cœur. Par le moyen de quelque soldat catholique il put se rendre aux catacombes où résidait saint Etienne. Il est aisé d'imaginer ses impressions lorsqu'il passa dans ces longues galeries obscures. Les images singulières des murailles, les petites chapelles illuminées pour le chant des louanges divines ou la célébration des saints mystères, les tombeaux des morts dont les grossières inscriptions parlaient du sommeil de la paix: tout en un mot inspirait des sentiments de respect. La mort sur les champs de bataille n'inspire point de terreur aux braves; mais quand ils la voient dans les sépulcres elle fait éprouver la crainte aux cœurs les plus fermes. Nemesius qui, instinctivement, tenait d'une main son épée et de l'autre son casque, pouvait penser que comme Enée il descendait dans l'Averne de Pluton, ou qu'il allait être initié aux terribles mystères de la Grèce.

Tandis que pensif il suit son guide et se demande comment cette étrange aventure va finir, il se trouve tout-à-coup en

présence d'Etienne. Dans ces jours de triomphe pour l'Eglise, la seule apparence des saints convertissait les payens. Dieu leur donnait une auréole de sainteté et de vertu qu'aucun pinceau ne pourrait rendre, qu'aucune plume ne pourrait décrire. L'orgueilleux colonel auquel jamais auparavant aucun mortel n'avait pu inspirer du respect, tomba à genoux devant le vénérable roi des catacombes. Quand de sa voix douce et tendre, le pasteur lui dit de se relever et de prendre courage, il se défendit avec l'éloquence des larmes en prétendant que la participation aux bénédictions répandues sur les pauvres ne pouvait être achetée trop cher pour son enfant aveugle. Le miracle est enregistré dans le ciel ; le saint pape le sait ; il ordonna au colonel d'amener son enfant le lendemain et lui assura qu'elle serait guérie.

Jamais père porteur d'un beau présent pour son enfant chéri ne courut avec plus de satisfaction à sa demeure que ne le fit Nemesius. En entrant dans la maison, il embrassa sa Lucille, c'était alors une petite fille de dix ans ; tout en lui prodiguant les baisers il lui annonça avec une joie prophétique que le lendemain elle verrait la lumière du jour. Intérieurement il fit un vœu, lequel passa par ses lèvres et de ses lèvres au ciel où il fut accepté, c'est que si Lucille recouvrait la vue il n'adorerait plus que le Dieu qui lui aurait accordé cette faveur.

Le lendemain matin la petite "étincelle," (c'est ce que signifie son nom) fut baptisée par le vieux pontife. Pendant la cérémonie, elle vit un beau petit garçon, tout brillant de lumière venir vers elle et lui toucher les yeux, voulant exprimer par là que la lumière du baptême apportait la lumière de la foi dans son âme, ensuite la lumière extérieure à ses yeux. Elle était dans l'ébahissement, et pendant quelques instants elle ne put réprimer ses exclamations de joie et de surprise. Quel étonnement lorsque l'aveugle-né voit pour la première fois ! On finit bientôt par ne plus apprécier ce qu'on voit souvent, mais dans le cas actuel tout ce que l'on désire voir depuis l'enfance apparait tout-à-coup ainsi que tout ce que le monde offre de brillant et de beau autour de nous !

Nemesius, le père, est baptisé quelques jours après. C'est avec toute la bravoure de son état qu'il se revêtit de son armure spirituelle et qu'il se précipita, dans la mêlée, contre les puissances de l'enfer. Sa ferveur et son courage furent si remarquables que de prime abord il fut promu à une plus haute position dans le petit camp de l'Eglise ; car le pape Etienne l'ordonna diacre.

Mais la discipline et l'administration sont bien différentes ! Passer de la pompe militaire, des titres officiels, des légions bien disciplinées, du coursier fougueux creusant la terre d'impatience, aux saints mystères des catacombes, à l'instruction des néophytes et aux consolations portées aux lits des

mourants ! Le changement dans les destinées de Nemesius a beaucoup de ressemblance avec celui de Paul sur le chemin de Damas.

La conversion de l'officier supérieur ne tarda pas à arriver aux oreilles des persécuteurs de l'Eglise. Les consuls Maxime et Galère devaient se mettre à sa recherche et lui oter la vie au lieu et à l'instant où ils le trouveraient. Un soir il s'en retournait aux catacombes après avoir rempli les fonctions de messager de consolation auprès d'un malade dans la ville. En arrivant au temple de Mars, il trouva là, Galère, Maxime et plusieurs autres occupés à accomplir les rites impies à la statue de marbre du dieu. Il ne put supporter cette imposture, il s'agenouilla sur la route, en dehors du temple, et pria Dieu de leur faire connaître qu'ils adoraient des démons. Immédiatement, Maxime, qui était un persécuteur inhumain et endurci des chrétiens, fut possédé du démon et il s'écria d'une voix puissante : Les prières de Nemesius me brûlent.

On fut informé que Nemesius était en dehors du temple, on se précipita pour l'arrêter, mais à peine avait-on porté la main sur lui que Maxime poussa un cri épouvantable et tel qu'on ne peut en entendre que dans les abîmes de l'enfer, puis il fut soulevé en l'air, à plusieurs pieds, enfin rejeté sur le sol, et son corps tomba sur le pavé de marbre.

Nemesius fut jeté dans la Mamertine, et sa petite fille fut confiée à une femme impie et immorale nommée Maxima qui devait employer tous les moyens en son pouvoir pour pervertir l'esprit de l'enfant et la forcer à sacrifier à des idoles insensibles. Quoiqu'enfermé dans cette abominable et affreuse prison, Nemesius pensait plutôt à son cher trésor qu'à ses propres privations. Son imagination inquiète lui fournissait toutes sortes de pensées affligeantes, les mauvais traitements qu'on allait faire subir à l'enfant, les horribles suggestions qu'on allait lui faire, et, ô fureur ! peut-être réussiraient-ils à perdre l'innocence du petit ange que Dieu lui avait donné. Jamais prière plus fervente ne passa à travers les murs de la Mamertine pour s'élever au pied du trône de Dieu. Jamais prière ne reçut une réponse plus parfaite. Nemesius pleurait, mais Nemesius se résigna à la volonté de Dieu et Lucille fut sauvée ; les anges préparaient pour l'enfant favorisée la double couronne de la virginité et du martyre.

Cependant, les tristes craintes de Nemesius n'étaient pas sans fondement. Lucille eut beaucoup à souffrir entre les mains de la femme cruelle et dépravée qui avait entrepris sa perte. Les larmes et les touchantes représentations de l'enfant n'eurent aucun résultat ; un jour elle est enfermée dans une chambre noire et laissée sans aucune nourriture ; une autre fois on lui enlève ses beaux habits, on la couvre d'une pièce de toile grossière et on la fait travailler avec des escla-

ves; en un mot tout ce qui pouvait blesser ou effrayer le cœur sensible de l'enfance fut essayé, mais en vain, contre la brave petite chrétienne. Ses persécuteurs voyaient quelque chose de si céleste et de si aimable dans Lucille qu'ils finirent par avoir honte de leur cruauté et de leur dépravation. Quand elle fut réunie à son père, elle avait insensiblement répandu l'influence du christianisme, de même qu'une belle fleur qui donne son parfum à chaque brise qui passe. C'est le bon exemple, même chez un enfant, et non les profondes dissertations théologiques qui produit le plus de fruit.

Lucille est encore une fois dans les bras de son père. On la réunit à lui lorsqu'il est sur le chemin du tribunal du juge payen. Leur rencontre fut affectueuse ; le père qui savait ce qui allait arriver ne pouvait parler à cause de ses larmes, car l'effusion de l'amour paternel n'est pas incompatible avec le détachement du martyre. Lucille se suspendait à son cou, elle lui demandait, le suppliait de la sauver de la domination de cette méchante femme. Ils n'échangèrent que quelques mots, car le noble père avait le cœur déchiré ; c'était pour lui un plus grand sacrifice fait à Dieu de lui sacrifier ses désirs de vengeance, que son propre sang et celui de sa fille. Charmé de la constance de son enfant et de la joyeuse prévision d'une union éternelle que le martyre allait leur procurer, il comparut avec fermeté devant le tribunal de Valérien. Il tenait par la main la charmante petite Lucille qui, maintenant, avait séché ses larmes et qui laissait voir à son père qu'elle n'avait plus peur.

Valérien était assis sur un trône, dans le temple de la Terre ; il était entouré de soldats, de licteurs, et des prêtres de l'idole. Némésius fut introduit. Il était vêtu de la toge de la paix, car il avait abandonné l'uniforme militaire pour les habillements plus graves de l'état chrétien. Il était beau, il était brave, dans la maturité de l'âge, et très-aimé de ses compagnons d'armes ; beaucoup d'entre eux étaient venus du camp pour assister à son procès, et ils ne cachaient pas leur profonde sympathie pour leur brave colonel et sa charmante enfant. On ordonne le silence et tous les yeux sont tournés vers les deux chrétiens.

" Némésius, où est cette prudence que nous trouvions naguère en vous, vous qui étiez également distingué par la parole et par l'action ? Ne pensez-vous pas que nous savons ce qui peut vous être profitable et que nous saurons vous le recommander ? Nous vous conseillons donc de ne pas abandonner le culte des dieux que vous avez pratiqué depuis votre enfance."

Ainsi parla le juge avec toute la solennité qu'il put. C'est un fait étrange que les payens, à une époque aussi reculée que le deuxième et troisième siècle, employaient, pour le culte des idoles de bois et de pierre, le spécieux argument

de la nécessité de rester dans la religion dans laquelle on a été élevé.

Némésius faisait à peine attention aux paroles du juge; ses pensées se portaient sur les conséquences de son refus de sacrifier. Son excitation augmenta: la nature reprenait ses droits, des larmes s'échappèrent de ses yeux malgré lui et il répondit:

" Que j'ai été malheureux et pécheur! j'ai rejeté la vérité; j'ai répandu le sang innocent; je suis chargé de fautes, j'ai trouvé la miséricorde du grand et unique Dominateur, Jésus-Christ, le Fils de Dieu. Bien que j'aie passé le midi de mes ans, je connais Celui qui m'a racheté de son sang, Celui qui a rendu la vue à ma fille, laquelle guérison a confondu les médecins, Celui qui, aussi, a illuminé les yeux de nos cœurs, et nous a fait mépriser l'aveuglement de l'idolâtrie, afin que nous nous convertissions au christianisme. C'est Lui que je crains, c'est Lui seul que j'adorerai, et c'est à Lui seul que j'offrirai le pauvre hommage de mon culte. Je repousse les idoles de pierre et de bronze, je sais que ce sont des démons qui cherchent notre ruine, et voudraient nous entraîner avec eux dans les malheurs de la mort éternelle."

Valérien répondit: Je connais les charmes de vos incantations magiques par lesquelles vous pouvez commettre même l'homicide, car c'est ainsi que vous avez tué Maxime, afin de vous échapper. De plus, vous voulez essayer vos sciences occultes contre nous et la sûreté de l'État.

Il lui demanda de nouveau de sacrifier, mais ayant éprouvé un refus énergique de la part du brave Némésius, après un moment d'attente et au milieu d'un silence de mort, il prononça sa sentence. Ils devaient être conduits sur la voie appienne, au temple de Mars; là, la petite Lucille devait être mise à mort sous les yeux de son père, afin que, peut-être, en voyant son enfant sur le point d'être exécutée, il consentirait à sacrifier.

La scène du temple de Mars fut une de celles qu'on n'oublie jamais; elle fut terrible pour les spectateurs qui en furent témoins; pour nous, elle est émouvante quand nous la lisons après dix-sept siècles. L'atrium du temple était encombré. Beaucoup de personnes pleuraient quand elles virent faire les préparatifs nécessaires à l'exécution de la douce petite fille. Elle était si belle, les charmes de son innocence enfantine lui donnaient une auréole angélique. On peut s'imaginer voir la chère enfant frissonner et se presser contre son père à la vue des terribles soldats avec la hache qui devait lui trancher la tête. Comment exprimer les derniers embrassements et les paroles d'encouragement de ce père au cœur brisé?

Dans cette circonstance, il se montra cent fois plus brave que sur les champs de bataille. Il coupa lui-même les boucles dorées qui tombaient sur le cou de neige de Lucille, afin que

la hache pût jouer à son aise. Il lui banda les yeux avec son mouchoir, et, tenant sa douce petite main dans la sienne, il lui fit répéter le saint nom de Jésus. L'exécuteur un instant énervé, se recula et refusa de frapper cette tendre fleur ; mais, épouvanté par le rude commandement du capitaine, il s'avance, l'acier poli brille sur la tête de l'enfant, et, un instant après, il est rougi d'un sang pur et innocent. O consolation de la foi ! Lucille était rendue avec les anges ; et là, brillante et plus belle encore, elle chantait les louanges de Dieu.

Vint ensuite le tour de Némésius. Le roseau était tranché, le chêne aussi devait tomber. Il présenta sa tête à la hache encore dégouttante du sang de son innocente enfant, et, répétant le doux nom qui avait donné de la force à Lucille, il passa des douleurs de cette vie, aux félicités d'une éternité bienheureuse.

CHAPITRE XIII

TERTULLIEN (2 août 256)

Si la vénération que les catholiques portent aux reliques des saints n'était pas prescrite par l'enseignement de l'Eglise, elle nous serait pour ainsi dire imposée forcément par les miracles et les grâces extraordinaires obtenus par ces reliques. Les animaux et les éléments ont été forcés de les respecter. Quel corps de martyr, exposé en pleine campagne pour être dévoré par les oiseaux, ou sur le bord du chemin pour devenir la pâture des chiens, a jamais été touché? Ils flottent entourés de nuages lumineux, comme le corps de saint Jean Népomucène; ou sont découverts par des visions comme ceux de Sébastien, de Cécile, de Zoé et d'un grand nombre d'autres qui sont maintenant placés honorablement sous les autels de nos églises. Le feu du ciel tombe sur ceux qui profanent les corps des saints et souvent le don de la foi, du repentir et même du martyre fut la récompense de Dieu envers les âmes enveloppées des ténèbres du paganisme pour leur respect envers les restes mortels de ses serviteurs.

"Allez," disait une grande dame romaine à un jeune chevalier pour lequel elle avait un amour trop humain, "allez chercher les corps des saints martyrs de notre foi, afin qu'en honorant leurs restes mortels, ils intercèdent auprès de Dieu pour nous qui sommes de si grands pécheurs. J'ai entendu dire qu'en Cilicie il y a un président non moins avare que cruel qui fait une horrible boucherie des martyrs et qui vend ensuite à de hauts prix leurs corps aux chrétiens. Prenez de l'argent pour acheter de Simplicien ces glorieux restes et aussi pour vous permettre de faire des bonnes œuvres le long du chemin. Voici des linceuls de fine toile d'Egypte, aussi du baume de la myrrhe du nord, et d'autres parfums pour embaumer ces reliques sacrées. Vous serez suivi du nombre nécessaire de domestiques et de chevaux."

Le jeune et beau chevalier romain, élevé dans les délices du luxe patricien, met de côté sa couronne de myrte et de roses, oublie les joies des banquets; il tâche, par les larmes du repentir, de se rendre digne de la noble mission qui lui est confiée. Ne comprenant pas bien comment on avait pu lui donner une commission aussi sainte, il arrive à Tarsis au

moment où le juge impie faisait torturer vingt-et-un chrétiens. Renvoyant ses serviteurs, ses équipages et ses chevaux à l'auberge, il se hâta de se rendre sur le lieu du carnage. Il passe, en costume de voyage, le fouet à la main, à travers la foule des spectateurs, serre les martyrs dans ses bras, baise leurs blessures et les encourage à persévérer. Le noble chevalier est le premier qui passe à la couronne impérissable de la gloire éternelle. Le lendemain, ses serviteurs achètent, au prix de cinq cents couronnes d'or, ses restes mutilés. La repentante Aglaé, informée de tout par un ange, s'en va à la rencontre de ces précieuses reliques sur la voie Appienne, elle les place dans une église qu'elle fait bâtir sur le mont Aventin; cette église porte encore le nom de Boniface. (1)

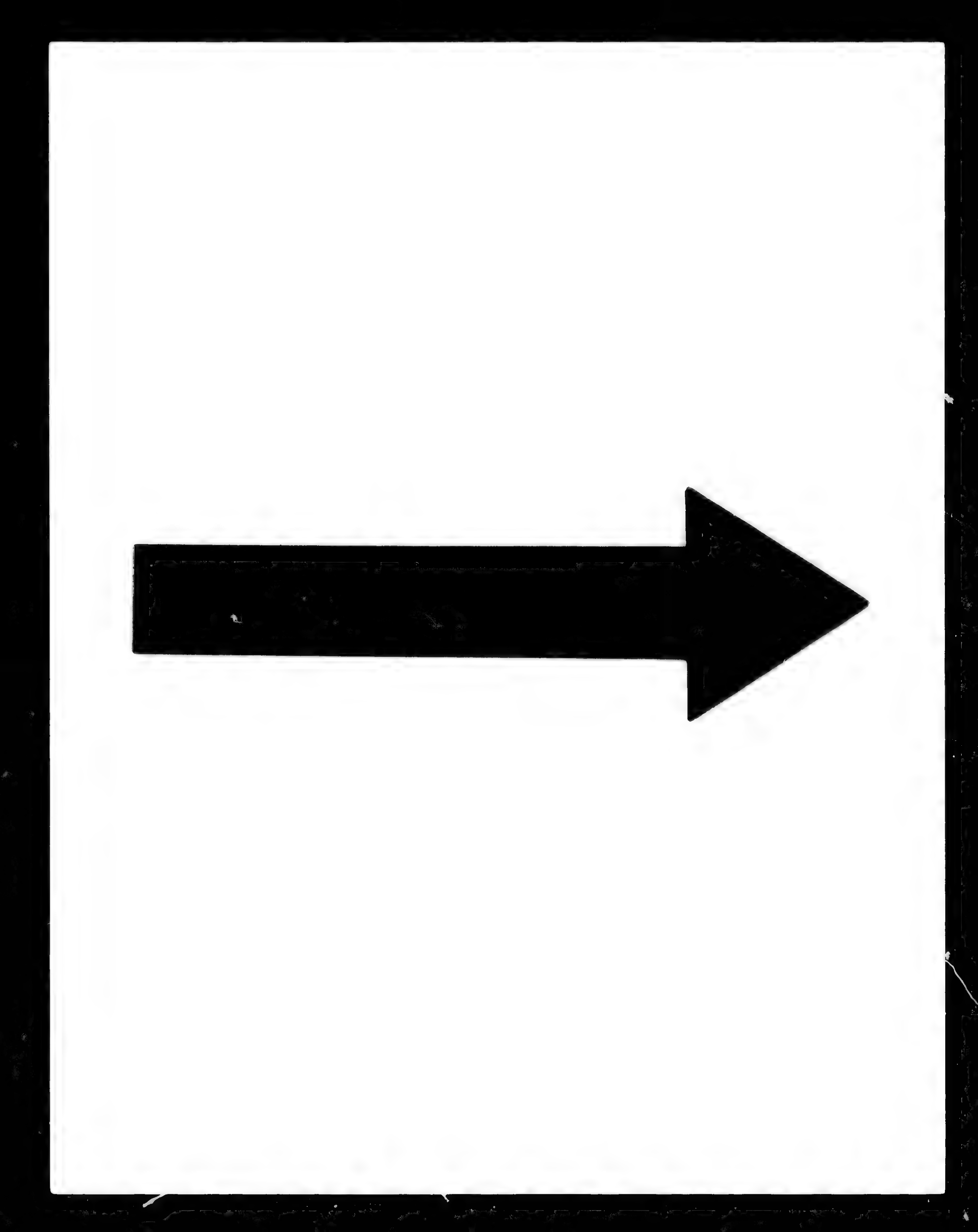
C'est ainsi que Dieu récompense la dernière faveur accordée à ceux qu'il aime; telle fut aussi la bénédiction accordée à Tertullien. On lit dans les actes du pape Etienne que c'était un payen, lequel, par sympathie, enterrait les corps des martyrs. Mais il nous faut rapporter brièvement deux ou trois événements des Actes pour comprendre plus clairement les faits intéressants que nous avons à raconter et qui se rapportent à la Mamertine.

Après la mort de Némésius et de sa charmante enfant, son intendant nommé Symphronius fut conduit devant Olympius, tribun député par Valérien pour le torturer et obtenir de lui, si c'était possible, les trésors de Némésius.

" Si vous voulez obtenir de moi," répondit bravement Symphronius aux demandes du tribun, " les richesses de mon maître Némésius, vous ne les aurez pas, car elles sont déjà distribuées aux pauvres. Si vous voulez me faire sacrifier, je sacrifierai, mais à Notre-Seigneur Jésus-Christ."

Il fut étendu sur un chevalet et battu. Olympius avait une statue d'or du dieu Mars qu'il fit placer devant lui, dans l'espérance que, vaincu par les douleurs, il consentirait à sacrifier; mais le martyr en l'apercevant, dit: " puisse Jésus, le Fils du Dieu vivant, te détruire." L'idole d'or se fondit. Le tribun frappé d'étonnement, ordonna aux licteurs de cesser de le torturer, et l'amena dans sa propre maison en disant: " je vais essayer sur vous toutes sortes de tortures cette nuit même." Le fait est qu'il était effrayé. Le pouvoir qui avait fait fondre la statue d'or pouvait également précipiter à terre sa chétive personne et le faire périr. Il confia Symphronius à Tertullien son majordome avec ordre de le traiter avec bienveillance. En même temps il alla trouver sa femme à laquelle il raconta ce qui était arrivé et exposa ses craintes. Exupère n'était pas aveuglée par son idolâtrie et poussée par une sainte inspiration de la grâce elle dit à son mari: " si telle est la puissance du Christ, pourquoi n'abandonnerions-nous pas

(1) Elle est mieux connue sous le nom de Saint-Alexis.



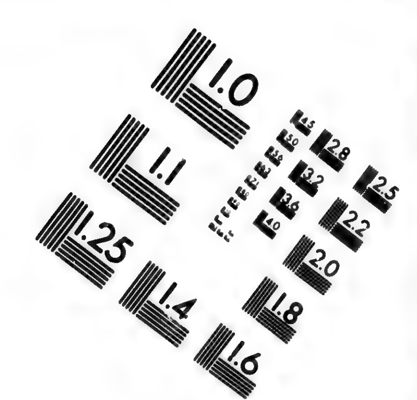
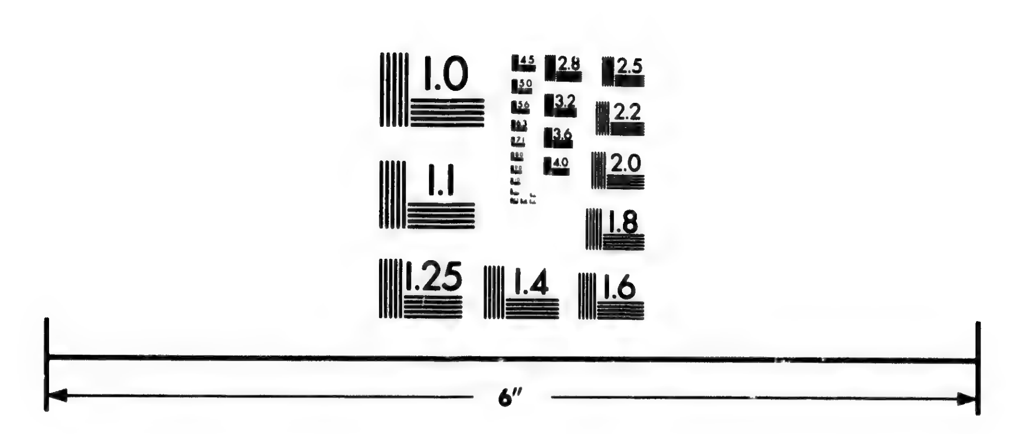
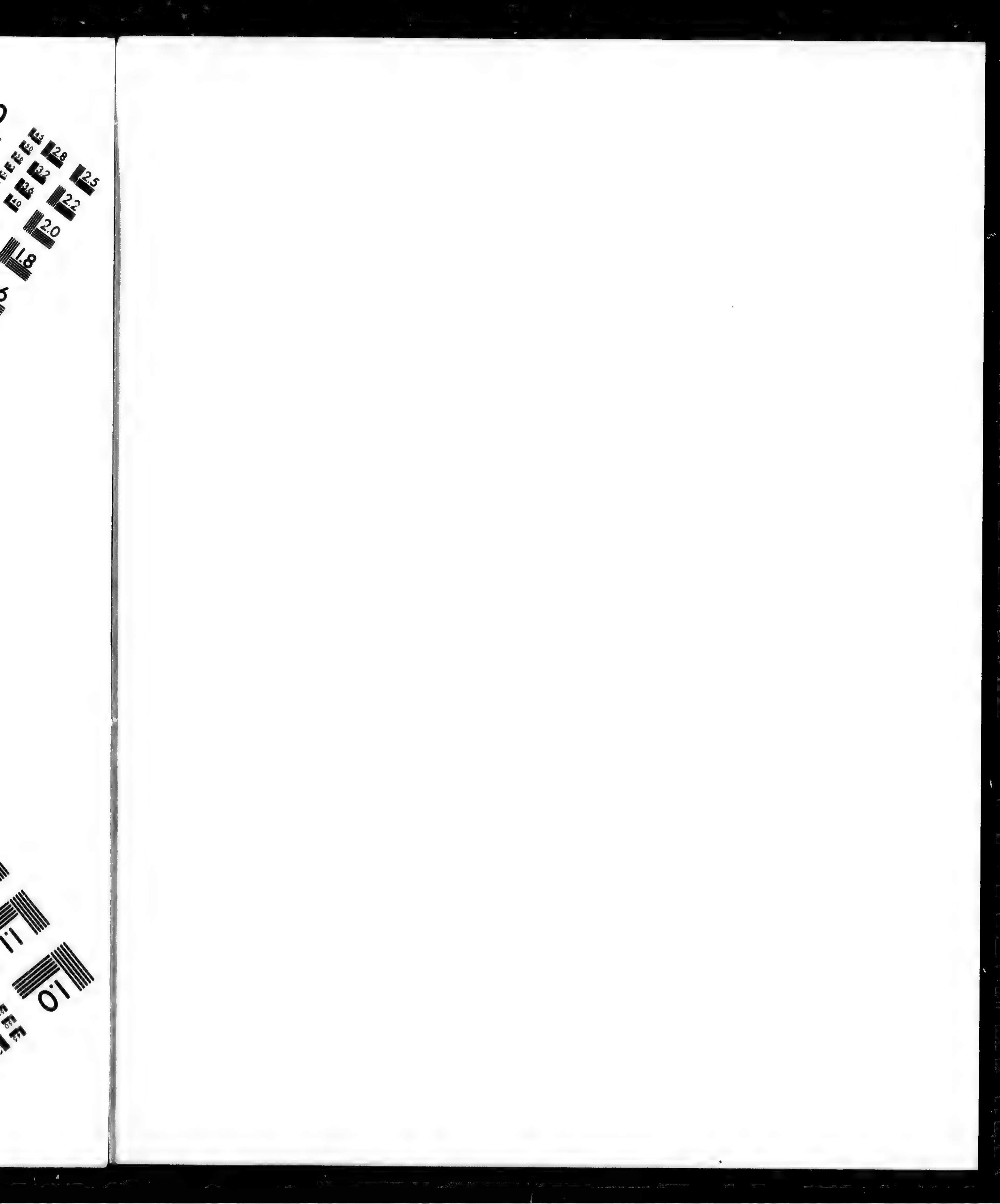


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





ces faux dieux qui ne peuvent se défendre eux-mêmes? Allons trouver ce saint homme qui a rendu la vie à la petite fille de Némésius."

Le tribun qui avait connu Némésius et qui déplorait la mort prématurée du brave soldat avait déjà résolu dans son cœur de devenir chrétien. Cette nuit-là même, les dieux domestiques si chers aux cœurs payens furent mis en pièces dans la résidence princière d'Olympius. Sa femme et ses enfants furent baptisés avec lui; le saint pape Etienne les instruisit et leur donna la sainte communion.

Ces conversions extraordinaires parvinrent aux oreilles de Valérien; dans sa rage il alluma de nouveau le feu de la persécution. Olympius, sa famille ainsi que Symphronius furent conduits dans les chaînes au temple de la Terre, où Valérien voulait donner cours à sa rage impuissante contre les martyrs, avant de leur donner leurs couronnes. Ils furent brûlés auprès de la statue du soleil, le long du Colisée. Leurs corps furent dérobés secrètement pendant la nuit, par le pape Etienne et ses diacres et enterrés sur la voie Latine.

De nouveaux édits furent placés dans toutes les principales parties de la ville, et une récompense fut offerte à ceux qui dénonceraient les chrétiens. En cherchant le pape Etienne on arrêta douze prêtres qui furent mis à mort près de l'aqueduc, sur la voie Latine. C'est au milieu de ces scènes que, comme un autre Tobie, apparaît Tertullien pour enterrer les corps des martyrs. Quoiqu'il sût la conversion et la mort d'Olympius son maître, il n'était pas encore baptisé. Bien que toujours payen, il était choqué des cruautés des persécuteurs; il suivit avec sympathie les héros de la croix, vit leur exécution, et la nuit arrivée, il les transportait lui-même à l'entrée des catacombes; là il attendait jusqu'à ce que les chrétiens vinssent les recevoir pour les placer dans d'honorables sépulcres.

La noble conduite de Tertullien fut rapportée au pape Etienne. Il envoya chercher le jeune homme, après quelques jours il l'ordonna prêtre, lui enjoignant de persévérer dans l'œuvre sainte d'enterrer les corps des martyrs. Tandis qu'il accomplissait hardiment les devoirs qui lui avaient été imposés, il fut arrêté et conduit devant un préfet nommé Marc, lequel le conduisit à Valérien. Vinrent les sottes questions et les hardies réponses ordinaires, puis la scène de torture qui constituaient la vigile du martyre.

Valérien voyant inutiles ses efforts pour extorquer du jeune prêtre les trésors de son maître temporel et le reniement de son Maître céleste, le confia à un préfet tyran nommé Sapricius. Ce dignitaire, pour rendre son tribunal plus redoutable tenait sa cour dans la Mamertine. (*Sapricius prefectus tribunal sibi præparari fecit in loco qui dicitur privata Mamertini.* Acta S. Stephani, No 16). Tout fier du privilège

de répandre le sang chrétien, ce préfet fit promener Tertullien enchaîné autour du forum, précédé d'un crieur chargé d'annoncer qu'il était chrétien. Son intention était de frapper le peuple de terreur, mais il entrait dans les desseins de la Providence qu'il vît et connût la conversion et le triomphe de ceux qui, quelque temps auparavant, étaient chrétiens comme lui. "Les paroles résonnent, mais l'exemple tonne."

Conduit au tribunal tenu dans la Mamertine, Sapricius demanda d'un ton hautain : "Quel est votre nom ?" "Pécheur !" répondit Tertullien, "et serviteur des serviteurs du Christ."

"Etes-vous esclave ou libre ?"

"Le démon vous aveugle tellement l'esprit que vous ne comprenez pas ce que je dis. Je vous dis que je suis le serviteur des serviteurs de Jésus-Christ."

"Sacrifiez," cria le préfet d'une voix irritée, "rendez les trésors d'Olympius et vous aurez la vie sauve."

"Si vous saviez ce que signifie la vie éternelle," répondit Tertullien, "vous feriez peu de cas de la vie présente, laquelle se changera en feu éternel pour les adorateurs des démons."

Le préfet ordonna de lui broyer la bouche avec des pierres.

Le saint martyr répondit : "Vous ordonnez de me frapper la bouche, mais Celui qui règne dans les cieux vous frappera ainsi que les démons qui sont les inventeurs des folies du paganisme."

Il est étendu sur un chevalet et battu. Pendant ces tortures il dit cette belle prière : "O Seigneur Jésus-Christ ! n'abandonnez pas le plus indigne de vos serviteurs confessant votre foi. Donnez-moi la force de persévérer dans ma confiance afin que je puisse remettre entre vos mains cette âme que vous avez rachetée de votre sang et que vous avez tirée miséricordieusement des ténèbres de l'ignorance et du culte des idoles."

Pendant qu'on le torturait, Sapricius envoya un mot à Valérien l'informant qu'il ne pouvait réussir à obtenir du chrétien Tertullien ni or ni sacrifice aux dieux ; l'ordre revint de le faire décapiter. Il fut conduit à la deuxième borne militaire de la voie Latine, et coïncidence étrange, au lieu même où quelques jours auparavant il regardait le martyre de douze prêtres, lui-même gagnait la couronne de prêtre et martyr.

Le vieil Etienne pleura quand il apprit la noble fin de son prêtre néophyte, et de ses propres mains plaça ses reliques avec celles des douze autres prêtres où une grossière pierre sépulcrale nous dit "qu'ils dorment en paix."

CHAPITRE XIV

ABUNDIUS ET ABUNDANTIUS

Au temps où Dioclétien et son impie collègue Galère préparaient les édits de persécution contre les chrétiens, les prêtres payens de Rome, qui savaient que leur heure allait venir, se disposaient à donner à ces édits leur entière exécution, du moment que le nuage portant la tempête apparaîtrait en Orient. Les maisons des chrétiens notables, leurs lieux de réunion, les victimes spéciales de leur haine ou de leur crainte furent marqués d'un signe de sang sur leurs tablettes. Avec une impatience égale à celle des personnes affamées s'attendant à être invitées à un festin, les représentants des puissances des ténèbres désiraient ardemment se rassasier, en torturant ceux qui portaient le nom détesté de chrétien.

Comme Dioclétien retardait la persécution, ils envoyèrent de Rome un représentant pour rappeler à l'empereur son devoir envers les dieux et lui demander d'étendre à la ville l'édit proposé. Selon les Actes d'Abundius et d'Abundantius, un homme de loi se présenta à l'empereur et lui dit : " Je suggère à votre piété de donner ordre de rechercher ceux qui se cachent dans la ville, ceux qui sont les auteurs de cette secte et qui détournent le peuple des temples des dieux ; qu'ils soient arrêtés et qu'ils périssent dans les tourments, ou qu'ils offrent de l'encens et sacrifient aux dieux tout-puissants." La députation des prêtres payens avait été prévenue, le messager du mal avait déjà plané sur la capitale, le sang des martyrs avait commencé à couler et les anges préparaient des couronnes de gloire aux enfants triomphants de la croix.

Parmi les maisons où les chrétiens se réunissaient, et qui avaient été marquées par les payens, il y en avait une située dans la rue Lanarius et appartenant à une pieuse dame nommée Théodora. Au moment où quelques âmes pieuses étaient rassemblées dans cette maison, peut-être pour assister à la célébration des saints mystères ou pour recevoir une pieuse instruction du bon prêtre Abundius, des soldats entourèrent la maison et arrêtèrent les chrétiens qui étaient au nombre de vingt-cinq. Parmi eux se trouvaient les frères Abundius, prêtre, et Abundantius, diacre, qui furent immédiatement chargés de chaînes et conduits devant les représentants.

Comme ils étaient non-seulement les chefs de cette noble troupe de chrétiens, mais qu'ils étaient eux-mêmes de noble origine, ce fut sur eux que tomba le poids de la colère des tyrans. Tandis que leurs compagnons étaient précipitamment mis à mort, Abundius et Abundantius furent mis en réserve pour de plus grandes épreuves pour procurer à Dieu une gloire plus grande. Ils furent donc chargés de chaînes et jetés dans la Mamertine où ils demeurèrent pendant trente jours. Après avoir enduré bien des tortures ils reçurent leur couronne à une des bornes militaires, en dehors de la ville.

Mais suivons les événements de leur martyre, tels qu'ils sont simplement et brièvement racontés dans leurs Actes.

Conduits devant le préfet Hercules, il leur dit: " D'où venez-vous, et à quelle religion appartenez-vous ? "

Abundius répondit: " Les hommes que vous voyez ici sont des chrétiens et leurs noms sont écrits au ciel."

Alors le préfet: " Je vois que vous les avez séduits afin qu'ils ne sacrifient pas aux dieux."

Mais tous d'une seule voix répondirent: " Jamais nous ne sacrifierons aux démons que vous honorez. Nous offrons le sacrifice d'une pieuse dévotion à Notre-Seigneur Jésus-Christ, en odeur de suavité."

Hercules, le juge, dit à Abundius: " Comment vous appelle-t-on ? "

Il répondit: " Mon principal nom est celui de chrétien et on m'appelle prêtre, mon nom selon la chair est Abundius et je suis un serviteur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais ne vous imaginez pas que ceux qui sont ici avec moi consentiront jamais à reconnaître vos dieux."

Alors le diacre Abundantius dit: " Pensez-vous que nous allons adorer des idoles sourdes et muettes, insensibles et sans pouvoir ? Nous nous tournons vers Celui qui seul est digne d'adoration, qui a fait le ciel, la terre et tout ce qui existe."

Le préfet dit alors: " Qui est-il, et que fait-il ? "

Abundantius répondit en disant: " Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a fait le ciel, la terre et tout ce qu'ils contiennent; mais vos idoles qui sont faites de bois et de pierre périront dans le feu éternel avec ceux qui les honorent."

Le juge dit alors: " Voulez-vous partir sains et saufs, alors sacrifiez au dieu Hercule."

Mais ils répondirent: " Nous ne sacrifierons jamais à vos démons."

Alors le juge ordonna que le prêtre Abundius et le diacre Abundantius fussent jetés dans la prison Mamertine et que les vingt-trois autres fussent conduits en dehors de l'enceinte de la ville et décapités, laquelle sentence fut exécutée aux

nones d'août. Leurs corps furent recueillis par le prêtre Jean et la dame Théodora et ensevelis dans la crypte de *Clivum Cucumeris.*

Théodora alla ensuite visiter Abundius et Abundantius dans leur prison et leur raconta comment ces martyrs avaient souffert la mort avec bravoure, et comment le prêtre Jean avait rassemblé leurs corps, les avait enveloppés de bandelettes parfumées et les avait enterrés dans la crypte, sur la voie où ils étaient entrés dans la gloire de Dieu.

Après trente jours de prison, le juge fit sortir les saints de Dieu et les fit comparaître devant lui au forum, près du temple de la Terre. Ils furent amenés enchaînés et il leur dit : " Qu'est-ce que vous entendez faire pour vous sauver ? Abandonnez cette obstination, et ne vous fiez pas à vos artifices de magie, si vous ne voulez périr comme ceux avec lesquels vous avez déjà subi votre procès."

Les saints répondirent : " Ils n'ont point péri, mais ils sont maintenant avec le Christ."

Un certain homme de loi qui se trouvait là, dit au juge : " Si ceux-ci ne sont pas mis à mort, il n'y aura plus aucune crainte parmi le peuple."

Alors le juge ordonna de les étendre sur le chevalet et de les torturer ; et pendant leurs souffrances ils disaient : " Gloire soit à vous, Jésus-Christ."

Alors le juge dit : " Vous nommez encore le Christ. Je vais maintenant mettre fin à cette obstination par le pouvoir du grand Hercules."

Il commanda qu'on les conduisît à la quatorzième borne militaire sur la voie Flaminienne pour y être décapités.

On les y conduisit enchaînés et quand ils furent arrivés à la ville de Lubras, un homme bien connu, nommé Marcias, s'approcha d'eux en pleurant et leur dit : " J'ai perdu mon fils."

Le bienheureux Abundius lui dit : " Et qui vous a enlevé votre fils ? "

Marcias répondit : " Il est mort."

Les saints martyrs lui dirent de suite : " Hâtez-vous de nous l'apporter ici et vous verrez la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ."

Quand il fut parti pour aller chercher son fils, les ministres du démon ne voulurent pas attendre, mais conduisirent les martyrs à la place de l'exécution. Mais lorsqu'ils y furent arrivés, Marcias qui avait fait toute la diligence possible arriva à temps, portant son enfant mort dans ses bras, et il le jeta aux pieds des saints martyrs et leur dit avec une sainte ardeur : " Je vous conjure par Celui pour lequel vous souffrez, obtenez que je puisse aussi gagner ma couronne après la résurrection de mon fils."

Alors le peuple qui s'était assemblé autour d'eux se deman-

da s'ils étaient capables de rendre cet enfant à la vie. Ils se prosternèrent à terre et prièrent le Seigneur en disant : "Seigneur Jésus-Christ, qui avez daigné ressusciter Lazare après quatre jours de corruption, daignez maintenant envoyer un ange pour rappeler l'âme dans ce corps inanimé, afin que tous sachent que vous êtes le Fils de Dieu qui est venu sauver le monde et qui vivez et régnez dans tous les siècles.

Puis Abundius se leva et dit au corps : "Je vous ordonne, terre aride, de vous lever au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel les morts ressuscitent et vivent pour toujours avec vous." Et les yeux de l'enfant s'ouvrirent immédiatement et il se leva. Alors Marcias apporta un vase rempli d'eau, Abundius le baptisa ainsi que son fils qu'il avait rappelé à la vie, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, après quoi les exécuteurs s'emparèrent de Marcias et de son fils, et, tandis que tous étaient agenouillés et rendaient grâce à Dieu, les soldats leur tranchèrent la tête ; c'était le seize des calendes d'octobre. La même nuit Théodora vint avec ses fils pour s'assurer des corps des martyrs, les fit transporter sur sa propre terre, à vingt-huit milles de la ville, et là, après les avoir embaumés elle les enterra en paix.

II

La réputation de ces martyrs était plus grande dans les anciens temps que de nos jours. Une église fut bâtie en leur honneur dans la vigne de Théodora où elle-même, peu de temps après fut enterrée avec les mêmes honneurs ; sur sa tombe, on voyait la plus simple mais la plus éloquente des épitaphes qui pût faire connaître aux générations l'histoire de la morte : c'était une palme et une couronne.

On raconte un fait extraordinaire à propos d'une autre église bâtie en l'honneur de ces saints par Pepin, le fils de Charlemagne. Ce prince se rendait à Rome, et arrivé à Sienne, comme on lui parlait souvent de ces grands martyrs, il résolut de bâtir une église sous leur invocation. Après avoir choisi un site, sur la voie publique, près de la ville, au pied de la montagne, il commença les fondations. Cependant le lendemain, on ne put trouver aucune trace des travaux faits le jour précédent. Le gazon était verdoyant et ne semblait pas avoir été touché ; mais un peu plus haut, près du sommet de la montagne, on trouva la marque exacte des travaux opérés dans la vallée. Le bon prince comprit que les saints voulaient que leur temple fut bâti sur ce lieu-là. En conséquence il y bâtit une église splendide sur la montagne qu'on appelle maintenant Saint-Abondio. A cette

église il joignit un couvent spacieux qu'il donna aux religieuses de Saint-Benoît, et pendant plusieurs siècles ce couvent fut florissant de sainteté.

En l'an 1000, les reliques de ces saints martyrs furent transférées de l'église bâtie près de la vigne de sainte Théodora. Dans cette translation il se passa quelques événements qui sont excessivement intéressants.

Othon III ayant bâti l'église de Saint-Adalbert, maintenant Saint-Barthélemi, sur l'île du Tibre, voulut l'enrichir de toutes les reliques qu'il pourrait réunir. Ayant appris qu'il y avait beaucoup de saintes reliques dans l'église des saints Abundius et Abundantius qui se trouvait à la base du mont Soracte, il envoya ses serviteurs pour faire rapporter ces reliques à Rome. Ils trouvèrent dans un tombeau les corps de ces saints martyrs, et tout près, dans un sépulcre séparé, les reliques de sainte Théodora, outre celles de plusieurs autres saints martyrs vêtus d'habits tissés d'or, et reposant dans des monuments somptueux, ne portant point de nom ; toutes ces reliques furent apportées à Rome.

Quand ces reliques eurent été enlevées, l'évêque qui gouvernait l'église de ce pays, qui se nommait Crescentianus, pleura de chagrin et vint au sépulcre pour voir s'il n'était pas resté quelques reliques pour le consoler. Il fit faire dans ce sépulcre des excavations plus profondes et, à sa grande joie, il trouva le corps de Marcias et de Jean son fils qui avaient été baptisés sous des circonstances si extraordinaires par le saint prêtre Abundius.

Il ramassa ces reliques, invita tous ses prêtres à se réunir à lui pour transporter ces trésors avec la pompe et la dévotion convenables à sa cathédrale de Castellana. Pendant que la procession passait près de l'église de Saint-Eustache, une image de sainte Théodora, placée dans cette église, se mit à pleurer d'une manière visible. Par ce miracle, on crut que le Tout-Puissant voulait manifester son déplaisir et celui de ses serviteurs de ce qu'on enlevait ces saintes reliques de la villa de la bienheureuse Théodora. Les reliques furent néanmoins transportées dans l'église de Saint-Hippolyte, et là, un autre miracle extraordinaire eut lieu.

Il y avait sur les autels des lis et d'autres fleurs fanées ; dès que les reliques eurent été déposées dans l'église, ces fleurs redevinrent fraîches et épanouies, comme si elles venaient d'être cueillies dans le jardin, et exhalèrent un parfum délicieux. L'évêque, les prêtres et tous les assistants témoignèrent tous de ce fait.

Le lendemain, les reliques furent de nouveau transportées dans l'église de la bienheureuse Vierge Marie. Il avait plu toute la nuit, et au moment où la procession allait se mettre en marche la pluie tombait par torrents, en sorte que tous voulaient remettre la cérémonie ; mais l'évêque fut inflexible,

et comme s'il eut été inspiré de Dieu qui voulait donner un nouvel exemple de la merveilleuse intervention de ces saints, dès qu'ils eurent laissé l'église la pluie cessa, les nuages s'ouvrirent au-dessus d'eux et quoiqu'il plût par torrents de chaque côté, pas une goutte ne tomba sur ceux qui faisaient partie de la procession.

Lorsqu'elle fut arrivée dans l'église de la sainte Vierge il y eut encore d'autres miracles frappants. Entre autres, une petite fille qui était consumée par une maladie et qui était réduite à l'état de squelette, fut guérie instantanément lorsqu'elle fut mise en présence des saintes reliques.

Les corps des saints Abundius et Abundantius eurent encore à subir plusieurs autres translations. L'antipape Anaclet les fit transporter dans l'église des saints Come et Damien, de laquelle église il était cardinal titulaire ; c'est de cette église qu'en 1584, ils furent transportés avec une grande solennité et placés sous le grand autel du Gésu. Dans cette circonstance mémorable, la foule qui voulait témoigner sa dévotion envers ces grands saints fut si grande que l'immense église du Gésu ne put en contenir la moitié.

Une partie de ces reliques fut envoyée à saint François-Xavier, au Japon, où l'apôtre enseignait à ses néophytes à aimer et à vénérer les martyrs de l'Église ; leur exemple et leur fermeté dans leurs souffrances pour la foi devaient les encourager dans les épreuves qu'eux-mêmes allaient bientôt avoir à subir pour la même foi.

CHAPITRE XV

LES COMPAGNONS DU PAPE ÉTIENNE ET L'ÉGLISE DE SAINTE-AGATHE

I

Presque tous les martyrs qui ont glorifié Dieu dans l'arène du Colisée ont sanctifié par leur présence les donjons de la Mamertine. Dans les Actes du pape Etienne, que nous avons cités selon le texte original, il est fait mention d'une famille entière qui fut jetée dans la Mamertine et qui fut ensuite exécutée à la *pietra scelerata.* Leurs reliques sont conservées sous le grand autel de l'église de Sainte-Agathe. A cette église, qui est maintenant la chapelle collégiale du collége irlandais à Rome, se rattachent de nombreux et émouvants souvenirs historiques : nous allons en faire le sujet de ce chapitre.

Le plus ancien de ces souvenirs nous ramène au temps de Jules César. On prétend que sur le lieu même où est située l'église de Sainte-Agathe, ce grand personnage de l'histoire romaine avait une magnifique demeure. A cette époque, ce site se trouvait être en dehors de l'enceinte de la ville, c'est pourquoi on appelle actuellement les lieux environnants Suburra, corruption du mot *Suburbia.* Cette partie du Quirinal portait aussi le nom de *Cheval de marbre*, à cause d'une immense statue équestre en marbre, érigée devant la résidence de César. (1)

Un siècle après le règne de César on voit qu'il y a eu là (2) un temple dédié au dieu Silvain, divinité d'origine grecque, qu'on suppose habiter les bosquets, et être le protecteur du bétail, des troupeaux, etc. Parmi les fables ridicules de la mythologie s'en trouve une selon laquelle ce dieu aurait fait le cyprès. La fable raconte que Silvain avait pris en amitié un jeune garçon, d'une grande beauté, appelé Cyparissus,

(1) Marliani, lib. III, ch. VII.

(2) Faustus, lib. IV, ch. XVII.

qui, un jour, tua accidentellement un cerf, favori du dieu. Cyparissus était très-effrayé et se mourait de chagrin quand Silvain le voyant si affligé et voulant le garder près de lui, le changea en ce bel arbre.

Deux siècles s'écoulent, et, les démons qui se réjouissent des absurdités du paganisme, continuent de régner sur ces lieux. Mais aussitôt que la tempête des persécutions fut passée et que Sylvestre et Constantin eurent bâti des monuments chrétiens dans la ville, le temple fut transformé en une église dédiée à la Sicilienne vierge et martyre, sainte Agathe.

Ce fut pendant la première et probablement la plus terrible éruption de l'Etna, volcan de la Sicile, que la ville de Catane fut sauvée par un voile pris dans le tombeau de sainte Agathe. La lave descendait de la montagne, détruisant tout sur son passage, et menaçait de ruine cette charmante ville.

Dans leur consternation les chrétiens eurent recours à leur bien-aimée patronne et portèrent en procession le voile de la vierge vers la montagne. Les payens se joignirent à la procession, car ils avaient déjà pour elle un secret respect à cause de ses miracles. Comme le volcan lui-même, cette dévotion avait fait soudainement irruption et dans le moment du danger elle se montrait hardiment.

La ville fut sauvée et se convertit. L'histoire raconte que par quatre fois la ville de Catane fut ainsi sauvée d'une ruine imminente. La réputation de la Thaumaturge sicilienne, la dévotion et l'amour du peuple pour cette épouse de Dieu passèrent de la Sicile à Rome et au monde chrétien. Les martyrs ne sont pas la propriété exclusive du hameau ou de la ville où ils ont souffert; ils sont la gloire de l'Eglise; aussi, la dévotion à sainte Agathe était aussi fervente à Rome qu'en Sicile. Le pape Sylvestre reçut quelques reliques précieuses de la sainte, et, en cherchant un lieu pour y ériger une église en son honneur, il choisit les ruines du temple de Silvain, sur le versant du Quirinal; ainsi fut commencée la belle et artistique église de sainte Agathe en Suburra. (1)

Que cette église soit une des plus anciennes de Rome, et qu'elle ait été bâtie du temps de Constantin (comme l'affirme Panciroli) c'est ce dont on peut se convaincre par le fait qu'en l'année 472 elle était déjà en ruine quand Ricimer, un goth et un arien, la reconstruisit en conséquence d'un vœu qu'il avait fait au milieu de ses crimes et de ses brigandages. Ce fait est constaté par une ancienne inscription qui, au temps du cardinal Frédéric Borromée (1586), se trouvait dans la tribune de l'église.

Quand, quelques années après, les goths s'emparèrent de Rome, les prêtres ariens demandèrent cette église. Ils en

(1) Panciroli "Sesori Nescoste," p. 272.

gardèrent la possession pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'enfin les Goths furent bannis, et que l'arianisme, comme une branche pourrie, tombât de l'arbre de vie, ou comme le bois brûlé, fût oublié. Grégoire I préposa un homme, nommé Leone, à la restauration de cette église si longtemps déconsacrée, et la consacra l'année suivante (593); Grégoire nous a donné une description complète de cette cérémonie dans ses Dialogues (livre III, ch. XXX).

Pendant que le Saint-Père célébrait les saints mystères, tous ceux qui étaient présents entendirent les cris d'un pourceau, et plusieurs sentirent comme si un animal passait entre leurs jambes, mais personne ne le vit. La nuit suivante on entendit un bruit effrayant sur le toit: c'était des cris, des hurlements, le fracas des tuiles arrachées, enfin on aurait dit que tout l'édifice, à chaque instant, allait être détruit. C'est ainsi que les démons exprimaient leurs regrets de se voir chassés de leur temple, où ils avaient si longtemps régné pour la perte des âmes et l'insulte à Dieu. D'autre part, les anges manifestaient leur joie et leur présence à l'intérieur de l'église. Un beau nuage lumineux resta suspendu pendant plusieurs jours au-dessus du maître-autel, et l'église fut embaumée des parfums les plus délicieux. Après les exercices religieux, le sacristain éteignit les lumières, mais elles furent rallumées tout à coup par une main invisible, montrant ainsi, comme l'explique Grégoire, que la lumière de la foi jetait maintenant ses rayons bienfaisants là où régnait auparavant les ténèbres de l'hérésie et de l'incrédulité. (1)

Ces étranges événements furent représentés en fresque sur les murailles de l'église, mais comme ces peintures finirent par se ternir avec le temps, elles furent complètement effacées par le cardinal Gozzadini en l'année 1622. Il est probable que cette église était aussi dédiée à saint Sébastien. Les

(1) Et præ ejusdem loci angustia popul se turba comprimeret, quidam ex his qui extra sacrarium stabant porcum subito intra suos pedes huc illucque discurrere senserunt; ..... sed videri a nullo potuit quamvis sentiri potuisset.

"...... Peracta igitur celebratione missarum recessimus; sed adhuc nocte eâdem magnus in ejusdem ecclesiæ tectis strepitus factus est ac si in eis aliquis errando discurreret, ... tanto terrore insonuit ac si omnis illa ecclesia a fundamentis fuisset aversa...... Super altare ejusdem ecclesiæ nubes cœlitus descendit suoque illud velamine operuit, omnemque ecclesiam tanto terrore ac suavitatis odore replevit ut patentibus januis nullus illic præsumeret intrare.

" Post paucos iterum dies cum expletis missarum solemniis, extinctis lampadibus, custos ex eâdem ecclesiâ egressus fuisset, post paululum intravit et lampades quas extinctas reliquerat lucentes reperit...... ut aperte ea ipso lumine claresceret quia locus ille a tenebris ad lucem venisset."—*Dialogues*, lib. III, chap. XXX.

" Storia della Diaconia di S. Agatha in Suburra."—Giovanni Laurenti.

reliques de ce saint furent apportées avec celles de sainte Agathe; à cette époque la peste sévissait et la ville de Rome fut préservée par saint Sébastien; en témoignage de reconnaissance le peuple bâtit, en son honneur, un autel dans l'église de saint Pierre-aux-liens.

Ce furent des prêtres séculiers qui eurent la charge de l'église jusqu'à la fin du huitième siècle. En 795 elle fut confiée, par Léon III, aux moines bénédictins de Monte Casino. Le supérieur était un des vingt abbés privilégiés de Rome qui assistaient le Saint-Père, quand il officiait solennellement à Saint-Jean de Latran. Depuis cette époque l'église et le monastère sont généralement appelés Sainte-Agathe *in Monasterio.*

Vers la fin du douzième siècle (1198), l'église et le monastère furent ôtés aux bénédictins, probablement en punition de l'appui qu'ils avaient donné à la cause de l'antipape Victor IV; elle passa de leurs mains à la congrégation des *Humiliati*, ordre religieux aussi étrange par son origine que par sa suppression. Cet ordre fut fondé par quelques prisonniers milanais emmenés en Germanie par Frédéric I, mieux connu sous le nom de Frédéric Barberousse. Fatigués de leur exil et soupirant après leur retour dans le pays natal, quelques-uns d'entre eux sollicitèrent leur pardon et la liberté, et ils les obtinrent.

Ils furent si reconnaissants à Dieu pour cette faveur qu'il leur avait accordée, qu'ils se vouèrent entièrement à son service; même des maris et des femmes se séparèrent d'un commun accord et firent vœu de chasteté. Ceux qui étaient libres travaillaient ensemble dans une manufacture de laine. Ils suivaient la règle de la vie de communauté; ils furent, par la suite, placés sous la règle de saint Benoît et confirmés en 1200 par Innocent III.

Les Humiliati, avec le temps, finirent par se relâcher de leur ferveur et, au temps de saint Charles Borromée, ils étaient des sujets de scandale pour l'Eglise. Ce saint prélat fit tout ce qu'il put pour les réformer, mais ses efforts dans ce but déplurent à quelques-uns des chefs au point qu'ils conspirèrent contre la vie de l'archevêque. L'un d'eux fut donc chargé de cet acte de sang, et ce misérable était si déterminé qu'il était consentant de périr dans l'entreprise. Un soir, pendant que le saint était agenouillé dans son oratoire privé et qu'il récitait le rosaire avec les gens de sa maison, l'assassin entra hardiment dans le palais, s'approcha de la petite chapelle, et, au milieu de tous, il tira de dessous son manteau une arquebuse chargée et fit feu sur le cardinal. La balle passa à travers le sachet, mais n'alla pas plus loin. L'ordre fut immédiatement supprimé par Pie V. Ceci se passait en l'année 1577. Deux ans plus tard, l'église et le monastère furent donnés aux moines de Monte Virgine, ordre

fondé par l'abbé Guillaume. Ce fut Laurenti, un des supérieurs de cette communauté qui écrivit l'intéressante histoire de cette ancienne église, à venir jusqu'à l'année 1797. Outre les faits que nous venons de mentionner, il dit que dans les temps anciens la rue maintenant connue sous le nom de *Via di S. Agatha*, était appelée *Via Martyrum* ou *Scala Mortuorum*, parce que les chrétiens étaient conduits par cette rue pour se rendre au Colisée ou à la *Pietra Scellerata.* (1)

En 1594, pendant que les moines portaient le Très-Saint Sacrement en procession, d'une porte de l'église à l'autre, il y avait dans la foule un jeune et enthousiaste luthérien d'Angleterre. Il se précipita sur celui qui portait le Saint Sacrement, et, arrachant l'ostensoir de ses mains, il le jeta par terre avec violence. Il fut immédiatement saisi par la populace furieuse, et, comme on se disait qu'il avait déjà insulté plusieurs fois les catholiques, il fut brûlé vif au Campo di Fioré. Il n'était âgé que de trente ans.

L'étude des anciennes inscriptions de cette église compenserait bien le trouble qu'on se donnerait. Elles ont contribué pour leur bonne part aux curiosités du musée du Vatican. En dedans du chœur actuel, un peu avant le maître-autel, il y a une pierre qui indique que l'original a été transporté au musée du Vatican en 1757. Cette ancienne inscription présente, de prime abord, une énigme inexplicable, mais lorsqu'on en a découvert le sens, elle provoque un rire cordial. Elle démontre que les anciens aussi bien que les modernes introduisaient des plaisanteries dans les épitaphes. Nous donnons une faible idée de l'original par ce qui suit :

Hic requiescit in pace Domna Bonov.
Sa qvix ann. xxxxxx et Domo Menna.
Qvixit mnos.... (abeat anat.).
Ema a Ivda si qvis altervon omine svper
Me posver anathema abeas da tri.
Centi decem et octo patriarche
Qvichanones esposvervn et da sca xpi
Pvatvor evangelia.

Voici le sens.

Ici repose en paix Madame Bonusa qui vécut soixante ans, et Monsieur Menna qui vécut .... ans. La malédiction de Juda sur quiconque placera un autre homme sur moi, et puisse-t-il avoir aussi la malédiction de trois cent dix-huit patriarches qui expliquent les canons, et celle des quatre Evangélistes du Christ. (2)

(1) Laurenti, page 23.

(2) Des articles très-intéressants et très savants ont été écrits sur cette curieuse inscription par Cittadini, William Fleetwood, etc., etc. Madame Bonusa et Signor Menna vécurent il y a environ douze cents ans.

Les reliques des saints Hippolyte. Adrias, Maria, Neone, Pauline, Nominanda, Aurélie et Martana furent transportées du cimetière dans cette église pendant le pontificat de Léon IX, vers l'an 1150. En 1504, la boîte en bois étant pourrie, on les mit dans une urne en marbre, avec les reliques de vingt-trois autres saints. L'urne fut ouverte en 1636 par le cardinal Barberini, et les reliques furent divisées comme elles le sont encore, savoir, sous le grand autel, les corps d'Hippolyte, d'Adrias, de Maria et de Neone, et sous l'autel de sainte Agathe, ceux de Pauline, d'Aurélie, de Martana et de Nominanda.

Plusieurs pontifes ont enrichi cette église de trésors d'indulgence. Martinelli dit avoir vu dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican qu'il y avait 3,000 années d'indulgence pour chaque jour de l'année. (*In ecclesia S. Agathæ V. A. M. omne die sunt* 3,000 *indulgentiarum.* p. 76). Cette assertion parait trop vague pour être authentique. Grégoire XIII a accordé une indulgence plénière à tous ceux qui, ayant reçu les sacrements de pénitence et d'eucharistie, visiteront l'église le jour de la fête de sainte Agathe et prieront pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation de l'hérésie et l'exaltation de l'Église.

Clément X, par une bulle datée du 19 décembre 1671, accorda à cette église tous les privilèges déjà accordés aux églises de bénédictins, savoir, une indulgence plénière aux jours suivants :

Saint Maure, 10 janvier.
Sainte Scholastique, 10 février.
Saint Benoît, 21 mars.
Saint Placide et ses compagnons, 5 octobre.
Tous les saints de l'ordre des bénédictins, 13 novembre.

Le collége irlandais n'est en rapport avec cette église et ce monastère que depuis 1837, alors que par les efforts énergiques du cardinal Cullen et la générosité de Grégoire XVI, il fut transporté de la pauvre maison qu'il occupait sur la rue *di San Marco.* Quoiqu'il y ait un grand nombre de particularités intéressantes dans l'histoire du collége irlandais, les raconter, serait en dehors du sujet de ce livre ; cependant, nous ne pouvons nous empêcher de dire un mot d'un fait qui n'est pas généralement connu, car c'est un anneau entre les persécutions anciennes et celles des temps modernes, une autre preuve que ceux qui sont aimés de Dieu doivent souffrir. Nous voulons faire allusion à la part que le séminaire irlandais a prise à la suppression des jésuites, en 1773.

Comme les autels qui sont élevés sur les tombeaux des martyrs, ce collége est un monument des sombres jours de persécution. Les souvenirs qu'il rappelle sont mêlés aux horreurs des drames sanglants, non pas de ceux provenant des édits cruels de Néron, de Decius et de Dioclétien, mais

des lois pénales de Henri, d'Elizabeth et de Cromwell. Il fut un temps où les enfants de l'Irlande furent traînés devant les tribunaux de l'hérésie, où leurs églises et leurs sanctuaires furent violés et déconsacrés, où ils eurent leurs catacombes dans les cavernes des montagnes, où leurs écoles furent abolies, et où les têtes de leurs prêtres furent mises à prix. Au milieu de ces épreuves, chères à notre foi, un noble, un généreux prélat italien ouvrit une maison de refuge aux lévites exilés de l'église d'Irlande.

En l'année 1627, le cardinal Ludovico-Ludovisi, archevêque de Bologne, fut déclaré protecteur de l'Irlande. Il était résolu à ne pas considérer ce protectorat comme un vain titre en autant qu'il pourrait venir au secours de l'Irlande. Avec l'aide de Luc Wadding, le célèbre franciscain irlandais, lequel venait d'établir le couvent irlandais de Saint-Isidore, le cardinal fit venir de l'Irlande six étudiants qu'il soutint à ses propres dépens. Quatre furent placés au collége anglais et deux dans une autre institution. Cet arrangement ne tarda pas à laisser voir ses inconvénients. La différence de caractère, l'antipathie nationale qui a toujours marqué l'histoire de ces deux nations, et les malheureuses circonstances de l'époque donnèrent peu d'espoir d'union entre ces deux éléments opposés.

Quoique les étudiants anglais et irlandais fussent également exilés et persécutés pour la même foi, cependant, le bon cardinal fut obligé de les séparer. En conséquence, il acheta une maison près du couvent de Saint-Isidore, et plaça les six étudiants sous les soins des franciscains, et le 1er janvier 1628 ouvrit l'institution que nous connaissons tous sous le nom de collége irlandais de Rome. Les noms des six premiers étudiants furent Eugène Colgan, John St. Laurence, Christopher Chamberlain, Edward Wall, Terence Kelly, John Cruce.

Une fois mis à flot sur la mer du monde, il fut presque continuellement assailli par les tempêtes, à venir jusqu'au commencement de ce siècle. Les destinées du collége devinrent confondues avec celles des jésuites, et quoiqu'il leur ait survécu en 1773, un grand nombre de nos lecteurs seront surpris d'apprendre qu'il ne contribua pas peu à la suppression de cet ordre ordonnée par Clément XIV.

C'est un fait assez étrange que le premier bref, émané par ce pontife contre les jésuites, a été celui qui leur enlevait la direction du collége irlandais. Le cri d'extermination lancé contre les jésuites dans tous les pays catholiques de l'Europe trouva à la fin un écho dans le Vatican même ; la protestation ou mieux, la dénonciation des Irlandais, quoique faible, fut plus efficace à produire la suppression que les menaces des princes, ou la spoliation des biens du Saint-Siége, déjà commencée en France et à Naples. Voici ce qui arriva :

Sept ans après sa fondation, le collége était dans un état florissant, il fut éprouvé pour la première fois par le décès de son fondateur et protecteur le cardinal Ludovisi, qui mourut à Bologne en 1632, à l'âge de trente-sept ans seulement. Quand son testament fut ouvert, on constata qu'il n'avait pas oublié ses enfants de l'Irlande. Il leur faisait don de la maison où ils vivaient, d'une rente de mille *scudis* (à peu près deux cents louis) et de sa grande et belle villa de Castel Gondolfo. Mais ce qui surprit tout le monde alors, ce fut la disposition par laquelle il donnait aux jésuites l'administration et la régie du collége. Ceci parut d'autant plus étrange, qu'on ne pouvait reprocher aucune faute aux pères franciscains, le collége était florissant, les étudiants satisfaits, et le cardinal lui-même, de son vivant, n'avait donné aucun signe de désapprobation.

Donner l'histoire du collége, sous les jésuites, à venir jusqu'au temps où ils en furent bannis, serait rappeler une série de faux rapports, de calomnies et de mécontentement. Il y avait, écrit dans le ciel, un terrible décret. C'était une réponse à la prière du soldat blessé de Pampelune. Tous les efforts des Pères pour procurer le bien-être aux étudiants ne servirent de rien et produisirent un résultat contraire à celui qu'ils étaient en droit d'en attendre. Des supérieurs imprudents conduisirent l'institution à une ruine certaine. En quelques années le collége perdit sa rente, et l'établissement même fut vendu. Les étudiants furent ballottés pendant trois ans d'une institution à l'autre, ensuite on acheta une pauvre résidence dans un pauvre quartier, en contractant une dette de plusieurs milliers de scudis. La villa de Castel Gondolfo fut vendue, on disposa de la rente de mille scudis et l'argent se fondit, on ne sait comment, comme ces grandes rivières, qu'on dit disparaître graduellement dans le centre de l'Afrique. Ajoutez à tous ces malheurs le mécontentement des étudiants eux-mêmes.

Les Pères persécutés purent considérer quelques-uns des fougueux appels au cardinal-protecteur et au Saint-Siége, comme des blessures qu'ils recevaient dans la maison de leurs amis. L'injustice, le vol, la tyrannie, les mauvais traitements ne sont que de faibles expressions que nous employons pour énoncer les accusations formulées contre eux sans scrupule. Qu'il suffise de dire que le même esprit qui les chassa du Portugal, de la France, de l'Espagne et des deux Siciles, avait triomphé au cœur de Rome elle-même. On institua une enquête apostolique. Le cardinal Marefoschi rédigea un des rapports les plus condamnatoires qui aient jamais été présentés au Saint-Siége. Non-seulement les apparences étaient contre eux, mais encore la vente des fonds à leur propre noviciat fut regardée comme une injustice inexcusable, injustifiable. Le rapport entrait jusque dans les dé-

tails des petites plaintes des étudiants : insuffisance de pain, mauvais vin, vêtements râpés ; il y avait trente autres accusations distinctes d'administration interne qui excitaient plutôt le mépris pour les fabricateurs du rapport et la sympathie pour les accusés. Néanmoins, on prouva contre eux des actes de malversation et, le 23 septembre 1772, Clément XIV lança un bref les bannissant du collége. Ce fut le premier signe de mécontentement du pape. Les jésuites étaient bannis et persécutés par les cours de l'Europe, mais ils ne pouvaient que s'en réjouir ; l'accomplissement de la prophétie divine les honorait ; mais condamnés par le Saint-Siége qui leur enlevait une charge spirituelle et temporelle, et obligés de se retirer avec leur nom flétri, c'était l'épreuve la plus amère pour les enfants d'Ignace. C'était la prophétie des plus grandes douleurs, comme celle du glaive qui devait percer le cœur de Marie.

Quand le vent de la mauvaise fortune s'abat sur l'homme, c'est surprenant comme il surgit, de tout côté, des ennemis nouveaux et inattendus. Le monde semblait trouver tout-à-coup que les jésuites étaient tous mauvais. Des hommes qui, le soir, se vantaient d'être leurs élèves, leurs pénitents, leurs amis, se levaient le lendemain leurs ennemis acharnés. Les mauvais rapports arrivaient de tous les côtés. On leur enleva la direction du séminaire romain : la donation que Clément XIII avait faite à ceux qui avaient été exilés du Portugal leur fut ôtée. Des ambassadeurs remplissaient les antichambres du Vatican, attendant leur tour pour annoncer au pontife les tempêtes politiques qui s'amoncelaient dans les cours de l'Europe à cause des pauvres jésuites. La France et Naples, à cause d'eux, avaient cru devoir s'emparer de quelques parties du patrimoine du Saint-Siége. Des nuages de plus en plus sombres s'amoncelaient autour de la société perdue.

Enfin la fatale bulle *Dominus ac Redemptor noster* fut rédigée. Le Saint-Père se renferma dans sa chambre pendant trois jours, il était en proie au chagrin de ce doute indescriptible qui avait brisé le cœur de son prédécesseur, il délibérait sur la bulle qui était là, sur sa table, attendant sa signature.

Finalement, le soir du 21 juillet (1773), vers huit heures, sur l'appui de la fenêtre, n'ayant que la lune pour lampe, il signa, d'une main tremblante, la suppression de la société de Jésus. Les jésuites avaient alors le soin de 3,091 colléges et églises, de plusieurs millions d'âmes, leur nombre était de 22,589.

Le plus remarquable événement de l'histoire du collége irlandais à Rome est sans contredit la part qu'il prit à la suppression temporaire des jésuites, un des événements les plus remarquables de l'histoire moderne, le plus mystérieux dans

les desseins de la Providence divine qui guide l'Eglise de Dieu. La soumission avec laquelle les bons pères reçurent les décrets du Saint-Siége, la douleur des pieux catholiques par tout le monde, la rédaction même de la bulle qui les condamnait étaient une preuve suffisante que les prières d'Ignace étaient écoutées au ciel et que Dieu se proposait d'accomplir de grandes choses par le moyen de la société de Jésus, puisqu'il permettait que ses ennemis triomphassent pendant quelque temps.

Peut-on trouver une preuve plus forte des bénédictions du ciel sur eux que l'opposition qu'ils rencontrent maintenant, comme autrefois, de la part des impies, des incrédules, des irréligieux et des membres des sociétés secrètes ?

—

CHAPITRE XVI

LUCIE

I

Parmi les bénédictions que le ciel nous accorde dans cette vallée de larmes, il en est peu qui égalent celle qu'une mère reçoit quand elle a le bonheur d'avoir une famille. Quand elle a des enfants pleins de santé, bien conformés et surtout religieux et soumis, elle oublie facilement les douleurs du passé, les soins du présent. Comme la reconnaissance d'une telle mère doit monter comme un pur encens jusqu'au trône de Dieu !

Hélas ! une telle joie est une oasis dans le désert de la vie. A des millions de filles d'Eve cet idéal de bénédictions domestique n'est qu'un mirage qui flotte avec sa beauté aérienne, au-dessus des douleurs humaines, se jouant des voyageurs fatigués qui ne trouveront de repos qu'à la fin de leur voyage. De tout côté on entend les gémissements des mères dont le cœur est brisé.

L'enfance donne sans doute de graves soucis, mais c'est un fardeau léger à supporter. Ce n'est pas pendant l'âge d'innocence de ses enfants qu'une mère regrette sa dignité maternelle ; ce n'est pas non plus quand l'enfant répond à son sourire, et que l'imagination lui représente l'avenir sous ses côtés les plus séduisants.

Mais quand la fleur est épanouie, quand le jeune homme, dans sa vigoureuse adolescence, brise ses liens, et essaye, comme l'aiglon, à voler de ses propres ailes, quand les années ont étendu le cercle de ses connaissances et diminué la douce influence maternelle, c'est alors que la mère commence à sentir son cœur se briser et à éprouver la malédiction de nos premiers parents sur leur postérité. Elle peut mesurer la grandeur de la ruine qui la menace. Voyez cette figure chagrine, ces yeux rougis. On ne voit plus de joyeux sourires se jouer sur ses traits, un nuage s'est appesanti sur ses yeux ; ses promenades solitaires dans le jardin n'ont plus de char-

mes pour elle ; elle abandonne ses courses en voiture et ses visites. Demandez à cette mère affligée la cause de ces larmes, de ces chagrins qui ont anéanti son bonheur.

"Hélas !" vous répondra-t-elle, "mon fils fréquente de mauvaises compagnies ; il est devenu membre des sociétés secrètes, c'était un bon enfant, mais il a rencontré de mauvais compagnons. Il rentre ivre à la maison, il n'a plus d'égards pour moi," et en parlant ainsi elle se cache la figure dans ses mains et pleure amèrement.

"Mais, pauvre mère, priez pour votre fils, pensez à Monique," lui dites-vous pour la consoler.

"Ah ! Monique était une sainte, et puis elle vivait au temps des miracles."

Plus d'un lecteur reconnaîtra la fidélité de cette peinture que nous faisons d'une mère qui déplore les égarements de son fils. Cependant, nous ne savons plus quelle consolation lui offrir quand elle abandonne l'ancre à laquelle elle doit s'attacher pendant la tempête des afflictions : la confiance en Dieu. Si nous pouvions raviver chez elle cette grande vertu qui brille d'un si vif éclat chez les martyrs des premiers siècles, quel baume ne serait-ce pas à son cœur maternel blessé ! Combien de malheureux enfants de l'infortune ne pourrions-nous pas ramener dans le sentier de la vertu !

Le bras de Dieu n'est pas raccourci : il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Des miracles de conversion peuvent encore réjouir le ciel et les parents aussi bien maintenant qu'au temps de Monique ; Dieu les opère dans tous les temps et sous tous les climats, selon la mesure de la foi qui les sollicite et la persévérance de ceux qui les demandent.

On l'a dit bien souvent, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Si, de nos jours, une pauvre mère souffre de la mauvaise conduite d'un fils indigne, dans les premiers temps du christianisme, il y avait aussi des mères désolées, des fils égarés, des scènes de malheur domestique. Les Actes de sainte Lucie nous offrent une de ces scènes d'ingratitude filiale.

Le défaut d'affection était signalé par le grand apôtre converti comme la marque d'un cœur incrédule, mais le misérable, qui, obéissant à un abominable sentiment, pouvait vendre sa vieille mère, n'était pas digne de jouir de la lumière céleste. Par une trahison semblable à celle de Juda, cette sainte veuve fut jetée par son fils dans la prison Mamertine. Dans cette cellule obscure, elle pria pour son fils coupable qui avait préparé à sa vieillesse la coupe amère de la douleur. En conséquence de sa trahison, la pauvre vieille mère, alors âgée de soixante-et-onze ans, fut traitée avec tant d'inhumanité que nous doutons si les barbares de cette époque avaient quelque chose de commun avec les sentiments plus nobles qui distinguent les hommes d'aujourd'hui.

Dans leur simplicité historique, les Actes ont une éloquence qui leur est propre. La scène se passe sous Dioclétien, mais ici comme dans d'autres Actes on donne probablement le nom de l'empereur au préfet ou au tyran qui représentait l'empereur dans les procès des chrétiens.

" On nous rapporte," dit le tyran à la veuve traînée devant son tribunal, " que vous confessez et adorez un homme crucifié qu'on appelle le Christ, et que vous méprisez nos dieux ? "

—Oui," répondit Lucie, " car vos dieux ne sont pas capables de se défendre eux-mêmes ni de défendre ceux qui les servent ; mais Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour la gloire duquel je suis prête à souffrir l'emprisonnement, les tourments et le feu, me protègera. Vous pouvez déchirer mon corps et le faire descendre plus vite dans le tombeau qui est déjà si près de moi, mais vous ne me gagnerez pas à adorer vos démons."

Le juge voyant sa constance (nous citons textuellement les Actes) la fit jeter dans la prison où une source coule des fondations ; et quand elle fut dans cette prison, la ville fut ébranlée comme par un tremblement de terre, et la maison du préfet qui l'avait condamnée fut démolie jusqu'au sol.

Conduite une seconde fois devant le préfet, par ses prières, la statue de Jupiter se brisa en mille pièces.

La vieille femme fut étendue sur le chevalet, battue et jetée dans une grande chaudière remplie d'huile et de poix bouillantes; elle y fut renfermée pendant trois jours ; quand le juge envoya voir s'il restait encore quelque chose de son corps, elle fut trouvée parfaitement intacte. Mais la partie la plus extraordinaire des Actes de cette sainte veuve consiste dans les événements qui sont ainsi rapportés.

Le juge impie, nullement porté à croire en Jésus-Christ par ce grand miracle, ordonna qu'elle fût chargée de fer et de plomb et conduite à travers les principaux quartiers de la ville. On arriva devant la demeure d'un homme très-puissant nommé Germinianus, dans laquelle se trouvaient un nombre infini d'idoles. Pendant que Lucie passait devant cette maison on vit descendre du ciel une belle colombe blanche comme la neige, laquelle en fuyant dessina nettement le signe de la croix et s'en fut se percher sur la tête de Germinianus. En regardant en l'air il vit les cieux ouverts au-dessus de lui ; il s'enfuit immédiatement, gagna la place où sainte Lucie devait être torturée, se jeta à ses pieds, raconta ce qu'il avait vu et demanda à être baptisé. Il y avait là un prêtre nommé Pothasius auquel un ange était apparu pendant la nuit, et l'avait engagé à se rendre à la prison pour baptiser Germinianus qui désirait recevoir ce sacrement. Il se leva, se hâta de se rendre à la prison et versa sur le saint homme les eaux salutaires.

Trois jours après, Lucie fut reconduite devant le juge ainsi que Germinianus dont il avait entendu parler. Il lui fit subir les plus cruels tourments, puis il les renvoya tous deux à un autre juge avec ordre de leur infliger d'autres tortures qui n'avaient pas encore été essayées. Ce nouveau juge leur fit frapper la tête avec des bâtons ; mais soudain, arriva un épouvantable tremblement de terre, la salle du tribunal s'écroula et le juge fut tué.

Ces saints martyrs furent ensuite conduits devant Apropasius qui avait fait mettre à mort soixante-quinze martyrs, lesquels avaient cru, après avoir vu les miracles que le Seigneur avait opérés en ces saints. Après cette exécution, le démon avait saisi ce juge sur un pont de pierre, l'avait précipité dans la rivière où on ne put jamais retrouver son corps. Lucie et Germinianus furent mis à mort au moyen de l'épée par un homme appartenant à la dignité consulaire et nommé Mégasius. Une femme chrétienne, nommée Maxima, fit transporter leurs corps ailleurs et leur donna une sépulture honorable. Les prières, le sang de Lucie si cruellement répandu pour la faute de son fils, obtinrent la miséricorde du ciel sur ce fils ingrat, il ouvrit les yeux sur l'énormité de son crime et sur la folie de son idolâtrie.

II

UNE MONIQUE CONTEMPORAINE.

Les Actes émouvants de sainte Lucie rappelleront sans doute de tristes souvenirs à plus d'une mère. Le nombre de celles qui ont été maltraitées par des enfants ingrats est légion, mais hélas ! il en est peu dont la patience et les larmes incessantes ont donné une naissance spirituelle à leurs enfants égarés. Parmi les consolants exemples que l'on trouve en parcourant l'histoire contemporaine, nous en avons choisi un que nous allons donner comme pour faire un chaînon entre le passé et le présent, et aussi dans l'espérance qu'il ramènera la confiance dans l'efficacité de la prière persévérante chez quelques parents désolés.

III

Une dame de famille noble, résidant dans le nord de l'Italie, devint veuve ; elle avait quatre fils. C'était une personne vertueuse, une bonne mère qui n'épargnait rien pour élever

ses enfants dans la crainte de Dieu. Les trois plus vieux répondirent parfaitement aux soins maternels, c'étaient des jeunes garçons rangés, dociles et qui faisaient de grands progrès dans leurs études; mais quelle est la famille un peu nombreuse qui n'a pas ses troubles, son enfant prodigue? Le plus jeune était une disgrâce pour la famille en question. En vain sa bonne mère lui donnait les meilleurs maîtres; en vain elle le punissait; en vain elle le comblait de caresses et d'affection. L'infortuné jeune garçon recherchait les mauvaises compagnies, il rentrait tard à la maison, et fuyait les paisibles récréations du cercle de la famille. La mère pleurait en silence et, comme une autre Monique, elle priait pour son Augustin. Il n'y a que les mères qui ont eu le malheur d'avoir de mauvais fils qui peuvent comprendre sa position. Mais la confiance en Dieu et l'espérance versaient leur baume bienfaisant sur ce cœur déchiré; après sa prière elle se levait en disant: "Je sais que Dieu changera son cœur."

Pendant qu'elle était plongée dans l'affliction il arriva que Ferdinand, empereur d'Autriche, visita la Lombardie, et pour augmenter la fidélité de ses sujets, il offrit de garder à ses propres frais quelques fils de familles nobles dans son collège de Vienne, où on les préparait à occuper une position dans la garde-noble de l'empire. Tous ceux qui connaissaient la comtesse de *** se hâtaient de lui donner cette information et de lui représenter que c'était une magnifique occasion de placer son fils, surtout vu qu'il avait un penchant bien prononcé pour la carrière militaire. La bonne mère pensait autrement. "Une fois loin de mon contrôle et de mon influence," se disait-elle, "Dieu seul sait jusqu'à quel point il s'avancerait dans la carrière de l'infamie." A la fin pourtant, cédant aux sollicitations de ses amis, et épouvantée de la résolution du prodigue qui menaçait de quitter la maison, de causer du déshonneur à sa famille et de se perdre, elle finit par consentir. Ce fut en priant et en pleurant qu'elle confia son fils à la mère des affligés. Un matin, après avoir reçu la sainte communion, du consentement de son directeur spirituel, elle s'en fut à l'autel de la sainte Vierge, dans une petite église et pria ainsi: "O Mère des affligés! voyez une mère infortunée qui veut vous transférer ses droits maternels. Vous devez désormais être la mère de ce malheureux fils, vous devez changer son cœur et lui faire redouter les terribles jugements de votre Fils. Et, je vous en conjure malgré mon indignité, daignez me faire connaître que vous acceptez le fardeau que je ne suis plus capable de porter." Une douce espérance se répandit dans son âme, elle eut la confiance que sa prière avait été exaucée, elle se trouva plus consolée qu'elle ne l'avait été depuis plusieurs années.

Le lendemain, ils étaient sur la route de Brescia. Les sentiments de la mère et du fils étaient différents; la mère était

pensive, silencieuse, elle répétait dans son cœur la prière qu'elle avait déjà faite devant l'autel de Marie; le fils, dans toute la vigueur de la jeunesse, se représentait d'avance des scènes de plaisir sur les champs de bataille, il se voyait parvenu à un poste élevé, riche et heureux dans la carrière militaire. Un soleil couchant environné de nuages empourprés n'était pas plus brillant que ses rêves d'ambition. Mais il comptait sans l'action de Dieu.

Arrivé à Brescia, il arriva une chose étrange qui convainquit la mère affligée que la bienheureuse Vierge était gagnée à sa cause. En laissant la diligence, une femme étrangère s'adressa à la comtesse :

" Soyez mille fois bénie, noble dame," lui dit-elle, " c'est la mère de Dieu qui vous a envoyée aujourd'hui parmi nous. Je viens à vous au nom du prêtre de la paroisse de *** qui a un besoin pressant de votre assistance."

—Comment cela ? que voulez-vous dire ? " demanda la comtesse en lisant la vérité et la franchise dans la figure de la jeune paysanne qui s'adressait à elle.

—Sachez," répondit l'étrangère avec une grande vivacité, " qu'il y a une petite église depuis longtemps abandonnée. Quelques personnes perverses veulent l'acheter pour en faire un théâtre. Notre bon prêtre en est profondément affligé. Depuis quelque temps il recueille des aumônes pour y établir la confrérie du Sacré-Cœur de Marie. C'est aujourd'hui que le contrat se signe ; s'il n'est pas capable de payer la somme requise, l'église deviendra la maison du diable au lieu d'être celle de Dieu et de sa sainte Mère."

—C'est assez," reprit la généreuse comtesse. " Vous pouvez dire à votre bon pasteur qu'il me trouvera à l'hôtel. Je payerai ce qu'il faudra." Elle vit clairement que cette demande n'était pas un simple accident humain puisque ni le prêtre ni la femme ne la connaissaient auparavant. L'honneur de sa Reine bien-aimée étant en question elle n'hésita pas un instant ; elle fit intérieurement l'offrande de cette largesse pour la conversion de son fils, et cette offrande fut acceptée devant le trône de Dieu.

Les années se sont écoulées ; le fils est devenu homme fait. Ses passions ont dégénéré en vices, le grain semé dans la jeunesse a poussé, donnant pour fruit l'infamie. Par la séparation les yeux de la mère ne peuvent voir le pénible tableau de la culpabilité de son fils : croyant que son fils a abandonné les folies de la jeunesse et mène une vie plus honorable, elle jouit d'un bonheur relatif avec ses autres fils qui sont restés fidèles au devoir et à l'honneur.

L'année 1848, malheureuse pour l'Italie, est arrivée. Les puissances des ténèbres se répandent dans les belles plaines et les villes superbes de cet infortuné pays : elles laissent les

traces de leur présence par la ruine de la religion et de la moralité. Parmi les fils infatués de Brutus qui traversèrent les Alpes pour s'associer aux révolutionnaires se trouvait le jeune comte de *** Il avait laissé la garde-noble de l'Autriche pour se mêler à la canaille de Rome, se réjouir avec les impies du triomphe des sociétés secrètes, de l'insulte faite à la religion par le bannissement du pape et de la perte de la liberté civile et religieuse dans la capitale du monde catholique.

Les tristes jours de la révolution sont passés, et Pie IX est remonté sur son trône. Les lâches chefs de la faction révolutionnaire se sont éloignés pour empester l'air d'autres contrées, et conspirer contre la paix d'autres nations et travailler à la chute d'autres rois.

Un jour, à la fin de ces temps de trouble, le jeune comte de *** arriva à la demeure de sa mère. On peut s'imaginer sa surprise, son indignation et sa douleur. Elle le reçut cependant avec bienveillance, comme les mères agissent toujours dans de pareilles circonstances ; mais ses larmes recommencèrent à couler, et son petit oratoire retentit des sanglots qui partaient de son cœur affligé. Il y a des personnes qui se fatiguent de prier et qui abandonnent l'espérance quand la réponse se fait longtemps attendre ; mais la comtesse de *** savait que ses prières, ses larmes lui vaudraient un jour la réalisation de la prophétie consolante d'Ambroise : "Le fils de tant de larmes ne peut périr." Mais Dieu voulait que la folie de son fils devint son propre châtiment, afin que les aiguillons du remords déchirassent sa conscience pour lui faire reconnaître sa culpabilité.

Un soir, quelque temps après son arrivée, il eut une querelle avec un officier allemand avec lequel il était à boire dans un des cafés de la ville. Le gant fut jeté, les amis prirent rendez-vous pour le lendemain matin pour finir la querelle par un duel. Le fils retourna à la maison de sa mère. Le voile de la nuit n'était pas plus sombre que les pensées qui l'absorbaient. Il prit un siège au milieu du cercle de la famille, il fronçait les sourcils et gardait le silence. Sa mère anxieuse, qui lisait son trouble dans ses yeux lui demanda avec bienveillance s'il lui était arrivé quelque chose de fâcheux.

"Oui," répondit-il, en feignant une indifférence qu'il n'éprouvait pas ; "j'ai sur les bras, pour demain matin, un duel avec un officier allemand." Si en ce moment la mort eût frappé son fils, la comtesse n'eût pas été plus émue. Elle fit avec indignation une éloquente sortie contre son fils : "Malheureux enfant," s'écria-t-elle, "ne savez-vous pas que le duel est défendu par les lois divines et humaines ? Et puis

vous ne vous souciez nullement de la vie, du salut de votre âme, de l'honneur de votre famille et des larmes de votre pauvre mère ! "

Elle se cacha la figure, il y eut un pénible silence entre la mère et le fils ; ce silence n'était interrompu que par des sanglots convulsifs. A la fin le comte dit d'une voix basse : " je place mon honneur au-dessus de tout."

" L'honneur ! " répondit la mère, " c'est une abominable suggestion de l'enfer, le fantôme de l'orgueil qui vous trompe pour vous perdre. La soumission aux lois éternelles qui doivent nous guider, la résistance aux passions qui nous perdent ; tel est le véritable honneur. Dieu veuille qu'une telle infamie ne souille pas le nom sans tache de votre famille. Mon fils, vous avez été déloyal et indocile, vous avez brisé ce cœur qui vous aimait tant. Vous le savez, si ma vie pouvait vous sauver de vos folies, je la sacrifierais de grand cœur ; mais la dernière faveur que j'implore de vous est de m'épargner ce dernier coup. Fuyez, fuyez de cette maison, de ce pays, et cherchez à regagner votre réputation perdue parmi des gens qui ne connaissent pas encore vos égarements." Après ces paroles elle s'enfuit dans sa chambre. Elle revint ensuite, plaça dans sa main une bourse pleine d'or en lui ordonnant de quitter sa maison. " Allez, fils ingrat," dit-elle, " et ne reparaissez plus devant mes yeux à moins que vous ne soyez complètement changé."

Il se leva sans dire un mot et gagna la porte. Elle le suivit toute en pleurs. A la porte il s'arrêta un instant pour jeter un long et dernier regard sur la mère qu'il aimait malgré ses débordements. Pendant qu'il était encore sur les degrés elle lui dit en l'appelant par son nom : " L'Immaculée Reine du ciel sera désormais votre mère, ne l'oubliez pas." Il disparut dans l'obscurité et sa mère restait là pour écouter l'écho affaibli de ses pas qui l'éloignaient d'une maison qu'il ne reverrait peut-être jamais.

Il arriva dans une autre partie de la Lombardie où il fut en proie aux chagrins les plus poignants. La honte et le remords le suivaient partout, de plus il était blessé dans son orgueil. Un moment il regretta sa fuite ignominieuse. Il s'imaginait entendre les bravades de son adversaire dans les cafés et au billard, ainsi que les observations malicieuses de ses compagnons de débauche. Déçu dans ses espérances, perdu pour la carrière militaire, son nom et sa noblesse déshonorés, devant lui une vie d'obscurité et d'ignominie, il est facile d'imaginer quelle fut la pensée diabolique qui se présenta à lui dans cettte position qui n'était plus tenable. Est-ce qu'il n'y a pas le repos du tombeau ? La mort ne met-elle pas fin aux angoisses du cœur ? Un moment il résista brave-

ment à cette terrible tentation, mais comme il ne cherchait pas le secours là où il pouvait le trouver, il se laissa aller graduellement au désespoir, lequel devait couronner son existence criminelle par le suicide.

Pendant qu'il luttait encore faiblement contre la tentation, il résolut de faire un voyage dans l'Orient, espérant que le changement de pays et les distractions du voyage lui donneraient le repos de l'oubli. A Venise il s'embarqua sur un steamer qui partait pour Constantinople. La mer n'est pas un asile bien sûr pour celui qui est poursuivi par ses souvenirs ; sa surface agitée, sa solitude, le bruit du vent de la nuit à travers les cordages sont les fidèles échos des pensées mélancoliques et portent à un désespoir plus grand. C'est ce qui arriva pour le comte. Il résolut d'ensevelir sous les vagues les restes de son avenir perdu. La résolution fatale une fois prise, il la mit à exécution lorsque le steamer était en vue de la ville de Constantinople.

Le soleil allait bientôt se lever, lorsque le vaisseau jeta l'ancre dans le port. Les matelots entendirent bien un singulier clapotement, mais comme il ne faisait pas encore jour, ils ne purent distinguer ce qui était tombé. Quand le soleil fut levé, l'absence d'un sombre et solitaire passager leur expliqua la nature du bruit qu'ils avaient entendu. En ne voyant aucune trace de son corps sur les eaux, ils en conclurent qu'il avait été dévoré par les requins qui abondent dans ces mers. Ses compagnons de voyage firent leurs commentaires sur sa sottise. Quelques-uns le plaignaient, le croyant la victime du malheur, d'autres tremblaient pour le salut de son âme ; une heure se passa ainsi, après laquelle tout fut oublié. Les embarras et les préparatifs du débarquement occupaient l'attention, personne ne pensait plus à l'étranger qui s'était suicidé.

Mais qui peut mettre des bornes à la miséricorde de Dieu ? Qui peut comprendre les voies insondables de la Providence divine ? Il y avait deux mères affligées qui plaidaient au tribunal de Dieu pour celui qui venait de se précipiter dans les flots. Il fut sauvé. Au moment où il tentait de se suicider, le saint sacrifice était offert dans la petite église du Sacré-Cœur de Marie à Brescia, à l'intention de la comtesse de ***. C'était néanmoins la volonté de Dieu qu'il lui fût permis de pousser aussi loin sa folie, afin que son salut fût incontestablement l'œuvre de la prière ; de la prière de sa mère affligée sur la terre et de la prière de sa puissante Mère dans le ciel. Les détails de cette protection miraculeuse ont été donnés par le comte lui-même, et affirmés sous serment sur son lit de mort. Ecoutons le récit de ce miracle extraordinaire :

" Plongé dans les eaux, je sentis les vagues se refermer

sur moi, et, au lieu de me repentir de mes iniquités, j'essayais de m'enfoncer plus avant dans le golfe pour mettre fin à ma vie misérable, quand, ô prodige ! je sentis une main robuste qui me saisit et me ramena à la surface des eaux où je respirai l'air. Déterminé à mourir, je m'enfonçai de nouveau dans l'eau, mais la même main me fit flotter de nouveau comme si on eût voulu me dire : tu ne périras pas. Je fis un effort pour plonger de nouveau, mais toujours cette main amie me faisait flotter et en un clin d'œil, je ne sais comment, elle me poussa sur le rivage. J'étais stupéfié, et bien qu'incapable de m'expliquer ce qui était arrivé, j'entendis les hurlements des démons, je vis des monstres épouvantables et j'éprouvai ce que je n'avais jamais éprouvé auparavant.

" Sur le rivage j'ouvris les yeux, je vis une forêt de mâts, des maisons, des dômes, et la mémoire me revenant, je me rappelai que j'étais près de Constantinople. Le désir de vivre me revint, mais j'étais si effrayé et si faible que je ne pouvais ni me mouvoir ni appeler au secours. Dans cet état, après un temps considérable, je vis des Turcs qui venaient à moi ; ils me regardèrent quelques instants, mais d'après mon apparence et mes habits, ils jugèrent que j'étais chrétien, ils s'en retournèrent avec un air de mépris non déguisé, en disant : C'est un chien de chrétien, laissons-le mourir.

" Ces paroles résonnèrent bien amèrement à mes oreilles ; un chien qu'on laissait périr sans lui porter aucun secours, sans lui témoigner de compassion ; et si je suis un chien, qui donc m'a sauvé de la noyade ? qui m'a transporté sur ce rivage ? Telles étaient les réflexions que je me faisais, quand ma mémoire me rappela les dernières paroles de ma mère me recommandant de ne pas oublier la sainte Vierge. Je ne doutai plus alors que c'était Elle qui m'avait sauvé par un miracle ; mais pourquoi, pensai-je alors, si je dois mourir maintenant parmi les Turcs qui me considèrent moins qu'une bête ? Saisi de repentir, je me tournai vers ma céleste Protectrice en me rappelant les jours où je priais avec ferveur et je criai du fond de mon cœur : O très sainte Vierge ! soyez ma mère, ayez pitié de moi. C'était la première prière que je faisais depuis bien des années.

" A une certaine distance, je vis s'avancer un homme à l'apparence vénérable, vêtu d'un habit long serré à sa taille par une corde blanche. Je reconnus immédiatement un père franciscain réformé. Il s'approcha de moi, me jeta un regard de compassion et me demanda en allemand d'où je venais, ce qui m'était arrivé et s'il pouvait m'être utile. Je le comprenais parfaitement, mais à cause de la confusion de mes pensées et de mon épuisement, je ne pus lui répondre distinctement. Il me parla en français et le bon père crut encore

que je ne le comprenais pas. Finalement il me parla en italien. Les sons de ma langue maternelle m'émurent tellement que j'éprouvai une surexcitation telle qu'elle me permit de lui répondre : Je viens de l'Italie, je suis un fugitif de mon pays et je vis parce que je ne puis pas mourir. Poussé par un saint zèle il me demanda avec anxiété à quelle partie de l'Italie j'appartenais.

" A la Lombardie, mon père."

" A la Lombardie ! Quelle ville ? "

" La ville de * * *."

" Si vous me le permettez, puis-je vous demander à quelle famille ? Connaissez-vous la comtesse de * * * ? "

" C'est ma mère."

" A cette réponse, le bon religieux se précipita sur moi, m'embrassa et pleura, puis s'agenouillant près de moi et levant ses mains au ciel il dit : Le fils de ma bienfaitrice dans cet état ! Je remercie la Providence divine pour m'avoir fait rencontrer cet homme, afin que je puisse rendre au fils les services que la mère m'a rendus.

" Il s'en suivit quelques mots d'explication. Ce religieux avait passé quelque temps en Lombardie et connaissait bien la comtesse dont la charité s'étendait partout. Le père avait été envoyé par son supérieur dans une des missions de l'Orient, il n'était que de passage, et se reposait quelques jours à Constantinople. La comtesse de * * * quelques jours auparavant lui avait donné une somme importante pour qu'il pût se procurer tout ce qu'il lui fallait pendant son long et pénible voyage.

" On peut s'imaginer sa joie et les attentions dont il entoura le malheureux fils de sa bienfaitrice. Il le conduisit à l'hôpital des sœurs de la charité et là, comme il donna son nom et son titre de garde-noble de Vienne, le grand seigneur lui envoya huit soldats comme garde d'honneur. Nous ne raconterons pas l'heureuse conversion que nos lecteurs ont déjà prévue. Figurons-nous les joyeux accents des chœurs célestes quand les puissantes paroles de l'absolution tombèrent sur cette âme coupable, mais changée et repentante.

" Le père franciscain écrivit tout cela à la comtesse de * * *. La joie de cette conversion fut plus grande que la douleur qu'elle ressentit en apprenant qu'il n'y avait aucun espoir de guérison. Elle envoya immédiatement à Constantinople deux de ses fils pour le consoler dans ses derniers moments, lui porter son pardon et sa bénédiction. Ils arrivèrent à temps pour le trouver succombant à une fièvre de langueur. Nul langage ne peut exprimer sa joie en recevant ces messagers, ni la gratitude de son cœur envers sa mère. Un de ses frères dut s'en retourner en toute hâte en Italie, mais l'autre

resta pour recevoir son dernier soupir et le voir déposer dans la tombe que dans la folie du désespoir il avait si vivement désirée (1)."

(1) Voir *Civilta Cattolica*, vol. X, 2me série, aussi la brochure publiée par Marietti. On a supprimé les noms à la demande de la mère qui vit encore. L'authenticité de ce fait est hors de doute, comme on peut s'en assurer en s'adressant aux directeurs de la *Civilta Cattolica.*

CHAPITRE XVII

CYRIAQUE

Un grand nombre des briques employées pour la construction des bains de Dioclétien sont marquées d'une croix. Est-ce la marque de commerce de quelque riche marchand qui fournissait des millions de ces briques pour la grande construction thermale ? Est-ce un signe au moyen duquel les maîtres-maçons déterminaient leur partie de travail ? Non ; c'est un souvenir sacré des douleurs et des espérances d'un peuple dans la souffrance, c'est le signe du chrétien tracé par des mains chrétiennes.

Lecteurs, enveloppez-vous dans votre manteau et suivez-nous en imagination, comme le Dante suivit Virgile ; nous allons vous mener contempler une scène triste mais touchante de l'histoire du passé. Grâce aux ailes de l'imagination, nous allons franchir quinze siècles, sans nous arrêter, pour considérer l'élévation et la chute des nations, le spectacle des guerres sanguinaires et les vicissitudes du temps. Nous nous trouvons à Rome, vers la fin du troisième siècle. Sur un plateau situé entre les monts Viminal et Quirinal un édifice grandiose s'élève vers le ciel dans toute sa magnificence. Il couvre quinze cents verges carrées ; quarante mille ouvriers sont employés à sa construction. Au milieu du bruit des marteaux, des ciseaux, vous entendez la voix rude des surveillants, et peut-être le sifflement du fouet tombant sur les épaules des pauvres esclaves pour les faire travailler plus qu'ils ne sont capables. Voyez ces pauvres ouvriers. Beaucoup d'entre eux sont couverts de vieux habits militaires ; une tristesse calme se lit dans leurs regards, leurs yeux rougis annoncent qu'ils pleurent souvent. Vous entendez les versets des psaumes de David ; quand les surveillants approchent, les voix se taisent. Les jeunes aident les vieux qui tremblent et succombent sous la pesanteur des fardeaux. On n'entend point de blasphèmes contre le ciel, point d'imprécations contre les contre-maîtres, le silence règne au sein de cette masse d'êtres humains. Ces ouvriers sont chrétiens !

En l'an 302, Maximin revenait d'une campagne heureuse contre les Perses. Il y avait beaucoup de chrétiens dans l'armée surtout dans une des légions d'Espagne qu'on avait appelées sous les armes pour cette expédition. Sous la direction et l'influence de Zénon, des milliers de vétérans s'étaient convertis au culte du vrai Dieu. Quand les préoccupations et les horreurs de la guerre eurent cessé, le démon trouva à s'employer en allumant les passions brutales de l'empereur Maximin. Il renouvela la persécution avec toutes ses violences. Il fallait encore plus de sang pour nourrir les racines de l'Eglise dans l'enfance.

Pour témoigner sa gratitude à Dioclétien qui l'avait élevé à la pourpre impériale, ce tyran conçut l'idée d'ériger en son honneur les thermes les plus grands et les plus riches qui eussent jamais été bâtis à Rome. Les chrétiens furent condamnés à être les esclaves de ce travail. Les héros de l'armée, au lieu de trouver le repos après les fatigues de la campagne et d'avoir leur part des dépouilles de l'ennemi, furent les premières victimes: partout où l'on put trouver dans l'empire les disciples du Crucifié, ils furent contraints, sans égard à leur position ni à leur fortune de travailler à l'érection de ce monument de l'extravagance impériale. D'après l'autorité de plusieurs Actes (cités par Baronius), leur nombre dépassait quarante mille.

Quelles dûrent être les souffrances de ces pauvres chrétiens? c'est ce qu'aucune plume ne saurait décrire. La mort devait être mille fois préférable à ces longues années de travail pénible et de privations. La hache, le chevalet ou la fournaise ne causaient que des tortures momentanées, ensuite venait l'éternel repos, mais là, la prolongation des souffrances était pire que la mort. Parmi ces malheureux chrétiens, il y en avait de riches, d'instruits, il y avait des descendants de famille patricienne, arrachés à leurs demeures somptueuses, au sein de leurs familles; vêtus de vieux habits malpropres, ils étaient forcés de préparer le mortier pour les maçons, de façonner la brique, ou de porter sur leurs épaules des charges de sable jusqu'au sommet des échafauds, et quand par suite de la délicatesse de leurs membres, de leur faiblesse, par défaut de nourriture, ils succombaient sous les fardeaux, ils étaient battus comme des bêtes de somme jusqu'à ce qu'ils vinssent à se lever pour faire de nouveaux efforts. Après cela doit-on s'étonner si les briques qu'ils employaient fûssent marquées du signe de la croix. C'était la seule consolation, la seule espérance de ces chrétiens souffrants. Si la trace des larmes ne s'effaçait pas, nous verrions ce signe entouré de gouttes cristallines qui devaient s'échapper des fontaines de la douleur humaine.

Sept années se passent ainsi. Près de trente mille de ces infortunés trouvent leur repos dans le sein de Dieu. Ils

furent enterrés dans des sépulcres destinés aux esclaves ou dérobés par les chrétiens. L'Eglise qui les honore au jour de la Toussaint n'a pu conserver un nom ou une relique de ceux qui moururent pour la foi pendant la construction des baius de Dioclétien. Au bout de sept ans, les survivants étaient au nombre de dix mille deux cent trois. Peut-être que ces durs travailleurs au cœur brisé furent récompensés aux frais du trésor public et renvoyés dans leurs demeures, bronzés par le soleil, affaiblis par les années de labeur mais tout heureux de recouvrer la liberté. Oui ; on les envoie dans leur demeure éternelle en les faisant périr sous le sabre. Les Actes nous disent qu'ils furent conduits hors de la ville en compagnie du brave tribun Zénon, et qu'à la place appelée *Aquas Salvias*, près du lieu où saint Paul eut la tête tranchée, ils furent exécutés en un jour.

Dix mille deux cent trois martyrs mis à mort à la même place et dans l'espace de quelques heures ! ! Ces paroles nous frappent comme la première vue de l'océan frappe l'enfant, comme l'aspect de la chute de Niagara frappe le voyageur. Nous sommes saisis d'un saint respect ; aucun mot ne saurait rendre nos pensées. Nos âmes gémissent comme les esprits sur les champs de carnage. Rome envoie ses généreux fils à la bataille. Aucun ennemi n'est en vue, aucune nation puissante n'a jeté le gant, aucune armée de pillards n'est en marche vers la capitale, cependant a lieu la plus grande effusion de sang des annales de Rome. Les victimes sont patientes, elles n'offrent aucune résistance, elles sont conduites à la mort comme ces animaux domestiques que l'on mène à la boucherie.

Mais revenons aux bains de Dioclétien. Il y a d'autres souvenirs intéressants qui se rattachent à ce monument. Son existence comme édifice consacré à la volupté fut de courte durée, elle cessa longtemps avant que la main du temps n'eût fait crouler ses murs massifs. Les thermes tombèrent avec l'esprit de tyrannie et de paganisme qui avait fait cimenter ses fondations avec les larmes des chrétiens. Et cependant ces ruines étaient chères aux anges. Quarante mille furent employés pendant sept ans, enregistrant dans les pages du livre de vie des actes de patience, de résignation et d'union avec Jésus dans sa Passion, accomplis par ces pauvres chrétiens qui travaillèrent à cet édifice.

Ces anges veillaient sur ces ruines avec une touchante sollicitude, ils l'aimaient comme de nos jours on aime ce qui contribue à la gloire de Dieu. Ils avaient décidé que ces ruines seraient converties en une église dédiée à leur Reine. Ils députèrent leurs sept chefs pour voir à l'exécution de leur projet, et voyons comment Dieu permit que leur dessein se réalisât.

Vers la fin du quinzième siècle, il y avait à Palerme un prêtre pieux nommé Antonio di Duca qui avait une dévotion extraordinaire envers les saints anges. Il travaillait fort pour répandre cette belle dévotion parmi le peuple. En Sicile on construisit des églises et on établit des confréries en l'honneur de ces esprits glorieux, si chers à Dieu et si puissants auprès de son trône. Des miracles et des grâces extraordinaires signalèrent la prédication de ce saint prêtre montrant par là que Dieu l'approuvait et qu'il voulait que nous honorions ceux que lui-même honore si hautement.

On lit dans la vie de ce saint serviteur de Dieu que, en récompense pour sa dévotion envers les saints anges, il trouva un tableau des sept archanges miraculeusement peint sur les murs de sa chambre ; cette peinture on la conserve encore avec un grand respect dans la ville de Palerme. Un jour, après la célébration des saints mystères, il eut une vision consolante. Dans cette vision, on lui disait de passer à Rome pour recevoir l'approbation et les indulgences du Saint Siège pour les confréries qu'il avait établies, de propager la dévotion dans cette ville et convertir les ruines des bains de Dioclétien en une église sous le vocable de la Reine des anges.

Le vénérable Antonio se hâta de se rendre à la capitale du monde chrétien où il fut reçu avec beaucoup d'affection et d'honneur par Paul III. Le bon prêtre tenta de faire convertir les bains en une église, mais plusieurs architectes ayant examiné les murs et les salles tels qu'ils étaient, abandonnèrent le projet comme trop difficile. Le grand appartement central ou triclinium des ruines était encore dans un état de conservation parfaite, mais il était trop grand pour l'église projetée et aurait entraîné trop de dépenses. Antonio di Dicca dut, quoiqu'avec regret, abandonner l'idée et retourna au milieu de la population de Palerme.

Quelques années se passent. Le saint prêtre devenu vieux et faible, s'en allait au tombeau. Une seule pensée lui causait du regret, l'église n'était pas encore bâtie avec les ruines des bains de Dioclétien. Il priait avec ferveur Dieu de lui accorder cette consolation avant de fermer les yeux aux scènes de ce monde. Mais voyez plutôt ; sa prière est entendue et un des messagers du ciel se tient près de lui, il est tout brillant de lumière. L'ange le transporta en esprit au milieu des ruines et lui montra l'église Sancta Maria degli Angioli telle qu'elle est actuellement. Il ordonna au vieillard de retourner de nouveau à Rome lui assurant qu'il ne rencontrerait que peu de difficulté dans l'accomplissement de son projet. Le saint pontife Pie IV occupait la chaire de Saint-Pierre. Il écouta avec attention le récit de cette extraordinaire révélation. Le grand Michel Ange était à la cour papale ; le pape l'envoya chercher et lui demanda de bien

vouloir accompagner le vénérable prêtre dans sa visite aux ruines. Le brillant génie de l'immortel artiste saisit de suite l'idée suggérée par l'ange immortel, le résultat fut que nous avons une des plus magnifiques églises de Rome, unique et splendide dans ses proportions majestueuses, laquelle a gardé la magnificence de l'ancien palais thermal et porte une majesté convenable à un temple du Très-Haut. Elle fut consacrée par Pie IV en 1563, au milieu de la joie d'une population pieuse dont les hymnes de louanges chantées pendant les cérémonies grandioses de la dédicace n'étaient qu'un faible écho des chœurs des anges conduits par leur Reine et chantant leur *Te Deum* de gratitude autour du trône de l'Eternel.

II

Pendant la construction des bains de Dioclétien il se passa quelques faits extraordinaires que nous avons à raconter. Comme les ouvriers souffraient de la faim, Cyriaque qui avait échappé aux recherches, leur apportait, à la faveur de l'obscurité de la nuit, de la nourriture et d'autres douceurs. C'est là qu'il fut arrêté et conduit devant l'empereur ; mais auparavant, avant d'entrer dans les détails intéressants de son martyre, nous allons donner une esquisse de sa vie antérieure.

C'est dans un manuscrit conservé au Vatican et cité par les Bollandistes que nous trouvons les détails de la vie et de la conversion de Cyriaque. Ce manuscrit est évidemment écrit par une main inexpérimentée et contient beaucoup d'erreurs de noms et de dates, comme l'a démontré le savant jésuite Cupor dans son introduction à ses Actes, néanmoins il contient quelques faits intéressants, et il servira à prouver le respect que l'on portait à ce grand martyr. Citons quelques-unes de ses anecdotes, surtout celles qui se rapportent à ses reliques et à l'origine de l'église de Saint-Marcel sur le Corso.

Il appert que Cyriaque était un homme possédant de grandes connaissances. Il était ce que les hommes appelaient alors un philosophe. Comme il était noble et d'une incontestable habileté, il fut invité au palais impérial par Dioclétien et Maximien. Il gagna l'estime de ces deux empereurs et devint le plus grand des favoris de la cour. Avec les seules lumières de la raison, il vit que le paganisme, avec ses temples magnifiques, ses prêtres et ses sacrifices, n'était qu'une imposture gigantesque. Un jour qu'il assistait à un sacrifice en l'honneur de Mars, il fut si dégoûté qu'il laissa le temple avec l'intention de devenir chrétien. Ce jour-là et la nuit

suivante, il fut en proie à une grande anxiété. Il nous faut dire qu'il eut à souffrir le combat ordinaire qu'une âme, qui veut se convertir, a avec le démon et ses propres passions contre les appels de la grâce divine. Hélas ! plus d'un succombe dans cette lutte et cède la victoire à l'enfer, et la grâce de la conversion ne revient presque jamais. Il y a maintenant en enfer tant d'âmes qui étaient destinées à de hautes positions de gloire. Cyriaque ne succomba point dans ce combat. Le lendemain matin il quitta son lit, dit adieu aux vanités et aux plaisirs du palais impérial et chercha les demeures de quelques chrétiens de la ville. Il fut conduit, par une inspiration divine, dans une maison où les chrétiens étaient assemblés. Les portes étaient fermées, mais il put les entendre chanter. Il se trouvait que le saint sacrifice de la messe était commencé et le chœur des chrétiens chantait des psaumes ou d'autres morceaux sacrés. Il s'arrêta et écouta à la porte. Quelques instants après, le sermon commença ; les paroles du prédicateur le frappèrent, on eut dit qu'elles étaient pour lui. Le texte était : " Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres." Dès que le sermon fut fini il frappa à la porte. Quand les chrétiens le virent, ils restèrent terrifiés, car ils savaient qu'il était un des satellites du tyran Dioclétien, et ils se préparèrent immédiatement au martyre, ce à quoi les chrétiens s'attendaient à chaque instant dans ces jours de terreur. Mais Cyriaque fit connaître la raison de sa visite ; ils le reçurent avec joie et la célébration des saints mystères continua. Quand la messe fut finie, on l'envoya avec trois diacres, Sinsinius, Smaragdus et Largus au saint pape Caius ; un ange avait déjà révélé à ce dernier que Dieu voulait faire de Cyriaque un vase d'élection. Son baptême fut suivi de la liberté de quelques cents esclaves, de la distribution de ses biens aux pauvres et de la grande joie des chrétiens pour la conversion d'un homme si instruit et si riche.

Il s'écoula près de vingt ans entre le baptême de Cyriaque et la construction des bains de Dioclétien, c'est là que nous trouvons le nom de notre saint mentionné dans les Actes. Il passa tout ce temps dans la pratique des vertus. Il se donna si généreusement au service de Dieu qu'il fut choisi par la Providence pour être un des apôtres et un des piliers de l'Eglise pendant ces jours d'épreuve.

Autrefois riche, patricien puissant, possédant le savoir des écoles de ce temps-là, nous le retrouvons dans la bassesse attrayante de l'humilité chrétienne, portant le pain sur ses épaules pour soulager ses frères affamés et souffrants des bains. Un riche converti nommé Thrason lui fournissait les moyens d'acheter les choses nécessaires à ces pauvres chrétiens, et avait confié à Cyriaque et à ses compagnons Largus et Smaragdus le soin de porter et de distribuer ces secours qui étaient toujours les bienvenus. Pendant l'obscurité de

la nuit, quand tout était tranquille, ces braves chrétiens se glissaient le long des murs, se rendaient parmi les ouvriers couchés sur la terre, exposés au froid de l'hiver et accablés par la fatigue et la faim.

On peut se figurer si ces visites étaient bien accueillies. Les paroles bienveillantes, consolantes du vieillard Cyriaque et de ses compagnons tombaient comme un baume sur ces cœurs brisés.

Cyriaque devint bientôt plus en état d'apporter plus de joie à ces chrétiens, car le saint pape Marcel, ayant entendu parler de sa charité, l'ordonna diacre, afin qu'il pût leur porter non-seulement la nourriture corporelle, mais encore la nourriture spirituelle à leurs âmes par les redoutables mystères de l'autel.

L'empereur et ceux qui commandaient dans Rome, du haut de leur puissance, regardaient avec mépris ce pauvre esclave chrétien; mais Celui qui seul est grand, dont le regard fait trembler les colonnes du ciel, autour duquel des millions de mondes se meuvent avec une harmonie parfaite, descendit de son trône de gloire pour le consoler.

Cyriaque passa quelques années dans cette sainte occupation. La tradition rapporte (ceci n'est pas mentionné dans les Actes) que pendant ce temps-là, il convertit l'architecte qui dirigeait les travaux de ce vaste édifice. Mais il plut à Dieu d'éprouver encore davantage ses saints serviteurs en les jetant dans les mains de leurs ennemis, préparant ainsi la voie à la manifestation de son pouvoir et à la confusion de ces altiers persécuteurs de l'Eglise.

Une nuit pendant que, comme d'habitude, ils portaient des aliments aux chrétiens, ils furent découverts et arrêtés par les gardes. Le lendemain ils furent jetés dans la prison publique et trois jours après le tribun rapporta les faits à Maximien. Il les condamna à creuser le sable, et à en apporter sur leurs épaules aux bains. Il y avait parmi eux un vieillard nommé Saturnius que son grand âge rendait impropre au travail. Les saints diacres Cyriaque et Sinsinius l'assistaient en portant sa charge avec la leur. Les pauvres payens qui ne connaissaient rien des enseignements sublimes de la charité chrétienne étaient tout émerveillés de la bonté de ces diacres ; ils racontèrent ce qu'ils avaient vu à l'empereur. Ils ajoutèrent de plus que ces chrétiens paraissaient parfaitement heureux, et que tout le jour ils chantaient des hymnes. Maximien fit comparaître Sinsinius devant lui.

“ Comment vous appelle-t-on ? ” demanda l'empereur.

Sinsinius répondit : “ Je suis le pécheur Sinsinius et je m'appelle le serviteur des serviteurs de Jésus-Christ.”

“ Quels sont ces chants que vous chantiez parmi vous ? ”

“ Si vous connaissiez,” répondit Sinsinius, “ les hymnes des fidèles, vous connaîtriez aussi votre Créateur.”

" Et quel est le Créateur si ce n'est l'invincible Hercules ? "

" Pour nous c'est mal de le nommer et même d'entendre parler de lui."

Maximien dit alors : " Choisissez vite, ou de sacrifier à Hercules, ou de souffrir que vos chairs soient brûlées."

" C'est ce que j'ai déjà désiré. Oh ! que ne suis-je digne de la couronne si longtemps attendue ! "

Maximien courroucé le confia à Laodicius, préfet, qui le fit jeter dans la Mamertine où il fut détenu pendant dix-sept jours.

A cette époque le gardien de la Mamertine était un homme riche nommé Apronianus. Il n'y a pas de doute qu'il avait de fréquentes conversations avec les martyrs qui étaient sous ses soins, et peut-être, à cause de la bienveillance qu'il leur témoigna, il plut à Dieu de l'appeler à la connaissance de la foi par le moyen d'un grand miracle. Le préfet Laodicius voulut faire comparaître les martyrs devant lui, et quand Apronianus vint se pencher à l'ouverture par laquelle les malheureuses victimes étaient jetées dans le fond de la prison, il fut ébloui par une brillante colonne de lumière qui venait de la prison où les martyrs étaient confinés ; épouvanté de cette étrange apparition il entendit au-dessus de lui une voix qui disait : Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du royaume préparé pour vous.

Tout retomba dans l'obscurité, mais la lumière céleste resta dans l'âme d'Apronianus. Il se jeta aux genoux des prisonniers et leur demanda de lui permettre de les accompagner dans le royaume préparé pour eux. Alors, dans cette chambre noire de la prison ils baptisèrent Apronianus, probablement avec l'eau de la source miraculeuse de Saint-Pierre. Le saint pape Marcel fut mandé, il vint et confirma le néophyte ; les Actes ajoutent qu'il consacra un autel et leur administra le corps et le sang de Jésus-Christ.

Vers le soir, le préfet, étonné de voir que ses ordres n'étaient pas exécutés, envoya chercher à la prison Sinsinius et Saturninus pour les faire comparaître devant lui. Apronianus, rempli de la force du Saint-Esprit et tout brûlant du zèle de sa première ferveur, les accompagna chez le préfet. Dès qu'il fut en sa présence il s'écria :

" Pourquoi le démon vous pousse-t-il à tant affliger ces serviteurs de Dieu ? "

" Ah ! se peut-il que, vous aussi, vous soyez devenu chrétien ? " dit Laodicius.

Apronianus répondit : " Hélas ! malheureux que j'ai été, j'ai perdu mes jours."

" Vous les perdrez vraiment de suite," dit le préfet, et il donna immédiatement ordre de le décapiter en disant : " Si cet homme ne disparaît pas, beaucoup seront perdus."

Apronianus fut conduit à la seconde borne militaire sur la voie Salarienne et il reçut la couronne du martyre.

Tout ceci semble s'être passé dans l'espace de quelques heures. Le matin il marchait à l'ombre de la mort, et le soir il était rendu au milieu des esprits célestes, dans la gloire éternelle. De tels appels soudains de la grâce et une telle héroïque correspondance sont des miracles de la miséricorde et de la bonté de Dieu. En terminant le récit de ce martyre aussi brièvement que les Actes mêmes, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer deux choses : la première, c'est que c'est un bonheur d'être en rapport avec les vrais serviteurs de Jésus-Christ, et la seconde qu'il ne faut jamais mépriser personne, car celui que nous méprisons peut être agréable à Dieu, et envoyé bien avant nous au séjour de la gloire céleste.

Après ce martyre, les Actes nous disent que le vieux Saturninus et Sinsinius furent de nouveau jetés dans la Mamertine et détenus là pendant quarante-deux jours. Pendant ce temps ils convertirent et baptisèrent un grand nombre de payens. La prison devint le rendez-vous des chrétiens persécutés, et du fond de ces cachots d'horreur, d'obscurité et de souffrances sortirent la lumière, la consolation et les dons du ciel. Les vues de Dieu sont bien différentes de celles des hommes.

Ramenés devant Laodicius, ils déclarèrent fermement que jamais ils ne se prosterneraient devant des démons et des pierres, et là le Tout-Puissant récompensa leur fidélité par une nouvelle moisson d'âmes. Le préfet fit apporter un trépied afin qu'ils brûlassent de l'encens en l'honneur de la déesse de la Terre, dans le temple de laquelle il tenait son tribunal pour juger les martyrs. Le vieux Saturninus souffla sur le trépied et dit : Que le Dieu des nations te détruise. Immédiatement il se brisa en morceaux si petits que ce ne fut que de la poussière qui tomba à terre. En voyant ce miracle deux soldats qui gardaient les martyrs s'écrièrent : Il est vraiment Dieu ce Jésus-Christ qu'ils adorent.

Ce fut le signal des tortures. Les deux soldats, nommés Papias et Maurus furent étendus sur le chevalet et battus avec des bâtons. Ils rendirent grâce à Dieu qui leur permettait de souffrir avec ses serviteurs, et comme ils reprochaient bravement au juge de persécuter d'innocents chrétiens, on leur brisa la bouche avec des pierres. Il les fit enlever du chevalet, les fit jeter dans la prison, puis il tourna sa rage contre Saturninus et Sinsinius.

Ils furent mis tout nus, suspendus à un poteau et des torches brûlantes furent appliquées à leurs côtés. Leurs épreuves finirent par la décapitation à la seconde borne militaire sur la voie Nomentana; leurs corps furent inhumés par le prêtre Jean et le bon Thrason qui avait fourni de la nourriture aux pauvres chrétiens des bains.

Les deux soldats furent ensuite instruits et baptisés dans la prison par le pape Marcel et douze jours après ils furent mis à mort, succombant sous les coups. Ils furent enterrés sur la voie Nomentana, dans la crypte appelée *ad nymphas S. Petri.*

III

Pendant ce temps-là le diacre Cyriaque travaillait à la sablière de la voie Salarienne. Cette place se voit encore, elle se trouve près des catacombes de Thrason. Les grands de ce monde sont vêtus de pourpre et vivent dans les palais des rois, mais les véritables grands devant Dieu sont pauvres et méprisés du monde comme la suite de cette touchante histoire va nous le démontrer.

L'Esprit de Dieu répand une auréole de sainteté autour de son serviteur : Destiné par la Providence pour le salut de plusieurs, il fut bientôt découvert dans ses humbles travaux. Sa réputation s'était répandue parmi les pauvres. Il était la consolation, non seulement de ses compagnons Smaragdus et Largus que Dieu avait laissés près de lui, mais encore de tous ceux qui étaient condamnés aux mêmes travaux. Quelle leçon pour nous quand nous nous représentons ce vieillard déposant sa charge de sable pour rendre la vue à quelque pauvre aveugle, laissant sa pelle pour guérir un paralytique. Sous les haillons d'un esclave et d'un criminel condamné injustement, pour avoir porté du pain à de pauvres chrétiens, à travailler comme un meurtrier ou un voleur, nous voyons un des favoris du Très-Haut, une âme noble, plus agréable à Dieu que les rois et les princes qui sont des tyrans et des monstres.

Il est probable que Cyriaque passa deux ans à la sablière. L'empereur l'avait oublié mais non le Tout-Puissant, et le temps était arrivé, où, dans l'ordre de la Providence, il devait accomplir de plus grands prodiges et sauver d'autres âmes. Il fut permis à un démon de prendre possession de la fille adoptive de Dioclétien. Son nom était Artémia. L'empereur l'aimait beaucoup ; il fut profondément affligé quand il vit que ni l'habileté des médecins, ni les sacrifices aux dieux ne pouvaient rien sur elle. Cette fille était épouvantablement torturée ; ses cris et ses contorsions auraient attendri les cœurs les plus durs. A la fin le démon fut forcé par Dieu de déclarer qu'il n'y avait que Cyriaque qui pouvait le chasser de la personne d'Artémia. Cédant à son affection pour sa fille, il étouffa ses sentiments de haine. L'impiété qui le portait à répandre le noble sang chrétien dans chaque province de l'empire fut mise de côté pour s'attirer la faveur qu'il allait solliciter de l'un de ceux qui apparte-

naient à la secte persécutée. Cyriaque fut mandé ; il dut laisser sa prison, ses chaînes pour fouler de nouveau les parquets de marbre du palais impérial. Les années précédentes, dans ses jours d'opulence, Cyriaque était toujours un hôte bienvenu dans le triclinium de Dioclétien, mais maintenant qu'il est pauvre, amaigri et sanctifié par les privations, il apparaît au palais royal comme un messager de l'autre monde pour combattre les puissances des ténèbres dans une de leurs forteresses terrestres.

Lorsqu'il entra dans la chambre d'Artémia, le démon trembla et manifesta dans sa personne la terreur que les démons doivent éprouver en entendant prononcer le nom de Jésus.

" Ma fille," dit Cyriaque avec douceur, " croyez en Dieu le Père tout-puissant et en Jésus-Christ son Fils unique."

La pauvre Artémia, qui ne pouvait parler, fit un signe d'assentiment ; mais l'esprit insensé cria : " Cyriaque, si vous me chassez d'ici, je vous traînerai en Perse."

L'ordre fut donné au nom de Jésus. La fille fit une terrible contorsion, puis elle s'affaissa : elle était délivrée. Elle regarda de tout côté avec un sourire de reconnaissance, se leva et embrassa tous ses parents qui se trouvaient là, en répandant des larmes. Ensuite, elle se jeta aux pieds de son libérateur, le pria de la baptiser, au nom de Celui qui l'avait retirée des griffes de son infernal maître. Peu de jours après, le saint versait les eaux saintes du Baptême sur Artémia et sur sa mère Séréna.

Peut-être que l'événement le plus remarquable du règne de Dioclétien, rapporté dans les Actes de Cyriaque, fut l'effet de ce miracle. Comme nous l'avons vu ailleurs, la même faveur fut accordée à d'autres empereurs par le moyen des serviteurs de Dieu, mais ils attribuaient tout à la puissance de la magie et, au lieu de reconnaître le pouvoir du Dieu des chrétiens, ils devenaient plus méchants encore envers leurs bienfaiteurs. La reconnaissance était une vertu peu connue parmi les payens. Mais nous devons dire à la louange d'un tyran qui n'eut de supérieur que Néron, que Dioclétien se montra reconnaissant dans cette occasion. Les Actes ne le disent pas, mais sa conduite subséquente envers les martyrs le prouve. Il n'ordonna pas à des licteurs de lier Cyriaque parce qu'il était magicien, et de le jeter aux lions du Colisée comme d'autres empereurs le firent. Au contraire, sur son ordre, une magnifique maison fut donnée à Cyriaque et à ses compagnons, il lui rendit la liberté, la faveur royale, et lui accorda une gratification sur le trésor.

On ne peut imaginer un plus grand contraste. De l'Orient à l'Occident, le monde gémissait sous la tyrannie de son règne. Le sang chrétien coulait en abondance dans chaque ville de l'empire, tous les efforts du pouvoir suprême tendaient à anéantir le christianisme.

Cependant la plus grande fureur de la tempête n'était pas encore arrivée, et la prospérité de Cyriaque était un rayon de soleil isolé. Il semblerait que Dieu permît la prospérité de Cyriaque pour qu'il pût apporter des consolations aux chrétiens souffrants des bains. Muni de la permission royale, il eut un libre accès aux malheureuses victimes de la tyrannie de Maximien, et il était leur ange de consolation. Il est probable que c'est plutôt pendant ce temps qu'il convertit l'architecte des bains; ainsi si la tradition est vraie, ce furent deux architectes chrétiens qui présidèrent à la construction des deux plus remarquables édifices en rapport avec la persécution du christianisme, le Colisée et les bains de Dioclétien.

Cyriaque connaissait bien le danger ainsi que le caractère de sa position prospère. La science des saints l'avait depuis longtemps mis en garde contre les embûches du mal, et même contre le jugement de Dieu trop souvent caché sous les sourires de la fortune.

L'utile leçon que nous donnent les premiers chrétiens, par leur crainte des prospérités mondaines, ne doit-elle pas faire une salutaire impression sur l'esprit des chrétiens de nos jours? On trouve rarement au sein de la richesse et du luxe une âme véritablement chrétienne, remplie de l'esprit de Dieu. C'est pendant les horreurs de la guerre et les ravages d'une épidémie que les églises, vides en temps de paix, se remplissent de personnes affligées, implorant la miséricorde de Dieu : Pendant la paix, pendant la prospérité, il est oublié.

Les grands apôtres de la perfection évangélique, les fondateurs des ordres religieux prient Dieu pour qu'il leur donne quelque moyen d'approbation. Il entend leurs prières et place leurs communautés, comme son Eglise bâtie sur le roc, au milieu de la tempête: l'esprit du monde et de l'enfer peut se précipiter sur elles. Le sourire de son approbation c'est l'humiliation, la confiscation, l'exil.

Mystère étrange! Dieu éprouve ceux qu'il aime. Nous tremblons quand le contraire a lieu. Il y a des hommes qui sont heureux dans toutes leurs entreprises, possédant tout ce que le monde apprécie; la fortune leur arrive de tout côté, même les désastres sur terre et sur mer sont pour eux des sources de gain; cependant ces hommes oppressent le pauvre, ridiculisent les choses sacrées et se livrent à la sensualité. Leur prospérité est leur jugement. Quelques bonnes actions occasionnelles, quelque qualité naturelle, constatée par Celui qui scrute les cœurs et qui donne à chacun ce qui lui est dû, tout ceci trouve sa récompense dans les courtes joies d'ici-bas. Mais malheur à ceux qui sont l'objet de ces faveurs, ils ont reçu leur récompense.

On rapporte que saint Ambroise se rendant à Rome en compagnie de quelques prêtres de Milan, l'apparence du mauvais temps le força à demander l'hospitalité au maître d'un château qui se trouvait sur son chemin. Etant assis à table avec son hôte, il constata que c'était un homme qui avait fait sa fortune au moyen de toutes sortes d'exactions, de fraudes et d'injustices. Enorgueilli de sa prospérité, cet homme se vantait de n'avoir jamais éprouvé aucune souffrance soit mentale, soit corporelle ; sa fortune était immense, sa femme très-belle, ses enfants robustes et pleins de santé. Pendant qu'il l'écoutait parler, saint Ambroise était peiné et surpris de voir l'iniquité si honteusement avouée, mais bientôt son étonnement fit place à la crainte. " Allons-nous en," dit-il en quittant la table somptueusement servie, " allons-nous en, mes frères, la prospérité de cet homme me fait peur. Quelque chose me dit qu'il finira mal." Les compagnons du prélat, saisis de consternation, se hâtèrent de monter sur leurs chevaux, et nonobstant une atmosphère suffocante, ils reprirent leur voyage. Ils n'avaient pas fait un quart de mille, qu'un violent tremblement de terre se fit sentir. Les Milanais qui suivaient l'archevêque, lorsque leur première crainte fut passée, regardèrent en arrière pour constater les effets de la terrible commotion. Quelle fut leur surprise en voyant que le magnifique château qu'ils venaient de quitter était complètement disparu, qu'à sa place se trouvait une mare bourbeuse, et que la terre avait englouti les malheureux habitants du château.

Il est un autre fait qui a rapport à la prospérité du chrétien. Du temps de Jérémie, les idolâtres de la Judée offraient des présents, sur les toits de leurs maisons, à la reine de la nuit, l'Astarté phœnicienne. Ils attribuaient le triomphe des Assyriens à ces pratiques idolâtres. Quand le prophète indigné leur reprochait leur folie, ils répondaient hardiment que depuis qu'ils avaient cessé d'honorer cette divinité ils avaient éprouvé la privation de tout : " Depuis que nous avons cessé de sacrifier et d'offrir des libations à la reine du ciel nous manquons de tout, et nous sommes décimés par l'épée et par la faim."

Considérez la foi qui cherche une récompense temporelle. Ces juifs pensaient que lorsqu'ils avaient consenti à brûler quelques grains d'encens en l'honneur de Dieu, chaque grain devait leur revenir sous la forme de richesse au centuple.

La foi qui vit sur le gain est déçue au premier souffle de l'adversité. C'est une maison bâtie sur un rivage de sable, laquelle s'écroule à la marée suivante. Combien de fois la crainte d'une perte temporelle n'a-t-elle pas anéanti une généreuse résolution dans un cœur à demi converti et fait préférer un gain temporel à l'espérance d'une joie éternelle !

Pour devenir chrétien il faut se préparer à tout, à la mort, à la pauvreté, aux moqueries des amis crédules. Tel fut l'exemple que nous donnèrent les martyrs. Parmi les anciens payens il y avait de braves gens qui se déclaraient chrétiens sous le sabre dégouttant du sang chrétien ; d'autres se précipitaient dans l'arène du Colisée, où une populace furieuse demandait à grands cris qu'ils fussent jetés aux lions ; d'autres embrassaient la foi pendant qu'on disloquait les os des victimes chrétiennes. Dans les conversions au christianisme, pendant les premiers siècles, il n'y avait aucune considération des conséquences fatales. Dans ces jours, la foi était noble, brave, divine. Ce n'était pas la complaisance d'un hypocrite voulant faire délier les cordons de la bourse à un beau-père chrétien ; ce n'était pas une spéculation pour avoir une maison plus belle, un salaire plus élevé, ni pour embrasser un genre de vie facile ou satisfaire ses passions. Le christianisme était synonyme de mépris, pauvreté, humiliation. Le disciple devait être comme le Maître qui fut moqué, méprisé, jalousé, battu, couronné d'épines, crucifié. Ne devons-nous pas verser des larmes de sang sur la triste lâcheté de milliers de victimes de l'hérésie qui sont séparées de l'Eglise des martyrs, qui, quoique convaincus de leur erreur, sacrifient le ciel à la crainte, à l'avarice et à l'orgueil. Malheureuses victimes d'une folle spéculation ! elles semblent avoir trouvé une réponse à la terrible question de Notre-Seigneur : Que sert à l'homme de gagner tout l'univers s'il vient à perdre son âme ?

Dieu voulut interrompre le repos dont jouissait Cyriaque dans sa maison princière, par un long et pénible voyage. Chose étrange, le démon disait vrai quand il l'avertissait qu'il allait le conduire jusqu'en Perse.

Un matin, arriva à la cour de Rome une députation qui venait demander à Dioclétien d'envoyer le diacre Cyriaque pour chasser le démon de la fille du roi. La demande fut agréée. Cyriaque et ses deux compagnons Smaragdus et Largus entreprirent cette œuvre charitable pour la plus grande gloire de Dieu. Nous n'avons aucun détail sur ce long et périlleux voyage, mais les serviteurs de Dieu sont heureux partout. Peu importe qu'ils soient dans une prison comme la Mamertine, ou reposant leur tête sur la pierre, dans le désert, sous la voûte des cieux. Des semaines, des mois de privations et de fatigues sont des moments précieux pendant lesquels ils amassent des richesses impérissables pour l'éternel jour du repos.

Arrivé au palais du roi dans l'affliction, la conversation qui eut lieu entre le diacre et le démon fut un mélange de ridicule et de sarcasme, comme on en trouve des exemples dans des exorcismes de date récente.

Dès que Cyriaque fut entré dans l'appartement de Jobia, le démon parlant par sa bouche dit :

" Qu'y a-t-il, Cyriaque ? "

" Je vous commande," dit le saint, " au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de laisser cette fille et de ne plus la troubler désormais."

" Vous êtes fatigué," dit le démon.

" Je suis parti au nom de Jésus qui me guide et me protège en toutes choses."

" Mais c'est moi qui vous ai fait venir ici, je vous l'ai annoncé ailleurs."

Cyriaque voyant que le démon ne partait pas, mais qu'il devenait plus impertinent, se prosterna à terre et demanda à Jésus d'ordonner à l'esprit malin de laisser cette fille ; et pendant ce temps-là la fille se tordait, l'écume lui sortait par la bouche et elle mordait ses bras ; le démon dit :

" Où irai-je alors ? "

Mais Cyriaque lui dit avec vivacité : " C'est Jésus, le Fils de Dieu qui vous commande et non moi."

Alors le démon s'écria : " O nom terrible, qui me force de partir."

Jobia et tous ses parents furent baptisés ; le roi même et quatre cent vingt de ses sujets furent admis dans l'Eglise. Cyriaque demeura quelque temps pour catéchiser et instruire les convertis. A son départ le roi lui offrit de riches présents qu'il refusa en disant : " Nous ne vendons pas la grâce de Dieu pour des richesses ; nous sommes amplement récompensés de voir que vous avez embrassé la foi." Il demeura dans le palais du roi de Perse pendant quarante-cinq jours et durant tout ce temps il vécut au pain et à l'eau. Lorsqu'il fut de retour à Rome, il fut reçu avec joie à la cour de Dioclétien. Il se retira dans la maison que l'empereur lui avait donnée près des bains qui étaient en voie de construction, et se prépara par la prière, dans la solitude, aux jours d'épreuves qu'il voyait devant lui comme des nuages à l'horizon.

Dieu ne le laissa que deux mois dans cette retraite. Si ses propres méditations sur les vanités du monde ne l'avaient pas convaincu de l'incertitude de la tranquillité dont il jouissait, les changements politiques qui se faisaient autour de lui lui indiquaient suffisamment qu'il ne jouissait que d'un calme passager. Dioclétien, lassé de la satisfaction qu'il avait donnée à son orgueil et à sa cruauté, ou craignant les complots de ses héritiers qui lui avaient déjà suggéré d'abdiquer, ou encore, humilié de son insuccès à anéantir le christianisme comme nous le lisons dans les Actes de sainte Menna, abandonna la cour de Rome et se retira en Dalmatie, son pays natal. Il laissa le sort d'un peuple souffrant entre les mains d'un monstre plus cruel que lui. Celui qui avait fait

travailler des milliers de braves soldats, comme des esclaves, à la construction des bains, et qui ensuite en fit massacrer un si grand nombre en dehors de la ville, prit le commandement de l'empire, et, par ses violences, sa cruauté, enseigna aux âges futurs que les promesses du Christ ne trompent pas, savoir : que les démons incarnés mêmes ne peuvent ébranler l'Eglise de Jésus, bâtie sur le roc.

Le premier acte de Maximien, quand il fut en possession de Rome, fut de faire arrêter Cyriaque. Il fut encore jeté dans la Mamertine et chargé de chaînes. Le jour de la fête de l'empereur qui était le 1er d'août, le saint martyr fut obligé d'assister à la procession, non pas pour en rehausser l'éclat, mais il fut traîné sans vêtements et chargé de chaînes devant le char du tyran. Pendant la procession, le saint pape Marcel, voyant le noble Cyriaque si maltraité, enflammé de cette charité qui ne peut voir avec indifférence une insulte faite à Dieu dans ses saints, reprocha au tyran son injustice. Il fut arrêté, puis, par ordre de Maximien, il fut cruellement fouetté et chassé de la ville. L'heure de son martyre n'était pas encore arrivée. Mais Cyriaque et ses compagnons Smaragdus et Largus, avec un autre, nommé Crescentianus, furent confiés à un des satellites de la cour, un misérable, nommé Carpasius, très habile dans l'art de torturer et de répandre le sang.

Le temple de la Terre et la *pietra scelerata* furent une fois de plus le théâtre de la faiblesse payenne et de la force chrétienne. Les objets paraphernaux, qui constituaient les ornements du tribunal, étaient des chevalets, des fouets, des crochets en fer, en un mot tout ce qui était de nature à inspirer la terreur à la faible humanité, mais non pas aux martyrs de Jésus-Christ.

" Pourquoi n'obéissez-vous pas aux ordres du prince et n'offrez-vous pas des sacrifices aux dieux ? " dit le juge aux victimes enchaînées.

Cyriaque put lire dans l'attitude de ses compagnons que c'était à lui de répondre.

" Nous sacrifions à Notre-Seigneur Jésus-Christ."

—Vous ne voulez donc pas obéir et faire ce qu'on vous commande ? La vieillesse a blanchi votre chevelure, je vais la rendre à sa jeunesse."

Et il fit jeter de la poix bouillante sur la tête de Cyriaque. Tandis qu'il souffrait cette torture épouvantable, le saint martyr, croyant qu'elle allait lui causer la mort, s'écriait : " Gloire soit à Dieu ! Il m'a ouvert les portes de son royaume céleste."

Carpasius s'en prit ensuite à Crescentianus. Il le fit étendre sur un chevalet devant les autres, et le fit battre jusqu'à ce que son âme s'enfuit vers son Créateur.

C'en fut assez pour ce jour-là de cette cruelle fête.

" Qu'on les jette dans la Mamertine, que là ils réfléchissent sur ce qu'ils ont vu. Doublez leurs chaînes, et ne leur donnez pas de nourriture ; les dieux ont en réserve les plus grands tourments pour ces chrétiens rebelles."

Pendant quatre jours cet ordre fut exécuté à la lettre. Ensuite on conduisit Cyriaque seul devant le juge qui lui demanda s'il voulait finir sa vie dans les tourments ; il répondit bravement que tel avait été le désir de sa vie, de souffrir pour Dieu.

" Sacrifiez," dit Carpasius, " et vous vivrez."

" Que ceux-là sacrifient qui ne connaissent pas leur Créateur, Jésus-Christ ; quant à moi, jamais," répondit fermement Cyriaque.

Le vieux chrétien fut étendu sur le chevalet, battu et déchiré avec des crochets en fer. Pendant qu'il souffrait ces différents tourments dans le temple de la Terre, Carpasius envoya quelqu'un à Maximien dont le palais était situé à quelques pas plus loin, pour savoir ce qu'il fallait faire de Cyriaque. Peut-être le juge redoutait-il de prendre sur lui la responsabilité de la mort d'un homme qui avait été l'ami de Dioclétien, mais Maximien commanda que lui et ses compagnons fussent décapités sur la voie Salaria. Vingt-et-une personnes furent conduites aux jardins de Salluste en dehors des murs, et, avec Cyriaque, le chef intrépide de tant de martyrs, ils passèrent des douleurs de la vie à la couronne de la gloire.

IV

Vers le milieu du neuvième siècle, trois saintes sœurs du consul Albéricus s'étaient vouées au service de Dieu, en observant la chasteté angélique dans une vie commune. Elles firent construire un couvent et une petite église sur la voie Lata, là où se trouve actuellement l'église de Saint-Marcel. En même temps vivait un saint ermite (leur parent ou leur ami), qui, depuis longtemps, demeurait dans les catacombes de Saint-Callixte. Comme il existait une sainte amitié entre ces personnes, les trois sœurs demandèrent un jour à l'ermite si, dans les catacombes, il y avait quelques reliques qu'elles pourraient enlever pour enrichir leur église. Il répondit qu'il avait trouvé le tombeau de saint Cyriaque, et qu'il le leur montrerait quand elles voudraient et qu'elles pourraient emporter ces restes sacrés. Elles vinrent aux catacombes et virent le sépulcre qui portait cette inscription :

Hic reconditum est corpus
Almi Levitæ et martyris Cyriaci
A matrona Lucina positum.

Lorsqu'elles eurent fait ouvrir le tombeau, elles trouvèrent la tête et le bras du saint. Mais Dieu, qui a ses vues spéciales sur les reliques de ses saints, ne permit pas qu'elles fussent enlevées; ces reliques étaient tellement adhérentes au tombeau, que, nonobstant leurs pieux motifs, les sœurs ne purent les arracher. Effrayées de ce miracle, mais non découragées, elles prièrent et jeûnèrent, afin que le saint voulût bien venir avec elles, faisant le vœu, si cette faveur leur était accordée, de lui bâtir un sanctuaire convenable et de l'enrichir de dons précieux. Cette demande fut agréée par Dieu qui permit que les reliques fussent enlevées; elles furent transportées à la chapelle des pieuses sœurs, en procession formée par une foule nombreuse. Plusieurs fois pendant le trajet, les reliques devinrent si pesantes qu'aucune force ne pouvait les porter; alors les sœurs priaient et pleuraient jusqu'à ce que les reliques devinssent plus légères. Le saint pape Agapit II, qui était présent à cette translation, ordonna que le couvent fondé par les trois sœurs portât désormais le nom de saint Cyriaque. Les traces de ce couvent sont disparues depuis longtemps.

On trouve quelque part le récit d'un autre miracle éclatant qu'on dit avoir eu lieu en 1233 par le moyen de ces reliques. Un saint prêtre nommé Henri, du monastère de St-Cyriaque, à Gernrode en Saxe, fit un pèlerinage en Terre-Sainte, vint à Rome, en revenant, pour visiter le sanctuaire des apôtres et vénérer les reliques du patron de son monastère. Il pria avec dévotion et répandit bien des larmes devant le tombeau du glorieux martyr.

Après ses dévotions, comme s'il eût été inspiré de Dieu, il exprima son désir de voir les reliques, assurant que Dieu permettait fréquemment que les dévots aux martyrs vissent leurs blessures fraîches et saignantes comme lorsqu'elles leur furent infligées. Il excita la curiosité des bonnes sœurs qui, en conséquence, firent un chaleureux appel au prêtre Benoît qui avait la charge de l'église, afin qu'il leur permît de voir les reliques.

La requête, provenant d'un pieux motif, fut accordée et Dieu accomplit un grand miracle en faveur de son serviteur martyrisé Cyriaque. Quand la boîte en argent, dans laquelle on conservait les reliques, fut ouverte, un sang frais se mit à couler les veines du cou, comme s'il venait d'être tranché par le sabre de l'exécuteur. La boîte se remplit de sang frais et chaud. Ce fait extraordinaire fut constaté par toute la ville. Des milliers de personnes allèrent voir les reliques; pendant neuf jours et neuf nuits l'église fut constamment remplie. Les saintes reliques et le sang furent portés en procession par la ville et il s'opéra plusieurs miracles. Une femme aveugle recouvra la vue; une paralytique fut guérie subitement en se recommandant au saint.

Chose étrange, le prêtre qui avait été la cause de la manifestation, faite en l'honneur de ces reliques, disparut après l'ouverture de la boîte. Une pieuse tradition voulut que cet Henri ne fût autre que le saint lui-même à qui Dieu permit de descendre du ciel pour procurer une plus grande gloire au Dieu "qui est prodigieux dans ses saints."

CHAPITRE XVIII

CONCLUSION

Au commencement du quatrième siècle, lorsque Constantin aidait les chrétiens à signaler, pour la postérité, les lieux sanctifiés par les souffrances, les miracles et les triomphes des martyrs, la prison Mamertine fut consacrée à Dieu. Le pape Sylvestre qui baptisa Constantin, et auquel nous sommes redevables de la conservation des sanctuaires les plus remarquables de la primitive Eglise, avait une dévotion spéciale pour cette prison, dont les pages historiques contenaient les récits de tant de douleurs. Si l'on en croit une lettre attribuée à saint Jérôme et que nous donnons à la fin de cet ouvrage, cette prison, après Saint-Pierre, était ce qui attirait le plus le saint pape, lequel, avec l'empereur converti, semblait être guidé par l'Esprit divin, pour marquer et protéger les sanctuaires sacrés de la primitive Eglise.

Pendant les jours du paganisme, le 1er août était consacré à la divinité de l'empereur vivant. C'était la fête de César. En son honneur on élevait des arches triomphales, on faisait d'immenses processions, on donnait des spectacles, on offrait des sacrifices. La fête durait plusieurs jours, mais elle dégénérait en orgie et en débauche et, comme les autres fêtes en l'honneur des idoles, c'était une tache d'infamie dans les annales du paganisme.

Quand la croix fut devenue la bannière des légions, quand la morale sublime de la religion chrétienne put gouverner le peuple, et quand Constantin, ce vase d'élection, commanda l'empire avec toute l'humilité d'un prince chrétien, ces fêtes immorales furent prohibées. A leur place on substitua des dévotions publiques en l'honneur du prince des apôtres, du saint fondateur de la dynastie du " Souverain qui gouverne encore du fond de son tombeau."

D'après la lettre à laquelle il est fait allusion plus haut et qu'on attribue à saint Jérôme, l'empereur se serait servi, en parlant au pape Sylvestre, des expressions suivantes : " Autre-

fois, selon la coutume de mes ancêtres, je jouissais des privilèges de ces jours comme les autres, mais depuis qu'il a plu à Dieu de me faire, moi pécheur, son indigne serviteur, je comprends l'iniquité de ces célébrations inconvenantes. Disons que désormais je les consacre au Dieu unique et à honorer le bienheureux apôtre Pierre."

Sylvestre, agréablement surpris, répondit : " Il y a une prison où le bienheureux apôtre Pierre a souffert pour Jésus-Christ, où il a baptisé beaucoup de payens avec l'eau de la fontaine miraculeuse. Enlevez les ordures de cette prison, faites-en une église où les fidèles puissent offrir leurs dévotions au saint apôtre."

Constantin consentit à cette demande, il fit nettoyer la place et érigea au-dessus des cachots un sanctuaire qui fut consacré par le même pape Sylvestre. C'est là que pendant plusieurs années furent conservées les chaînes de saint Pierre ; c'est de cette double source que lui vint son nom de Saint-Pierre-aux-liens. Les chaînes et le nom furent, au cinquième siècle, transférés au superbe édifice érigé sur le mont Esquilin par la repentante Eudoxie. Quoiqu'il y ait quelque doute quant à l'auteur de cette lettre, il n'y en a point quant au fait qu'il relate. La dédicace de la Mamertine, par le pape Sylvestre, est constatée par une tradition constante et mentionnée par plusieurs anciens historiens de renom. Dans une des inscriptions de la prison on lit : *Divus Sylvester Papa, Constantini magni precibus, hoc carcer in ecclesiam dicavit.*

Un anglais, écrivain favori, nous donne une belle description du sanctuaire tel qu'il est maintenant :

" Cette chambre est maintenant convertie en oratoire, dédié au saint ; elle vit, dans ma mémoire, comme une place distincte et séparée. Elle est très petite, son plafond est bas, la terreur et la tristesse de l'ancienne prison pèsent sur elle, comme si elles suintaient des murs. On voit, suspendus aux murailles, au milieu des offrandes votives, avec une étrange variété, des dagues, des couteaux, des pistolets, des bâtons et divers instruments de violence et de meurtre ; on dirait qu'ils viennent de servir, ils sont suspendus pour apaiser le ciel offensé, comme si le sang dont ils sont teints allait purifier l'air, et n'aurait plus de voix pour crier contre les oppresseurs. Tout est silencieux comme un tombeau ; les cachots inférieurs sont si noirs, si nus, que cette petite place devient un rêve dans un rêve. Dans les visions changeantes du passé qui passe devant mes yeux comme un fleuve, c'est une petite vague qui ne se mêle pas à une autre vague, et qui ne disparaît pas avec les autres." (*Pictures on Italy*).

On conserve dans cette petite chapelle l'un des plus anciens et des plus remarquables crucifix. La tradition qui s'y rapporte nous fait remonter jusqu'au moyen-âge. Comme œuvre d'art, il est grossier, mais dans son histoire se trouve

l'attrait caché qui a fait remplir la petite chapelle d'offrandes votives et où les pieux fidèles se rendaient en foule pour chercher des consolations dans les sombres réminiscences de ce saint lieu. La prison, confondue avec l'histoire de la primitive Eglise ; le crucifix l'emblème de toutes les douleurs et de toutes les joies, devant lequel des générations de pieux Romains se sont agenouillées et ont prié ; la présence de la Victime adorable du tabernacle, jetant de son trône de miséricorde des flots de lumière spirituelle à travers la voûte basse et sombre de la prison ; tout cela réuni fait de cette chapelle le sanctuaire le plus attrayant de Rome.

Consolation aux affligés : telle est la dévotion de la Mamertine. Comme l'église de la crèche miraculeuse attire les enfants ; comme la Madone *del Porto*, dans l'église St-Augustin, est enrichie des offrandes des nouveaux mariés, ainsi les soupirs de la vieillesse et de l'affliction retentissent depuis des siècles dans ce sanctuaire auquel se rattachent tant de lugubres souvenirs.

On raconte une anecdote qui se rattache à la vieille croix de la Mamertine et qui caractérise bien la piété naïve des Romains. Une pauvre femme avait un mari débauché. Les cartes, les veilles et l'intempérance l'avaient conduit à la ruine. La femme vertueuse et fidèle dans sa misère priait, pleurait et espérait, mais ses malheurs continuaient. A la fin son pieux confesseur lui recommanda de faire une neuvaine au *crocifisso* de la Mamertine. Elle la fit. Néanmoins avant que la neuvaine fut finie elle avait cessé de s'agenouiller parmi ceux qui sont " fatigués et chargés " et qui venaient dire leurs troubles au Dieu qui vit et règne dans la prison. Le prêtre, la rencontrant quelque temps après, lui demanda des nouvelles de son mari. La femme, pleine de gratitude, le remercia de son bon conseil, car, disait-elle, ses troubles étaient passés. Comme le bon prêtre lui exprimait l'espoir qu'il continuerait à aller à l'église et à rester sobre, elle l'interrompit en lui disant qu'elle n'avait plus aucune crainte, car, ajouta-t-elle, je n'eus pas plutôt porté ma plainte au *crocifisso* de la Mamertine que le pauvre homme tomba malade et mourut.

Béatrice Cenci ! Qui n'a pas entendu parler de cette beauté de l'Orient immortalisée par le pinceau du Guide. Deux cents petits orphelins faisaient des processions de pénitence à la croix de la Mamertine. Elle avait gagné leur sympathie par de grandes aumônes, mais le ciel semblait d'airain ; rien ne pouvait changer la ferme résolution des gardiens de la loi. Nullement émus par les touchants appels d'une beauté angélique, l'influence de personnages riches et nobles, et les larmes des orphelins que cette incomparable beauté avait promis de doter, les exécuteurs de Cenci proclamaient leur volonté inébranlable d'exécuter la loi qui, d'après une

preuve de circonstance, l'avait trouvée coupable de meurtre. Au moment même où les orphelins priaient et pleuraient, agenouillés dans le sanctuaire de la Mamertine, un des bourreaux décapitait Béatrice et présentait sa tête à la populace furieuse qui hurlait et disait : Voici la tête de celle qui a assassiné.

Outre ce qu'il y a de vrai et de faux dans l'histoire de la malheureuse Cenci, nous avouons que nous partageons la sympathie dont l'histoire entoure sa fin déplorable et prématurée, non pas à cause de sa fabuleuse beauté et de son opulence que l'imagination s'est plue à lui prêter, mais à cause de ce dernier et touchant appel, basé sur un motif religieux qui ne fut pas écouté dans ce sanctuaire vénérable où tant d'autres ont trouvé la joie et la consolation. Mais au jour du jugement, le secret des voies de la Providence nous sera révélé, et il nous prouvera peut-être que la jeune fille si malheureuse en apparence, comme un grand nombre de ceux dont les prières n'ont pas été exaucées, a reçu des bénédictions beaucoup plus désirables que la faveur qui lui fut refusée.

C'est non-seulement dans les siècles passés, mais encore de nos jours, que la dévotion à la croix de la Mamertine a été une des plus populaires des dévotions de Rome. D'autres sanctuaires se remplissent d'une foule enthousiaste aux jours de leurs fêtes, mais la Mamertine, comme l'eau qui coule constamment de sa fontaine miraculeuse, est toujours remplie d'une foule pieuse et recueillie.

Avant de terminer ce sombre et saint sanctuaire, en regardant entre les arches basses, par-dessus la foule silencieuse, ce crucifix grossier, qui contraste avec les autres riches offrandes, la pensée nous vient naturellement que la croix est non-seulement l'emblême de la foi et de la consolation, mais encore le monogramme du christianisme. Les lieux sanctifiés par le sang chrétien ou par les souffrances des martyrs sont maintenant protégés par l'ombre de la croix. Dans son éloquence silencieuse, elle domine les ruines de la vieille cité ; elle proclame son triomphe, dans ces mêmes lieux où toute la fureur du paganisme luttait pour la jeter dans la poussière.

Le Capitole était le centre du pouvoir. Les édits, conçus avec une cruauté diabolique dans le cœur des empereurs payens recevaient souvent leur exécution dans les chambres du Capitole. Cependant ce qui domine ce mont mémorable, c'est la croix, et au sommet de la tour qui couronne l'édifice moderne, le soldat romain porte sur le montant de son drapeau une croix, petite mais gracieuse !

Sur la place de Saint-Pierre, qui fut autrefois les jardins de Néron, où le sang des chrétiens coulait avec une épaisseur de douze pouces, sur une pyramide gigantesque de granit,

coupée il y a trois mille ans dans les carrières de l'Egypte, on aperçoit, triomphe artistique et chrétien, la croix.

Pendant deux cents ans la croix jeta son ombre sur l'arène ensanglantée du Colisée. Hélas! elle n'y est plus maintenant. Les déconsacrateurs modernes des saints sanctuaires de la Rome chrétienne ont jugé que la croix n'était pas en harmonie avec le caractère payen de la ruine. Mais son absence temporaire de ce Calvaire des martyrs servira à rendre plus éclatant le triomphe qu'elle remportera, tôt cu tard, sur ses ennemis.

Au milieu des ruines croulantes de la maison d'or, où les empereurs lançaient leurs blasphêmes, où les innocents disciples de la croix étaient torturés, où pendant des siècles Satan régnait par l'immoralité et les débauches, s'élève maintenant le couvent de la Visitation, et sur la coupole du cloître on aperçoit une croix dorée.

Sculptée sur les anciennes portes de la ville, sur les ruines des temples payens, à l'entrée des catacombes, incrustée en or et en diamant sur la tiare de ses rois, imprimée dans les cœurs et dans l'histoire de son peuple, Rome a de plus adopté la croix, comme ses armes, et l'emblême mystique de son triomphe éternel.

La croix de la Mamertine, sur le cachot du premier pontife, est, depuis onze siècles, une prédication émouvante, touchante, silencieuse; les sombres jours d'orage devront faire place aux jours de joie qui s'élèvent à l'horizon du temps, dissipant la tempête, et enveloppant dans des flots de splendeur glorieux ceux qui se glorifient dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— FIN —

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

SECONDE PARTIE